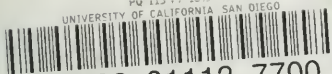


UNIVERSITY OF CALIFORNIA SAN DIEGO



3 1822 01113 7700

presented to the

UNIVERSITY LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
SAN DIEGO

by

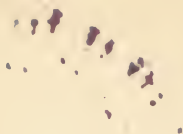
Mr. George Hirst

PQ

113

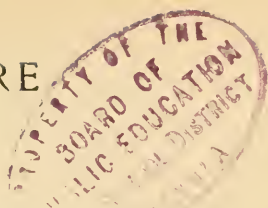
F7

1873



HISTOIRE

DE LA



LITTÉRATURE FRANÇAISE

PAR

ALCÉE FORTIER, D.Lr.

*Professeur à l'Université Tulane
de la Louisiane*



NEW YORK
HENRY HOLT AND COMPANY

Copyright, 1893,
BY
HENRY HOLT & CO.

PRÉFACE

C'EST par la comparaison, par le contraste, qu'on se rend compte des beautés de la nature: c'est l'obscurité de la nuit qui nous fait apprécier la lumière du jour. Si nous nous trouvons dans un grand jardin nous admirons les fleurs de toutes couleurs qui nous entourent. Elles sont toutes des plantes, mais chacune a sa nuance, son parfum particulier. Qu'on analyse ces fleurs et l'on verra leurs corolles, leurs pétales, leurs pistils, leurs étamines, et on les admirera d'autant plus en voyant les points de différence et les points de ressemblance entre elles. Qu'on prenne les chefs-d'œuvre des différents peuples, ces fleurs exquises de leur culture, de leur civilisation, et on ne pourra les apprécier pleinement qu'en les comparant les uns aux autres. Dans nos collèges on doit donc tâcher d'étudier toutes les grandes œuvres de l'esprit humain, de quelque nationalité qu'en soient les auteurs, en les groupant, cependant, selon l'affinité des langues. Les langues romanes ont une admirable littérature, les langues teutoniques aussi. Qu'on lise Dante et

Pétrarque, Cervantes et Calderon, Camoëns, en les comparant à Molière et à Hugo; qu'on étudie en même temps Shakespeare et Tennyson, Goethe et Schiller; qu'on voie d'abord quels sont les traits caractéristiques des auteurs d'un même groupe, et ensuite qu'on compare entre eux les groupes eux-mêmes.

C'est pour aider à l'étude de la littérature française et, par conséquent, à celles des autres langues romanes, que cette histoire littéraire a été écrite. L'auteur de ce livre sait qu'il faut lire les ouvrages des grands écrivains pour étudier la littérature d'un peuple, mais il sait aussi qu'il faut appeler l'attention sur ces œuvres pour que l'élève les lise. On comprend bien mieux un ouvrage quand on sait quelque chose de la vie de l'auteur, du milieu dans lequel il a vécu, des contemporains qui ont pu exercer une influence sur lui. Une histoire littéraire doit accompagner l'étude des œuvres elles-mêmes, mais il faut que cette histoire puisse intéresser l'élève, qu'elle ne soit pas un simple tableau chronologique, qu'elle ne soit pas écrite d'un style aride et sec. Nous avons tâché, dans cet abrégé, de donner des détails suffisants sur les principaux écrivains, surtout depuis la Renaissance jusqu'à l'avènement de l'école Romantique. Nous avons fait une large place aux femmes auteurs: M^{me} de La Fayette, M^{me} de Sévigné, M^{me} de Staël et autres, parce qu'il nous a semblé que dans les petites histoires de la littérature française on n'attachait pas une assez grande importance aux œuvres fines, délicates et profondes de ces écrivains célèbres.

Nous avons consulté un grand nombre d'ouvrages en écrivant ce livre, mais nous avons donné, autant que possible, notre propre opinion sur les œuvres que

nous avons citées. Il nous faut, cependant, mentionner d'une manière toute spéciale les ouvrages suivants qui nous ont été d'un grand secours : *la Littérature Française au Moyen Age*, par Gaston Paris, *le Seizième Siècle en France*, par Darmesteter et Hatzfeld, et les excellents travaux de M. Petit de Julleville sur le Théâtre en France. Nous donnons un index complet des noms d'auteurs cités dans cet ouvrage, avec la date de leur naissance et de leur mort, imitant ainsi plusieurs histoires de la littérature publiées en France.

Nous espérons que les élèves étudieront ce petit livre avec intérêt. Nous l'avons écrit avec plaisir, avec amour même. Depuis quinze ans que nous enseignons la littérature française nous l'admirons et nous l'aimons de plus en plus chaque jour, car, comme nous le disons aux dernières lignes de notre livre : "Aucune littérature n'est plus féconde, plus sublime, que celle de ce grand pays qui s'appela la Gaule de Vereingétorix et qui est maintenant la France républicaine."

ALCÉE FORTIER.

NOUVELLE-ORLÉANS, 15 septembre 1893.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LE MOYEN ÂGE

CHAPITRE	PAGE
I. ORIGINE DE LA LANGUE FRANÇAISE	1
II. L'ÉPOPÉE	7
1. Le Cycle Français	8
2. La <i>Chanson de Roland</i>	9
3. Le Cycle Breton	13
4. Le Cycle de l'Antiquité	15
5. Romans d'Aventures	16
III. LE DRAME	16
1. Le Drame Sérieux	17
2. Le Drame Comique :	
Moralités, Sotties, Sermons Joyeux et Mono-	
logues, Farces	23
IV. FABLEAUX, FABLES ET "ROMAN DE RENARD"	28
1. Fableaux	28
2. <i>Aucassin et Nicolète</i>	30
3. Fables et <i>Roman de Renard</i>	33
4. <i>Voyage de Charlemagne à Jérusalem</i>	37
V. LA POÉSIE ALLÉGORIQUE ET DIDACTIQUE ET LA	
POÉSIE LYRIQUE	38
1. <i>Roman de la Rose</i>	38
2. Poèmes Didactiques	40
3. Poésie Lyrique : Thibaut de Champagne	40
4. Poésie Lyrique du XIV ^e et du XV ^e siècle :	
Charles d'Orléans, Villon	43

CHAPITRE	PAGE
VI. L'HISTOIRE ET ŒUVRES DIVERSES EN PROSE . . .	45
1. Villehardouin	45
2. Joinville	46
3. Froissart	46
4. Christine de Pisan	47
5. Comines	47
6. <i>Le Petit Jehan de Saintré</i>	48

SECONDE PARTIE

LE SEIZIÈME SIÈCLE

I. LA RENAISSANCE ET FRANÇOIS 1 ^{er}	49
1. La Renaissance	49
2. François 1 ^{er}	51
II. LA POÉSIE	52
1. Marot et son École	52
2. Marguerite de Navarre	55
3. Ronsard et la Pléiade	57
4. Quelques Disciples de Ronsard	61
5. Régnier	63
III. LA PROSE	64
1. Théologiens : Calvin, Saint François de Sales .	64
2. Écrivains Politiques et Historiens : Étienne de la Boétie, La Noue	66
3. La Satire Ménippée	67
4. Agrippa d'Aubigné, Brantôme, Sully, de Thou	69
IV. RABELAIS, AMYOT ET MONTAIGNE	70
1. Rabelais	70
2. Amyot	75
3. Montaigne	76
V. LE DRAME	80
1. Tragédie : Jodelle	80
2. Comédie : La troupe Italienne ; Larivey . . .	83

TROISIÈME PARTIE

LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

CHAPITRE	PAGE
I. LOUIS XIV, L'HÔTEL DE RAMBOUILLET, L'ACADÉ- MIE FRANÇAISE	87
1. Louis XIV	87
2. Malherbe et Balzac	90
3. L'Hôtel de Rambouillet : Voiture, M ^{lle} de Scu- déry	91
4. L'Académie Française	99
II. CORNEILLE ET RACINE	100
1. Corneille	102
2. Racine	112
3. Contemporains de Corneille et de Racine	122
III. MOLIERE, ET LE THÉÂTRE SOUS LOUIS XIV	124
1. Molière	124
2. Le Théâtre sous Louis XIV	136
IV. LES PHILOSOPHES ET LES MORALISTES	141
1. Descartes	141
2. Pascal	143
3. La Rochefoucauld	147
4. La Bruyère	150
5. Malebranche	151
V. LES POÈTES	152
1. Boileau	152
2. La Fontaine	158
VI. LES PRÉDICATEURS	164
1. Bossuet	165
2. Fénelon	172
3. Fléchier	176
4. Bourdaloue et Mascaron	178
5. Massillon	178
VII. LES FEMMES AUTEURS	179
1. M ^{me} de la Fayette	179
2. M ^{me} de Sévigné	195
3. M ^{me} de Maintenon	211

CHAPITRE	PAGE
VIII. AUTEURS DIVERS	213
1. Scarron	213
2. Saint-Évremond	215
3. Perrault	215
4. Bayle	216
5. Mézeray	216
6. Le Cardinal de Retz	217
7. Saint-Simon	217

QUATRIÈME PARTIE

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE

I. VUE D'ENSEMBLE DU XVIII ^e SIÈCLE ET LES SALONS LITTÉRAIRES.	222
II. VOLTAIRE.	226
III. MONTESQUIEU, BUFFON, LES ENCYCLOPÉDISTES, LES PHILOSOPHES ET LES MORALISTES	239
1. Montesquieu	239
2. Buffon	241
3. Les Encyclopédistes, les Philosophes et les Moralistes	243
IV. ROUSSEAU ET L' "ÉMILE".	244
V. LA POÉSIE	261
André Chénier	263
VI. LE ROMAN ET AUTEURS DIVERS	265
1. M ^{me} de Fontaines et M ^{me} de Tencin	265
2. Le Sage	266
3. L'Abbé Prévost	269
4. Bernardin de Saint-Pierre	270
5. Auteurs Divers	271
VII. LA COMÉDIE.	272
1. Regnard	272
2. Marivaux	276
3. Destouches	278

	PAGE
4. Le Sage	280
5. Piron	281
6. Gresset	283
7. Diderot et La Chaussée	284
8. Sedaine et Collé	285
9. Beaumarchais	286
10. Fabre d'Églantine	291

CINQUIÈME PARTIE

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

CHAPITRE

I. LA LITTÉRATURE SOUS L'EMPIRE	292
1. M ^{me} de Staël	294
2. Chateaubriand	307
II. LE ROMANTISME	313
1. Casimir Delavigne et Béranger	314
2. Lamartine	315
3. Victor Hugo	317
4. Alfred de Vigny	322
5. Alfred de Musset	323
6. Barthélemy et Méry, Barbier, Brizeux, Théo- phile Gautier	324
7. Les Parnassiens	325
III. LE DRAME ET LE ROMAN	326
1. Le Drame	326
2. Le Roman	329
IV. LA CRITIQUE, LA PHILOSOPHIE ET L'ÉLOQUENCE, ET L'HISTOIRE	336
1. La Critique	336
2. Philosophie et Éloquence	337
3. Histoire	339

PREMIÈRE PARTIE

LE MOYEN ÂGE

CHAPITRE I

ORIGINE DE LA LANGUE FRANÇAISE

LA France actuelle s'appelait autrefois la Gaule, un pays qui avait pour limites naturelles, l'Océan au nord et à l'ouest, les Pyrénées et la Méditerranée au sud, les Alpes au sud-est, et le Rhin à l'est et au nord-est. Les Romains s'établirent de bonne heure en Gaule sous prétexte de venir en aide aux habitants de Marseille, la ville d'origine grecque. Ils y établirent la province romaine (*nostra provincia*, d'où Provence), et se rappelant les anciennes invasions des Gaulois, ils comprirent que Rome ne serait pas en sûreté tant que les hommes hardis et belliqueux qui habitaient au nord de la Gaule Transalpine ne seraient pas subjugués. En 58 avant J. C. le grand capitaine, Jules César, fut appelé en Gaule par les Éduens en guerre avec les Helvètes,

Conquête de
la Gaule par
les Romains.

et en 51 il avait fait de la Gaule entière une province romaine. Les Gaulois avaient vaillamment combattu, mais leurs discordes intestines ne leur avaient pas permis de résister au conquérant, et malgré le dévouement et l'héroïsme d'un Vercingétorix, César vainquit et fit mourir un million de Gaulois et se rendit maître de tout le pays.

La Gaule, dit César dans ses commentaires, était divisée en trois parties: le sud, habité par les Aquitains (*Aquitani*), le centre, par les Gaulois proprement dits (*Galli*), et le nord, par les Belges (*Belge*). Les Aquitains étaient de race ibérienne, les Gaulois et les Belges parlaient la langue celtique, de la famille indo-européenne, comme le sanscrit, le grec et le latin. Les Gaulois n'avaient point une forte cohésion politique et étaient bien moins civilisés que leurs vainqueurs, aussi adoptèrent-ils rapidement la civilisation et la langue des Romains. César et son successeur, Auguste, tâchèrent de faire perdre aux Gaulois tout souvenir de leur ancienne indépendance en divisant le pays en sections géographiques, sans avoir égard aux divisions par tribus et en proscrivant la caste sacerdotale des druides et leur religion. Au bout de quelque temps la Gaule devint un pays roman de langue et de coutumes, c'est-à-dire que la langue des Romains, quelque peu modifiée, devint celle des Gaulois. Voyons comment se fit cette transformation.

Lorsque les Romains vinrent en Gaule ils parlaient le latin, dialecte de la langue italique, mais ce latin

Le latin avait deux formes distinctes, la langue populaire écrite ou littéraire, *sermo nobilis*, et la langue parlée par le peuple, *lingua rustica*. On

raconte que Cicéron, après avoir prononcé ses admirables discours au Forum, parlait en rentrant chez lui, avec sa femme et ses enfants, la langue populaire. Quoiqu'il y eût dans le vocabulaire de cette langue beaucoup de mots de la langue littéraire, les deux idiomes différaient considérablement, et l'on peut dire que la langue que parlaient les soldats de César était loin d'être celle dans laquelle étaient écrits les admirables commentaires de leur général. Ce ne fut pas la langue de César que les Gaulois apprirent, ce fut celle de ses soldats. Ce fut donc la langue populaire (*lingua romana rustica*) qui donna naissance aux idiomes romans. Ces idiomes difféchèrent dans les différents pays que les Romains conquièrent et colonisèrent, et devinrent les huit langues romanes sœurs, nées du latin populaire, modifié par les vaincus et leurs descendants, selon les circonstances. Ces huit langues sont le français, le provençal, l'espagnol, l'italien, le portugais, le catalan, le rhétoroman et le roumain.

Nous avons vu la Gaule devenue romaine adopter la langue du vainqueur; l'invasion des tribus germaniques vers le IV^e siècle va-t-elle faire disparaître le latin? Non, les Francs **Les Germains.** s'établissent au nord, les Burgondes à l'est, les Visigoths au sud-ouest; les Germains sont les vainqueurs, mais étant moins civilisés que les Gallo-Romains, ils vont adopter la langue et la civilisation des vaincus. Ils apportèrent cependant de nouvelles idées et il fallut pour les exprimer qu'on se servît en Gaule des termes de la langue germanique. On compte en français un assez grand nombre de mots venant directement du german et se rapportant principalement à la guerre et aux coutumes féodales.

En Gaule la langue romane se divisa en deux branches: au nord il y eut la langue d'oïl, au sud, la langue d'oc, et toutes deux eurent des dialectes différents. La langue d'oc périt comme langue littéraire après la Croisade des Albigeois au XIII^e siècle et ce n'est que de nos jours, grâce au génie de Mistral et au zèle des félibres, que le doux idiome des troubadours semble renaître et reprendre un rang littéraire.

Les principaux dialectes de la langue d'oïl étaient le picard, le normand, le bourguignon, le poitevin, et le dialecte de l'Ile-de-France ou français. Chacun de ces dialectes eut, à une certaine époque, une importance littéraire, et ce ne fut pas à cause de la supériorité des ouvrages écrits en français que ce dialecte devint plus tard la langue de tout le pays. Les derniers Carlovingiens réfugiés à Laon n'eurent aucune puissance, et les ducs de Normandie et les ducs de France, comtes de Paris, avaient un territoire bien plus étendu que celui de Louis d'Outremer et de Lothaire. Hugues le Grand joua quelque temps le rôle de faiseur de rois, et les Carlovingiens restèrent sur le trône en s'appuyant, soit sur le duc de Normandie, soit sur le comte de Paris. Lorsque ceux-ci s'unirent contre le roi, la royauté carlovingienne tomba et celle des capétiens commença en 987. La nouvelle dynastie eut Paris pour capitale, et les successeurs de Hugues Capet surent étendre leur pouvoir sur toute la France. Au XIII^e siècle, après les conquêtes de Philippe-Auguste, la domination du roi fut solidement établie, la langue que parla le roi devint la langue nationale. Le dialecte de l'Ile-de-France, par

l'avènement de Hugues Capet et l'extension de l'autorité royale, devint la langue littéraire du pays, et les autres dialectes, d'importance à peu près égale à l'origine, tombèrent à l'état de patois, c'est-à-dire de langue parlée par le peuple et non écrite.

En étudiant l'histoire de la littérature du moyen âge, de ces œuvres écrites en vieux français, il faut se rendre compte de la principale différence qui existe entre le vieux français et la langue moderne. Le vieux français, à l'imitation du latin, avait une déclinaison à deux cas, le cas sujet et le cas régime, et ce ne fut qu'au ^{xv^e} siècle que disparut le cas sujet. A l'époque de la Renaissance le vieux français fit place au français moyen qui, à son tour, devint la langue moderne au ^{xvii^e} siècle.

Il est fait mention plusieurs fois de la langue romane en Gaule, et en 768 les "Gloses de Reichenau" nous présentent quelques mots de l'idiome que l'on parlait lorsque Charles, fils de Pépin, succéda à son père. Le premier monument, cependant, qu'il y ait de la langue d'oïl est le fameux Serment de Strasbourg, en 842, entre Charles le Chauve et Louis le Germanique, fils de Louis le Débonnaire.

Le vieux français.

Les premiers monuments de la langue française.

SERMENT DE LOUIS LE GERMANIQUE.

"Pro deo amur et pro christian poblo et nostro commun salvament, d'ist di in avant, in quant deus savir et podir me dunat, si salvarai eo cist meon fradre Karlo et in aiudha et in cadhuna cosa, si cum on per dreit son fradra salvar dift, in o quid il mi

altresi fazet, et ab Ludher nul plaid nunqua prindrai, qui meon vol, eist meon fradre Karle in damno sit.”

On voit que cette langue a bien des formes latines, mais on y voit aussi poindre le français moderne. En voici la traduction :

“ Pour l’amour de Dieu, et pour le peuple chrétien et notre commun salut, de ce jour en avant, autant que Dieu m’en donne le savoir et le pouvoir, je sauverai mon frère Charles, ici présent, et lui serai en aide en chaque chose (ainsi, qu’un homme, selon la justice, doit sauver son frère), en tout ce qu’il ferait de la même manière pour moi, et je ne ferai avec Lothaire aucun accord qui, par ma volonté, porterait préjudice à mon frère Charles ici présent.”

La Cantilène de Sainte-Eulalie, qui est du x^e siècle, est très intéressante au point de vue de la langue. Nous n’en citerons que les premiers vers :

“ Buona pulcella fut Eulalia;
Bel auret corps, bellezour anima.
Voldrent la veintre li Deo imini,
Voldrent la faire diaule servir.”

“ Bonne pucelle fut Eulalie; bel avait le corps, plus belle l’âme. Les ennemis de Dieu voulurent la vaincre, voulurent la faire servir le diable.” Eulalie ne voulut pas renier son Dieu, et Maximien, l’empereur romain, la condamna à être brûlée. Ils la jetèrent dans le feu, mais comme elle n’avait aucun péché, elle ne brûla pas. Alors, l’empereur lui fit ôter la tête avec l’épée et, dit le chant : “ la domnizelle celle cose non contredist et en figure de colomb volat au ciel.”

Parmi les premiers monuments de la langue française, plus importants pour la linguistique que pour

la littérature, citons encore la “ Vie de Saint-Léger,” la “ Vie de Saint-Alexis,” la “ Passion du Christ” et “ Gormund et Isembard.” Ces ouvrages ne concernent pas exactement l'histoire de la littérature, mais il n'y a pas de doute que pour comprendre la littérature du moyen âge, il faut étudier le vieux français, et pour arriver à bien se rendre compte de la langue de la “ Chanson de Roland,” il faut d'abord étudier d'une manière critique les premiers monuments du français. Le principal attrait de l'étude du vieux français est d'arriver à comprendre, non seulement les œuvres littéraires du moyen âge, mais les coutumes et les institutions d'une des époques les plus curieuses et les plus intéressantes de l'histoire de l'humanité.

Mille ans séparent le Serment de Strasbourg des œuvres de Lamartine et de Victor Hugo, mais la langue du ix^e siècle et celle du xix^e siècle est la même langue que parlaient les soldats romains lors de la conquête de César. C'est la langue latine rustique, modifiée par les siècles, qui a servi d'interprète aux hommes de génie qui, depuis mille ans, ont illustré la France et l'esprit humain.

CHAPITRE II

L'ÉPOPÉE

“ L'ÉPOPÉE française,” dit M. Gaston Paris, “ est le produit de la fusion de l'esprit germanique, dans une forme romane, avec la nouvelle **Origine de civilisation chrétienne et surtout fran-** l'épopée. caise.” “ Elle peut être définie une histoire poétique

fondée sur une poésie nationale antérieure," ajoute l'éminent professeur. Ces remarques si précises s'appliquent en réalité aux épopées dites chansons de geste, dont le sujet est tout français, mais il est plus commode de classer parmi les épopées les ouvrages du cycle breton et du cycle de l'antiquité et de dire avec Jean Bodel,

" Ne sont que trois matières. . .

De France, de Bretagne et de Rome la grant."

Le mot geste signifie *actions*, *histoire* et aussi *famille* ou *cycle* des héros dont on raconte l'histoire,

Le cycle français. ainsi le cycle français se divise en trois parties, nommées, cycles ou gestes *du Roi*, de *Garin de Monglane*, ou de *Guillaume*, et de *Doon de Mayence*. Jetons un coup d'œil sur le cycle du roi. Nous sommes au XI^e siècle, le seigneur féodal est presque tout-puissant, la bourgeoisie n'existe pas encore, et le serf est taillable et corvéable à merci. Il n'y a en France que deux puissances, le baron et le roi, et celui-ci n'a pas encore réussi, en s'appuyant sur le peuple, à dominer celui-là. Le baron est dans son castel perché sur le roc et n'a pour toute société, lorsqu'il revient de ses expéditions guerrières, que sa femme et ses enfants. Le temps paraît long au rude guerrier, et c'est avec joie qu'il accueille le jongleur, le trouvère, qui vient lui chanter les exploits d'un Olivier et d'un Roland. Le seigneur féodal est quelquefois lui-même un trouvère, aussi comprenons-nous que dans ces poèmes chantés chez le baron, et parfois par lui-même, le beau rôle soit à la féodalité. Le cycle français exprime en général le triomphe du seigneur féodal et ce n'est que rarement que le roi est

placé au premier rang. Quelquefois, en se rappelant les exploits de Charles Martel, de Pépin et de Charlemagne, le trouvère s'incline devant le roi, mais le plus souvent on a confondu avec l'empereur à *la barbe chenue* ses faibles descendants ou les premiers Capétiens. La chanson de geste du cycle français parle de combats contre les Sarrasins et des hauts faits fabuleux des guerriers; le ton en est essentiellement belliqueux, et la femme et l'amour n'y jouent qu'un faible rôle. Les couplets ou laisses sont réglés par l'assonance et sont souvent d'une longueur excessive, ce qui cause, dans un grand nombre de poèmes, quelque peu de monotonie. La langue, cependant, est généralement forte et sonore, et la naïveté de ces épopées du moyen âge est parfois charmante. Ces ouvrages nous représentent une société qui nous rappelle celle du temps d'Homère, et la simplicité, la loyauté, la bravoure téméraire des héros des chansons de geste nous intéressent tout autant que ces mêmes traits chez les héros de l'Iliade.

Prenons comme type de l'épopée du moyen âge la
"Chanson de Roland."

La "Chanson

En 778 Charlemagne revint de son de Roland." expédition d'Espagne et son arrière-garde fut attaquée et détruite dans la vallée de Roncevaux par les Basques. Eginhard mentionne parmi ceux qui furent tués, Hrodland, comte de la marche de Bretagne. L'imagination populaire s'empara de cet événement et on en fit la fameuse "Chanson de Roland." Les Basques devinrent des Sarrasins païens, et le désastre de Roncevaux servit à animer l'esprit religieux aussi bien que l'esprit patriotique des Français.

Marsile, roi de Saragosse, voyant qu'il ne peut

résister à Charlemagne, lui envoie des ambassadeurs pour traiter de la paix. Roland fait choisir Ganelon, son *parâtre*, le mari de sa mère, pour porter la réponse. Ganelon est jaloux de la gloire du paladin et complot sa mort avec Marsile. Roland commandera l'arrière-garde et les Sarrasins l'attaqueront avec toute leur armée et l'écraseront, avant que l'empereur puisse venir à son secours. Selon le complot, Roland est assailli à Roncevaux par une grande armée. Olivier, le frère d'Alde, la fiancée de Roland, voyant l'immense armée des ennemis, veut que Roland sonne son cor, son *olifant*, pour appeler Charlemagne. Le fier guerrier refuse, de crainte que sa famille n'en soit honnie, et le combat commence. Ils font tous des prodiges de valeur, mais ils vont être accablés sous le nombre, et l'archevêque Turpin prie Roland de sonner du cor pour que Charlemagne puisse venir les venger et que leurs corps soient mis en terre sainte. Roland sonne son *olifant* d'une si puissante haleine que Charlemagne l'entend et revient sur ses pas. Mais hélas, il a beau chevaucher au grand galop, il arrivera trop tard. On entend en France du tonnerre et du vent, il grêle, les maisons tombent, la terre se fend. On croit que c'est la fin du monde, mais non, "c'est le grand deuil pour la mort de Roland."

Les Français à Roncevaux sont tous tués excepté Olivier, Roland et l'archevêque Turpin. Olivier meurt le premier, ensuite l'archevêque, après avoir béni les corps des pairs et leur avoir donné rendez-vous en paradis. Roland, qui s'est rompu la tempe en sonnant son *olifant*, sent qu'il va mourir. Les Sarrasins sont défaits et le paladin est seul. Il veut,

cependant, empêcher que sa fidèle épée, sa Durendal, ne tombe entre les mains des infidèles. Il veut la briser sur un rocher, mais le roc se fend, l'acier grince, *cruist*, mais ne se rompt pas. Le preux chevalier se prépare à la mort, il tourne son visage du côté de l'Espagne, met Durendal et son *olifant* sous sa tête, se confesse de ses péchés et offre son gant droit à Dieu. L'archange Gabriel le prend et les anges emportent l'âme du comte en paradis. Charlemagne arrive à Roncevaux, recueille les corps des paladins, et demande à Dieu d'allonger la journée pour qu'il puisse vaincre l'émir sarrasin, Baligant. Dieu lui accorde sa demande, il détruit l'armée païenne et retourne bien triste à Aix-la-Chapelle. Là, il annonce à la belle Alde la mort de Roland et celle-ci tombe morte aux pieds de l'empereur. Ganelon est écartelé, la veuve de Marsile reçoit le baptême, et Dieu envoie Saint Gabriel dire à Charlemagne de recommencer la guerre contre les païens. " L'Empereur voudrait bien n'y pas aller: 'Dieu'! s'écrie-t-il, 'que ma vie est peineuse!' Il pleure de ses yeux, il tire sa barbe blanche. . . ." La "Chanson de Roland" est réellement une belle œuvre, et l'on s'intéresse grandement à ces preux chevaliers qui meurent pour que "la douce France ne soit pas honnie." On ne sait qui a écrit ce beau poème, car Turolde, dont le nom paraît à la fin de l'œuvre, est probablement un copiste. M. Gaston Paris dit: "*Le Roland* soulève encore d'innombrables questions, que la critique n'arrivera sans doute jamais à résoudre toutes. La patrie et la date de la rédaction dont nous avons conservé les textes indiqués plus haut ne sont pas encore fixées sans contestation. Le plus probable est qu'elle

repose sur un poème originairement composé dans la Bretagne française, remanié ensuite en Anjou, et qu'elle a pour auteur un 'Français de France,' qui a dû achever son œuvre, à laquelle il a donné une inspiration plus largement nationale et royale, sous le règne de Philippe I^{er}."

Les trois épopées les plus anciennes sont la "Chanson de Roland," le "Pèlerinage de Charlemagne" et le "Roi Louis." Nous pouvons aussi

Les anciens
épopées.

mentionner parmi les poèmes de la geste du roi, "Ogier le Danois," "Renaud de Montauban," "Girard de Roussillon," "Huon de Bordeaux," "Berte aux Grands Pieds," et ne se rattachant à aucun cycle particulier autre que le cycle français, "Aioul" et "Amis et Amile." Les gestes de *Garin de Monglane* et de *Doon de Mayence* sont des récits généalogiques, c'est-à-dire que l'auteur raconte les *enfances* (les premiers exploits) d'un héros connu, et invente alors des aventures extraordinaires du prétendu père ou des ancêtres supposés du héros. Ainsi, souvent le héros semble naître avant son père ou son grand-père. Les épopées qui ont pour sujet les croisades, comme la "Chanson d'Antioche," appartiennent aussi au cycle français, à la matière de France. Notons ici l'immense popularité des chansons de geste au moyen âge, non seulement en France, mais dans toute l'Europe. Elles méritent cette popularité; quoique aucune épopée en vieux français n'arrive à la hauteur de la "Divine Comédie" et des grands poèmes épiques de l'antiquité, nous pouvons dire que la "Chanson de Roland" est digne de toute notre admiration, et nous regrettons que l'auteur de cette noble épopée et ceux de la

plupart des chansons de geste du cycle français ne soient pas connus.

Les poèmes du cycle breton sont souvent appelés romans; ils expriment le sentiment chevaleresque du moyen âge et on y voit apparaître l'idée de courtoisie envers les dames, de protection de la veuve et de l'orphelin, ainsi que de l'opprimé, quel qu'il soit. La plupart des romans bretons sont intéressants, et les incidents qui y sont entassés indiquent chez les auteurs de ces ouvrages une imagination plus fertile que celle qu'indiquent les épopées du cycle français. L'amour jouant un grand rôle dans les poèmes du cycle breton, les incidents sont plus variés que ceux des chansons de geste, et il n'y est pas question seulement de combats et de grands coups d'épée. Le merveilleux y joue un rôle important et les histoires d'amour sont charmantes et touchantes. Arthur, autour duquel se groupent les romans de ce cycle, est devenu un personnage aussi grand que Charlemagne, et sa dignité royale est plus respectée que celle des rois francs. Chef d'une tribu celtique il combat en héros contre l'envahisseur saxon, et transporté dans l'île d'Avalon il attend que son peuple l'appelle pour repousser l'étranger. L'imagination populaire s'empare de l'histoire d'un petit prince celtique comme elle l'avait fait de la défaite de Roland par les Basques, l'histoire réelle et insignifiante devient une légende, nous pourrions dire, un mythe, les poètes s'y attachent et la racontent en vers harmonieux, les trouvères chantent les exploits d'un Roland invincible, à la douce musique de leur vielle, et les chanteurs bretons accompagnent de leur rote les paroles rythmées qu'ils ont consacrées à

**Le cycle
breton.**

Arthur et aux chevaliers de la Table Ronde. Les Celtes vaincus par les Saxons se sont retirés dans les pays de Galles et de Cornouaille et dans l'Armorique gauloise, et leurs légendes ont servi de base aux lais et aux romans bretons.

Au x^e siècle parut sous le nom de Nennius "l'Histoire des Bretons," où nous voyons, pour la première fois, le nom du héros celtique, Arthur. Au xii^e siècle, Gaufrei de Monmouth écrivit son "Historia Regum Britanniae," où la vie d'Arthur est racontée avec détails. L'œuvre de Gaufrei fut traduite plusieurs fois en français, notamment par Wace, dont le "Brut" eut une influence considérable sur les romans subséquents. Ce n'est pas, cependant, chez Gaufrei et chez Wace qu'il faut chercher l'origine réelle des poèmes du cycle breton; ce sont les récits des chanteurs gallois, modifiés par les poètes français, qui furent la base de ces vers innombrables consacrés à Arthur et à la Table Ronde.

Il y eut d'abord les lais, courts poèmes d'amour, puis les longs romans, dont un grand nombre furent basés sur le sujet des lais. Lorsqu'on lit les lais de Marie de France, les lais du "Chèvrefeuille," de "Lanval," de "Tidorel," et bien d'autres de Marie de France, on est attiré par les vers charmants de l'aimable femme, on se sent pris de pitié pour la tendre Iseut et le valeureux Tristan, et l'on a hâte de parcourir les œuvres de Chrétien de Troies pour connaître les autres aventures des héros gallois.

Chrétien de Troies, Raoul de Houdan, et Robert de Boron sont les principaux auteurs du cycle breton. C'est au premier, cependant, que l'on doit les meilleurs

ouvrages tirés des légendes galloises. Il écrivit beaucoup de romans, parmi lesquels on peut citer le "Conte de la Charrette," le **Chrétien de Troies**.

"Chevalier au Lion," "Cligès," et "Perceval." Les œuvres de Chrétien furent traduites et imitées par les poètes allemands, Hartmann d'Aue et Wolfram d'Eschenbach, et jouirent d'une immense popularité. On les lit encore de nos jours avec grand plaisir ainsi que les autres romans du cycle breton, et Arthur, Lancelot, Ivain, Gauvain, Merlin l'enchanteur, Perceval et le saint Graal, représentent des types chevaleresques et romanesques que le génie d'un Tennyson a su introduire de nouveau dans la littérature.

Le personnage principal des épopées du cycle de l'antiquité est Alexandre le Grand, qui servit de sujet au **XI^e siècle** à un poète de la langue d'oc, **Le cycle de Albéric de Besançon**, dont l'ouvrage eut l'antiqué.

un grand succès et fut imité par les poètes de la langue d'oïl. Parmi ceux-ci nous citerons Lambert le Tort et Alexandre de Bernai, du **XII^e siècle**, qui écrivirent en vers de douze syllabes, d'où vers alexandrins. Dans les épopées du moyen âge le héros macédonien a les aventures les plus extraordinaires et les moins conformes à son caractère historique. Benoît de Sainte-More écrivit aussi au **XII^e siècle** des poèmes intéressants sur des sujets antiques, et son roman de "Troie" et son roman d'"Enéas" furent célèbres au moyen âge. De même qu'Alexandre, Jules César fut un héros favori, et l'antiquité comprise par les hommes du **XII^e** et du **XIII^e siècle**, nous paraît curieuse à observer. Quoique le latin fût encore la langue des clercs, le moyen âge ne comprit nullement le monde grec et le monde romain, et il faut attendre le **XVI^e**

siècle pour la renaissance des chefs-d'œuvre grecs et latins.

Sous le titre de romans d'aventure on groupe un certain nombre d'épopées qui n'appartiennent en réalité à aucun des trois grands cycles. Citons parmi les romans grecs et byzantins, "Floire et Blanche fleur," qui fut l'origine d' "Aucassin et Nicolète," que nous analyserons plus tard. "Guillaume de Dôle," "Cléomadès" par Adenet le Roi, et surtout "Parténopous de Blois," poème charmant, où le héros perd par son indiscretion la femme aimée, mais la reconquiert, après mille aventures, par sa valeur et sa constance.

Appelons ici l'attention sur la littérature de la langue d'oc, appelée généralement provençale, du nom d'un de ses dialectes. Les œuvres des troubadours sont moins énergiques que celles des trouvères, on y trouve peu de poèmes épiques, mais beaucoup de chansons d'amour. Bertrand de Born, dont parle Dante. Guillaume IX, comte de Poitiers, et Arnaud Daniel sont les meilleurs poètes de la langue d'oc. De nos jours, comme nous l'avons déjà dit, Mistral, avec son admirable "Mireille," a fait revivre la littérature provençale. Il eut pour principaux collaborateurs Jasmin, Roumanille et Aubanel.

CHAPITRE III

LE DRAME

Le drame représente le côté sérieux et le côté comique de la vie humaine, et les mots *tragédie* et

comédie représentent ces deux genres. Au moyen âge, cependant, la tragédie et la comédie, telles qu'elles furent comprises plus tard, n'existaient pas, et l'on doit diviser le drame de cette époque en deux genres généraux, le drame sérieux et le drame comique; le premier comprend principalement les miracles et les mystères, le second, les moralités, les sotties, les farces, les monologues, et les sermons joyeux. Voyons quelle fut l'origine du drame en France et traçons rapidement l'histoire du genre sérieux et du genre comique.

De même que la religion des Grecs donna naissance au drame de l'antiquité, la religion chrétienne donna naissance au drame du moyen âge. Le drame L'église en fut le berceau; les prêtres et sérieux. le peuple furent les premiers acteurs, et acteurs consciencieux et sérieux. Les représentations liturgiques furent d'un si grand intérêt qu'elles furent bientôt agrandies et portées hors de l'église, et les miracles et les mystères furent créés.

Le drame le plus ancien où le français apparaît est le "Sponsus" ou les "Vierges Sages et les Vierges Folles." L'ouvrage est du commence- Les drames ment du XII^e siècle et est écrit en latin et les plus an- en langue d'oc, avec quelques mots dans ciens. la langue d'oïl. La première pièce, réellement, de la littérature française est la "Représentation d'Adam." On la jouait sous le porche de l'église et elle n'est liturgique que par le sujet. Elle est du XII^e siècle et fut probablement écrite en Angleterre. L'ouvrage a un certain mérite, ainsi qu'une petite pièce nommée la "Résurrection." Ces deux drames étaient très sérieux et n'avaient rien de cet esprit bouffon et

grossier que nous voyons dans un si grand nombre des pièces du moyen âge.

Deux drames du XIII^e siècle sont entièrement différents de l'“Adam”; c'est le “Jeu de St. Nicolas,” par Bodel, et le “Miracle de Théoophile,” par Ruste-beuf. L'ouvrage de Bodel est très original et nous présente ce mélange du sérieux et du comique, que nous observons dans Shakspeare et que l'École Romantique de Victor Hugo a introduit de nouveau sur la scène française, après qu'il en eut été banni pendant trois siècles. La tragédie classique n'a aucun rapport avec le drame du moyen âge, mais il est intéressant de constater la différence qui existe entre les miracles et les mystères et les tragédies de Corneille et de Racine. Il est intéressant aussi d'indiquer en quoi les pièces du moyen âge ont quelque ressemblance avec celles de Victor Hugo.

Le “Miracle de Théoophile” est le premier ouvrage de ce genre. Le mot *miracle* désignait le récit de quelque action surnaturelle attribuée à la

Les miracles Vierge ou aux saints. Les miracles du XIV^e siècle, dont quarante nous sont parvenus, étaient joués par les *pays*. Ce mot, qui signifie en réalité une montagne, se rapportait à l'estrade où l'on jouait les pièces. Les *pays* étaient des sociétés littéraires, et étaient placés sous la protection de la Vierge. Les miracles doivent leur caractère particulier à la dévotion à la Vierge, à la foi entière en la miséricorde de Marie et en son influence sur son Fils. Quel que fût le crime commis le coupable était gracié s'il appelait la Vierge à son secours. Les *pays*, au XV^e siècle, abandonnèrent le drame sérieux et ne jouèrent plus que les moralités et les farces.

La mise en scène pour les miracles était des plus élémentaires, et l'on changeait à volonté le lieu de l'action d'un endroit à un autre; par exemple, dix pas séparaient Rome de Jérusalem; quatre hommes se battant représentaient une armée, et une pierre avec des inscriptions indiquaient les villes. Il n'y avait pas d'actes, pas de changement de décors; toute l'action se passait en présence du spectateur, qui pouvait voir la Vierge et les saints descendre d'une élévation au-dessus de la scène et secourir les malheureux qui avaient imploré leur secours.

M. de Julleville appelle l'attention sur les différents noms donnés aux pièces du moyen âge et ajoute que ces noms indiquent le siècle où ces pièces furent écrites. Le mot *représentation* se rapporte au XII^e siècle, *jeu* au XIII^e, *miracle* au XIV^e, et *mystère* au XV^e.

Les mystères se divisaient en deux classes, les entremets, qui étaient des représentations mimiques des sujets sacrés, et les mystères parlés.

Le sujet de ceux-ci était toujours pris des Les mystères.
Écriturès ou de la vie des saints. Il n'y avait rien d'original dans ces ouvrages; c'était la représentation exacte d'une action historique ou légendaire. Il y eut environ cent auteurs de mystères, qui écrivirent plusieurs millions de vers, dont plus d'un million nous sont parvenus. Le cycle de l'Ancien et du Nouveau Testament était supérieur en mérite à celui de la vie des saints. Dans presque tous les mystères nous voyons les tortures infligées décrites si minutieusement, et les scènes grotesques et immorales si étrangement mêlées avec les scènes religieuses qu'il nous est difficile de comprendre le succès de ces

pièces. Ce succès était dû, sans doute, au profond sentiment religieux des spectateurs, et à l'intérêt qu'ils portaient au sujet du drame. La représentation d'un mystère durait quelquefois quarante jours et plusieurs centaines d'acteurs y jouaient.

Le merveilleux formait l'essence du drame religieux, mais pour varier la monotonie des mystères on jouait aussi des farces grossières, sans penser à mal, cependant, car, après la farce, tout l'auditoire allait bien dévotement à l'église. Il n'y avait aucune des règles des unités dans les mystères, pas même celle de l'unité d'action. Toutes les pièces pouvaient être subdivisées sans que l'intérêt fût détruit, cet intérêt consistant, non en la représentation d'un caractère ou d'une passion, ou d'une intrigue suivie menant à une catastrophe, mais en les événements d'une longue action, qui s'étendait sur une période de centaines et de milliers d'années, comme dans le mystère du "Viel Testament."

Nous voyons dans les mystères, non seulement les personnages sacrés, mais aussi les personnages abstraits, tels que Justice, Paix, Vérité, Miséricorde, et plus rarement, les héros et les dieux de la mythologie païenne et les personnages modernes. Un mystère était donc un mélange du sacré et du profane, de choses anciennes et de choses modernes, une monstruosité en un mot, à nos yeux, mais les délices de toute l'Europe pendant près de deux siècles.

Nous avons dit que le comique était un des éléments des mystères, nous devons, cependant, nous rappeler que cet élément comique n'était qu'une diversion, car un mystère était, avant tout, un ouvrage sérieux. En théorie l'idée était grandiose, celle de

placer devant ce peuple plein de foi tous les événements de l'histoire sacrée. L'idée mise en pratique donna lieu à des scènes révoltantes qui devaient amener l'abolition des mystères.

Le drame religieux du moyen âge fut méprisé par le xvi^e, le xvii^e et le xviii^e siècle. Ce n'est que de nos jours qu'on a compris cette branche de la littérature. Il est de la plus grande importance, si nous voulons étudier le drame classique français, de comprendre l'art dramatique des siècles précédents. Les grands noms de Corneille et de Racine ne doivent pas nous faire oublier ceux des auteurs des mystères. Un grand nombre de ces ouvrages sont anonymes, mais Arnoul et Simon Greban, Jean Michel, André de la Vigne, Gringore, Marguerite de Navarre, méritent qu'on se rappelle leurs noms. On ne peut comparer leurs œuvres à "Polyeucte" ou à "Athalie," mais elles représentent une civilisation particulière que nous ne pouvons ignorer dans nos études littéraires.

Importance
des mystères.

Les acteurs des mystères étaient en partie le peuple de la ville où avait lieu la représentation, les membres des confréries, des corporations, en réalité chacun s'intéressait à la représentation.

La mise en scène a souvent été décrite d'une manière incorrecte. On croyait que la scène consistait en une maison de plusieurs étages, d'où passaient les acteurs, selon l'action. Tel n'était pas le cas, d'après Paulin Paris, et son opinion est maintenant acceptée comme étant correcte. La scène était composée de deux parties distinctes : premièrement, les *mansions*, telles que la maison de la Vierge, le temple de Jérusalem, le palais de Ponce

La mise en
scène.

Pilate; secondement, la scène proprement dite, ou l'espace entre les *mansions*. Quand les acteurs avaient fini de parler, ils s'éloignaient un peu et attendaient, sans quitter la scène, que revînt leur tour de jouer. Au-dessus de la scène était une estrade représentant le ciel, d'où Dieu observait ce qui se passait; et sous la scène était l'enfer dont l'entrée était la gueule d'un dragon. On indiquait généralement les palais par un fauteuil entre deux colonnes. La scène était ordinairement de cent pieds carrés, ce qui suffisait aux nombreux acteurs, vu l'état élémentaire des décors. Quant aux spectateurs on calcule qu'il y en avait jusqu'à trois mille par jour. Le peuple, opprimé par roi et nobles, sacrifiait tout au plaisir de contempler des événements surnaturels, qui leur donnaient l'espoir d'une vie future et leur faisaient oublier leur misérable vie terrestre.

En 1402 Charles VI autorisa la Confrérie de la Passion à jouer les mystères. Longtemps avant ces lettres patentes il y avait eu des sociétés
La Confrérie de la Passion dramatiques, mais elles ne jouaient pas à des époques régulières. Avec les confrères de la Passion commence le premier théâtre permanent. Ils obtinrent le monopole du drame à Paris et dans les faubourgs et jouèrent pendant longtemps. Ils louèrent en 1548 l'Hotel de Bourgogne, et la même année, on leur défendit de représenter des sujets sacrés. Ils prirent alors leurs sujets de la chevalerie, mais n'eurent aucun succès, et en 1598 ils cessèrent de jouer et cédèrent leur salle à une troupe de comédiens de province, conservant néanmoins leur monopole et exigeant une contribution de tous les acteurs à Paris. Cet état de choses

dura jusqu'en 1676, quand Louis XIV abolit la confrérie et leur monopole.

La tragédie classique n'est pas la continuation du drame sérieux du moyen âge et n'a aucun rapport avec les miracles et les mystères; la comédie classique, au contraire, n'est que le développement du drame comique des siècles précédents.

L'histoire de la comédie, que Molière devait porter à un si haut point de perfection, est plus intéressante que celle de la tragédie; celle-là se développe depuis le XIII^e siècle jusqu'à nos jours, et se maintient à un certain degré de mérite, celle-ci commence au XVI^e siècle, atteint son apogée au XVII^e et tombe à la fin du XVIII^e siècle dans une médiocrité banale. Il est intéressant aussi de jeter un coup d'œil sur les acteurs aussi bien que sur les œuvres comiques du moyen âge. Le mot *comédien* était inconnu en France avant le XVI^e siècle et ne fut employé que quand il y eut des acteurs de profession. Les acteurs, pendant plusieurs siècles, furent les membres des confréries, qui tous avaient une profession ou un métier.

Les saturnales qui accompagnaient le drame semi-liturgique, la Fête de l'Ane ou la Fête des Fous, contiennent les éléments de la sottie et du sermon joyeux. Ces fêtes, reniées par l'église, disparurent vers le milieu du XV^e siècle et donnèrent naissance à une foule de sociétés joyeuses qui furent plus décentes que les fêtes abolies. Leur devise était généralement *stultorum numerus est infinitus*,—le nombre des sots est infini. La principale de ces sociétés était les Enfants sans Souci, dont les chefs s'appelaient le Prince des Sots et la Mère Sotte. Ils jouaient les moralités, les farces et les sotties et

comptaient parmi leurs membres le grand poète, Clément Marot, l'acteur célèbre, du Pont Alais, et le poète Gringore. Les Cleres de la Basoche jouaient le même genre de pièces que les Enfants sans Souci. On dit que les Cleres obtinrent des lettres patentes de Philippe IV en 1303. Ils devinrent si populaires qu'en 1435 les Confrères de la Passion se les adjoignirent, ainsi que les Enfants sans Souci, pour jouer des scènes comiques après la représentation des mystères. Ce mélange des mystères et des farces fut connu sous le nom singulier de *pois pilés*.

Les étudiants dans les collèges rivalisèrent avec les Cleres de la Basoche et les Enfants sans Souci dans leurs attaques contre le gouvernement et la religion et constituèrent avec ces deux sociétés les principaux acteurs du moyen âge.

Dès le règne de Saint Louis nous avons le "Jeu du Garçon et de l'Aveugle" et deux ouvrages remar-

Adam de la Halle. quables et uniques dans leur genre, le "Jeu de la Feuillée" et "Robin et Marion" par Adam de la Halle, d'Arras.

Le premier est une amusante comédie aristophanesque, où l'auteur met en scène les principaux personnages de sa ville et même sa femme et son père. "Robin et Marion" est le premier opéra comique en français. La pièce fut jouée à la brillante cour des rois de Naples de la maison d'Anjou et c'est une charmante et naïve pastorale.

Il est étrange de penser que les deux pièces d'Adam de la Halle soient les seules que nous ayons au XIII^e siècle, et que le XIV^e ne nous présente aucun ouvrage que l'on puisse citer. Le règne de Charles VI est l'époque la plus importante de l'histoire du drame

comique ainsi que du drame sérieux. De ce siècle datent réellement la moralité, la sottie, la farce, le monologue, et le sermon joyeux.

La moralité est didactique et souvent sérieuse, et quoique, d'après son titre, elle soit *pathétique* et *édifiante*, elle est généralement satirique. Le goût pour l'allégorie rendait la personnifi-

Moralités.

cation des vices et des vertus au théâtre très populaire. Quelques-unes des soixante-cinq moralités que nous possédons sont intéressantes. Voyons ce qu'étaient "Les Enfants de Maintenant." Maintenant cause avec sa femme Mignotte et lui dit que leurs deux enfants Finet et Malduict sont d'âge à avoir une profession. Ils consultent Bon Avis qui les envoie trouver Instruction. Mignotte demande à celle-ci de donner à ses fils une profession où ils n'aient rien à faire. Instruction répond qu'il faut envoyer les garçons chez Discipline. Dès que Finet et Malduict voient le fouet de Discipline ils se sauvent et reviennent chez leur père, qui leur donne de l'argent et de beaux habits. Ils deviennent alors élèves de Jabien, qui leur enseigne à mépriser la religion et les conduit à Luxure. Ils se laissent guider entièrement par leur nouvelle compagne et jouent aux cartes avec elle. Malduict perd tout son argent et se retire, mais Finet continue à jouer et perd jusqu'à ses habits et son poignard. Il s'abandonne alors à Honte, qui le mène chez Désespoir et Perdition, par qui il est pendu. Quant à Malduict, après qu'il a quitté Luxure, il rencontre Bon Avis qui lui dit de revenir à Discipline et de lui obéir aveuglément. Il est sévèrement puni par Discipline, et il retourne chez ses parents, où il mène une vie vertueuse et heureuse.

La sottie était satirique, misanthropique, et souvent politique. Dans la "Sottie des Trompeurs," Sottie, la mère, demande à Teste Verte et à Fine

Sotties.

Mine combien il y a de sots au monde. Ils répondent qu'on ne peut les compter, parce qu'ils sont trop nombreux. Chacun entre en ce moment et suit la mère sotte partout. Le Temps donne à Chacun d'excellentes leçons. Il lui dit qu'afin de réussir il doit toujours flatter ceux qui sont présents et calomnier les absents, mais qu'il faut avoir bien soin de dire que ce n'était qu'une plaisanterie, si ce qu'il a dit en l'absence de quelqu'un lui était répété. Chacun doit aussi oublier son père et sa mère. S'il agit de cette manière il parviendra sûrement au succès. Le Temps trouve en Chacun un élève obéissant, mais celui-ci, après avoir trompé tous ceux qu'il rencontre, est à la fin trompé à son tour par son maître.

Le sermon joyeux était une parodie d'un texte de l'Écriture et était très irrévérencieux. Le monologue, qui est redevenu si populaire de nos jours, **Sermons joyeux et monologues.** était le récit burlesque, fait par le personnage lui-même, de ses vices ou de ses ridicules. Le modèle du genre est le "Franc-Archer de Bagnolet," où nous voyons le vantard, le *miles gloriosus*, le faux brave, admirablement dépeint.

La farce du moyen âge se rapproche beaucoup de celle de notre siècle. C'était à l'origine une pièce comique où l'on parlait différentes langues ou différents dialectes, ainsi le célèbre "Avocat Pathelin" est une vraie farce, à cause des dialectes que parle l'avocat madré à sa dupe. Dans la farce,

Farces.

ainsi que dans la sottie, se trouve souvent la satire des différentes classes et des institutions de la société. Comme il n'y avait pas de journaux pour dénoncer les abus du gouvernement il fallait avoir recours au théâtre. Nous sommes étonnés de la hardiesse des sotties et des farces quand nous pensons au despotisme du roi, mais nous devons nous rappeler que le roi se servait quelquefois du drame pour atteindre ses ennemis. Louis XII, dans sa querelle avec Jules II, fit attaquer le pape d'une manière sanglante par les Enfants sans Souci et les Clercs de la Basoche.

La farce était souvent empruntée aux fableaux ou tirée des événements du jour. Nous en avons environ cent cinquante, mais elles sont le plus souvent si grossières qu'on ne peut les analyser. Elles sont en général hostiles à la femme et au mariage. On les annonçait comme étant "nouvelles, très bonnes et très joyeuses."

Quoique la comédie du moyen âge soit intéressante et importante elle n'a pas grand mérite littéraire. Elle a produit, cependant, une œuvre de L'Avocat génie, l'"Avocat Pathelin," où nous Pathelin. voyons dans toute sa force le *vis comica* si estimé des anciens. Cet ouvrage remarquable offre un excellent exemple de la finesse de l'esprit français et mérite sa popularité. C'est un fait étrange que les deux meilleurs ouvrages du moyen âge soient anonymes. Nous ne saurons jamais qui a écrit l'héroïque et émouvante "Chanson de Roland" et le spirituel et amusant "Avocat Pathelin." Cette farce fut écrite vers l'année 1470 et elle est, sans aucun doute, la meilleure comédie avant le "Menteur" de Corneille. Il est difficile de comprendre comment le xvi^e siècle a pu

mépriser tellement tout le drame du moyen âge, quand nous considérons à quel point "Pathelin" est supérieur aux ouvrages de l'école de Ronsard que nous allons bientôt étudier. Il est vrai que "Pathelin" n'a pas d'actes, que l'action continue sans interruption depuis le commencement jusqu'à la fin, mais comme cette action est rapide, comme les caractères sont vrais : l'avocat rusé qui a dupé le marchand de drap crédule et sot, le berger malin à qui Pathelin a dit de répondre "Bée!" à toutes les questions que lui poserait le juge, et qui répond "Bée!" à chaque fois que l'avocat lui demande son argent. Le trompeur est trompé à son tour; ceci est une morale bien négative, mais le but de l'auteur est de faire rire et de présenter des portraits réels. Le fameux "revenons à nos moutons" est digne de Molière, et la farce du xv^e siècle est presque une comédie de caractère.

CHAPITRE IV

FABLEAUX, FABLES, ET ROMAN DE RENARD

La forme la plus connue du mot *fableau* est *fableau* ; c'est un conte en vers, généralement comique

Fableaux. et satirique. Le sujet était parfois tiré d'aventures locales, ou venait de l'Inde.

On croit que le "Dolopathos" en vers, nommé "les Sept Sages" en prose, ont fourni le sujet de quelques fableaux. M. Gaston Paris, cependant, semble croire que les fableaux sont d'origine populaire, et que les Italiens et les Anglais les possédaient aussi bien que

les Français; “Richeut,” le plus ancien fableau connu, est d’environ 1165, les plus récents sont du commencement du XIV^e siècle. Ces petits contes en vers sont généralement anonymes et sont spirituels et gais, parfois mordants et philosophiques, mais le plus souvent d’une gaieté grossière et choquante. Le “Decameron” de Boccace, les “Cent Nouvelles Nouvelles” du règne de Louis XI, l’“Heptameron” de la Reine de Navarre, les “Contes” de La Fontaine, sont en grande partie tirés des fableaux ou inspirés par ces récits. Citons parmi les fableaux les plus intéressants, le “Vilain Mire” (le Paysan Médecin), d’où Molière a tiré son “Médecin malgré lui.”

Le poète Rustebeuf fut un des auteurs des fableaux. Comme exemple du fableau moral citons “**La Houce** “la Houce Partie” de Bernier. Ce **Partie.**” fableau nous fait bien voir le côté philosophique de la littérature de la langue d’oïl.

Il y avait une fois un homme qui vint d’Abbeville à Paris avec sa femme et son fils. Il fit de bonnes affaires et s’enrichit. Étant devenu veuf il éleva son fils avec une sollicitude toute maternelle et voulut le marier à la fille d’un chevalier, offrant de céder à son héritier la moitié de sa fortune. Le chevalier refusa la main de sa fille à moins que le père du jeune homme ne donnât tout ce qu’il avait. Le vieillard consentit à cet arrangement, se disant que son fils lui donnerait toujours de quoi vivre. Au commencement tout alla bien, mais au bout de quelques années la bru se fatigua de ce vieux bonhomme qui mangeait et ne faisait rien, et elle dit à son mari qu’il fallait mettre le père à la porte. Le fils alla trouver le vieillard et lui dit de s’en aller. Le malheureux ré-

pondit que si on le renvoyait, il mourrait de faim et de froid, et supplia son fils d'avoir pitié de lui. N'ayant pu fléchir l'ingrat, le père demanda la couverture du cheval (*la housse*) pour se garantir du froid. Le fils envoya son petit garçon, âgé de douze ans, chercher la couverture du cheval. L'enfant prit la *housse*, et l'ayant coupée en deux, il donna une moitié à son grand-père et garda l'autre. Le pauvre vieux vint se plaindre à son fils, qui demanda au garçon pourquoi il n'avait pas donné toute la couverture à son grand-père. L'enfant répondit : "Je garde l'autre moitié pour te la donner quand tu seras vieux et que je te renverrai de chez moi comme tu renvoies aujourd'hui mon grand-père." Le coupable comprit alors l'énormité de son crime, et lui et sa femme traitèrent bien le vieux père jusqu'à sa mort.

Le principal mérite des fableaux est qu'ils nous font connaître la vie intime du moyen âge, celle des petites gens.

"Aucassin et Nicolète," charmant petit roman tiré, comme nous l'avons dit, de "Floire et Blanchefleur," n'est pas un fableau, mais comme "Nicolète." l'auteur l'appelle un *cantefable*, nous en donnerons l'analyse ici : Le comte Bougars de Valence faisait une guerre acharnée au comte Garin de Beaucaire. Celui-ci étant vieux et faible fait appel à son fils Aucassin et lui dit de venir défendre son héritage. Le jeune homme ne veut pas sortir de sa chambre à moins que son père ne lui donne pour femme Nicolète au clair visage. Le comte Garin refuse, en disant que Nicolète a été achetée des Sarrasins et qu'on ne sait qui elle est, mais qu'il donnera à son fils la fille d'un roi ou d'un comte. Aucassin préfère sa douce

amie et va demander sa main au vicomte de la ville, qui a baptisé et élevé Nicolète. Le vicomte, de crainte du comte de Beaucaire, a fait enfermer la jeune fille dans une tour avec une vieille comme compagne et a fait sceller les portes de la chambre, ne laissant qu'une fenêtre par où la prisonnière peut voir "la rose espanie et les oisax qui se crient." Aucassin dit au vicomte: "C'aves vos fait de Nicolète, le riens (*la chose*) en tot le mont que je plus amoie?" Le vicomte répond qu'il ne faut pas que le jeune homme pense à Nicolète et que s'il l'épousait il irait en enfer. Aucassin lui dit: "En paradis qu'ai je a faire? je n'i quier (*veux*) entrer, mais que j'aie Nicolète, ma très douce amie que j'aim tant." En paradis, d'après lui, vont les vieux prêtres et les boiteux et les infirmes et tous ceux qui sont mal vêtus et qui meurent de faim et de froid. Avec eux il ne veut pas aller en paradis, mais que Nicolète vienne avec lui en enfer où vont les beaux chevaliers qui sont morts au tournoi ou à la guerre, et les belles dames et les jongleurs et les rois du siècle.

Le pauvre amououreux, cependant, ne réussit pas dans sa tentative près du vicomte et retourne au désespoir dans sa chambre. C'est là que son père vient le voir pour lui dire que le comte de Valence assiège la ville. Aucassin consent à attaquer l'ennemi, si son père lui jure qu'à son retour du combat, il pourra dire deux paroles à Nicolète et avoir un baiser d'elle. Animé par cette promesse Aucassin devient un héros, il s'avance au milieu de l'armée ennemie et amène le comte de Valence prisonnier à Beaucaire. Mais le père, au lieu de tenir sa promesse, met Aucassin dans une prison où il se désole en disant:

“ Nicolète, flors de lis,
douce amie o le clair vis,
plus es douce que roisin
ne que soupe en maserin.”

Pendant ce temps la jeune fille a réussi à s'échapper de la tour en descendant par la fenêtre. Elle arrive à la prison d'Aucassin et les deux amoureux roncellent à faire envie aux héros des comédies de Calderon. La garde vient pour saisir Nicolète, alors elle se sauve dans la forêt et dit à des pastoureaux de faire savoir à Aucassin qu'il vienne chasser dans ce bois où se trouve une bête qu'il ne donnerait pour cinq cents mares d'argent. Elle construit une hutte avec des feuilles et des fleurs et elle attend son amoureux.

A la nouvelle de la disparition de Nicolète, le comte donne la liberté à son fils. Celui-ci prend son cheval et va à la recherche de son amie. Les pastoureaux lui disent où elle se trouve et il la rejoint dans sa hutte embaumée. Alors :

“ Aucassins, li biax, li blons,
li gentix, li amorous,
est issus du gaut parfont, (*du bois profond*)
entre ses bras ses amors
devant lui sor son arçon.
Les ex li baise et le front
et le bouce et le menton.”

Ils voyagent ainsi jusqu'à ce qu'ils arrivent à la mer ; ils entrent dans une *nef* qui passait et arrivent au pays de Torelore. Là ils sont pris par les Sarrasins. La *nef* où était Aucassin est jetée par la tempête sur la côte de Beaucaire. Le comte était mort et Aneassin devient le maître du pays, mais il est dolent, car il a perdu sa douce amie.

Nicolète est conduite par les Sarrasins à Carthage, dont le roi la reconnaît pour sa fille. Il lui donne or et argent et veut la marier à un roi; mais rien ne peut retenir la jeune fille, il lui fant son Aucassin. Elle s'échappe de Carthage et va à Beaucaire sous le costume d'un jongleur. Là elle voit son amoureux, se fait reconnaître de lui et ils se marient. Ils vivent de longs jours, sont heureux et l'auteur termine par cette naïve réflexion, que son "cantefable" prend fin, car il n'a plus rien à dire.

Nous avons tenu à raconter cette charmante nouvelle du XIII^e siècle, elle nous rappelle "Daphnis et Chloé" de Longus et "Paul et Virginie." L'amour d'Aucassin et de Nicolète est suave et tendre et leurs aventures sont racontées avec une simplicité qui, néanmoins, n'exclut pas l'esprit le plus fin et la philosophie la plus profonde.

La fable fut populaire au moyen âge; elle était d'origine latine et imitée plutôt de Phèdre que d'Ésope, quoique le nom de ce dernier ait été donné aux différents recueils. Différentes histoires venues de l'orient furent ajoutées aux fables anciennes, et le tout fut traduit en anglais. Marie de France, si connue au XII^e siècle pour ses lais, traduisit le recueil de fables en vers français connu sous le nom d'"Isopet." Il y eut plusieurs autres *Isopets*, dont le plus intéressant est l'*Isopet* de Lyon.

Fables, et
Roman de
Renard.

L'étude du *folk-lore* nous fait voir que dans tous les pays se trouvent des contes dont les animaux sont les principaux personnages. Dans les contes américains les rusés compères sont toujours le lapin et la tortue, tandis que les sots sont le bouc et le singe.

Au moyen âge les contes d'animaux, d'abord racontés isolément, furent réunis en différentes *branches* et devinrent une vraie épopée, qui prit le nom de Renard, le fin matois, le principal personnage du cycle.

Les *branches* du Roman de Renard forment une œuvre immense, ce sont le "Pèlerinage Renard," le

Branches du "Jugement Renard," le "Couronnement
Roman de Renard," "Renard le Nouvel" et "Renard
Renard le Contrefait." Le premier poème nous

présente les animaux sans allégorie, sans autre but que d'amuser, dans les autres nous voyons les animaux représenter les hommes, et l'ouvrage devient une satire des différentes classes de la société, et a même un but didactique, surtout dans "Renard le Contrefait." Les principaux personnages de l'*épopée animale* sont Renard, de l'allemand Raganhard (vieux français *goulpil*, du latin vulgaire *rulpecula*), Isengrin, le loup, Noble, le lion, Belin, le béliet, Chanteclair, le coq, Conard, le lièvre.

Nous reconnaissons dans le Renard du XII^e siècle un aïeul de celui du bon La Fontaine. Tous deux sont de fins matois, de grands faiseurs de niches. Voici les premiers vers du poème du moyen âge :

Renard et les pêcheurs.	<p>"Seignors, ce fu en cel termine que li doz tens d'esté decline et ivers revient en saison, que Renart fu en sa maison. Mais sa garison a perdue, ce fu mortel desconvenue ; n'ot que donner ne que despendre ne ses dettes ne pooit rendre ; n'a que vendre ne qu'acheter ne s'a de quoi reconforter."</p>
----------------------------	---

“Seigneurs, ce fut à cette époque
 Que le doux temps d'été décline
 Et hiver revient en saison,
 Que Renard fut en sa maison.
 Mais sa provision a perdue,
 Ce fut mortelle déconvenue ;
 N'eut que donner ni que dépendre
 Ni ses dettes ne pouvait rendre ;
 N'a que vendre ni qu'acheter
 Ni a de quoi se reconforter.”

Notre gaillard, comme vous voyez, est mal à son aise, il faut qu'il trouve de quoi nourrir sa famille. Il se met à l'affût sur le grand chemin et voit venir des pêcheurs sur une charrette pleine de poissons. Renard fait alors le mort et se laisse mettre sur la charrette par les hommes, qui se proposent de vendre sa peau. Vous pouvez penser s'il mange beaucoup de poissons. Après s'être rassasié, il saute à terre emportant un cordon d'anguilles, se moque des pêcheurs,

“et vint a son ostel tout droit
 ou sa maisniée l'atendoit :
 encontre lui sailli sa fame,
 Hermeline la preude dame,
 qui moult estoit cortoise et franche,
 et Percehaie et Malebranche,
 qui estoient ambedui frère.”

“Et vint à son hôtel tout droit
 Où sa famille l'attendait :
 A sa rencontre vint sa femme,
 Hermeline la prude dame,
 Qui moult était courtoise et franche,
 Et Percehaie et Malebranche,
 Qui étaient tous deux frères.”

Pendant que Renard faisait grande chère avec sa famille arrive Isengrin, le loup, attiré par la bonne odeur des mets. Il supplie son compère de lui donner un petit morceau. Renard lui répond qu'il soupe avec des chanoines et que, pour entrer chez lui, il faut être moine. Si Isengrin consent qu'il lui rase la tête, il l'admettra. Le loup accepte, alors Renard lui jette une chaudière d'eau bouillante à la tête et lui fait une superbe couronne.

Un peu avant Noël, les deux compères vont pêcher des anguilles. Ils trouvent l'étang glacé, excepté un petit trou qu'on avait fait dans la glace pour abreuver les animaux. Renard attache l'amorce à la queue d'Isengrin et la lui fait mettre dans l'eau en guise de ligne. Mais voilà que le froid augmente et la queue du loup se trouve serrée dans la glace comme dans un étau. Renard est enchanté et se met à l'écart. Arrive le seigneur Costanz avec sa meute. En voyant Isengrin tous se précipitent sur lui, homme et bêtes. Costanz lève son épée pour frapper le loup, mais il glisse et l'épée coupe la queue d'Isengrin, qui se trouve délivré de sa prison glacée et qui se sauve, en jurant de se venger du déloyal Renard.

"Ici prent cette branche fin,
Mais encore i a d'Isengrin."

C'est-à-dire que cette partie de l'histoire est finie, mais qu'il y a bien des Isengrins, bien des dupés, bien des dupesurs.

Dans les fableaux et le "Roman de Renard" nous voyons l'esprit gaulois, fin, satirique, mordant, caustique, mais souvent philosophique, esprit de Marot, de

Rabelais, de La Fontaine, de Molière, de Voltaire, de Beaumarchais, de Béranger et de bien d'autres dans la littérature française. Comparons cet esprit à celui du "Voyage de Charlemagne à Jérusalem," à la "gaberie" des chansons de geste.

Un trait caractéristique des poèmes en langue d'oïl c'est la "gaberie." Chacun se vante à qui mieux mieux; rois et chevaliers sont capables, Voyage de d'après eux, d'entasser Pélion sur Ossa, Charlemagne comme les Titans dans la guerre des à Jérusalem. dieux. La femme de Charlemagne lui a dit que le roi Hugues le Fort, de Constantinople, est plus grand et plus fort que lui. L'empereur se rend à Constantinople avec ses paladins. Le roi les reçoit bien et leur donne une belle chambre pour passer la nuit. Avant de se coucher Charles veut "gaber." Il dit que d'un coup de son épée, Joyeuse, il peut fendre en deux un adversaire et son cheval, malgré le casque et l'armure du chevalier, et que son épée restera enfoncée si profondément dans la terre que nul homme ne pourra l'en retirer.

Roland "gabe" et dit que s'il souffle dans son olifant, un tel vent s'élèvera que toute la ville s'écroulera et que même la barbe du roi Hugues sera arrachée par la violence du vent.

Le comte Bérenger dit qu'il prendra les épées de tous les chevaliers, qu'il les enfoncera dans la terre en laissant les pointes dehors et qu'il se jettera dessus du haut d'une tour, sans que les épées puissent entamer sa peau; au contraire, c'est l'acier qui sera ébréché.

Cette "gaberie" continue pendant des heures, l'archevêque Turpin, Olivier, Ogier le Danois, tous peu-

vent faire des prodiges qui épouvantent un espion du roi de Constantinople. Dieu permet que les "gaberiers" s'accomplissent et le roi est amené à la cour de Charles, où l'impératrice est forcée de reconnaître que l'empereur a toute la tête de plus que Hugues le Fort.

CHAPITRE V

LA POÉSIE ALLÉGORIQUE ET DIDACTIQUE ET LA POÉSIE LYRIQUE

COMME nous l'avons vu en parlant des moralités, l'allégorie était populaire au moyen âge. Le poème allégorique le plus intéressant de cette époque est le célèbre "Roman de la Rose."

L'Art d'Aimer d'Ovide avait été souvent traduit et imité et les poèmes sur l'amour étaient fréquents, quand, vers 1237, Guillaume de Lorris composa la première partie du "Roman de la Rose." L'auteur avait vingt-cinq ans et écrivit une œuvre charmante et poétique. Il est bien de son siècle et sa morale n'est guère sévère, mais l'on ne trouve rien de grossier dans son œuvre. Il se sert du songe comme cadre du sujet et réussit, malgré la monotonie ordinaire des compositions allégoriques, à produire un ouvrage qui eut tant de succès que, quarante ans après sa mort, Jean de Meun continua le poème resté inachevé. Guillaume de Lorris avait écrit 4670 vers, Jean de Meun compléta l'ouvrage, qui eut alors 22,817 vers.

Voici une courte analyse du "Roman de la Rose:"

Un jeune homme pénètre dans un jardin entouré de hauts murs sur lesquels sont peintes des figures représentant l'Avarice, l'Envie, la Vieillesse et autres personnages peu agréables. Il voit dans le jardin une magnifique rose, et Amour lui ayant percé le cœur d'une flèche, il veut s'emparer de la rose. Bel Accueil veut l'aider, Raison tâche de le dissuader et Ami l'encourage. Ses ennemis, Danger, Malebouche, Honte, et Peur s'opposent à l'Amant et à Bel Accueil, et malgré l'intercession de Franchise et de Pitié, Jalousie fait enfermer Bel Accueil dans une tour, et l'Amant est au désespoir. C'est ici que finit le gracieux poème de Guillaume de Lorris qui disait :

“ Ci est le Romant de la Rose
Où l'art d'amors est tote enclose.”

Jean de Meun continue l'œuvre de Guillaume de Lorris où celui-ci l'a laissée, mais le poème d'amour devient un prétexte pour étaler toute l'érudition du temps, et dans de longs discours, les personnages allégoriques font des satires acerbes contre les femmes, le mariage et les différentes classes de la société. Amour et ses vassaux viennent au secours de l'Amant qui veut délivrer Bel Accueil, et grâce à Nature que l'on voit travaillant dans sa forge, et à son prêtre, Génius, Bel Accueil est délivré, Amant cueille sa rose et s'éveille. On ne peut guère nommer toutes les abstractions de l'œuvre de Jean de Meun, il faut cependant appeler l'attention sur Faux Semblant, cet ancêtre de Tartuffe, où l'auteur attaque avec hardiesse l'hypocrisie religieuse. Jean de Meun n'a pas la grâce de Guillaume de Lorris, mais il a plus de force, et son poème plaît, tout grossier qu'il est, car

il nous présente un aperçu des connaissances du temps et les popularise. La poésie de Guillaume de Lorris et la force satirique de Jean de Meun eurent un immense succès, et le "Roman de la Rose" fut populaire pendant plusieurs siècles. Chancer le traduisit, Marot le rajeunit, et il fut attaqué et défendu avec ardeur.

Le "Roman de la Rose" est allégorique, mais il est aussi didactique. On se servait aussi pour en-
Poèmes di- seigner la morale, les sciences ou la
dactiques. théologie, des *Lapidaires*, des *Bestiaires*, des *Volucraires*, ouvrages où les pierres précieuses, les animaux, les oiseaux servent de prétexte à la morale. Il y avait aussi les *Bibles*, telles que celles de Guyot de Provins, les *Dits*, courts récits sur différents sujets, et les *Débats*, principalement religieux, comme le "Débat du Corps et de l'Âme" si souvent cité. La poésie didactique, cependant, n'est pas plus intéressante dans la littérature du moyen âge que dans celle des autres époques et nous passerons à la poésie lyrique.

La littérature du Nord, aussi bien que celle du Midi, est riche en poètes lyriques. Nous avons un
Poésie grand nombre de charmants petits poèmes
lyrique. du XIII^e et du XII^e siècle, et peut-être du XI^e: *chansons d'histoire* ou *chansons de toile*, que chantaient les femmes en travaillant, "Belle Idoine," "Belle Doette," anonymes, "Belle Argentine," "Belle Isabel," par Audefroï le Bâtard, d'Arras, du XIII^e siècle. Rien de plus gracieux, de plus dramatique, que les petites *chansons d'histoire*; *motets*; *rotrouenges* à refrain: *serrentois*, composés par ou pour les gens au service des grands seigneurs; *rondeaux*, *ballettes*,

estampies, *virelis* ou *virelais*, qu'on chantait en dansant; *pastourelles*, où un chevalier rencontre toujours une bergère et lui adresse des paroles d'amour, genre lyrique le plus gracieux de tout le moyen âge, où l'amour est fin, délicat et tendre; *chansons de croisade*, dont la complainte attribuée à la dame de Fayel est le modèle du genre; enfin les *lais*, dont nous avons déjà parlé, et dont les plus célèbres sont ceux de Marie de France qui vivait à la cour de Henri II d'Angleterre.

L'influence de la poésie provençale, presque toute lyrique et consacrée à l'amour, fut grande sur les poètes du Nord, et ceux-ci prirent le genre des chanteurs du Sud et rivalisèrent avec eux en courtoisie. Le XIII^e siècle est l'époque la plus florissante de la poésie lyrique, c'est alors que nous voyons Quesne de Béthune, mort en 1224, qui se plaint que les Parisiens se moquaient de son langage picard et qui disait :

“ Ne cil ne sont bien appris ne cortois,
Qui m'ont repris, se j'ai dit mot d'artois.”

Il écrivait pour Marie de Champagne, cette fille d'Éléonore d'Aquitaine, qui protégeait les lettres et qui inspirait aussi Chrétien de Troies. Mentionnons encore du commencement du XIII^e siècle ou de la fin du XII^e, le Châtelain de Couci, Gace Brulé, Colin Muset, Blondel de Nesle, à qui la légende attribue la délivrance du roi Richard, et Cœur de Lion lui-même, aussi bon ménestrel que vaillant guerrier. Tout bon poète que fut Richard d'Angleterre il y eut un autre roi trouvère plus célèbre que lui, c'est le chevaleresque Thibaut, comte

Poésie lyrique du XIII^e siècle.

Thibaut de Champagne.

de Champagne et roi de Navarre. Ce fut lui qui vint en aide à la reine Blanche, lorsque, à la mort de Louis VIII, les seigneurs voulurent profiter de la régence d'une femme pour secouer le joug imposé par Philippe-Auguste. On prétend que ce fut l'amour de Thibaut pour la mère de Saint Louis qui inspira ses douces chansons; quoi qu'il en soit, le comte de Champagne est un gracieux chansonnier et l'on peut le comparer à ces autres princes poètes, Charles d'Orléans et Jacques I^{er} d'Écosse. Malgré l'ignorance de la plupart des seigneurs et des princes du moyen âge on doit reconnaître qu'il y en eut un assez grand nombre qui eultivèrent les lettres. C'est à eux et à leur influence qu'on doit beaucoup d'ouvrages écrits en langue vulgaire, car les clercs se servirent du latin et dédaignèrent la langue du pays, que ce fût la langue d'oe ou la langue d'oïl. Charles d'Anjou fut poète, Charles V et son fils Louis d'Orléans furent des lettrés, ainsi que le bon roi René et même Louis XI, le madré compère.

Bien différents de Thibaut de Champagne sont Jean Bodel et Adam de la Halle avec leurs *congés*, l'un mélancolique et l'autre satirique, **Rustebeuf.** et Rustebeuf. L'auteur du "Miracle de Théophile" et de tant de fableaux spirituels et mordants, atteint à la hauteur de la poésie lyrique, quand il parle de son sort de pauvre poète sans feu ni lieu dans "La Pauvreté Rustebeuf," "Le Mariage Rustebeuf," "La Mort Rustebeuf." Il est cependant, plutôt satirique et raille les personnes et les choses de son temps avec une vigueur que nous ne trouvons nulle part ailleurs avant Villon.

La poésie du xiv^e et du xv^e siècle est plus artifi-

elle que celle du XIII^e, et la *ballade*, le *chant royal*, le *triolet*, ont une mesure plus variée et plus difficile que celle des *rondeaux* plus anciens et des *pastourelles*. Mentionnons les ballades de Guillaume de Machault et d'Eustache Deschamps, poètes champenois tous les deux et vivant dans la faveur des grands, ainsi que Froissart, le chroniqueur, dont les vers ne manquent pas de mérite. Un autre historien, qui fut aussi poète, fut Christine de Pisan, le second nom important de femme que nous rencontrons dans la littérature française. Alain Chartier, poète de la cour de Charles VII, dut être un chanteur bien harmonieux, puisque Marguerite d'Écosse, Dauphine de France, femme du prince qui fut plus tard Louis XI, trouvant un jour le poète endormi sur un banc, embrassa ses lèvres qui avaient prononcé tant de douces paroles.

Poésie lyrique du XIV^e et du XV^e siècle.

Les deux meilleurs poètes du XV^e siècle furent Charles d'Orléans et Villon, un prince et un vagabond. Le nom du premier nous rappelle Charles une triste époque de l'histoire de France. d'Orléans. Après Crécy et Poitiers le royaume semblait perdu, mais malgré la Jacquerie, malgré Charles le Mauvais, malgré les Anglais, Charles le Sage avait réussi, avec l'aide de Du Guesclin, à reconstituer le pays et il avait laissé à son fils un puissant héritage. Charles VI devient fou, les grands seigneurs se disputent le pouvoir, Jean de Bourgogne fait tuer Louis d'Orléans, frère du roi, les Armagnacs et les Bourguignons s'entredéchirent, l'Anglais pénètre encore dans le royaume, et en 1415 Henri V est vainqueur à Azincourt. Sur ce champ de bataille fatal la noblesse est

décimée et les plus grands seigneurs de France sont tués ou faits prisonniers. Parmi ceux-ci était Charles d'Orléans, père du roi Louis XII, dont la captivité devait durer vingt-cinq ans. Dans sa prison d'Angleterre le prince français devient poète. Il chante, mais non pas avec énergie; le prisonnier d'Azincourt n'a pas la voix mâle d'un Tyrtée, d'un Rouget de Lisle, excitant à la guerre, à la vengeance; il parle d'amour ou s'occupe du renouveau qui amène les oiseaux et les fleurs. Charles d'Orléans est le plus gracieux poète du moyen âge, Villon en est le plus énergique.

Le ^{xv}^e siècle, auquel appartenait Villon, est en réalité une époque de transition entre le moyen âge et la Renaissance, et l'on peut considérer

Villon.

Louis XI le premier roi de la France moderne, mais de tous les contemporains de ce monarque, Villon et Comines sont les seuls qui appartiennent plutôt à la nouvelle époque qu'à l'ancienne, et il vaut mieux les classer parmi les écrivains du moyen âge. D'ailleurs, le siècle de Louis XI n'était pas encore pénétré de l'esprit de l'antiquité, qui amena vraiment la Renaissance, et le ^{xvi}^e siècle est l'époque qui sut s'inspirer des chefs-d'œuvre grecs et latins. François Villon naquit à Paris en 1431 et mourut vers 1484. Il eut une vie accidentée et y fait allusion dans ses récits. Il eut à s'enfuir plusieurs fois de Paris pour échapper à la justice et fut même condamné à être pendu pour vol. On raconte qu'il dut sa grâce à l'intercession de Charles d'Orléans et que Louis XI le libéra de prison à Meung, où l'avait mis l'évêque d'Orléans. Le poète vagabond, qui savait si bien critiquer les gens de tout état, devait plaire au

roi le moins chevaleresque qu'il y eût jamais. Rien, avant Rabelais, n'égale la verve satirique et la force du "Petit" et du "Grand Testament" et la grâce et la philosophie mélancolique de la "Ballade des Dames du Temps Jadis."

CHAPITRE VI

L'HISTOIRE ET ŒUVRES DIVERSES EN PROSE

L'USAGE universel du latin au moyen âge par les savants fit beaucoup de tort à la prose française, et celle-ci ne se développa que fort tard. L'histoire et tous les genres sérieux furent écrits en latin et il fallut l'intérêt que prenait le peuple aux croisades pour que les relations de ces grands événements fussent écrites en français. Il y eut des lettres en cette langue, telles que celle de Jean Sarrazin au XIII^e siècle, et les histoires remarquables de Villehardouin et de Joinville. Les trois premières croisades n'eurent pas d'historiens célèbres, c'est la quatrième qui sert de sujet à Villehardouin. La croi- Villehardouin. sade contre Constantinople est une des expéditions les plus curieuses de l'histoire ; partis pour combattre les musulmans, les Occidentaux arrivés à Venise, prirent la route de Constantinople et firent la conquête de la grande ville des empereurs d'Orient. Le renversement de l'empire grec par les Latins, un comte de Flandre sur le trône d'Alexis Comnène, ces événements frappèrent vivement l'imagination et inspirèrent le maréchal de Champagne, Geoffroi de Villehardouin. Né vers 1160, mort vers 1213, Villehardouin accompagna à la croisade le mar-

quis de Montferrat et dicta dans un style vigoureux et simple le récit des événements auxquels il assista. Son histoire a été comparée à une épopée et, au point de vue du style, c'est l'ouvrage historique le plus énergique du moyen âge.

Champenois comme Villehardouin fut le sire de Joinville qui nous raconte la première croisade de

Joinville. Louis IX. Le compagnon du saint roi

naquit en 1224 et mourut en 1317, et c'est à la fin de sa longue vie qu'il offrit à Louis le Hutin le livre "des saintes paroles et des bons faits" de Louis le Saint. L'œuvre de Joinville est plus inégale que celle de Villehardouin et n'est pas aussi bien coordonnée. Le sénéchal de Champagne ne possède pas la vigueur du maréchal de Champagne, mais avec quelle naïveté, quelle vérité, il nous trace le portrait de cet homme admirable qui fut le roi Louis IX. Le récit a tout l'intérêt d'un roman et on lit avec un vif plaisir le livre de l'aimable biographe du meilleur des rois.

Le chroniqueur le plus intéressant après Joinville est Froissart, né à Valenciennes vers 1337, mort vers

Froissart. 1410. La langue de cette époque est plus

facile à comprendre que celle de Villehardouin et même de Joinville, aussi les chroniques de Froissart sont plus connues que celles de ses devanciers. Le poète-historien va dans toutes les cours de l'Europe ; il lit ses poèmes aux rois, aux grandes dames, aux seigneurs, mais en même temps il observe les événements, il recueille les anecdotes, il écoute les récits et il met sous les yeux du lecteur la vie réelle de l'Europe féodale. C'est en lisant Froissart que nous comprenons bien ce que c'était que la guerre de Cent

Ans; il nous fait voir les Anglais et les Français sur les terribles champs de bataille de Crécy et de Poitiers, mais il nous les montre aussi aux tournois, où enivrés par les doux regards de leurs dames les chevaliers joutaient et rompaient des lances dans l'arène bien souvent ensanglantée.

Christine de Pisan, déjà citée comme poète, écrivit “Le Livre des Faits et bonnes Mœurs du sage roi Charles V,” et nous pouvons mentionner encore parmi les chroniqueurs, Enguer-
Christine
de Pisan.
rand de Monstrelet et Juvénal des Ursins.

Aucun de ces auteurs, cependant, ne cherche les causes des événements et les résultats, au point de vue philosophique, aussi ne peut-on les appeler réellement des historiens. Le premier auteur qui mérite ce titre est Philippe de Comines, né vers 1445, mort en 1511.

Comines naquit sujet du duc Philippe de Bourgogne et nous le voyons au service du comte de Charolais, plus tard Charles le Téméraire. Lorsque Louis XI vint si imprudemment à Péronne
Philippe
de Comines.
se mettre entre les griffes du lion Comines apprit à connaître le caractère de son maître et celui du roi. Il vit que Louis devait triompher de Charles, il servit secrètement le roi à Péronne, et peu après, devint son conseiller le plus intime. A la mort de Louis XI Comines ne fut pas en faveur sous Charles VIII, mais cependant il prit part à la bataille de Fornoue et remplit quelques missions diplomatiques en Italie. Louis XII le favorisa et ce fut sous ce règne qu'il écrivit son histoire. Il ne se contente pas de raconter, il critique, il voit le mobile qui fait agir les hommes. Il est presque un moderne, mais il n'est pas de la Renaissance, car il ne sait pas le latin. Ce

qui nous intéresse dans Comines c'est l'histoire de la France de Louis XI. Il nous décrit la lutte de la royauté et de la féodalité qui est agonisante, et nous fait voir le roi ayant à côté de lui Olivier le Dain et Tristan l'Hermite, le roi mal vêtu, de petite mine, mais qui a fait tomber la tête de St. Pol et de Nemours et qui a recueilli presque tout l'héritage de Charles le Téméraire et celui de René d'Anjou. Pour Comines, cependant, "la fin justifie les moyens," et Louis XI est grand, puisqu'il a réussi à abattre ses ennemis. L'historien du ^{xv}^e siècle avait raison d'admirer les talents du politique, mais la postérité n'a pas oublié, comme Philippe de Comines, que l'homme fut mauvais fils, mauvais époux et mauvais père. L'historien de nos jours demande aux grands hommes les qualités du cœur aussi bien que celles de l'esprit, sinon sur le génie il y aura toujours une tache qui en diminuera l'éclat.

La théologie est l'étude principale du moyen âge, et les deux grands théologiens de cette époque sont **Saint Ber-** Saint Bernard, et Abélard si fameux sur-
nard et Abé tout pour son amour pour Héloïse. C'est
lard. au moyen âge que parut cette œuvre extraordinaire, l' "Imitation de Jésus Christ," attribuée à Thomas-à-Kempis et, par quelques-uns, à Jean Gerson.

Le principal roman du moyen âge est le "Petit Jehan de Saintré," écrit probablement par Antoine de La Salle, à qui on attribue aussi
Antoine de l' "Avocat Pathelin." Il n'y a rien de
La Salle. plus amusant, de plus gracieux que cette fine critique de la chevalerie, où nous voyons le jeune chevalier, la *dame des Belles Cousines* et le riche abbé jouer des rôles si divers.

SECONDE PARTIE

LE SEIZIÈME SIÈCLE

CHAPITRE I

LA RENAISSANCE ET FRANÇOIS I^{er}

LE pouvoir royal affermi par les quatre grands Capétiens, Louis VI, Philippe-Auguste, Saint Louis et Philippe le Bel, avait agrandi la France et avait amélioré le sort du peuple en diminuant le pouvoir des seigneurs féodaux. Lorsque Philippe de Valois monta sur le trône en 1328 l'avenir semblait promettre une heureuse carrière à la nouvelle dynastie. Les terribles guerres, dites des Anglais, les luttes des Armagnacs et des Bourguignons, mirent la France à deux doigts de sa perte et accablèrent le peuple de maux de toutes sortes. La nouvelle féodalité sortie des fleurs-de-lys était aussi puissante que le roi, et lorsque Jeanne la Pucelle eut délivré le royaume des Anglais il fallut que Louis XI abattît de nouveau le pouvoir des seigneurs. De Philippe VI à Charles VII, la France combat pour son existence nationale, sous Louis XI elle se fortifie, elle arrondit ses frontières, elle se prépare pour la guerre à l'étranger.

La Renais-
sance.

VIII et Louis XII conduisent leurs soldats en Italie, François 1^{er} est vainqueur à Marignan et vaincu à Pavie, les Français sont éclairés par la vive lumière de la Renaissance italienne et, rentrés chez eux, ils vont tâcher de l'imiter. Ils essaient de comprendre quelles sont les causes de cette Renaissance, ils verront qu'elle est due en grande partie à l'étude de l'antiquité et ils étudient, eux aussi, les arts et les lettres de la Grèce et de Rome. Ainsi les guerres d'Italie furent une des grandes causes de la Renaissance en France; les Français furent inspirés par le siècle de Léon X et bientôt égalèrent leurs modèles dans toutes les branches. Ce contact des Français et des Italiens activa la Renaissance en France, mais elle eût eu lieu sans cela. La prise de Constantinople par les Turcs en 1453 avait répandu les Grecs et leur culture dans toute l'Europe, et la France eût étudié l'antiquité comme le fit plus tard l'Angleterre. L'invention de l'imprimerie, en mettant à la portée de tout le monde les chefs-d'œuvre grecs et latins, en propageant les nouvelles idées, les nouvelles découvertes, fit faire de grands progrès à l'esprit humain, et la découverte de l'Amérique, en donnant un monde nouveau à la vieille Europe, lui donna une activité, une énergie incroyable. Des milliers de navires suivirent celui de Colomb et bientôt, en présence de l'immensité du Nouveau Monde, il sembla aux hommes que rien ne leur était impossible. Les entreprises commerciales furent hardies, les choses de l'esprit le furent aussi. Le xvi^e siècle fut encore le siècle de la Réforme, de la controverse religieuse; les adhérents des nouvelles doctrines attaquèrent les dogmes catholiques, furent obligés de se servir de la langue vulgaire pour exprimer

leurs arguments et firent faire de grands progrès à la prose française. Les principales causes de la Renaissance furent donc : 1^o Les guerres d'Italie ; 2^o l'invention de l'imprimerie ; 3^o la découverte de l'Amérique ; 4^o la Réforme.

Le xvi^e siècle est réellement une grande époque ; c'est le siècle de Léon X, de Charles-Quint, de Henri VIII, de François I^{er} ; c'est le siècle qui vit l'imprimerie se perfectionner et per-

François I^{er}.

mettre aux hommes de lire les beaux ouvrages des anciens ainsi que ceux des Marot, des Ronsard, des Rabelais et des Montaigne ; c'est le siècle de Luther et de la Réforme ; c'est le siècle de Raphaël et de Michel-Ange ; c'est la Renaissance enfin. Regardons François I^{er} à sa cour. Autour de lui se trouvent Louise de Savoie, sa mère, la belle duchesse d'Étampes, Anne de Montmorency, le rude connétable, Marguerite de Valois, tendre sœur, esprit d'élite, toute une cour de belles dames, de galants chevaliers. Ce n'est plus le roi Louis XI au château de Plessis-lez-Tours, entouré de gardes et tremblant au moindre bruit, l'esprit tourmenté par les actions cruelles qu'il a dû commettre pour abattre les seigneurs féodaux. La féodalité n'existe plus ; Bourbon, le dernier sire des fleurs-de-llys, est tombé devant Rome. François est absolu, c'est lui qui doit décider des destinées de la France. Il n'eut pas une main assez ferme pour bien mener l'état ; il fut assez lâche, dans sa faiblesse, pour laisser brûler les Vaudois ; mais, malgré tout, François I^{er} restera un grand type aux yeux de l'historien. Le vainqueur de Marignan nous frappe par sa grande mine et ses manières élégantes. Il est brave, il est éclairé, c'est l'homme de la Renaissance. Léonard de Vinci

meurt entre ses bras, et Benvenuto Cellini, le célèbre artiste, parle de lui dans ses mémoires avec le plus grand enthousiasme. L'homme d'état fut petit, bien inférieur à ses rivaux, Charles d'Autriche et Henri Tudor; le général fut imprévoyant et souvent malheureux; le roi ne sut pas empêcher les persécutions iniques; l'homme lui-même, fut quelquefois déloyal, mais cependant, de même que le *Corpus Juris civilis* de Justinien a suffi pour immortaliser cet empereur d'Orient, la protection accordée aux arts, aux sciences et aux lettres rachète bien des fautes du roi de France du XVI^e siècle.

CHAPITRE II

LA POÉSIE

AU XV^e siècle nous avons vu la poésie française arriver à un haut degré de perfection avec Charles Marot et d'Orléans et Villon. Tendre et douce son Ecole. chez le prince, énergique et spirituelle, mélancolique parfois, chez le vagabond, il semblerait que la poésie dût continuer à fleurir après ces deux poètes, mais nous ne rencontrons pendant quelque temps que des *rhétoriciens*, des Meschinot, des Cretin, des Molinet, auteurs infimes grandement admirés des contemporains. Un nom important se présente avant celui de Marot, c'est Jean de Belges. Le Maire de Belges. Quoique rhétoricien, comme son oncle Molinet, il exerça une grande influence sur Ronsard et Marot. Malgré un étalage d'érudition, et un abus du genre allégorique il est

parfois un poète charmant, et sa prose est aussi poétique. Né dans le Hainaut en 1473 il vécut longtemps à la cour de Marguerite d'Autriche, tante de Charles-Quint, puis fut attiré en France par Louis XII, dont il fut l'historiographe. Ses poèmes, les "Épîtres de l'Amant Vert" et son épopée en prose, les "Illustrations des Gaules," se recommandent par la forme.

Octavien de Saint-Gelais est plutôt connu comme père de Melin que comme poète, et Jean Marot aussi fut éclipsé par son fils Clément. Jean Marot, cependant, mérite d'être connu; il a de l'invention et son style est simple et gracieux.

Jehan de Pontalais, célèbre bateleur, est l'auteur d'une satire remarquable, les "Contredits de Songe-Creux."

Clément Marot, favori de François I^{er} et de sa sœur Marguerite, nous transporte en pleine Renaissance, à la brillante cour du roi chevalier. Il Clément naquit à Cahors en 1497, puis fut conduit Marot. à Paris par son père pour y compléter son éducation. Il s'engagea d'abord chez un procureur et fut un des clercs de la Basoche. Il fut ensuite présenté à François I^{er}, qui le mit au service de sa sœur Marguerite. Il suivit, cependant, François en Italie et fut blessé et fait prisonnier à Pavie. De retour en France il fut accusé d'hérésie et emprisonné au Châtelet en 1526. Il a décrit sa prison dans ce charmant poème, "l'Enfer." Le roi le fit mettre en liberté, et touché par une épître du poète, le protégea encore quelque temps après en le libérant de prison une seconde fois. Les persécutions religieuses qui commençaient déjà, et qui étaient l'avant-coureur des terribles guerres

entre huguenots et catholiques, devaient encore atteindre Marot et il fut obligé de s'enfuir de la cour de France. Il se réfugia d'abord chez Marguerite de Navarre, puis chez Renée de Ferrare, cette aimable fille du bon Louis XII. Il passa ensuite à Venise, puis ayant abjuré l'hérésie, il rentra en France en 1536.

Le talent du poète s'était mûri dans le malheur, et de 1536 à 1543 il produit ses rondeaux et ses ballades, poésies gracieuses et fines, ses charmantes épîtres, ses spirituelles et mordantes épigrammes. Nous aimons à nous figurer Marot à côté de Marguerite, lui lisant ses vers amoureux et écoutant ceux de la reine, racontant des contes avec Bonaventure Despériers et jouissant des joyeux récits de l'*Heptameron*. Marot, pénétré de l'esprit gaulois, crée le style *marotique*, admire Villon et publie une édition des œuvres du plus grand poète du moyen âge. A la cour de Marguerite, écrivant et lisant avec la reine, il a dû se rappeler Villon à Blois à la cour du vieux Charles d'Orléans, Villon fugitif et menant une vie errante. Tel avait été le sort de Marot, seulement le poète du xv^e siècle souffrait de son inconduite, de ses propres erreurs, le poète du xvi^e siècle fut victime de l'intolérance de son siècle. Ayant traduit les cinquante premiers Psaumes, à la demande du roi lui-même, les fureurs religieuses se déchaînèrent contre lui de telle sorte que le roi ne le protégea plus, et Marot dut quitter le royaume une seconde fois. Il se retira à Genève, en fut chassé et alla mourir à Turin en 1544.

Marot continua l'œuvre des trouvères, et ses premiers ouvrages, "l'Adolescence Clémentine," son

“Temple de Cupido,” nous rappellent Thibaut de Champagne et Charles d’Orléans. A son retour d’exil ses vers ont plus d’énergie, mais, néanmoins, il ne crée pas une nouvelle époque, et n’était la culture latine et grecque qu’on aperçoit en ses œuvres on le croirait à peine de la Renaissance. Outre ses ballades, ses rondeaux, ses épigrammes, ses *cimetières*, ses épîtres, dont celles au roi sont les plus célèbres, il écrivit l’éloge funèbre de Louise de Savoie, à l’imitation d’une églogue de Virgile, des poèmes appelés *blasons*, où il fait la description des beautés de sa belle, et des coq-à-l’âne satiriques. Marot est un poète élégant, gracieux, à la langue harmonieuse et correcte, mais quoiqu’il eût des disciples et fût roi de la poésie sous François I^{er} il n’exerça pas d’influence sur la renaissance poétique. Il est, cependant, un des poètes français les plus populaires, et si l’on excuse la licence trop fréquente de ses vers, défaut de son siècle, on reste longtemps sous le charme des douces et spirituelles paroles du valet de chambre, nous pourrions dire de l’ami de Marguerite.

La sœur de François I^{er} est un des personnages les plus intéressants de l’histoire de France et nous paraît la fée protectrice des Valois.

Elle est bonne, spirituelle, instruite, éclairée, et la première moitié du xvi^e

Marguerite
de Navarre.

siècle garde, grâce à elle et à son influence sur son frère, un reflet de poésie, de loyauté et de bonheur qui va bientôt faire place aux trahisons, aux infamies, des Valois dirigés par Catherine de Médicis. Marguerite est une femme d’un grand cœur et elle devient l’épouse d’un duc d’Alençon qui s’enfuit à Pavie, et plus tard d’un Henri d’Albret

trop inepte pour l'apprécier. Elle cherche alors une consolation dans une affection profonde pour François et dans la culture des lettres. Elle penche vers la religion réformée et donne asile aux persécutés, elle s'entoure de poètes, elle-même écrit des mystères, des farces, des épîtres, des chansons, des complaintes, des poèmes mystiques, et donne à son recueil le titre charmant de "Marguerites de la Marguerite des Princesses."

On voit dans les poésies de la reine de Navarre le sentiment et la finesse; ne sont-ce pas ces deux qualités réunies au plus haut point qui composent le génie de Henri IV? Le petit-fils de Marguerite a hérité de son cœur et de son esprit et a sauvé la France perdue par la Médicis. C'est surtout dans ses contes que se voit l'esprit de Marguerite, dans cet Heptameron aux contes trop libres terminés par de subtiles discussions sur la morale et la galanterie.

Après le nom de Marguerite nous devons citer celui de Louise Labé, de Lyon, dite la *belle cordière*, qui fut aussi de l'école de Marot, quoiqu'elle écrivit sous Henri II.

Le plus célèbre des disciples de Marot fut Melin de Saint-Gelais, dont la popularité fut très grande pendant tout le règne de François I^{er}.
 Melin de Saint-Gelais Poète de cour gracieux, élégant même, il introduit le sonnet de l'italien dans la littérature française. Il fut, cependant, complètement éclipsé par l'école de Ronsard, et ses gentilles poésies sont tombées dans l'oubli.

En février 1550 parut la "Défense et Illustration de la Langue Française" par Joachim du Bellay, manifeste de la nouvelle école, qui devait avoir sur la

littérature française une influence tout aussi grande que la célèbre préface du "Cromwell" Ronsard et de Victor Hugo en 1827. Il faut, dit Du la Pléiade Bellay, rendre le français aussi riche que (1550-1600). le grec et le latin, et réformer le rythme poétique, il faut écrire en français des ouvrages aussi nobles que ceux des langues anciennes, il faut dédaigner les poésies du moyen âge, les virelais, les chansons, les mystères, les moralités, il faut créer la tragédie, la comédie, l'épopée, l'ode et, "le Temps viendra (peut estre), et je l'espère moiennant la bonne destinée François, que ce noble et puissant royaume obtiendra à son tour les resnes de la Monarchie, et que notre langue (si avecques François n'est du tout ensevelie la langue François) qui commence encor' jetter ses racines, sortira de terre et s'eslevra en telle hauteur et grosseur, qu'elle se pourra esgaler aux mesmes Grecs et Romains, produisant comme eux des Homeres, Demosthenes, Virgiles et Cicerons, aussi bien que la France a quelquefois produit des Pericles, Nicias, Alcibiades, Themistocles, Cesars et Scipions."

L'Homère, le Virgile du xvi^e siècle, fut Pierre de Ronsard. Il naquit à Vendôme en 1524 et entra à l'âge de dix ans au service du duc d'Orléans, fils de François I^{er}. Il suivit ensuite Jacques Stuart en Écosse, puis fut employé à plusieurs ambassades par le duc d'Orléans. Il fut atteint de surdité, et quittant le service des princes, il se consacra entièrement à l'étude. A l'âge de vingt-cinq ans, il reprit le chemin de l'école et, guidé par le savant Dorat au collège Coqueret, à Paris, il se mit à étudier avec ardeur le grec et le latin. Il avait pour condisciples

Jean-Antoine de Baïf et plusieurs autres jeunes gens à qui Dorat sut communiquer son enthousiasme pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité. En 1551 parurent les premiers poèmes écrits d'après les préceptes du manifeste de Du Bellay, c'étaient les odes pindariques de Ronsard, qui firent entrer Melin de St. Gelais dans l'obscurité et oublier Marot. Il y a une certaine noblesse dans les premières œuvres de Ronsard, mais elles sont si chargées d'érudition qu'il faut un commentaire pour les comprendre. Bientôt, cependant, il quitta cette imitation servile des anciens, et en 1560, dans la première édition de ses œuvres, nous voyons des vers harmonieux, élégants et en même temps vigoureux. Sous Charles IX il fut poète de cour et dut écrire un grand nombre de vers sur commande, mais sous Henri III il se retira à la campagne, en Vendômois, et là, inspiré par la nature, il produisit encore de charmants poèmes, tels que les "Sonnets à Hélène" et d'autres vers ajoutés au "Bocage Royal" et aux "Amours." Il donna en 1584, ce que nous pourrions appeler une édition expurgée de ses œuvres, et mourut en 1585.

Ronsard eut pendant près de quarante ans une réputation extraordinaire en France et dans toute l'Europe et passait pour le prince des poètes français. Ses contemporains le considéraient un génie de premier ordre; il le croyait aussi et le dit trop souvent. De même, cependant, qu'il avait fait oublier Marot, Malherbe le fit oublier. Boileau parle de lui avec mépris, et pendant deux siècles, il fut presque tourné en ridicule. Il est vrai que Ronsard et ses amis sont parfois pédants et vains, mais ils étaient emportés par leur enthousiasme de réformateurs;

leurs ouvrages imitent de trop près les œuvres grecques et latines et leur vocabulaire est trop rempli de mots créés du grec et du latin, et leur style est parfois barbare. Ils ont, néanmoins, enrichi la langue française, ils ont assoupli le vers, ils ont eu des idées qui ont fructifié, dont Malherbe lui-même s'est servi, ils ont été les précurseurs du *xvii^e* siècle. Ronsard écrivit quatre chants d'un poème épique, "la Franciade," mais cette épopée n'eut aucun succès et n'en méritait point. Le moyen âge, tellement décrié par la Pléiade, avait produit deux ouvrages que ne peut égaler aucune œuvre du *xvi^e* siècle, la "Chanson de Roland" et "l'Avocat Pathelin." Néanmoins, comme nous l'avons dit, le manifeste de Du Bellay est un événement d'une grande importance dans l'histoire littéraire et nous allons jeter un coup d'œil sur l'auteur de la "Défense et Illustration de la Langue Française" et sur les autres amis de Ronsard.

Joachim Du Bellay naquit en 1525 et mourut en 1560. Auteur du manifeste de la nouvelle école il publia en 1549 des odes et un recueil de cinquante sonnets amoureux, l'"Olive." Ces premières poésies sont élégantes et correctes, mais sans inspiration. Il écrivit aussi le "Poète courtesan." Ce ne fut que quand l'ami de Ronsard eut accompagné à Rome le cardinal Du Bellay, son cousin, que l'inspiration poétique lui vint. Ses "Regrets," ses "Ruines de Rome," sont écrits avec autant de vigueur que les meilleurs poèmes de Ronsard, et sa chanson du "Vanneur de Blé" est réellement gracieuse.

Joachim
Du Bellay.

A côté de Joachim Du Bellay il faut mentionner

Remi Belleau, qui s'inspira de la nature, et dans ses
 Remi " Bergeries " et ses " Pierres Précieuses "
 Belleau fut un poète descriptif de talent. Ses
 amis de la Pléiade l'avaient nommé le *gentil Belleau*.

Le principal ouvrage d'Antoine de Baïf est les
 " Mimes," mais cet auteur est principalement connu
 Antoine de par la tentative qu'il fit d'écrire des vers
 Baïf. français sur le système métrique ancien
 qui est basé sur la quantité. Il voulut donner plus
 d'harmonie au vers, mais chercha ce rythme dans la
 versification de l'antiquité, au lieu de le prendre dans
 l'essence même de la prosodie française, comme le fit
 de notre siècle l'école de Victor Hugo. Baïf voulut
 aussi réformer l'orthographe et, n'étant pas satisfait
 du vers alexandrin, il imagina d'écrire des vers de
 quinze pieds. Ses poèmes, toutefois, de quelque
 genre qu'ils soient, sont durs et incorrects.

Jodelle, dont nous parlerons plus loin comme
 auteur dramatique, a écrit un grand nombre de vers
 et eût pu être un poète distingué s'il
 Jodelle. s'était appliqué au travail. Il écrivit avec
 verve et avec une facilité extraordinaire. Pontus
 de Thyard et Dorat sont les derniers membres

Pontus de de la Pléiade qu'il nous reste à mention-
 Thyard et ner. Ils n'eurent ni l'un ni l'autre de
 Dorat talent poétique, mais Dorat fut le maître
 de Ronsard et sut inspirer à celui-ci et à ses amis cet
 enthousiasme pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité
 qui causa une révolution dans la poésie française.

Nous avons nommé les poètes qui composaient la
 Pléiade: Ronsard, Joachim Du Bellay, Remi Belleau,
 Baïf, Jodelle, Pontus de Thyard et Dorat, voyons
 maintenant quel fut le résultat de cette école

poétique. La muse de Ronsard n'a pas entièrement parlé grec et latin; il tâcha de former une langue poétique et se servit beaucoup de l'inversion. Il fit aussi usage de l'adjectif employé adverbialement et créa des épithètes composées, telles que Bacchus *porte-lance*, vent *rase-terre*. Il voulut enrichir la langue et conseilla de prendre des mots nouveaux dans les anciens dialectes de la langue d'oïl. On ne peut nier qu'après Ronsard la langue française ne soit plus énergique et plus correcte qu'au temps de Marot.

**Influence
de l'école
de Ronsard.**

Ronsard modifie le rythme poétique et introduit dans la poésie la mythologie des anciens. Il veut aussi, avec Joachim Du Bellay, que l'on ait en français tous les genres poétiques du grec et du latin. Le but que se proposèrent les poètes de la Pléiade était certainement louable, le génie leur manqua pour l'atteindre, mais, néanmoins, comme nous l'avons dit, ils préparèrent la voie pour Malherbe et le XVII^e siècle.

L'impulsion donnée à la poésie par Ronsard fut telle qu'il y eut un nombre infini de poètes dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Mentionnons Jacques Tahureau, poète anacréontique; Jean de la Péruse; Amadis Jamyn, auteur du "Poème de la chasse" dédié à Charles IX; Jean de la Taille, poète délicat et gracieux dans ses *blasons* et ses chansons d'amour, énergique dans son "Courtisan Retiré," et Jacques de la Taille, mort à l'aurore de son talent.

**Quelques
Disciples
de Ronsard.**

Ronsard, le poète catholique, qui tire son inspiration de la mythologie païenne, a pour rival du Bartas le huguenot, qui s'inspire de la Bible. Jeanne

d'Albret, elle-même, donne à du Bartas Judith pour sujet d'un poème, et calvinistes et protestants admirent la "Semaine," où sont décrites les merveilles de la création. Ce poème biblique eut une immense popularité et inspira Milton, Byron, et Thomas Moore. Goethe aussi l'admira, et l'œuvre est en quelque sorte digne de l'admiration qu'elle excita; elle a de la grandeur, mais elle est mal écrite, et les belles idées, sans le style, courent grand risque d'être oubliées. Calviniste comme du Bartas, d'Aubigné a produit une œuvre inégale, mais forte, énergique, les "Tragiques." On sent la colère, la haine, le fanatisme, le patriotisme, dans ce tableau sanglant des terribles guerres de religion du XVI^e siècle.

Desportes est peut-être le plus élégant des disciples de Ronsard. Favori des rois, il est poète courtesan, et met au service de ses maîtres sa plume gracieuse, correcte, éloquente parfois. Son ami Bertaut a un talent du même genre, et grâce à Boileau, Desportes et Bertaut seront toujours nommés ensemble :

"Ce poète orgueilleux [Ronsard] trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut "

Jean Vauquelin de la Fresnay écrivit les "Forgeries," les "Idylles," où il entre un peu de mièvrerie, des "Satires," où il s'inspire d'Horace et parle du devoir avec conviction, des sonnets, souvent sérieux et patriotiques, enfin un "Art Poétique." Déjà Sibilet avait écrit, du temps de Marot, un art poétique qui résume, pour ainsi dire, les préceptes de l'école de Marot. Sibilet fut vite

oublié, dès que parut Ronsard, et Boileau fit oublier Vauquelin, dont l'œuvre, quoique trop diffuse, ne manque pas de mérite, au point de vue du goût.

Mentionnons encore Jean Le Houx, dont les *Vaux de Vire* font avec entrain l'éloge de *la dive bouteille*, et nous rappellent le foulon du Jean Le moyen âge, Olivier Basselin; nommons Houx Pibrac, auteur de quatrains moraux estimés, et terminons la liste des poètes du xvi^e siècle par Régnier.

Mathurin Régnier naquit à Chartres en 1573. Il était neveu de Desportes et fut destiné à la prêtrise. Il suivit le cardinal de Joyeuse à Rome, puis fut de l'ambassade à la même ville du comte de Béthune. Il obtint le canonicat de Chartres en 1609 et mourut en 1613, épuisé par la vie déréglée qu'il avait menée. Les satires de Régnier sont écrites avec vigueur et témoignent d'une parfaite connaissance du cœur humain. Le style est parfois incorrect, mais les portraits sont frappants de vérité. On admire surtout la treizième satire, "Macette," où le poète décrit le rôle honteux de la fausse dévote qui corrompt la jeunesse. Macette nous rappelle Faux-Semblant et Tartuffe. Régnier est bien du xvi^e siècle, quoique contemporain de Malherbe. Il défend avec éloquence l'école de Ronsard et l'on peut le considérer le dernier disciple de la Pléiade. Si la débauche ne l'eût emporté si tôt il eût pu être un poète de génie; s'il n'a pas l'élégance de Boileau il a plus de force que le *législateur du Parnasse*. Comme Boileau, Régnier imite Horace, Juvénal, et aussi les satiriques italiens, mais il imite à la manière de Corneille prenant le Cid de Guillem

de Castro: son œuvre est bien à lui. Les épîtres, les élégies de Régnier sont graciennes, et ce poète clôt dignement le XVI^e siècle. Avec lui disparaît l'influence directe de la Pléiade, et Malherbe ouvre une nouvelle voie à la poésie française.

CHAPITRE III

LA PROSE

THÉOLOGIENS

LA Réforme devait exercer une grande influence sur la prose française; l'esprit de controverse suscita beaucoup d'écrits qui durent paraître en Calvin. français pour être compris par le plus grand nombre de lecteurs. Lorsque François I^{er}, après son entrevue avec Clément VII en 1533, usa de rigueur envers les luthériens et ne subit plus l'influence de sa gracieuse sœur, Marguerite, un jeune homme de vingt-six ans, Jean Calvin, adressa au roi en 1535 une lettre éloquente en faveur des opprimés. En 1536 Calvin publia son "*Institutio religionis christianæ*," qu'il traduisit en français quatre ans plus tard et qui devint le bréviaire de l'église réformée. L'"Institution Chrétienne" est le premier livre de controverse religieuse écrit en français, et le style ferme, concis, énergique en a fait un des ouvrages les plus importants de la littérature française. Pour exprimer de nouvelles idées il fallut que Calvin créât un style nouveau. Dans son livre il pousse à l'extrême la doctrine de la prédestination, et ceci ne nous

étonne guère de la part de l'intolérant chef de la religion réformée en France. Né en 1509 à Noyon Calvin fut obligé de se réfugier à Bâle, puis à Ferrare près de Renée de France, protectrice des opprimés, comme Marguerite de Navarre. Il se rendit ensuite à Genève, en fut chassé peu de temps après, y retourna en 1540 et y gouverna avec despotisme jusqu'en 1564, année de sa mort. Le fanatisme de Calvin est aussi blâmable que celui de ses adversaires, et nous ne pouvons lui pardonner la mort de Michel Servet, qu'il fit brûler à Genève. Il fut, dit-on, de bonne foi, mais nous ne saurions trop regretter l'esprit d'intolérance qui anime presque tous les théologiens du xvi^e siècle.

Théodore de Bèze, au temps de Calvin, et Duplessis-Mornay, à la fin du xvi^e siècle, sont les plus habiles controversistes du côté des huguenots, et le cardinal Duperron et Saint François de Sales du côté des catholiques.

Nous venons de voir à Genève l'âpre et impérieux Calvin, dans la même ville, quarante ans plus tard, nous voyons le doux François de Sales. Saint
Il naquit à Annecy en 1567, étudia François de
d'abord le droit, puis se consacra à l'é- Sales.
glise. Il fit de nombreuses conversions, fut nommé évêque de Genève en 1602 et mourut en 1622, vénéré de tous. Saint François de Sales est non seulement un des plus nobles caractères que nous présente l'histoire, mais il mérite d'occuper un rang élevé dans la littérature. Ses deux livres principaux, l' "Introduction à la vie dévote," et le "Traité de l'amour de Dieu," sont écrits avec fermeté, mais aussi avec élégance, et la mansuétude de l'auteur est exprimée

avec grâce et naturel. Les sermons de Saint François de Sales sont aussi admirables que ses livres de controverse. Saint François de Sales était contemporain de Henri IV et dut approuver l'Édit de Nantes, par lequel le grand roi de France, animé d'un esprit de tolérance extraordinaire pour son siècle, apaisa les querelles religieuses qui avaient déchiré si longtemps le royaume.

ÉCRIVAINS POLITIQUES ET HISTORIENS.

Sous François I^{er} et Henri II la monarchie est absolue, le pouvoir du roi est tel que le voulait Louis XI, sous Charles IX les terribles guerres de religion affaiblissent l'autorité royale qui tombe dans le mépris sous Henri III, et ne se relève que grâce à l'énergie du Béarnais. Parmi les écrivains de talent au XVI^e siècle le seul qui soit en faveur du pouvoir absolu du roi est Jean Bodin qui croit que, de même que le père est maître dans sa famille, le roi doit l'être dans l'État. Bodin tâche de raisonner en philosophe, mais il oublie que le père ne doit gouverner sa famille qu'avec justice et amour; le roi aussi doit être restreint dans son autorité par les grandes lois de l'humanité. Après tout, qu'est-ce que le roi ? demande dans le "Traité de la Servitude Volontaire" Étienne de La Boétie, qu'aimait tant Montaigne. "Celuy qui vous maistrise tant, n'a que deux yeulx, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, et n'a aultre chose que ce qu'a le moindre homme du grand nombre infiny de vos villes; sinon qu'il a plus que vous tous, c'est l'avantage que vous lui faietes pour vous destruire. D'où a il prins tant d'yeulx, d'où il vous espie, si vous

ne les lui donnez? comment a il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous? Les pieds dont il foule vos eitez, d'où les a il, s'ils ne sont des vostres? Comment a il aucun pouvoir sur vous, que par vous aultres mesmes?" Que faut-il faire de ce roi? "Je ne veulx pas que vous le poulsez, ny le bransliez; mais seulement ne le soubstenez plus; et vous le verrez, comme un grand colosse à qui on a derobbé la base, de son poids mesme fondre en bas et se rompre." Voilà des paroles bien hardies, éerites sous Henri II par un jeune homme de dix-huit ans!

François Hotman, en 1573, place aussi la nation, représentée par les États-Généraux, au-dessus du roi; le noble L'Hospital, le patriote La Noue réclament la justice pour tous, veulent que tous les Français ne pensent qu'à la France, et lorsque Henri III a été assassiné et que la France est dans l'anarchie, l'éloquent du Vair plaide la cause de la loi Salique et de Henri de Navarre contre la Ligne, les Seize et Philippe II. Le royaume était perdu si Henri n'était pas reconnu, il fallait cet esprit si fin, cette main si ferme pour ramener l'ordre et la prospérité, c'est ce que comprirent tous les hommes sènsés, quelle que fût leur religion, c'est ce que comprirent surtout les auteurs de la "Satire Ménippée."

En 1594 six patriotes de talent, six bourgeois de Paris, publièrent la "Satire Ménippée," ainsi nommée, parce que, à l'imitation du phi- La "Satire
losophe grec Ménippe, la prose est mêlée Ménippée."
de vers dans leur œuvre. Les auteurs de la Ménippée sont Jacques Gillot, Pierre Le Roy, Jean Passerat, Florent Chrestien, Pierre Pithou et Gilles Durant.

On dit que Le Roy conçut le plan de l'ouvrage et que ce fut chez Gillot que se réunissaient les six amis. Leur but était de tuer Mayenne et la Ligue par le ridicule et de faire voir aux Français ce que pourrait faire pour eux Henri de Bourbon. Le prologue, écrit par Pierre Le Roy, nous présente deux charlatans, un Espagnol et un Lorrain, qui vendent le fameux *catholicon* d'Espagne, drogue merveilleuse; puis viennent les Ligueurs, en procession. On nous décrit alors la salle des États, et nous allons assister, dans la seconde partie, aux délibérations des députés. Mayenne, le légat du pape, le cardinal de Pelevé, le député de la noblesse, le recteur de l'Université, prononcent des harangues bouffonnes, chacun ne pensant qu'à son propre intérêt, mais M. d'Aubray, député du tiers état, que fait parler Pithou, prononce une harangue sérieuse, vigoureuse et pleine de bon sens, où il passe en revue l'histoire de France, montre les maux qu'endura le royaume pendant les guerres des Bourguignons et des Armagnacs et pendant la Ligue du Bien Public, dévoile les projets égoïstes des Espagnols et de la Ligue et plaide la cause de Henri IV. N'oublions pas de mentionner aussi la charmante satire de Durand, "Regret Funèbre à Mademoiselle ma commère sur le Trépas de son Âne." La "Satire Ménippée" est un admirable pamphlet et une œuvre patriotique qui fit plus pour la cause du Béarnais que la bataille d'Ivry.

Nous pouvons étudier l'histoire du xvi^e siècle dans les nombreux mémoires de l'époque. La Noue, le loyal huguenot au Bras-de-Fer, raconte ses campagnes avec impartialité, et Montluc, le catholique, parle avec franchise de sa vie

militaire. Le récit de ses actes de barbarie comme gouverneur de Guyenne ne peut nous indigner, quand nous considérons que l'auteur croyait faire son devoir en faisant respecter par tous les moyens l'autorité du roi. Henri IV a appelé les mémoires de Montluc la *bible du soldat*.

Agrippa d'Aubigné écrit aussi des mémoires et une histoire de son temps, et Brantôme, dont la vie aventureuse se passe dans tous les pays de l'Europe, raconte ce qu'il a vu. Il dit les choses telles qu'elles sont et ne s'indigne nullement de l'immoralité de ses héros. Ses "Vies des hommes illustres et des grands capitaines" sont intéressantes, et ses "Vies des dames illustres" et des "dames galantes" sont curieuses et donnent une triste idée des mœurs du temps.

Une des dames illustres du siècle de Brantôme écrit elle-même sa vie et tâche de s'exonérer des fautes qu'on lui attribue. Marguerite de Valois, femme de Henri IV, est savante, belle et bonne, mais la légèreté de sa conduite la fait répudier par son mari. Nous devons, cependant, savoir gré à la fille de Catherine d'avoir essayé de sauver quelques malheureux au massacre de la Saint-Barthélemy. Les belles actions de Henri IV sont racontées par Sully, qui aida le Béarnais à relever la France. Ses "Economies Royales" nous font connaître le caractère du grand ministre, loyal au roi, administrateur de génie, mais morose et dur envers ses contemporains qui admirent son génie mais ne l'aiment pas. En parlant de mémoires mentionnons les lettres et les harangues de Henri IV, où le roi parle avec tant de finesse parfois, mais aussi avec tant de bon sens et de fermeté.

La principale histoire du xvi^e siècle est celle de

J. de Thou, écrite en latin "*Historia mei Temporis*." C'est l'œuvre d'un homme d'un grand caractère et d'un grand talent, un récit impartial et vrai des événements qui eurent lieu en Europe de 1544 à 1607.

CHAPITRE IV

RABELAIS, AMYOT ET MONTAIGNE

LES quatre grands prosateurs du XVI^e siècle sont Calvin, Rabelais, Amyot et Montaigne, tous entièrement différents les uns des autres, et Rabelais possédant chacun sa propre originalité. Le plus extraordinaire des quatre, le plus étrange, le plus complexe est l'auteur de ce livre remarquable, "Gargantua et Pantagruel." La biographie de Rabelais a été grossie d'un grand nombre d'anecdotes absurdes où on le représente principalement sous les traits d'un bouffon très irrévérencieux envers toute chose religieuse. Voici en quelques mots quelle fut sa vie: François Rabelais naquit à Chinon en Touraine vers 1495, et l'on voit encore dans la rue de la Lamproie la maison où il vint au monde. Il étudia au couvent de la Baumette et eut pour condisciples les trois frères Du Bellay, Guillaume, le général, Jean, le cardinal, et Martin, l'évêque, et Geoffroy d'Estissac. Il est probable qu'il fut excellent élève et qu'il eut dès l'enfance ce goût de l'étude qui fit de lui un savant universel. Il sortit de collège pour passer au couvent des Cordeliers à Fontenay-le-Comte, où il devint prêtre, et se consacra avec ardeur à l'étude des auteurs grecs et latins. On dit que les

ignorants Cordeliers lui enlevèrent ses livres, ainsi qu'à son camarade Pierre Amy et que le savant Budé lui écrivit pour le féliciter qu'on lui ait rendu ses chers amis, Homère, Aristote et Cicéron. En 1524 Rabelais quitta les Cordeliers et obtint du pape la permission d'entrer au couvent des Bénédictins, qu'il abandonna peu après sans autorisation. Il vécut près de six ans d'une vie indépendante, chez l'évêque Geoffroy d'Estissac ou en visite chez ses amis, les frères Du Bellay, et en 1530 il se rendit à Montpellier pour étudier la médecine. On montre encore à Montpellier la robe de médecin de Rabelais, robe miraculeuse, dont chaque étudiant conpait un morceau en quittant l'Université. De 1532 à 1534 Rabelais exerça la médecine à Lyon avant d'être reçu médecin et devint très populaire comme savant. Lyon était à cette époque un centre littéraire presque aussi célèbre que Paris, et Rabelais rencontra, dit-on, dans cette ville, Marot, le savant et malheureux Étienne Dolet, brûlé plus tard comme hérétique, et le spirituel conteur Despériers, dont les "Joyeux Devis" rivalisent de gaieté et de finesse avec l'"Heptameron" de Marguerite et dont le "Cymbalum Mundi," œuvre sceptique, fut cause de son suicide. C'est à Lyon que Rabelais donna une nouvelle édition des "Chroniques gargantuines," ouvrage où l'on parlait des aventures d'un géant et qui lui donna l'idée d'écrire son "Pantagruel" en 1534. Il avait déjà publié une édition de Galien et d'Hippocrate et commença en 1533 son almanach, qu'il publia chaque année jusqu'en 1550. Voilà donc Rabelais écrivant des livres de science, un roman burlesque et faisant des prédictions astrologiques, malgré son

dédain pour les sciences occultes. Dans le premier livre de " Pantagruel," suivi en 1535 de " Gargantua," qui devint la première partie de l'ouvrage, nous voyons le sérieux et le comique, mélange que devait présenter la vie de Rabelais, savant, médecin et helléniste, et bon vivant aimant le rire et la *dire bouteille*. Le second et le troisième livre de " Pantagruel " parurent en 1546 et en 1552, et le quatrième livre en 1564. Que fit Rabelais après avoir quitté Lyon en 1534 ? Il accompagne le cardinal Du Bellay à Rome, reçoit l'absolution du pape pour avoir quitté les Bénédictins, va à Paris, puis à Montpellier, où en 1537 il est reçu médecin. Pendant deux ans il pratique la médecine dans différentes villes, et en 1540 nous le voyons chanoine de St. Maur-des-Fossés. Il repart ensuite pour l'Italie, revient en France, où il passe quelques années, mais en 1547 est obligé de s'exiler à Metz, à la mort de François I^{er}, son protecteur. Le cardinal Du Bellay l'appelle encore à Rome et le protège, et le cardinal de Châtillon lui obtient en 1551 la cure de Meudon. En 1552, cependant, il résigne sa cure et son bénéfice de Jambet, et meurt en 1553, laissant la réputation, non d'un bouffon, comme on a voulu le croire si longtemps, mais d'un grand savant et d'un grand écrivain. Il n'est pas étonnant, toutefois, que la vie de Rabelais ait donné lieu à un si grand nombre de légendes, car l'imagination populaire lui a attribué les faits et gestes de ses héros.

Qui n'a entendu parler du géant Grandgousier et de sa femme Gargamelle et de leur fils Gargantua ? Celui-ci s'écrie en venant au monde : " à boire ! " " à boire ! " et fait preuve d'une intelligence extra-

ordinaire. Ses belles aptitudes, cependant, ne sont guère développées par les pédagogues, “Gargantua.” Tubal Holopherne et Jobelin Bridé, et Grandgousier, mécontent des progrès de son fils, se plaint à son ami, le vice-roi de Papeligosse, qui lui envoie le page Eudemon, “tant testonné, tant bien tiré, tant bien espousseté, tant honeste en son maintien, que trop mieux ressembloit quelque petit angelot qu’un homme.” Eudemon parle en si beau latin à Grandgousier que celui-ci se décide à donner à son fils pour précepteur, Ponocrates, le maître du savant page, et les envoie tous trois à Paris pour voir quelles étaient les études des jouvenceaux de France. Gargantua entre à Paris monté sur son énorme jument, décroche les cloches de Notre Dame, les passe au cou de sa jument et ne les rend aux Parisiens qu’après une docte harangue de maître Janotus de Bragmardo. Maintenant vient la partie la plus importante du livre de Rabelais, l’éducation de Gargantua, celle que lui donnaient les maîtres de l’ancienne école, et le système de Ponocrates. Rabelais veut que son élève cultive son corps autant que son esprit, et s’occupe des exercices physiques autant que des exercices intellectuels. Ce système suggéra probablement bien des points à Montaigne pour son “Institution des enfants” et à Rousseau pour son “Émile.” Remarquons toutefois que malgré d’excellentes idées les trois éducateurs, Rabelais, Montaigne et Rousseau n’ont pas un système assez pratique, puisque l’éducation qu’ils donnent à leur élève ne peut être donnée que par un précepteur particulier et ne peut s’appliquer à des classes d’étudiants.

Pendant l'absence de Gargantua à Paris son père fait la guerre à Pielhrocole et appelle son fils à son secours. C'est pendant cette guerre que paraît le fameux frère Jean des Entommeures, qui donne le plan de l'abbaye de Thélème, dont la devise sera, "Fay ce que voudras." Rabelais fait ici une mordante critique des moines, de même qu'il a critiqué les pédagogues du temps en Jobelin Bridé et les docteurs de l'Université en Janotus de Bragmardo. Avec le plan de l'abbaye de Thélème finit "Gargantua;" voyons maintenant "Pantagrue." Le fils

"Pantagrue" de Gargantua et de Badebec a beaucoup d'aventures que nous ne pouvons raconter ici, mentionnons seulement quelques incidents du "Pantagrue." D'abord la critique du langage macaronique de quelques écrivains de l'époque, indiquée par le langage de l'écolier limousin qui vient de "l'alme, inclyte et célèbre académie, que l'on vocite Latèce," où, dit-il, "nous transfretons la Sequane au dilucule et crépuscule; nous deambulons par les compites et quadrivies de l'urbe; nous des-pumons la verbocination latiale: et comme verisimiles amorabonds, captons la benevolence de l'omnijuge, omniforme, et omnigene sexe féminin." La création la plus originale de Rabelais est celle de Panurge, ce savant qui parle toutes les langues, qui "mange son blé en herbe," qui joue mille tours à tout le monde, qui désire se marier, consulte les savants, la sibylle, ses amis, et part pour obtenir l'avis de l'oracle de la Dive Bouteille. C'est pendant le voyage au pays Lanternois qu'a lieu l'incident des moutons de Panurge qui ajouta un proverbe à la langue française. Nous voyons aussi Raminagrobis, Herr Tripa,

le Docteur Rondibilis, le juge Bridoye, les papimanes et les papefigues et bien d'autres caractères dont se sert l'auteur pour critiquer les mœurs et les coutumes de son temps.

Le livre de Rabelais est certainement une satire, mais le but fut, avant tout, de faire rire, car "le rire" n'est-il pas "le propre de l'homme"? L'ouvrage est écrit d'un style parfois excellent et il s'y trouve des créations aussi immortelles que celles de Molière. Regrettons que le curé de Meudon ait revêtu des pensées si souvent fortes et profondes d'une forme en général si grossière qu'on a peine à se décider à finir l'ouvrage, dès qu'on a ri pendant quelque temps des hauts faits de Gargantua, de Pantagruel, de frère Jean et de Panurge.

Les principaux savants du xvi^e siècle sont les trois amis, Vivès, Erasme, et Budé. Il y eut, cependant, un grand nombre d'érudits qui publièrent des travaux de philosophie grecque et latine et des traductions des auteurs de l'antiquité. Parmi ceux-ci aucun ne peut rivaliser avec Amyot qui *translate* Héliodore, Longus, Plutarque et Diodore de Sicile d'une manière admirable, et dont Montaigne a dit: "Nous autres ignorans estions perdus si ce livre ne nous eust relevés du boubier; sa mercy (grâce à lui) nous osons à cette heure et parler et escrire." Vaugelas aussi loue sa langue si claire, si purement française.

Amyot naquit à Melun en 1513 de parents pauvres et il fut obligé de servir de domestique aux élèves du collège de Navarre pour se procurer les moyens d'acquérir de l'instruction. Marguerite le fit nommer professeur au collège de Bourges et il commença sa

carrière de traducteur incomparable. Les Valois lui accordèrent de hautes dignités: il fut précepteur des enfants de Henri II, qui devenus rois sous les noms de Charles IX et de Henri III, le comblèrent de bienfaits. Il mourut en 1593 évêque d'Auxerre. Amyot traduisit "Théagène et Chariclée" d'Héliodore, ce roman grec qui devait inspirer à Racine sa première tragédie; "Daphnis et Chloé," la délicieuse pastorale de Longus que Paul-Louis Courier devait aussi traduire dans un français admirable qui ne surpasse point, cependant, en élégance la traduction du XVI^e siècle. Ce sont surtout les "Vies" de Plutarque qui rendirent Amyot célèbre. Il sut créer, pour ainsi dire, une langue pour rendre les idées de l'écrivain grec, et sans être toujours parfaitement exacte sa traduction est si claire, si élégante que l'on peut dire qu'elle est supérieure à l'original et qu'elle a rendu Plutarque un classique français.

Claude Fauchet, Étienne Pasquier et Henri Estienne produisirent des travaux importants sur
Henri l'histoire de France et sur la langue
Estienne. française. Remarquons surtout les œuvres d'Henri Estienne, où le savant helléniste plaide la cause du français envahi par l'italien à l'époque de Catherine. Mentionnons encore trois autres savants distingués, Ambroise Paré, le grand chirurgien, Bernard Palissy, le potier de génie, et Olivier de Serres, l'agronome, qui écrivent en français des ouvrages scientifiques de grande valeur, et passons à un des plus illustres prosateurs du XVI^e siècle, Montaigne.

Michel Eyquem de Montaigne naquit en 1533 au château de Montaigne en Périgord. Son père voulut

qu'il apprît le latin comme une langue maternelle et lui donna pour professeur un Allemand Montaigne. qui ne parlait pas le français. Le père, les domestiques, tout le monde à la maison, dut apprendre quelques mots de latin pour que l'enfant n'entendît jamais d'autre langue. Il apprit ainsi la langue de Cicéron, comme s'il eût vécu du temps du grand orateur, et l'on en vit la preuve dans les nombreuses citations dont son livre est rempli. Au collège il eut occasion de jouer dans des tragédies latines écrites par Muret et Buchanan, et lorsqu'il alla à Rome, bien des années plus tard, il se trouva comme chez lui parmi les ruines de l'ancienne ville et dit qu'il aurait pu servir de guide aux guides eux-mêmes. Son père s'occupait avec tendresse de l'éducation de son fils et celui-ci lui en garda une profonde gratitude. A l'âge de quatorze ans Montaigne commença l'étude du droit et il devint ensuite conseiller au parlement de Bordeaux. C'est là qu'il rencontra La Boétie, l'auteur de la "Servitude Volontaire" ou le "Contr'un," qui mourut jeune et qui est mentionné d'une manière si touchante dans les "Essais." Montaigne fut conseiller au Parlement jusqu'à l'âge de trente-huit ans, puis il se retira de la magistrature et se mit à écrire cette œuvre extraordinaire, la plus remarquable du xvi^e siècle, les "Essais." Il est bien difficile de donner une idée de ce livre; Montaigne s'étudie lui-même, parle de lui-même, et en ce faisant étudie l'humanité, parle de l'humanité. Il a le jugement clair et sain et son style, quoique original, est un modèle d'élégance et de clarté. Il n'y a aucun ordre dans les "Essais;" ce sont des réflexions sur divers sujets auxquels a

pensé l'auteur et qui lui sont suggérées par ses lectures ou par les événements ordinaires de la vie. Le chapitre le plus célèbre est probablement celui qui est consacré à "l'Institution des Enfants" et qu'il faut étudier avec l'ouvrage de Rabelais sur le même sujet. Voici quelques paroles bien sensées sur l'étude de l'histoire: "Quel profit ne fera il, en cette part là, à la lecture des vies de nostre Plutarque? Mais que mon guide se souviene où vise sa charge; et qu'il n'imprime pas tant à son disciple la date de la ruyne de Carthage, que les mœurs de Hannibal et de Scipion; ny tant où mourut Marcellus, que pourquoi il feut indigne de son devoir qu'il mourust là. Qu'il ne luy apprenne pas tant les histoires qu'à en juger." Voilà ce que veut Montaigne, c'est de juger, et son esprit sceptique tâche de se servir de la raison pour tout comprendre. Il explique clairement ce qu'il veut dire, il raisonne bien, mais il n'arrive à aucune conclusion et termine en disant: "Que sais-je?" Il veut que son élève étudie avant tout la philosophie, mais il semble avoir séparé la morale et la religion de la philosophie et ne mentionne ni l'une ni l'autre. C'est là le grave défaut du livre de Montaigne, c'est le scepticisme, indiqué de la manière la plus naturelle, avec toute franchise, comme il le fait d'ailleurs en parlant de ses défauts et de ses qualités. C'est surtout dans "l'Apologie de Raymond Sebond" que se voit le pyrrhonisme de Montaigne. Disons pour sa justification qu'il vivait dans un temps où il était difficile d'avoir une croyance ferme en quoi que ce fût. Ce n'était pas à la cour des Valois, où il était sur un pied d'intimité, qu'il pouvait prendre des exemples

de vertu, et Henri IV, qu'il connut et aima, ne pouvait prétendre à la sainteté de son aïeul, Louis IX. Montaigne est essentiellement, comme l'a dit Mme. de Sévigné, de bonne compagnie et on lira toujours les "Essais" avec plaisir et aussi avec profit; car si l'auteur n'arrive à aucune conclusion, il nous permet de le faire, en nous présentant avec vigueur et clarté tous les sujets qui concernent l'homme. La première édition des "Essais" parut en 1580; ensuite Montaigne voyagea en Allemagne, en Suisse et en Italie. Pendant son absence il fut appelé à remplir les fonctions de maire de Bordeaux, une position de haute dignité, dont il s'acquitta si bien qu'après deux ans il fut réélu. Malheureusement, avant la fin de son second terme, la peste éclata à Bordeaux et le maire fit ce que nous condamnerions sévèrement aujourd'hui, il abandonna son poste pour échapper à la contagion. En 1588 il donna une nouvelle édition des "Essais," augmentée d'un troisième livre. Pendant les troubles de la Ligue il eut à souffrir des violences des deux partis, les catholiques et les huguenots, et fut même enfermé à la Bastille. Il fut libéré peu après et rencontra à Paris M^{lle} de Gournay, qui était venue de sa province pour le voir et qu'il appela sa *fille d'alliance*. On sait qu'elle donna en 1595 une troisième édition des œuvres de Montaigne. Ce grand écrivain mourut en 1592, et le sceptique, l'homme du "que sais-je?" rendit son âme à Dieu, selon Étienne Pasquier, en joignant les mains devant l'hostie qu'élevait le prêtre pendant la messe dite à sa demande dans sa chambre.

Nous ne dirons rien des autres moralistes du xvi^e siècle et du "Traité de la Sagesse" de Charron,

imité de Montaigne; voyons maintenant le théâtre de la Renaissance.

CHAPITRE V

LE DRAME

NOUS avons vu que le drame du moyen âge continua jusqu'au milieu du XVI^e siècle et que, le 17 novembre 1548, le Parlement défendit la Tragédie— "Cléopâtre" représentation des mystères sacrés à la (1552). Confrérie de la Passion établie depuis peu de temps à l'Hôtel de Bourgogne. Ceux-ci jouèrent pendant quelque temps des pièces profanes, puis en 1588 louèrent leur salle à une troupe de comédiens venus de province et qui devaient être plus tard les *grands comédiens* de l'Hôtel de Bourgogne. La chute des mystères fut amenée, non seulement par des scrupules religieux, mais aussi parce que les écrivains de la Renaissance voulaient rompre avec les traditions du moyen âge et prendre l'antiquité pour modèle. On traduisit des pièces grecques et latines, et en 1552 Jodelle fit jouer une tragédie et une comédie imitées des anciens. "Cléopâtre" fut jouée devant Henri II à l'Hôtel de Reims et au collège de Boncourt et inaugura la tragédie classique. L'auteur n'avait que vingt ans et joua la pièce lui-même avec ses amis de la Pléiade. L'œuvre de Jodelle n'a pas grand mérite littéraire, mais elle est la première *tragédie* française, de même qu'"Eugène" est la première *comédie*. Avec des pièces divisées en actes et en scènes, ayant un plan régulier, nous voyons un grand progrès sur le

drame sérieux et le drame comique du moyen âge. “Cléopâtre” est en cinq actes, l'action y est presque nulle, et c'est par des récits que nous apprenons ce qui se passe. L'ombre d'Antoine se lamente sur son sort et apparaît à Cléopâtre, à qui elle dit que la reine suivra de près son époux au tombeau. Cléopâtre forme le dessein de se donner la mort, et le chœur parle de l'instabilité des choses humaines. Octave paraît dans le second acte et plaint Antoine, mais ses officiers lui disent que les dieux ont puni l'orgueil de celui-ci. Le chœur cite de nombreux exemples de personnes dont les dieux ont puni l'orgueil. Au troisième acte nous voyons Octave et Cléopâtre; celle-ci implore la pitié du vainqueur pour elle et ses enfants et lui livre ses trésors. Séleuque, serviteur de la reine, dit à Octave qu'elle a caché presque toutes ses richesses, Cléopâtre frappe Séleuque, Octave tâche de la calmer, et le chœur parle du courage et de l'énergie qu'a déployés la reine et prévoit qu'elle ne se soumettra pas au vainqueur. Le quatrième acte nous montre Cléopâtre qui annonce qu'elle va se tuer sur le tombeau d'Antoine, et le chœur déplore cette résolution. Au cinquième acte on annonce au peuple d'Alexandrie la mort de Cléopâtre, et le chœur, dans de grandes lamentations, célèbre son courage.

Les unités de temps, de lieu, et d'action sont observées dans l'œuvre de Jodelle et le dialogue est parfois vif. La pièce est en vers de dix pieds dans trois actes et en vers alexandrins dans deux. Elle contient le germe de toutes les tragédies classiques françaises, dont le but sera, non le développement d'une intrigue, mais l'étude psychologique des passions humaines. Jodelle écrivit aussi “Didon” en

1558, dont il prit le sujet de l' "Énéide." La pauvre reine se lamente d'une manière pitoyable lors du départ du héros troyen, et quoique le style de cette tragédie soit meilleur que celui de "Cléopâtre," nous nous sentons soulagés, quand la fondatrice de Carthage a mis un terme à ses souffrances, et surtout à ses doléances, en se sacrifiant sur un bûcher. "Didon" est écrite en vers alexandrins.

Après Jodelle, Jean de la Péruse, Jacques Grévin, Jacques et Jean de la Taille suivirent l'exemple de Garnier et l'auteur de "Cléopâtre" et écrivirent des Mont. tragédies classiques. Ce fut surtout chrestien. Sénèque qu'imitèrent les tragiques du xvi^e siècle, parmi lesquels Garnier et Montchrestien sont les plus célèbres. Robert Garnier écrivit avec force et élégance, et dans ses chœurs se montra grand poète lyrique. Son chef-d'œuvre est "Sédécias" ou "les Juives." Dans "Bradamante" il créa la tragicomédie, dont "le style," dit M. de Julleville, "est plus souple et plus familier que celui de la tragédie et dont l'amour est le principal et presque l'unique ressort."

Antoine de Montchrestien arrive parfois au sublime de Corneille. Son "Aman" inspira l' "Esther" de Racine, et son "Écossaise," où il eut la hardiesse de mettre sur la scène un événement aussi récent que la mort de Marie Stuart, est une pièce touchante.

La tragédie classique inaugurée par Jodelle fut certainement bien supérieure aux miracles et aux mystères du moyen âge, mais comme ceux-ci le théâtre du seizième siècle ne produisit aucune œuvre de génie. Il fallait attendre Pierre Corneille pour que la France pût comparer son théâtre à ceux de l'Espagne et de l'Angleterre.

Avec sa "Cléopâtre" Jodelle commença réellement une nouvelle école et créa la tragédie, mais son "Eugène," joué en 1552, la même année que "Cléopâtre," n'est rien autre chose qu'une farce, quoique lui et ses amis s'écrient avec orgueil qu'ils écrivent des *comédies* et non des farces. Leurs pièces sont divisées en actes et en scènes, et sont mieux écrites que celles du moyen âge. Ils ont cependant moins d'originalité que leurs prédécesseurs du XIV^e et du XV^e siècle et imitent les anciens et les Italiens. Les trois amis, Étienne Jodelle, Jacques Grévin et Remi Belleau étaient très jeunes quand ils écrivirent leurs comédies, n'ayant guère plus de vingt à vingt-deux ans. "Eugène" est une pièce de peu d'intérêt et d'une extrême immoralité, de même que "les Esbahis" de Grevin et "la Reconnue" de Remi Belleau.

Dans les œuvres dramatiques du XVI^e siècle et même dans Molière nous voyons l'influence de la comédie italienne. La France se trouvait en rapports constants avec l'Italie, depuis les guerres de Charles VIII, de Louis XII et de François I^{er}; le mariage de Henri II et de Catherine de Médicis répandit en France l'usage de la langue italienne, et pendant les règnes de Henri et de ses fils on joua des drames italiens dans l'original, et aussi traduits ou copiés. On représenta la "Calendra" du cardinal Bibbiena à Lyon en 1548 pour fêter le roi et Catherine. Traçons brièvement l'histoire des troupes italiennes en France.

La comédie italienne, dit M. Moland, est divisée en deux genres, la comédie régulière ou écrite, et la comédie populaire, *commedia dell' arte*. La première

Comédie.

La comédie
italienne.

date du xv^e siècle, mais on peut dire que la dernière provient directement des mimes de l'antiquité. La *commedia dell' arte* n'était pas écrite mais représentait certains types. On donnait aux acteurs un canevas qu'ils devaient compléter sur la scène selon le type qu'ils représentaient. Les principaux types étaient le *Pantalon*, le *Docteur* ou *Pédant*, le *Malamore* ou *Capitan* qui n'était que le *Miles Gloriosus* de Plaute qu'avaient ressuscité les Espagnols, le *Zanni* ou valet, canaille et rusé et célèbre sous les noms d'*Arlequin*, *Scapin* et *Pierrot*. On ajoutait naturellement à ces types comiques ceux des amoureux, *Horace* et *Isabelle*, et les soubrettes intrigantes, *Francisquine* et *Zerbiette*. Nous trouvons dans Molière et ses successeurs du xviii^e siècle les types que nous venons de mentionner et que Scarron dans son "Roman Comique" et Théophile Gautier dans son "Capitaine Fracasse" ont si bien décrits.

En 1576, Henri III, le dernier des Valois, le roi des *mignons*, le fils favori de Catherine, fit venir la troupe des *gelosi* pour égayer la réunion des États-Généraux à Blois. Sur la route les comédiens tombèrent entre les mains de quelques austères Huguenots qui forcèrent le roi à payer une rançon pour ses Italiens. Ceux-ci se rendirent ensuite de Blois à Paris et furent bien accueillis par les Parisiens. Les comédiens italiens restèrent en France pendant la plus grande partie du règne de Henri III, mais la confusion qui suivit le meurtre du duc de Guise les chassa du royaume et ils ne revinrent que lorsque Henri IV eut épousé Marie de Médicis. Nous les voyons sous Louis XIV partageant avec Molière la salle du Petit Bourbon et recevant une forte pension

du roi. Ils eurent, cependant, la hardiesse ou plutôt le malheur de représenter Mme. de Maintenon comme une fausse prude, et Louis les chassa avec ignominie. Ils revinrent en France pendant la Régence, mais abandonnèrent l'usage de la langue italienne. Disons ici que le célèbre Goldoni fit partie de la troupe italienne au XVIII^e siècle et écrivit pour eux des comédies en français.

L'influence de la comédie italienne se fit sentir en France, non seulement par la *commedia dell' arte*, mais aussi par la comédie régulière ou écrite introduite par Pierre de Larivey, **Larivey**, né en Champagne en 1550. Nous avons de lui neuf comédies imitées de l'italien ou *adaptées*, selon l'expression actuelle. Les comédies de Larivey sont intéressantes en ce qu'elles sont écrites en prose. Déjà Jean de la Taille avait traduit en prose deux pièces de l'Arioste, et Louis le Jars avait écrit en 1574 sa "Lucelle," mais ces ouvrages n'eurent aucune influence sur la littérature française. Larivey est réellement le premier comique qui écrivit en prose; il publia ses six premières comédies en 1579, et les trois dernières en 1611, un an avant sa mort. De ces neuf comédies, les meilleures sont, "les Esprits," tirés de l'"Aridiosio" de Lorenzino de Médicis, et "le Fidelle," tiré du "Fidele" de Luigi Pasqualigo.

"Les Esprits" commencent par un amusant prologue, où l'auteur annonce que les écrivains de l'antiquité, ses prédécesseurs, ont dit tant de belles choses qu'ils ne lui ont rien laissé à dire. De même que Plaute a copié Epicarpe, et Térence a copié Ménandre, lui, à son tour, copiera Plaute et Térence.

La pièce est bonne et le caractère de Séverin, l'avare, nous rappelle Harpagon. Il est à regretter que la grossièreté de l'intrigue ne permette pas de l'analyser, quoique quelques scènes soient très amusantes, surtout celle où les esprits apparaissent au crédule vieil avare. "Le Fidelle" est beaucoup plus long qu'une comédie ordinaire et les incidents sont si nombreux qu'il serait impossible de les raconter, même si le caractère extraordinaire des différentes aventures permettait de les mentionner. Non seulement il n'y a aucune unité de temps et d'unité de lieu, mais rien qui ressemble le moins au moins à l'unité d'action. Néanmoins, la pièce est intéressante et nous paraît plutôt un roman qu'une œuvre dramatique. Nous y voyons un *matamore* et un *pédant*, qui termine la comédie en disant à l'auditoire qu'il va étudier jusqu'à minuit, mais "*interim valet et plaudite*."

La comédie de la Renaissance, de même que la tragédie, est dans une époque de transition, elle prépare, cependant, la voie pour le grand comique du XVII^e siècle, le *contemplateur* Molière.

TROISIÈME PARTIE

LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

CHAPITRE I

LOUIS XIV, L'HÔTEL DE RAMBOUILLET, L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LORSQUE le dernier des Valois tomba en 1589 sous le couteau de Jacques Clément, le Béarnais saisit la couronne d'une main ferme et sut la conserver, malgré l'opposition des Ligueurs et des Espagnols. On ne saurait trop appeler l'attention sur le caractère de Henri IV, cet homme si énergique, d'un si grand génie et en même temps si fin. "Il vient, dit-il, se mettre en tutelle entre les mains de ses notables, envie qui ne prend guère aux rois, aux barbes grises et aux victorieux," et quand Gabrielle lui en fait le reproche, il ajoute en souriant que c'est l'épée au côté qu'il l'entend. Il rétablit l'ordre, à l'aide de Sully, il donne à son peuple la liberté religieuse, et la France tranquille et prospère, prépare un grand siècle littéraire. A la mort de Henri IV les troubles recommencent, sous Marie de Médicis, mais bientôt Armand Duplessis entre au conseil, devient

premier ministre et reprend la politique du Béarnais. Il abaisse la maison d'Autriche, anéantit le pouvoir politique des protestants, brise l'orgueil des seigneurs et rend son roi absolu et puissant. Le despotisme établi par Richelieu est ébranlé par la Fronde, mais l'astuce de Mazarin le maintient, et lorsque Louis XIV, à vingt-trois ans, prend les rênes du gouvernement, sa volonté sera la loi et il sera la personnification de la patrie. Le culte du roi est du patriotisme, puisque le roi représente le pays. Louis XIV a un esprit juste, de la dignité dans les manières, il exercera une grande influence sur son siècle, et la littérature de cette époque sera noble, décente et régulière. Au xvi^e siècle il y a confusion dans les idées et dans la langue, au xvii^e siècle la langue est parfaite, on a le culte de la forme et l'on développera les idées émises dans la seconde moitié du xvi^e siècle. Sous Marie de Médicis l'Italie influe sur la littérature française avec un Marino; sous Anne d'Autriche l'espagnol exerce une grande influence; sous Louis XIV on n'imité plus les nations voisines, on paraît imiter l'antiquité, mais l'esprit français est bien établi, et les grandes œuvres auront le cachet de cet esprit si concis, si ferme, si lucide. Au commencement du siècle les écrivains se placent sous le patronage d'un homme riche et puissant, sont attachés à sa maison, sont ses *domestiques* et reçoivent de lui des gratifications. Richelieu fait donner des pensions par l'État, par le roi; Louis XIV continue ce système et l'homme de lettres devient plus indépendant. Il faut, cependant, qu'il soit courtisan, s'il veut conserver les bonnes grâces du maître, et cette protection perpétuelle, cette absorption de tous les

talents par la gloire du roi, stérilisera la veine littéraire à la fin du règne.

Quelle chose magnifique et étrange, la cour de Louis XIV ! Les palais de ses ancêtres n'ont pas suffi au grand roi, il fait construire ce merveilleux Versailles. Il a autour de lui Mansard pour bâtir ses palais, Lebrun pour les remplir d'admirables peintures, et Lenôtre pour dessiner ses jardins ; Lulli composera pour lui de doux opéras, dont Quinault écrira les paroles ; Molière jouera ses chefs-l'œuvre pour lui plaire ; Racine composera ses tragédies d'un goût si pur et sera le rival de Corneille vieilli ; Bossuet fera entendre ses grandes paroles et écrira pour le fils du roi son " Discours sur l'Histoire Universelle," tandis que Fénelon écrira " Télémaque " pour le petit-fils de Louis ; M^{me} de Sévigné observera ce qui se passe chez le roi et écrira ses impressions à sa fille ; Condé, Turenne, Vauban seront prêts à gagner des batailles quand Louis l'ordonnera, et Colbert et Louvois dirigeront les affaires avec lui ; des femmes belles et spirituelles, des hommes élégants et braves, des écrivains éminents dans tous les genres, voilà ce qui constitue la cour de Versailles. Les seigneurs ont quitté leurs châteaux, ils ne peuvent vivre hors de la présence du roi ; c'est à qui voudra assister à ses levers, à ses couchers ; appuyé sur sa grande canne, il descend majestueux les escaliers de son palais ; sa cour s'incline sur son passage ; elle s'incline devant son trône vide, devant son lit, elle lui érige des statues, elle en fait un demi-dieu. Si Louis XIV ne sut pas toujours résister à son orgueil, s'il jeta la France dans de grands maux, s'il fut parfois injuste envers ses meilleurs serviteurs, il ne faut pas trop le blâmer, car

il fut absolu, et le despotisme anéantit les plus belles qualités. Ne blâmons pas non plus ces hommes qui l'adorèrent presque, et ne les accusons pas de servilité, car, comme nous l'avons déjà dit, ils faisaient acte de patriotisme en louant le roi, qui était la personnification de la patrie. Disons aussi que Louis XIV mérita, jusqu'à un certain point, l'hommage qu'on lui rendait. Il commit bien des fautes, mais on peut beaucoup pardonner à l'homme dont le bon goût réagit sur son siècle, à l'homme qui protégea Molière et permit de joner "Tartuffe." Laissons donc au XVII^e siècle le nom de *Siècle de Louis XIV*.

MALHERBE ET BALZAC.

Nous avons nommé Régnier parmi les auteurs du XVI^e siècle, quoiqu'il fût plus jeune que Malherbe ; c'est que celui-ci posséda cet esprit d'ordre, cet amour de la forme qui caractérisèrent le XVII^e siècle, et dont il fut en partie l'inspirateur. Né à Caen

Malherbe.

en 1555 Malherbe alla en Provence en 1581 et y vécut vingt ans. Ses premiers vers furent médiocres, mais son génie se révéla dans sa belle ode à Du Perrier sur la mort de sa fille. Henri IV l'attira à Paris et, pendant plus de vingt ans, il se consacra à la tâche de réformer la poésie française. Pour arriver à son but il lui fallut d'abord attaquer Ronsard, et ce n'était pas chose facile. Il se servit d'une langue simple et soumit le vers à des règles immuables qui le rendirent plus clair, plus concis, plus méthodique, plus uniformément harmonieux. Il voulait *dégasconner* la cour et prit pour maîtres du langage les "crocheteurs du Port au Foin," c'est-à-dire que la langue de Paris fut pour lui le modèle. Il travaillait

beaucoup ses vers et fut aussi sévère pour lui que pour les autres; on l'appelait à bon droit le "tyran des mots et des syllabes," et quoiqu'il ne fût pas réellement un grand poète, pas aussi grand que Ronsard, qu'il contribua à détrôner, il produisit quelques poèmes justement admirés et eut une grande influence sur ses successeurs. S'il ne fut pas autant réformateur de la langue poétique que le dit Boileau, son rôle fut important, et les services qu'il rendit à la versification peuvent être comparés à ceux que rendit Balzac à la prose.

Balzac naquit à Angoulême en 1597 et mourut en 1654. Il vécut principalement en province et ne venait que rarement à Paris, où nous au-
 rons l'occasion de le rencontrer à l'Hôtel **Balzac.**

de Rambouillet. Il fut surtout célèbre pour ses lettres et donna le modèle de l'éloquence en prose, c'est-à-dire qu'il donna un soin extrême au style et sut le rendre noble et imposant. Ses œuvres nous paraissent aujourd'hui pédantesques et lourdes, mais elles furent utiles. Après Balzac il n'y eut pas autant de tâtonnement et le style devint plus stable. Les grands écrivains modifièrent, corrigèrent la langue de Balzac, mais elle servit de modèle à un grand nombre d'entre eux. Il manquait, cependant, à la prose française, au commencement du XVII^e siècle, la grâce et la légèreté, voyons dans quelle société nous trouverons ces deux qualités essentielles.

L'HÔTEL DE RAMBOUILLET.

Catherine de Vivonne, fille du marquis de Pisani, épousa à l'âge de douze ans, le 26 janvier 1600, Charles d'Angennes, qui fut plus tard marquis de Rambouillet.

Elle ne se plaisait point au Louvre, où la cour du Béarnais n'était guère raffinée et voulut avoir une société à elle. Elle fit bâtir à Paris, près de l'Hôtel de Chevreuse et du jardin des Quinze-Vingts, un Hôtel dont elle donna elle-même le plan et qui fut grandement admiré. Elle n'eut pas de grandes salles avec un escalier au milieu, mais les escaliers par côté et de petits cabinets, qui pouvaient contenir dix sièges, et une chambre à coucher contenant dix-huit sièges. On ne pouvait donc recevoir qu'un nombre restreint de personnes, et celles-ci devenaient des amis intimes de la maîtresse de la maison. *Arthénice*, d'ailleurs, comme on appelait M^{me} de Rambouillet, d'après l'anagramme de son nom, Catherine, était une charmante personne, pleine de tact et de goût, et dit Tallemant des Réaux, "elle n'a jamais rien voulu que de raisonnable." Elle réunit chez elle une société élégante et polie et contribua puissamment à ramener la décence dans les mœurs et dans le langage. Elle aimait les bergeries et "l'*Astrée*." Le long roman pastoral de d'Urfé, où l'auteur consacre quelques pages gracieuses à la description du Lignon, rivière fameuse entre toutes, fut une œuvre originale inspirée, peut-être, par la Diane de Montemayor, et mérita, jusqu'à un certain point, l'immense popularité dont il jouit. M^{me} de Rambouillet reçut chez elle les grands seigneurs et les bourgeois, les hommes de lettres et les savants, et fut dignement secondée par sa fille, la belle Julie d'Angennes. M^{me} de Rambouillet était la fée du fameux hôtel et tous les visiteurs succombaient à ses enchantements. "Après Hélène," dit encore Tallemant, "il n'y a guère eu de personne dont la beauté ait été plus généralement chantée,

Cependant cē n'a jamais été une beauté." Le marquis de Montausier lui fit la cour, fut un *mourant*, selon le langage de l'époque, pendant treize ans, mais ne réussit à conquérir le cœur de sa belle, que grâce à une galanterie des plus délicates, il lui présenta "la guirlande de Julie."

Voici ce qu'en dit Cousin dans "La Société Française au XVII^e Siècle": "Elle est de l'année 1641. C'était, ou plutôt c'est encore un bel in- " **La**
folio relié en magnifique maroquin rouge **Guirlande**
et doublé de même, portant au dehors et **de Julie.**"
au dedans le chiffre entrelacé de J. L., Julie-Lucine.

"Le frontispice est une guirlande avec ce titre: *La Guirlande de Julie pour M^{me} de Rambouillet, Julie Lucine d'Angennes.* Sur le premier feuillet est peint un zéphyr tenant dans la main droite une rose et dans la gauche une guirlande de fleurs, au nombre de vingt-neuf, qu'il souffle légèrement sur la terre. Puis viennent de nombreux feuillets qui contiennent séparément les vingt-neuf fleurs peintes de la main du fameux peintre de fleurs, Robert, chacune accompagnée d'un madrigal admirablement écrit par Jarry. La plupart de ces madrigaux sont de Montausier lui-même, les autres, des poètes de l'hôtel de Rambouillet, parmi lesquels ne se trouve pas Corneille, à qui, mal à propos depuis deux siècles, on attribue des vers de Conrart." Le cœur de la belle Julie fut touché par la galanterie de M. de Montausier, mais elle ne l'épousa que quatre ans plus tard, en 1645. M^{me} de Montausier devint plus tard dame d'honneur de Marie-Thérèse et aida beaucoup son mari, qui était aussi opiniâtre qu'honnête. M^{me} de Rambouillet disait de lui: "Il

est fou à force d'être sage." Il fit une traduction de l'Perse en vers français.

Parmi les auteurs des madrigaux de la célèbre Guirlande nous ne voyons pas le nom de Voiture. Le

Voiture. marquis ne l'aimait pas, quoique celui-ci fût l'ami le plus intime de M^{me} de Ram-

bouillet et de sa fille, et les ravit par son esprit élégant et gracieux, où perce un peu d'affectation, de *précieux*.

Voiture, fils d'un marchand de vin, fut poète à quinze ans et devint un des principaux commensaux de

l'Hôtel de Rambouillet, où il lisait son sonnet à Uranie, rival de celui de Benserade sur Job. Ce sont ses

lettres qui sauvèrent son nom de l'oubli; il ajouta à la prose française la grâce et la légèreté, et mérite

d'être placé à côté de L'Azac. Tout roturier qu'il était il fut ami de princesses et de princesses, et parmi

ces dernières mentionnons M^{me} de Bourbon, qui fut plus tard la séduisante duchesse de Longueville. Elle

M^{me} de Longueville. brilla à l'Hôtel de Rambouillet par sa beauté et son esprit et joua ensuite un

rôle politique pendant la Fronde. Sœur du grand Condé, elle a l'énergie de sa race, et attire

Larochefoucauld et les plus grands seigneurs dans le parti contre le Mazarin. Coligny et Guise se battent

en pleine rue pour elle, et elle assiste cachée derrière une fenêtre à ce duel où Coligny est tué. Par l'in-

fluence qu'eut M^{me} de Longueville nous pouvons comprendre le rôle important de la femme pendant la

première moitié du XVII^e siècle. N'était-ce pas alors que vivait aussi M^{me} de Montpensier, qui

M^{me} de Montpensier. écrivait la "Princesse de Paphlagonie," où elle fait les portraits de M^{me} de Ram-

bouillet et de sa fille? Quelle étrange carrière que

celle de l'énergique fille du lâche Gaston ! Elle fait tirer le canon de la Bastille sur les troupes du roi, elle commence par être une héroïne de roman et elle disparaît de la scène du monde comme un personnage de comédie, grâce à son absurde mariage avec le beau Lauzun.

A côté de M^{lle} de Bourbon et de M^{lle} de Montpensier nous voyons à l'Hôtel de Rambouillet, M^{lle} Paulet, la belle *lionne* à la chevelure d'or, et M^{me} de Sablé, une des plus aimables femmes qu'il y eût jamais.

Racan et
Chapelain.

Nous rencontrons aussi Malherbe à la fin de sa carrière, son disciple Racan, le poète des *Bergeries*, inspirées par "l'Astrée," Balzac, Conrart et Chapelain, de l'Académie Française. Arrêtons-nous ici au nom de Chapelain. Ce poète fut l'arbitre du bon goût, le dispensateur des bénéfices de Richelieu, il fut un homme honorable, il protégea les gens de lettres, mais il écrivit la lourde "Pucelle," poème épique, et ses vers "martelant le bon sens" écrasèrent sa renommée. Ce fut une des victimes de Boileau, ainsi que Cotin, hôte lui aussi, ainsi que Ménage, de l'Hôtel de Rambouillet. Que faisaient

donc les hôtes de la marquise dans les petites pièces de son hôtel, dans la chambre bleue, et plus tard dans la *loge de Zirphée*, grand cabinet construit mystérieusement par la châtelaine pour surprendre ses invités ? "Vers 1616," dit le bibliophile Jacob, "l'évêque de Luçon, Armand du Plessis, avait soutenu devant un auditoire d'élite une *thèse d'amour*, qui témoigna de son talent dans l'art de bien dire. Bossuet, encore adolescent, y prononça son premier sermon." Fléchier fréquen-

Les
Précieuses.

tait aussi l'hôtel, Corneille y lisait ses tragédies, enfin les écrivains venaient chercher dans une société éclairée l'encouragement qu'ils ne trouvaient point encore ailleurs. La société de M^{me} de Rambouillet exerça de cette manière une influence bienfaisante, elle créa aussi, pour ainsi dire, l'art de la conversation, mais cette conversation, à force de vouloir être raffinée, devint *alambiquée*, quelque peu affectée, et, mal comprise, donna naissance à la langue des "Précieuses Ridicules" et des "Femmes Savantes." Voici la définition que donne l'abbé de Pure des Précieuses: "Ainsi aujourd'hui on appelle les Précieuses certaines personnes du beau sexe qui ont su se tirer du prix commun des autres et qui ont acquis une espèce et un rang tout particulier." Nous comprenons par cette définition qu'une vraie Précieuse, comme Arthénice, pouvait devenir assez facilement une Précieuse ridicule, comme Polyxène. L'Hôtel de Rambouillet fut une école de politesse et d'urbanité, mais on ne peut nier qu'elle ne fût indirectement la cause du pédantisme et de l'affectation qu'attaquèrent si rudement Molière et Boileau. *L'alcôve* et la *ruelle* prirent probablement naissance chez Catherine de Vivonne, parmi ces gens qui dansaient et jouaient aux bouts-rimés, mais qui aussi dissertaient à perdre haleine sur des sujets de galanterie, qui "savaient leur *Amadis* par cœur" et comprenaient admirablement la Carte de Tendre.

Nous voici en présence de M^{me} de Scudéry et de son frère Georges. Avant de faire leur connaissance jetons encore un coup d'œil sur quelques autres personnes distinguées que nous voyons chez l'aimable marquise. D'abord, le grand Condé lui-même,

homme d'esprit et de goût autant que grand guerrier, qui recevait à Chantilly Molière et Tartuffe proscrit, mais avec qui il n'était pas toujours bon de discuter, d'après la remarque de Boileau, citée par Sainte-Beuve: "Dorénavant, je serai toujours de l'avis de Monsieur le Prince, surtout quand il aura tort." Dans le même cabinet que Condé se trouvent Scarron, M^{me} de Sévigné et M^{me} de La Fayette, mais nous retrouverons ailleurs l'époux de M^{lle} d'Aubigné et les deux charmantes amies que nous venons de nommer, revenons à M^{lle} de Scudéry, dont le portrait ne serait pas à sa place hors de l'Hôtel de Rambouillet.

Madeleine de Scudéry naquit en 1607 et mourut en 1701. Pendant cette longue vie elle écrivit ses longs romans qui la rendirent célèbre de son temps et ridicule de nos jours. Si elle M^{lle} de
Scudéry. ne fut pas *la première fille du monde* elle ne mérite pas non plus le ridicule qui s'attache à son nom. Elle représente une époque intéressante de la société française, telle que nous la voyons à l'Hôtel de Rambouillet, et malgré les attaques de Boileau, elle jouit jusqu'à sa mort du respect de ses contemporains. Gomberville avait créé en 1632 par son "Polexandre" le genre des romans à beau langage et représentant les personnages du temps sous des noms empruntés à l'histoire. La Calprenède succéda à Gomberville, et sa "Cléopâtre," en vingt-quatre volumes (1647-48), fit les délices du temps jusqu'à ce que parurent "Artamène ou le Grand Cyrus" (1649-53) et "Clélie, histoire romaine" (1656), en dix volumes chacun. Ces romans de M^{lle} de Scudéry avaient pour héros les contemporains de l'auteur et elle-même se représente

sous le nom de Sapho. Le portrait de celle-ci est légèrement flatté, surtout au point de vue du physique, s'il faut en croire Tallemant des Réaux qui disait d'elle : " C'est une grande personne maigre et noire, et qui a le visage fort long." Son esprit était supérieur à sa beauté et elle donna d'excellents conseils aux femmes à propos de leur éducation. Elle tâcha de faire régner la politesse et le raffinement autour d'elle, mais elle tomba souvent dans l'affectation et la subtilité. Rien n'est

" La Carte
de Tendre." plus curieux que *la Carte de Tendre* que nous trouvons dans "Clélie." Cette géographie de l'amour paraît étrangement déplacée dans le milieu dans lequel elle se trouve, mais elle eut une si grande popularité qu'il faut mentionner le *Lac d'Indifférence*, les *Fleurs Inclination*, *Estime*, *Reconnaissance*, la *Mer Dangereuse* et les villages de *Petits Soins* et autres. M^{lle} de Scudéry brilla longtemps à l'Hôtel de Rambouillet, puis elle eut son propre salon, ses *Samedis*. Elle avait plus de jugement et de talent que son frère Georges, qui prit part à la querelle du "Cid"; à tout prendre, cependant, on est forcé d'arriver à la conclusion que Boileau eut raison d'attaquer "Cyrus" et "Clélie." L'Hôtel de Rambouillet, après la Fronde, n'était plus nécessaire, la marquise avait rempli un rôle important, mais lorsque le goût eut été épuré on oublia la *loge de Zirphée* et les livres de M^{lle} de Scudéry. Le grand Condé et M^{me} de Sévigné avaient lu avec délices "Cyrus" et "Clélie"; ils devaient bientôt les abandonner pour d'autres œuvres d'un génie bien plus grand.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Ce furent les Italiens qui donnèrent aux Français l'idée des Académies littéraires au *xvi*^e siècle, quoiqu'il existât déjà plusieurs académies poétiques, dont la plus célèbre fut celle des Jeux Floraux de Toulouse, fondée au *xiv*^e siècle. Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, établit dans sa maison, en 1605, une académie à laquelle appartenaient Desportes, Régnier, l'historien Dupleix et le grammairien Coëffeteau. Il y eut encore plusieurs autres sociétés littéraires à Paris, mais celle qui devait donner naissance à l'Académie Française fut instituée en 1629. Plusieurs littérateurs formèrent le projet de se réunir pour "conférer ensemble des productions de leur esprit et pour se perfectionner mutuellement." Les plus connus de ces gens de lettres étaient Chapelain, Godeau, le *nain de Julie*, et Conrart, chez qui les réunions avaient lieu. Pendant quatre ans les séances furent secrètes, mais Boisrobert, un des *poètes domestiques* de Richelieu, ayant été admis à une des séances en fut si enchanté qu'il en parla au Cardinal. Celui-ci alors "demanda à M. Boisrobert si ces personnes ne voudraient pas faire un corps et s'assembler régulièrement et sous une autorité publique." Ce désir de Richelieu fut reçu comme un ordre par Conrart et ses amis et ils se mirent à préparer les statuts de la future Académie Française. Les lettres patentes furent signées par le roi, le 2 janvier 1635, et le grand ministre se déclara le protecteur de l'Académie. Plus tard ce rôle fut rempli par le chancelier Séguier, par Colbert et par Louis XIV lui-même, qui donna un domicile au Louvre à la célèbre société

et la combla de faveurs. L'Académie fut vivement critiquée au XVII^e siècle: on l'accusait de vouloir agir en despote sur les écrivains du temps et de s'occuper de discussions oiseuses, et Balzac, nommé un des premiers académiciens, n'accepta jamais l'honneur qu'on lui avait fait. Il y eut aussi des membres nommés à cause de leur rang ou de leur position officielle, mais en général les plus grands écrivains firent partie de l'Académie. Il est vrai que Molière n'en fut pas membre et que l'histoire du quarante et unième fauteuil est intéressante; on ne peut nier, cependant, l'influence qu'exerça l'Académie sur la langue française. Elle comptait Vaugelas parmi ses membres, et elle publia la première édition de son Dictionnaire en 1694, et l'on put voir dès lors que si elle appauvrissait la langue, elle contribuait à lui conserver son cachet de clarté, de force et de concision. De nos jours Alphonse Daudet a pu écrire l'“Immortel,” mais tous les grands écrivains considèrent que devenir membre de l'Académie Française est la consécration de leur génie. Rappelons ici que l'Institut de France est composé de la réunion des cinq académies, l'Académie Française, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, l'Académie des Sciences, l'Académie des Beaux-Arts et l'Académie des Sciences Morales et Politiques.

CHAPITRE II

CORNEILLE ET RACINE

LA tragédie classique était née avec “Cléopâtre” en 1552, mais pendant bien des années elle ne produisit

aucune œuvre de génie, quoiqu'il y eût la plus grande diversité dans les genres et que les règles fussent à peine connues. Nous avons déjà mentionné Garnier et Montchrestien; entre eux et Corneille se trouvent une quantité d'auteurs inférieurs, et nous ne nommerons que ceux qui ont encore un nom, bien que leurs œuvres ne soient plus lues.

Alexandre Hardy imita le drame espagnol et Lope de Vega; il avait "l'instinct dramatique" mais écrivait très mal. Il est vrai qu'il ne prenait pas grand temps pour composer une pièce, puisqu'il en produisit, dit-on, huit cents. Il a de l'action dans ses drames, supprime le chœur et eût pu être le poète national de la France, s'il eût eu du génie. Il écrivit des tragédies, des tragi-comédies et des pastorales.

Théophile est poète, quoique Boileau ait attaqué avec raison son mauvais goût, ses *maniérismes*, qui ne sont cependant que *l'euphuisme* de Lyly, le *cultisme* de Gongora, les *concetti* de Marinò. "Pyrame et Thisbé," œuvre plutôt lyrique que dramatique, oubliée aujourd'hui, fut très populaire du temps de Théophile.

Jean de Schélandre écrivit une œuvre étrange, "Tyr et Sidon," où il ne suit aucune des règles et tâche de ne pas imiter les anciens. Son drame est en deux journées, dix actes et cinq mille vers et il s'y trouve le mélange du sérieux et du comique que devait préconiser plus tard l'école romantique.

Jean de Mairet donna sa première pièce à l'âge de dix-sept ans, et à vingt-cinq ans il produisait "Sopho-

nisbe," dont la date, 1629, est importante par le fait que l'œuvre de Mairet est intéressante et réunit tous les traits essentiels de la tragédie classique. Ces traits, comme M. de Julleville l'exprime si bien, sont: "la noblesse du style, l'exclusion absolue du comique, le raffinement dans l'analyse et l'expression des sentiments, la tendance oratoire dans le langage; la simplification et l'arrangement logique de l'intrigue, la conception abstraite et puissante des caractères." Mairet établit aussi d'une manière permanente les règles des trois unités.

Pierre Corneille naquit à Rouen le 6 juin 1606; son père était maître des eaux et forêts et d'une bonne famille de robe. Il fut élevé au collège des Jésuites à Rouen et étudia plus tard le droit. Il débuta au théâtre en 1629 par "Mélite," une comédie agréable et décente qui eut beaucoup de succès.

Quoiqu'il y eût eu grand progrès dans le style de la comédie au xvi^e siècle, l'intrigue était très compliquée, et en général, très indécente. Corneille, un jeune avocat de vingt-trois ans, demeurant à Rouen, ne connaissant, pour ainsi dire, aucune des règles du drame et guidé uniquement par son génie, écrivit une comédie qui fait époque dans l'histoire de la littérature française. L'œuvre est loin d'être parfaite et le style est parfois ampoulé, mais elle présageait à l'auteur un brillant avenir. Nous donnerons une analyse complète de "Mélite," parce que la pièce est peu lue et mérite d'être connue. L'intrigue est amusante, mais pas très naturelle: Éraste est amoureux de Mélite et demande à son ami Tircis d'écrire pour lui un sonnet d'amour. Tircis

ne croit pas à la beauté merveilleuse de Mélite, et Éraste le présente à sa belle. Ce qui était écrit au livre du Destin devait arriver: Tircis se fait aimer de Mélite et se console de sa perfidie en disant qu'en amour les meilleurs amis ne sont pas obligés de tenir leurs promesses. Éraste, pour se venger, écrit de fausses lettres sous le nom de Mélite à Philandre, l'amoureux de Chloris. Philandre, agréablement flatté, montre les lettres à Tircis, qui croit que Mélite l'a trompé. Ensuite paraît Cliton qui annonce à Éraste que Tircis s'est tué et que Mélite est morte de chagrin. Éraste, accablé de remords, devient fou et s' imagine que le vieux Caron l'attend pour le livrer aux Furies. Dans sa folie il rencontre Philandre et lui dit que c'est lui qui a écrit les lettres, et non Mélite. On découvre alors que Tircis et Mélite ne sont pas morts, et tous se réconcilient, grâce à la vieille nourrice, un personnage indispensable à cette époque, mais que les soubrettes et les valets devaient bientôt remplacer. Tircis épouse Mélite, Éraste, guéri de sa folie, épouse Chloris, et afin que le flambeau de l'hyménée s'allume pour tous, on donne à entendre à Philandre que, s'il veut une femme, il peut épouser la vieille nourrice. A propos de tous ces mariages Corneille dit qu'on ne pouvait les éviter, car la coutume était de marier, à la fin de la pièce, tous les personnages qui avaient paru sur la scène.

Corneille donna ensuite "Clitandre" (1632), dont l'intrigue est un imbroglio, la "Veuve" (1633), la "Galerie du Palais" (1633), la "Suivante" (1634), et la "Place Royale" (1634). De ces cinq pièces la "Veuve" est celle qui a le plus de mérite. Richelieu avait remarqué Corneille dès 1633 et se l'était attaché

comme collaborateur. On sait qu'il donnait des plans à ses poètes et que ceux-ci travaillaient sous sa direction. Cette prétention du grand ministre d'être auteur dramatique et d'écrire en collaboration avec Corneille est réellement étrange, et le joug sembla lourd au jeune poète de Rouen. Aussi saisit-il un prétexte pour s'affranchir et retourna à Rouen en 1635.

“ Médée.” La même année parut “ Médée,” où jaillit la première étincelle du génie tragique de Corneille. Le merveilleux qui se trouve dans la pièce ne convient point au drame, et cette tragédie n'est pas d'une lecture agréable. Corneille étudia vers cette époque le théâtre espagnol et y emprunta en 1636 “ l'Illusion Comique” et le “ Cid.” La première pièce est originale; c'est un mélange du surnaturel, du comique et du tragique, mais elle plaît, grâce au caractère du matamore, le faux chevalier. Le vrai sentiment chevaleresque paraît avec éclat dans le “ Cid,” qui fut accueilli avec un enthousiasme extraordinaire. Le succès de cette tragédie

Corneille et Richelieu. fut si grand que l'ancien collaborateur de Corneille, le grand Cardinal, en fut jaloux et qu'il ordonna à l'Académie Française de faire la critique du drame. Georges de Scudéry, ce bretteur prétentieux, auteur de tragédies absurdes, attaqua Corneille avec violence, et nous regrettons de voir Mairet s'associer aux sentiments de Scudéry. L'Académie rendit justice aux beautés du “ Cid,” mais critiqua la hardiesse du poète, qui n'avait point observé strictement les règles de l'art dramatique. Richelieu, l'auteur, avait poursuivi le “ Cid”; Richelieu, le ministre, anoblit le père de Corneille et donna une pension au poète.

Ce fut en novembre 1636 que fut joué le "Cid." Qui peut lire cette admirable tragédie et ne pas éprouver, comme le disait Corneille lui-même, un certain tremblement qui indique une curiosité merveilleuse? Comme nous nous intéressons à ces deux amants qui ont su sacrifier leur amour à leur devoir, quelle crainte nous éprouvons quand Rodrigue refuse de se défendre contre Don Sanche, et comme nous partageons son enthousiasme quand il apprend que Chimène l'aime encore! Qu'ils paraissent, les Maures, les Navarrais, les Castillans, et tous les vaillants hommes que l'Espagne a nourris; son bras qui a vaincu le comte pour venger un père, sera invincible puisqu'il doit conquérir Chimène. La pièce est tirée de "las Mocedades del Cid" de Guillem de Castro, mais il y a une grande différence entre les deux drames. L'action, dans le drame espagnol, dure trois ans, et la pièce de Guillem de Castro, qui renferme de grandes beautés, est rude et sauvage par endroits. Corneille dut observer, autant que possible, les règles des unités, et elles donnent à son œuvre une force, une concision, qui soutiennent l'intérêt depuis le premier vers jusqu'au dernier. Tous les caractères sont parfaits, excepté celui de l'Infante, qui est inutile. Quant au sujet, qui nous paraît choquant, il faut se rappeler que Corneille ne l'inventa pas, et que dans sa tragédie Rodrigue n'épouse pas Chimène et qu'il n'est que son fiancé.

La pièce commence par une conversation entre Chimène et Elvire, où celle-ci annonce à sa maîtresse que son père consent à son mariage avec Rodrigue. Nous prenons part au bonheur de Chimène, mais

dans la troisième scène la querelle entre Don Diègue et le comte sera un obstacle au mariage de leurs enfants, obstacle qui paraîtra insurmontable après que Rodrigue aura tué le père de Chimène. Nous voyons ici le combat entre l'amour et le devoir que Corneille a exprimé avec tant de charme et de grandeur. Rodrigue a rendu l'honneur à son père, mais il ne veut plus vivre, si Chimène ne l'aime plus. Il va la trouver dans sa maison et lui dit :

“Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne ;
Il demande ma tête, et je te l'abandonne.”

C'est alors que Chimène lui répond :

“Va, je ne te hais point,”

et que commence la complainte des deux amants, admirable “duo d'amour” :

RODRIGUE.

“O miracle d'amour !

CHIMÈNE.

O comble de misères !

RODRIGUE.

Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères !

CHIMÈNE.

Rodrigue, qui l'eût cru . . .

RODRIGUE.

Chimène, qui l'eût dit.

CHIMÈNE.

Que notre heur fût si proche et si tôt se perdît ?

RODRIGUE.

Et que si près du port, contre toute apparence,
Un orage si prompt brisât notre espérance ?”

Corneille n’a jamais exprimé l’amour avec tant de tendresse, il n’a jamais créé une héroïne comme Chimène. Dans “Horace,” nous voyons un amour passionné; dans “Cinna,” Émilie est une *furie*, quoique *adorable*; et dans “Polyeucte,” Pauline nous paraît trop soumise. Le sublime est le trait si connu du génie de Corneille, qu’en parlant du “Cid” nous n’appellerons pas l’attention sur le caractère chevaleresque de la pièce, mais sur les tendres scènes d’amour si rares dans les chefs-d’œuvre du grand poète.

Le roi a ordonné le combat judiciaire, et Don Sanche doit être le champion de Chimène. Rodrigue va encore chez elle et lui annonce qu’il ne se défendra pas contre Don Sanche, car il ne peut vivre et mériter sa haine. La réponse de Chimène est entraînante et passionnée :

“Puisque, pour t’empêcher de courir au trépas,
Ta vie et ton honneur sont de faibles appas,
Si jamais je t’aimai, cher Rodrigue, en revanche,
Défends-toi maintenant pour m’ôter à Don Sanche ;
Combats pour m’affranchir d’une condition
Qui me donne à l’objet de mon aversion.
Te dirai-je encore plus ? Va, songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir, pour m’imposer silence ;
Et si tu sens pour moi ton cœur encore épris,
Sors vainqueur d’un combat dont Chimène est le prix.
Adieu : ce mot lâché me fait rougir de honte.”

Après deux siècles et demi le “Cid” a la même fraîcheur que lorsque Corneille le fit jouer pour la première fois, et la postérité continuera de l’admirer

aussi longtemps qu'on admirera l'amour vrai et l'honneur sans tache.

En 1659 Juanⁱ Bautista Diamante fit paraître, sous le titre de "El Honorador de su Padre" une version du "Cid," et on a voulu prétendre, sans aucune preuve, que Corneille avait copié Diamante.

Les critiques ont exprimé le regret que Corneille ait abandonné les sujets chevaleresques comme le "Cid" pour s'inspirer de l'histoire ancienne. Il est vrai que nous n'avons plus de Chimènes, mais nous avons les deux Horaces, Cinna et Auguste, Pauline et Polyeucte.

En 1640 Corneille fit paraître "Horace" et "Cinna," et "Polyeucte" en 1640 ou, plus probable-

ment, en 1643, trois chefs-d'œuvre. "Horace." "Horace" est basé sur l'histoire du combat entre les Horaces et les Curiaces racontée par Tite-Live. D'après le poète français, Horace a épousé Sabine, sœur des Curiaces, et Curiace est fiancé à Camille, sœur des Horaces. Ces liens de famille rendent le combat encore plus tragique. Le caractère romain est bien dépeint, quand un messager ayant annoncé quels sont les champions choisis par Rome et par Albe, Horace s'écrie :

"Albe vous a nommé, je ne vous connais plus."

Il n'y a plus rien d'humain en lui quand Rome l'appelle. Curiace, au contraire, répond :

"Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue."

Tout le monde connaît la fameuse réponse du vieil Horace à Julie quand il croit que son fils a fui :

JULIE.

“ Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?

LE VIEIL HORACE.

Qu'il mourût,

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,

Rome eût été du moins un peu plus tard sujette ;

Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris,

Et c'était de sa vie un assez digne prix.”

Les imprécations de Camille en apprenant la mort de Curiace sont aussi sublimes que le “ qu'il mourût,” et dans toute la pièce il y a un sentiment de grandeur patriotique à laquelle l'amour est sacrifié. “ Horace ” nous touche moins que le “ Cid,” mais excite la plus haute admiration. “ Cinna ” et “ Polyeucte ” sont les plus parfaites des tragédies de Corneille. Dans “ Cinna ” nous voyons la grandeur de l'empereur romain, et les paroles d'Auguste pardonnant à Cinna sont admirables :

“ Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie,

Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie,

Et, malgré la fureur de ton lâche dessein,

Je te la donne encor comme à mon assassin.”

Nous sommes étonnés, nous qui lisons “ Polyeucte ” avec tant de plaisir, d'apprendre que cette tragédie grandiose ne plut pas à l'Hôtel de Rambouillet et que Voiture fut envoyé à l'auteur pour lui conseiller de ne pas faire jouer sa pièce.

Pauline nous intéresse et nous touche autant que Chimène, quoique son caractère, comme ceux de Sévère et de Polyeucte, soient peut-être supérieurs à l'humanité. Toutes les grandes créations de Corneille sont, d'après La Bruyère, de même que celles d'Eschyle, non comme les hommes sont, mais comme

ils devraient être. C'est le sublime du langage et de la pensée qui fait la beauté du "Cid," d'"Horace," de "Cinna," de "Polyeucte." Dans la plupart des autres ouvrages de Corneille la grandeur de la pensée reste, mais le langage n'est plus en harmonie avec la pensée, et le sublime qui nous touche si profondément dans "Polyeucte," devient ampoulé et presque ridicule dans "Théodore." Nous pouvons avoir une idée du sentiment chrétien qui anime Polyeucte par la réponse qu'il fait à Félix qui tâche de lui persuader de renoncer à son Dieu :

"Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers,
 Sous qui tremblent le ciel, la terre et les enfers;
 Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie,
 Voulut mourir pour nous avec ignominie,
 Et qui, par un effort de cet excès d'amour,
 Veut pour nous en victime être offert chaque jour."

Polyeucte, dans sa foi sublime, dans son désir d'acquiescer la palme du martyr, n'eût en rien d'humain si, en marchant à la mort, il n'eût dit à sa noble femme :

"Chère Pauline, adieu ; conservez ma mémoire."

Il est étrange que l'auteur de "Polyeucte" ait été
 Le aussi l'auteur du "Menteur" (1642), la
 "Menteur." meilleure comédie écrite avant que parût Molière. La pièce est tirée de la "Verdad Sospechosa" de Juan de Alarcon, et elle est vive et intéressante. Ce que nous admirons le plus, cependant, c'est le style brillant et l'adresse de Dorante, le menteur, quand il construit, au moment donné, les contes les plus ingénieux pour se tirer d'embarras. Quoiqu'il soit matamore il n'en est pas moins un homme de courage, et il semble mentir et tromper, non dans un but vil, comme

Tartuffe, mais pour le plaisir de mentir. Le mensonge est un art à ses yeux, et il essaie d'y exceller. Il trompe même son valet, qui lui demande de lui faire savoir par un signe quand, par hasard, il dit la vérité. Il se bat en duel et dit que son adversaire est mort, mais tous les hommes qu'il tue se portent parfaitement, et il combat pendant quatre ans en Allemagne sans avoir jamais quitté sa ville de Poitiers.

Dorante est aussi frivole que le Valère de Regnard, et à part une scène, on peut comparer le "Menteur" aux comédies les plus amusantes et les plus vives du XVIII^e siècle. La "Suite du Menteur" n'eut pas le succès de la première pièce.

Racine écrivit aussi une comédie spirituelle, mais ni les "Plaideurs" ni le "Menteur" n'eussent suffi pour rendre Racine et Corneille illustres. Comme auteurs comiques ils avaient un grand talent, mais c'est comme tragiques qu'ils eurent du génie.

Le génie dont Corneille avait fait preuve dans le "Cid," "Horace," "Cinna" et "Polyeucte" paraît encore; mais moins élevé dans "Pompée" "Rodogune," (1641), beau poème historique plutôt que "Don dramatique; "Rodogune" (1644), dont le "Sanche," cinquième acte est admirable; "Héraclius" (1647), "Don Sanche d'Aragon" (1650), tragi-comédie qui nous rappelle le "Cid" par le caractère chevaleresque et fier du héros; enfin "Nicomède" (1651), drame historique où se trouve Prusias, "vrai personnage de comédie," dit M. de Julleville, "hardiment jeté au milieu du cadre tragique."

La chute de "Pertharite" en 1652 éloigna Corneille de la scène pendant sept ans. Il y reparut avec "Œdipe," qui eut un grand succès, mais qui est une

pièce faible, ainsi que "Sertorius" (1662). Les der-

**Le déclin du
génie de
Corneille.**

nières tragédies du grand poète sont tellement inférieures aux œuvres que nous avons nommées qu'on pourrait à peine croire que Corneille en est l'auteur, si de temps à autre, on n'y reconnaissait quelques vers grandioses et énergiques. La lutte se prolongea avec "Agésilas," "Attila," "Othon," jusqu'en 1674, mais après "Suréna," Corneille abandonna le sceptre de la tragédie à son jeune rival, Racine. Nous pouvons mentionner parmi ses œuvres sa belle traduction de l'"Imitation de Jésus-Christ" et sa gracieuse "Psyché," écrite en collaboration avec Molière.

Corneille fut reçu membre de l'Académie Française en 1647; il fut pauvre toute sa vie et mourut presque dans le dénuement le 1^{er} octobre 1684. Son caractère d'homme fut digne de son génie et il mérita entièrement le nom que lui donna l'histoire, celui de *Grand Corneille*.

Corneille nous présente le sublime porté au plus haut degré; Racine, le pathétique. Les héros de Corneille

**Parallèle
entre Cor-
neille et
Racine.**

nous frappent par leur grandeur imposante, par leurs vices plus qu'humains; les créations de Racine nous charment en étant plus réelles, plus naturelles. Corneille écrivit ses meilleures pièces avant que Louis XIV eût commencé son règne personnel, Racine parut à l'époque la plus brillante du XVII^e siècle. Voilà la grande différence entre les deux poètes. Racine, né en 1639, trouva un auditoire raffiné, et il ne fut pas obligé de frapper l'imagination en mettant sur la scène des héros plus grands que des mortels ordinaires. Il emprunta ses sujets à l'antiquité, mais il fit parler

ses personnages comme parlent toujours les hommes en proie à leurs passions. On dit que dans ses pièces Agamemnon et Pyrrhus sont des courtisans déguisés de Louis, cela est vrai, car étant des humains comme les gentilshommes de Versailles, ils agissent comme des hommes, et non comme des demi-dieux. Les héros de Racine sont, peut-être, excessivement tendres, mais comme le dit Littré avec raison, Louis et sa cour auraient-ils permis à un acteur d'employer les expressions dont se servent Achille et Agamemnon dans l'Iliade? Racine écrivit pour les hommes du XVII^e siècle, mais il a écrit aussi pour les hommes de tous les siècles. Il n'est pas plus grand que Corneille, il est plus harmonieux; son génie s'élève graduellement, est plus uniforme, et nous admirons surtout la perfection de l'ensemble. Il a le goût parfait et rien ne choque dans ses œuvres, qui rappellent la beauté et l'élégance personnelle de l'auteur. Il a le cœur tendre; il ressent l'amour et sait l'exprimer admirablement. Il est cependant satirique et mordant parfois, et sa vivacité l'entraîne à des actes qu'il regrette plus tard. Il est le produit de l'influence religieuse de Port-Royal et de l'influence élégante de la cour. Le roi l'aimait beaucoup, le garda dans son intimité et le fit son historiographe avec Boileau. Racine semble compléter Corneille; celui-ci est parfois rude dans sa grandeur, celui-là nous présente une analyse raffinée des passions humaines. Les héros dans Corneille sont généralement supérieurs aux héroïnes; Racine a produit des caractères féminins charmants et poétiques, tels qu'Andromaque, Monime, Bérénice, Iphigénie et Esther, et il nous a donné aussi ces femmes énergiques et passionnées, Hermione, Roxane, Phèdre et Athalie.

Les critiques de Racine ont dit qu'il était un grand poète lyrique et non un auteur dramatique. Il est

Le génie de Racine tra-
gique autant
que lyrique.

vrai que ses vers sont parfaits et que, pour rencontrer de la poésie comme la sienne, il faut attendre Lamartine, Hugo et Musset, mais peut-on dire que l'action

dramatique fait défaut quand les personnages placés sur la scène représentent fidèlement toutes les passions humaines? Andromaque n'est-elle pas réelle quand, parlant de son fils, elle dit à Pyrrhus :

“ Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils,
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie,
J'allais, seigneur, pleurer un moment avec lui :
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui ! ”

Et encore, quand le roi menace de tuer son fils, elle s'écrie :

“ Hélas ! il mourra donc ! Il n'a pour sa défense
Que les pleurs de sa mère et que son innocence. ”

Clytemnestre n'est-elle pas dramatique, quand elle reproche à Agamemnon sa perfidie et quand, dans son désespoir, elle dit en parlant de sa fille :

“ Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée !
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avait semés ! ”

Néron n'est-il pas dramatique quand il ordonne la mort de Britannicus, et quand il nous donne à entendre qu'un jour il tuera sa mère ?

Phèdre n'est-elle pas un caractère éminemment tragique par sa passion coupable mais irrésistible

pour Hippolyte, et Athalie, racontant son songe ou entrant dans le temple, ne nous impressionne-t-elle pas par son caractère fatal ? Nous pourrions donner bien d'autres exemples de la force dramatique de Racine, mais voyons quelle fut sa vie.

Jean Racine naquit à la Ferté-Milon le 21 décembre 1639, et fut orphelin de bonne heure. Il suivit d'abord les cours du collège de la ville de Vie de Beauvais, puis en 1655 il alla à la célèbre Racine. école de Port-Royal des Champs, où il fut traité avec tendresse. Il y fit de fortes études classiques et lut avec délices les tragiques grecs. Un de ses livres de prédilection était "Theagène et Chariclée," qu'il apprit par cœur. Il fit son cours de rhétorique au collège d'Harcourt à Paris, et composa en 1660 son épithalame, la "Nymphé de la Seine," à l'occasion du mariage du roi, et Chapelain, l'oracle littéraire de l'époque, lui fit obtenir une bourse de cent louis. Il alla ensuite pendant quelque temps à Uzès, chez un de ses oncles, avec l'espoir d'obtenir un bénéfice, qu'il eut, en effet, plus tard.

Nous avons vu que Corneille écrivit plusieurs comédies et une tragédie avant de produire le "Cid." Racine écrivit deux tragédies inférieures avant "Andromaque." En 1664, il fit jouer la "Thébaïde, ou les Frères Ennemis," et en 1665 "Alexandre." Il avait donné cette dernière pièce à la troupe de Molière, mais la porta aussi à l'Hôtel de Bourgogne, ce qui blessa beaucoup Molière. Ses amis, les jansénistes de Port-Royal, ayant attaqué le spectacle, il leur répondit avec une vivacité qu'il regretta dans la suite.

"Les Frères Ennemis" et "Alexandre" n'ont pas

grand mérite, et l'auteur tâche d'imiter Corneille. Racine, cependant, eut bientôt Boileau pour guide et "Andromaque" parut en 1667. Cette date est mémorable dans l'histoire littéraire car, à partir de ce moment, Racine ne produira rien d'inférieur. La pièce fut attaquée avec violence et l'auteur répondit de même à ses critiques. Les amis de Corneille eurent de la peine à reconnaître le génie de son rival, ainsi que le témoigne la remarque de Saint-Evremond: "Il ne s'en faut presque rien qu'il n'y ait du grand."

Nous pouvons diviser les pièces de Racine en trois classes: sujets grecs, "Andromaque," "Iphigénie" et

Les pièces
de Racine
divisées en
trois classes.

"Phèdre;" sujets historiques, "Britannicus," "Bérénice," "Bajazet" et "Mithridate;" sujets religieux, "Esther" et "Athalie." Pour bien comprendre les pièces tirées des sujets grecs il faut les comparer aux tragédies grecques qui y correspondent. Racine étudia de préférence Euripide, dont le génie plus humain, plus simple, plus tendre que celui d'Eschyle et de Sophocle se rapprochait davantage du sien. Il n'emprunta cependant à Euripide dans "Andromaque" que

"Andromaque." le titre de la tragédie; l'intrigue des deux pièces est toute différente; dans celle d'Euripide, c'est Molossus, fils de Pyrrhus et d'Andromaque captive, qu'Hermione veut mettre à mort, et qu'en l'absence de Pyrrhus, sauve Pélée, père d'Achille. Dans la pièce de Racine, c'est Pyrrhus, qui menace Astyanax, fils d'Hector, pour forcer sa mère Andromaque à l'épouser. La jalousie d'Hermione n'est plus, comme dans Euripide, celle d'une reine offensée, mais elle est celle d'une femme qui

aime. Tous les personnages dans l' "Andromaque" française nous intéressent, même Pyrrhus, malgré ses hésitations, et l'harmonie enchanteresse du style n'exclut pas l'énergie. On a comparé au "qu'il mourût" du vieil Horace l'exclamation d'Hermione :

"Pourquoi l'assassiner ? qu'a-t-il fait ? à quel titre ?
Qui te l'a dit ? "

Admironons aussi les paroles d'Oreste désespéré :

"Eh bien ! filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes ?
Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ? "

"Les Plaideurs" (1668) est une spirituelle comédie, imitée des "Guêpes" d'Aristophane. Racine, prieur d'Épinay, avait voulu se venger "Les des juges qui venaient de lui faire per- Plaideurs." dre son bénéfice ecclésiastique. Ce que dit Petit Jean : "Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement," et le "passons au déluge," sont devenus des proverbes.

"Britannicus" (1669) est un beau tableau historique. Claude est mort et Néron règne, quoique Britannicus, le fils de l'empereur, soit vivant. "Britanni- Nous voyons Néron entrant dans la car- cus." rière du crime et se préparant à être le monstre qu'il sera plus tard. Nareisse, l'affranchi, le conduit graduellement à l'abîme, et Burrhus tâche de le retenir. Agrippine, elle-même, sent qu'elle est abandonnée par son fils et elle parle à l'empereur ; elle lui dit tout ce qu'elle a fait pour lui et, cependant, qu'il la traite en ennemie. Le perfide Néron paraît regretter sa conduite et promet à Agrippine de se réconcilier avec Britannicus et de lui rendre sa fiancée, Junie.

Il a, cependant, résolu la mort de Britannicus. Celui-ci se rend à un festin donné par Néron ; il croit à la générosité de son frère et il quitte Junie avec l'espoir de l'épouser bientôt. Un moment après Burrhus raconte à Agrippine et à Junie la mort de Britannicus :

“ Cependant sur son lit il (Néron) demeure penché ;
D'aucun étonnement il ne paraît touché :
Ce mal dont vous craignez, dit-il, la violence,
A souvent sans péril attaqué son enfance.
Narcisse veut en vain affecter quelque ennui,
Et sa perfide joie éclate malgré lui.”

En 1670, à la cour de France, la vraie reine n'était pas la timide et douce Marie-Thérèse d'Autriche, “ Bérénice.” mais la brillante Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans. Elle donna le sujet d'une tragédie aux deux rivaux, Corneille et Racine, et choisit l'histoire de Titus, qui, tout en aimant Bérénice, la renvoya pour obéir aux lois de Rome. Titus “ *reginam Berenicem*,” dit Suétone, “ *statim ab Urbe dimisit invitum invitam*.” Le sujet ne convenait pas au génie de Corneille, mais Racine sut en tirer une pièce charmante et pathétique. Il lui fallut presque tout inventer, car la Bérénice de l'histoire, veuve déjà de trois maris et âgée de cinquante ans, n'était guère un personnage poétique.

“ Bajazet ” (1672) est la plus faible des tragédies de Racine, quoique Roxane soit un caractère noble et fier. Dans “ Mithridate ” (1673), nous et “ Mithridate.” admirons la grandeur, la haine du célèbre roi de Pont, et surtout Monime, une des plus gracieuses, des plus pures, des plus touchantes créations de Racine.

“Iphigénie” (1674) nous ramène aux sujets grecs et nous éprouvons pour la fille d’Agamemnon la même sympathie que pour la veuve “Iphigénie.” d’Hector; nous admirons le courage et la passion d’Achille et nous plaignons le roi des rois qui, malgré sa puissance, ne peut sauver la douce Iphigénie. Dans la pièce d’Euripide Achille n’aime pas Iphigénie, et ce n’est que par pitié qu’il veut la défendre. Dans la tragédie grecque la fille d’Agamemnon, après avoir exprimé quelques regrets de quitter la vie, se soumet par patriotisme, tandis que dans la tragédie française elle est une victime obéissante et ne veut survivre, puisqu’elle a perdu l’amour d’Achille. Racine n’adopta pas le dénouement de la légende grecque et il lui fallut créer le personnage d’Eriphile pour que Calchas pût sacrifier une fille du sang des Atrides. “Iphigénie” est un chef-d’œuvre, mais la plupart des critiques trouvent que le génie de Racine s’éleva encore plus haut dans “Phèdre,” en 1677.

Racine imita l’“Hippolyte” d’Euripide et un peu celle de Sénèque. Voyons en quoi la pièce française diffère de la pièce grecque. Dans Euripide nous voyons Hippolyte négliger “Phèdre.” complètement Vénus et se consacrer entièrement à Diane. Vénus jalouse inspire à Phèdre un amour coupable pour le fils de Thésée, amour qu’elle ne peut cacher à sa nourrice. Celle-ci fait jurer à Hippolyte qu’il ne révélera jamais ce qu’elle va lui dire et elle lui annonce la passion de Phèdre. Hippolyte est indigné, mais lorsque son père revient il ne lui parle pas de Phèdre. La reine craignant, cependant, d’être déshonorée se tue, après avoir écrit une lettre où

elle accuse Hippolyte. Thésée voit la lettre dans la main de Phèdre, la lit et maudit son fils, dont Neptune cause la mort. Avant qu'Hippolyte expire Diane raconte à Thésée la cause de la mort de Phèdre et nous assistons à une touchante conversation entre la déesse, Thésée et Hippolyte. Le malheureux jeune homme se plaint de son triste sort, et Diane le console; il pardonne alors à son père et meurt. Il règne dans la tragédie grecque une charmante simplicité. Dans Sénèque, Phèdre est entièrement livrée à son amour et perd toute modestie. Racine rend Phèdre moins coupable que dans Euripide et dans Sénèque, car lorsqu'elle fait l'avou de son amour elle croit Thésée mort, et c'est Œnone qui dénonce Hippolyte à son père. Racine ne nous montre pas Hippolyte insensible à l'amour et il a créé la gracieuse Aricie. Le poète français doit beaucoup au grand tragique grec, mais il écrivit une œuvre que n'eût pas désavouée Euripide lui-même et qui nous charme autant par l'harmonie du style que par la grandeur des personnages. Les ennemis de Racine, cependant, montèrent contre lui une cabale à laquelle prirent part M^{me} Deshoulières, le poète des *Bergeries*, la duchesse de Bouillon et son frère, le duc de Nevers. Les deux derniers engagèrent l'obscur Pradon à écrire une "Phèdre," louèrent pendant six jours les deux salles de spectacle où l'on jouait la pièce de Racine et celle de Pradon, et firent tomber le chef-d'œuvre du rival de Corneille.

Racine, attristé par cette injustice et tourmenté par les scrupules religieux, abandonna le théâtre, dans la plénitude de son génie, malgré les encouragements de Boileau, et ne revint à scène qu'après douze

ans d'absence. Il se maria pendant ce temps, revint à ses amis, les jansénistes, et s'occupa avec zèle de sa charge d'historiographe.

Racine
abandonne
le théâtre.

Ce fut M^{me} de Maintenon qui le ramena au théâtre en lui demandant d'écrire une tragédie pour les jeunes filles de l'école de Saint-Cyr. Le poète obéit et écrivit " Esther " en 1689 et " Athalie " en 1691. Dans ces deux ouvrages le poète a abandonné l'antiquité classique, et inspiré par sa piété, a emprunté ses sujets à l'histoire sainte. Il semble que le génie de Racine ait grandi pendant ces douze ans d'inaction; ses vers sont réellement admirables d'harmonie et de simplicité et ses chœurs le placent bien au-dessus de tous les poètes lyriques de son siècle et du suivant.

" Esther " est en trois actes, et eut le plus grand succès. Par les vers qui suivent nous pouvons avoir une idée de la nouvelle manière de Racine après son retour au théâtre:

" Esther."

" Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Éternel est son nom; le monde est son ouvrage;
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égaux lois,
Et du haut de son trône interroge les rois;
Des plus fermes États la chute épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable."

" Athalie " ne fut pas jouée en public et passa inaperçue; c'est cependant une des plus belles tragédies qu'il y ait en français. Les caractères sont si naturels, les vers si coulants qu'on n'appré-

cie pas immédiatement l'art du poète. Qu'y a-t-il
 " *Athalie*," de plus sublime que le rêve d'*Athalie*,
 de plus touchant que l'innocence de
 Joas et sa confiance en Dieu, quand il dit :

" Dieu laissa-t il jamais ses enfants au besoin ?
 Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
 Et sa bonté s'étend sur toute la nature."

Dans "*Athalie*" nous ne trouvons point un mot d'amour; Racine s'était inspiré de quelque chose de plus grand, de la religion, et le sort de la cruelle reine nous impressionne plus que le malheur des plus parfaits amants. Racine avait été reçu à l'Académie en 1673, et sa gloire était grande, même après la chute de "*Phèdre*." Il eut le malheur d'offenser le roi par un mémoire politique qui tomba sous les yeux de Louis XIV, et fut très malheureux de sa demi-disgrâce. Il mourut le 21 avril 1699, laissant un nom qu'on ne peut comparer qu'à celui de Corneille.

Des contemporains de Corneille le meilleur est sans contredit Rotrou (1609-1650). Il est inégal
 Rotrou. mais il y a du génie dans plusieurs de
 ses pièces, telles que "*Saint Genest*" (1646) que l'on peut comparer à "*Polyeucte*," "*Don Bernard de Cabrère*" (1647), touchante tragi-comédie, et "*Venceslas*" (1647), œuvre forte et héroïque.

Des contemporains de Racine les meilleurs sont
 Thomas Corneille (1625-1709) et Quinault
 Thomas Corneille. (1635-1688). Le frère cadet du grand
 Corneille ne manquait pas de mérite et il
 jouit de son vivant d'une grande popularité. On
 peut citer deux de ses tragédies, "*Ariane*" (1672) et

“le Comte d’Essex” (1678). Il mit aussi en vers, sous le nom de “Festin de Pierre,” le “Don Juan” de Molière. Quinault est une des *victimes* de Boileau, mais on s’accorde aujourd’hui à lui reconnaître beaucoup de talent dans l’opéra. Ses vers sont harmonieux et gracieux.

CHAPITRE III

MOLIÈRE ET LE THÉÂTRE SOUS LOUIS XIV

Nous voici arrivés au plus grand nom dans l’histoire de la littérature française, Molière, l’homme que toutes les nations reconnaissent pour le plus grand comique que le monde ait vu.

Jean-Baptiste Poquelin naquit à Paris, le 14 janvier 1622. Son père était tapissier valet de chambre du roi, et était un riche bourgeois ainsi que son grand-père maternel, Louis de Cressé. Il ne faut pas attacher à la charge que remplissait le père de Molière l’idée d’infériorité que nous nous en faisons aujourd’hui, car il faut se rappeler que les plus grands seigneurs se considéraient honorés de rendre au roi des services intimes.

Vie de
Molière.

Jean-Baptiste Poquelin entra au collège de Clermont dirigé par les jésuites et eut pour condisciples le prince de Conti, Bernier, le voyageur, et Chapelle, le poète. Il étudia ensuite la philosophie sous le célèbre Gassendi et reçut une très bonne éducation.

Malgré l’esprit satirique du peuple français, que

nous voyons dès le commencement de leur littérature, dans les fableaux, le “Roman de Renard,” et les farces, il n’y avait eu, avant Molière, aucune comédie de grand mérite, si nous en exceptons “l’Avocat Pathelin” et le “Menteur.” Les Français admiraient à l’Hôtel de Bourgogne les chefs-d’œuvre tragiques de Corneille, et se contentaient, quant à la comédie, des farces grossières de Turlupin, de Gautier-Garguille et de Gros Guillaume. C’est Molière qui créa le haut comique et sut mettre à nu le cœur humain. Il semble qu’il ait été poussée vers le théâtre par une force irrésistible: vers l’âge de vingt ans il est valet de chambre de Louis XIII, puis il étudie le droit; enfin nous le voyons mettre de côté son nom de Poquelin, prendre celui de Molière, et se faire acteur. Il devint en 1645 directeur d’une troupe de théâtre appelée l’“Illustre Théâtre,” et alla jouer dans les provinces. Pendant douze ans il jona dans les principales villes, et devint le *contemplateur*. A Pézénas on montre, dit-on, le fauteuil où il s’asseyait dans une boutique de barbier pour observer et étudier les hommes. Ayant eu du succès dans les provinces, la troupe de Molière revint à Paris et eut le grand honneur d’être adoptée par Monsieur, frère du roi, et de devenir ses comédiens. Ils jouèrent devant Louis XIV le “Nicomède” de Corneille et une petite farce de Molière, le “Docteur Amoureux.” Ils eurent encore plus de succès avec l’“Étourdi” et le “Dépit Amoureux,” deux comédies de leur chef qu’ils avaient déjà représentées, la première à Lyon en 1653, la seconde à Béziers en 1656. L’intrigue de ces deux pièces est très compliquée et nous voyons que Molière doit encore beaucoup à ses modèles italiens et espagnols. Il

est vrai que ce grand écrivain emprunta quelquefois ses sujets et quelques caractères de Plaute et de Térence, des Espagnols et des Italiens, mais c'est à Dieu seul qu'il doit cette sage et profonde philosophie, ces yeux qui voient tous les mobiles qui font agir l'homme, qui aperçoivent toutes les pulsations du cœur humain. Il apprit à connaître l'homme, et quoiqu'il fût bon et généreux toute sa vie, sur ses traits intelligents et expressifs se voit un sourire mélancolique et ironique. Le grand philosophe ne connaissait que trop bien les vices de l'humanité. Il avait souffert : trompé par sa femme, conspué par les hommes à l'esprit petit et étroit et dont le seule mérite était de posséder un vain titre, attaqué par les hypocrites, calomnié par ses rivaux et envié, il continua hardiment sa tâche. Ce ne fut ni Plaute, ni Térence, ni la comédie italienne, qui lui enseignèrent à flageller impitoyablement le *marquis* ridicule et les hommes vicieux, à enlever d'une main intrépide le masque de piété du visage du faux dévot, et aussi à placer devant nous sur la scène les caractères les plus charmants. L'« Étourdi » et le « Dépit Amoureux » sont imités de l'italien, mais on y voit déjà le génie de Molière, et il n'y a rien de plus tendre et de plus comique que les querelles de Lucie et d'Éraste et de Marinette et de Gros-René dans le « Dépit Amoureux. »

Le génie de
Molière.

C'est réellement en 1659 que Molière commença sa glorieuse carrière, lorsque parurent les « Précieuses Ridicules. » Ayant appelé l'attention, comme nous l'avons fait, sur les précieuses de l'Hôtel de Rambouillet, il est bon de donner une idée de la pièce de Molière,

Les « Précieuses
Ridicules »

Cathos et Madelon, la nièce et la fille d'un bon bourgeois appelé Gorgibus, ont pris les noms de Polixène et d'Aminthe, et ont repoussé leurs prétendants, La Grange et Du Croisy, parce qu'ils ne sont suffisamment beaux-esprits et sont assez peu poétiques pour vouloir se marier avant d'avoir exploré pendant plusieurs mois le pays de "Tendre." La Grange et Du Croisy veulent se venger et envoient leurs valets habillés en gentilshommes faire la cour aux deux pédantes. La conversation du marquis de Mascarille et du vicomte de Jodelet est des plus amusantes et correspond à celle de Polixène et d'Aminthe, qui appellent un valet, un *nécessaire*, un miroir, le *conseiller des grâces*, et un fauteuil les *commodités de la conversation*. Pendant que le marquis et le vicomte font les galants près de Cathos et de Madelon leurs maîtres arrivent et les chassent à grands coups de bâton, laissant les deux précieuses ébahies et confuses.

Molière, encouragé par le succès des "Précieuses Ridicules," donna en 1660 "Sganarelle," pièce d'un comique amusant, mais grossier. En 1661 il écrivit "Don Garcie de Navarre," ouvrage inférieur, et la même année, il produisit les "Fâcheux," comédie à tiroirs, où les différentes espèces de fâcheux défilent devant nous sur la scène. Faisons remarquer ici que les "Fâcheux" furent joués au château de Vaux, où Fouquet, le surintendant, ne se doutant pas de sa chute prochaine, recevait Louis XIV avec une splendeur vraiment royale.

En 1661 parut aussi l'"École des Maris," la première comédie de caractère en vers de Molière, et en 1662 l'"École des Femmes." Arnolphe ressemble beaucoup à Sganarelle, de l'"École des Maris," et

a gardé loin du monde et dans l'ignorance de toutes les choses du monde, une jeune fille qu'il veut épouser. Le caractère d'Agnès est charmant; elle est d'une parfaite innocence et écoute avec une amusante docilité les ridicules maximes de son tuteur sur le mariage. Néanmoins, ayant aperçu Éraste, en l'absence d'Arnolphe, elle le reçoit chez elle, et quoiqu'elle raconte toute l'histoire à son tuteur, son innocence ne l'empêche pas de correspondre avec Horace en prétendant lui lancer des pierres. Horace raconte à Arnolphe son amour pour Agnès, ne le reconnaissant pas sous son nom de la Souche, et celui-ci tâche en vain de déjouer les projets de son rival. L' "École des Femmes" créa à Molière une foule d'ennemis, et comme il avait parlé des flammes de l'enfer, il fut accusé, dès ce moment, d'attaquer la religion. L'indignation des superstitieux et des hypocrites fut très grande et augmenta encore quand parurent le "Tartuffe" et le "Festin de Pierre." Molière, soutenu par le roi, répondit de la manière la plus efficace aux critiques de ses ennemis. Il joua devant la cour la "Critique de l'École des Femmes" et l' "Impromptu de Versailles." Dans la première pièce il réfuta toutes les critiques, et dans la seconde il parut sur la scène sous son propre nom et se moqua sans pitié de quelques comédiens de l'Hôtel de Bourgogne et de quelques misérables écrivains.

Ce fut en 1662, l'année de l' "École des Femmes," que Molière épousa Armande Bérart, qui n'avait que dix-sept ans. La postérité ne pardonne pas à cette femme les chagrins qu'elle causa au grand comique. Le "Mariage Forcé"

L' "École
des
Femmes."

Mariage de
Molière.

(1664) est une amusante comédie, où Sganarelle, qui a cinquante-deux ans, est fiancé à Dorimène, jeune coquette. Il est, cependant, comme l'amurge et se demande s'il devrait se marier. Il consulte d'abord son ami Geronimo, ensuite les deux philosophes, Panerace et Marphurius, et l'auteur critique avec beaucoup d'esprit les écoles de philosophie de son temps. Marphurius prétend que rien n'est certain en ce monde et que nous devons dire: "il semble, il paraît." Sganarelle, impatienté, le bâtonne et dit au philosophe: "Il faut douter de toutes choses, et vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai battu."

On dit que l'original de Sganarelle fut le chevalier de Grammont, à qui il arriva une aventure du même genre que dans le "Mariage Forcé."

La faveur dont jouissait Molière près de Louis XIV était très grande. Ne lui reprochons donc pas ses pièces légères et bouffonnes, ses pièces écrites par ordre du roi; en plaisant au maître il recevait son appui lorsqu'il voulait faire jouer une pièce comme

Anecdote
de *l'en cas*
de nuit.

"Tartuffe." Il ne faut pas, cependant, exagérer l'intimité de Molière avec Louis XIV et croire à l'histoire de *l'en cas de nuit*, de ce poulet que le roi aurait invité le comédien à manger avec lui. M. Despois, dans son livre, le "Théâtre sous Louis XIV," a prouvé que l'anecdote de *l'en cas de nuit* n'est qu'une légende. Nous ne dirons rien de la

"Don Juan,
ou le Festin
de Pierre." "Princesse d'Élide" (1664), comédie ballet, et nous nommerons seulement "Don Juan, ou le Festin de Pierre" (1665), œuvre

forte et pleine d'indépendance d'esprit, mais dont le sujet, tiré du "Combibado de Pietra" de Tirso de Molina, est assez grossier, et la fin trop fantastique. Don Juan, son valet, et M. Dimanche sont des caractères bien vivants.

"Mélicerte" (1666), et la "Pastorale-Comique" (1666) sont deux pièces inachevées, écrites pour les plaisirs de la cour, et le "Sicilien, ou l'Amour Peintre," est une gracieuse petite pièce en un acte.

Lorsqu'en 1664 Molière écrivit "Tartuffe" et fit jouer les trois premiers actes dans les fêtes de Versailles, tous les hypocrites en France s'élevèrent contre l'homme qui avait osé "Tartuffe." les démasquer et montrer l'odieux de leur fausse piété. Quelques vrais dévots se joignirent aux tartuffes et le scandale fut si grand que la pièce fut interdite. Bourdaloue, le grand orateur de la chaire, fulmina contre l'ouvrage, ainsi que l'archevêque de Paris, et le roi, malgré son amitié pour Molière, ne put résister à une telle opposition. Quoique "Tartuffe" fût joué une fois en public, en 1667, l'interdiction ne fut levée qu'en 1669 et le chef-d'œuvre de l'art comique put être joué librement après quatre ans d'efforts constants de la part de Molière. La pièce, cependant, avait été représentée plusieurs fois dans l'intervalle chez les particuliers, entre autres chez le grand Condé. Louis XIV mérite les remerciements de la postérité pour avoir permis de jouer "Tartuffe;" il n'était pas encore l'homme de la Révocation de l'Édit de Nantes.

Le "Tartuffe" est l'histoire d'un misérable qui, sous le manteau de la religion, s'est glissé dans la famille d'Orgon, et par sa piété feinte a captivé son

hôte si complètement que celui-ci lui sacrifierait volontiers toute sa famille. Orgon chasse son propre fils de sa maison parce qu'il a maltraité Tartuffe et veut marier son ami à sa fille Mariane, quoiqu'elle déteste l'hypocrite et aime Valère. Cette scène est admirable et pleine de gaieté, où Orgon, rentrant chez lui, s'informe de Tartuffe et, apprenant qu'il a mangé deux perdrix, bu quatre verres de vin et bien dormi, s'écrie, "le pauvre homme," et ne veut entendre rien de ce qu'on lui dit de sa famille. Il devait bientôt être détrompé: Tartuffe aime Elmire, la femme d'Orgon, et elle imagine un stratagème pour faire connaître à son mari la scélératesse de son favori. Elle donne un rendez-vous à Tartuffe et cache Orgon sous une table. La dupe est alors convaincue de l'hypocrisie de son protégé, mais sa mère, M^{me} Pernelle, ne veut pas le croire, et c'est alors qu'il dit ces lignes si souvent citées:

" Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
Ce qu'on appelle vu."

Tartuffe, chassé de la maison, se prévaut d'une donation qu'Orgon lui a faite de sa propriété, et de la manière la plus sainte et pour le plus grand bien de son bienfaiteur et de sa famille, il est sur le point de les déposséder de tout ce qu'ils ont, quand le roi annule l'acte de donation, et le misérable est conduit en prison.

C'est en lisant "Tartuffe" que nous voyons quel grand philosophe fut ce fils d'un valet de chambre, ce comédien, *ce Molière*. Il a en lui les traits de Rabelais et de Montaigne agrandis par sa puissante individualité, par son génie, le plus vaste, nous le répé-

tons, que nous puissions rencontrer dans l'histoire littéraire de la France. Louis XIV demanda un jour à Boileau quel était l'homme le plus *rare* de son règne, et le satirique répondit : "Sire, c'est Molière." "Je ne le croyais pas, dit le roi, mais vous vous y connaissez mieux que moi."

Lisons le "Misanthrope" et voyons si Boileau avait raison. Alceste est un honnête homme, mais il déteste la flatterie et croit que la politesse du *Le "Misanthrope."* monde ne consiste qu'en un tissu de mensonges. Oronte vient lui lire un sonnet que Philinte trouve très beau, mais Alceste offense l'auteur en lui disant que son sonnet ne vaut rien et lui citant, comme étant bien supérieure, une vieille ballade du temps de Henri IV. Il se fait des ennemis de tout le monde par sa brusque franchise et cherche querelle à Célimène, sa fiancée, à cause de sa coquetterie. Cette comédie est un tableau parfait des courtisans et des personnes du grand monde au XVII^e siècle. C'est, peut-être, la seule pièce de Molière où il ait laissé percer sa personnalité. On peut le reconnaître en certain traits d'Alceste, dont l'original fut, dit-on, le marquis de Montausier, le mari de Julie d'Angennes, et sa femme Armande Béjart, en la coquette Célimène. Comme cette scène est comique et vraie lorsque Célimène dit en parlant de la vieille prude Arsinoé :

" Enfin, je n'ai rien vu de si sot à mon gré ;
Elle est impertinente au suprême degré,
Et "

(Arsinoé paraît.)

CÉLIMÈNE.

" Ah! quel heureux sort en ce lieu vous amène?
Madame, sans mentir, j'étais de vous en peine."

Dans le "Misanthrope," Alceste est puni, et il s'écrie :

"Trahi de toutes parts accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices,
Et chercher sur la terre un endroit écarté,
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté."

L'homme d'honneur, misanthrope, est puni, et avec raison, car on ne peut rompre en visière avec la société. On sait que Fabre d'Églantine, dans son "Philinte de Molière," a voulu montrer que l'égoïste, c'est l'optimiste, et non le misanthrope.

Le "Tartuffe" et le "Misanthrope" sont des comédies de l'ordre le plus élevé, ensuite viennent l'"Avare," le "Bourgeois Gentilhomme" et les "Femmes Savantes."

Dans l'"Avare" (1667), Molière attaque le plus méprisable de tous les vices, l'avarice, et le nom *Harpagon* indique l'avare le plus sordide, de même que *Tartuffe* indique l'hypocrite le plus vil. Harpagon ne connaît rien que l'argent, et en conséquence, il est méprisé de ses enfants. Il veut épouser Mariane qui est aimée de son fils Cléante, et il veut donner sa fille Élise à Anselme. Valère, qui aime Élise, se fait passer pour un intendant et vient demeurer chez Harpagon. Il enchante celui-ci en lui citant la maxime latine, "*ede ut vivas, ne vivas ut edas*," et Harpagon veut faire graver ces mots en lettres d'or sur la cheminée de sa salle à manger. Les différentes scènes, où est dépeinte l'avarice du vieillard, sont burlesques, mais essentiellement vraies. Il avait caché un trésor dans son jardin, mais La Flèche, le valet de son fils, enlève la cassette, et Harpagon au désespoir, veut faire pendre

tout le monde et se pendre ensuite, s'il ne retrouve pas sa chère cassette. La scène où maître Jacques dit à Harpagon ce qu'on pense de lui, est excellente, et nous rappelle celle de Gil Blas et de l'évêque. Molière tira l' "Avare" de plusieurs sources, mais principalement de Plaute. La grande différence entre l' "Aulularia" de Plaute et la pièce de Molière est que, dans la première, Euclion ne devient avare qu'après avoir trouvé une marmite pleine d'or. Harpagon, avare de tempérament, est bien plus odieux, et l'on comprend, sans l'excuser, le manque de respect de ses enfants. Le père avait donné l'exemple de la bassesse.

Molière joua le "Bourgeois Gentilhomme" à Chambord en 1670, devant le roi. Monsieur Jourdain est une heureuse et amusante personnification de la vanité de l'homme d'une classe inférieure qui veut devenir gentilhomme, quand son éducation, ses manières, ses idées même s'y opposent. Il fréquente la noblesse, il faut qu'il sache la musique, la danse, l'escrime, la philosophie. Que cette scène est d'une franche gaieté où M. Jourdain apprend qu'il fait de la prose sans s'en douter. "Quoi," dit-il, "quand je dis à Nicole, apportez-moi mes pantoufles et me donnez mon bonnet de nuit, c'est de la prose!" Il apprend alors à prononcer les *o*, les *u*, et va tout de suite faire part de son savoir à sa femme et à sa servante. Celles-ci se moquent de sa folie et déplorent sa simplicité. Il est volé par un marquis, Dorante, qui fête sa Dorimène aux dépens du crédule bourgeois, et il faut que Cléonte, amoureux de sa fille, le trompe en se faisant passer pour le fils du Grand Turc et en lui conférant le titre de Mama-

Le "Bourgeois Gentilhomme."

mouchi, pour qu'il consente à lui donner sa fille. Faisons ressortir l'idée philosophique qui perce à travers cette gaieté si gauloise du "Bourgeois Gentilhomme." Molière donna la scène ridicule du Mamamouchi pour amuser son public, mais il ne perdit pas de vue le but qu'il s'était proposé, c'est-à-dire, d'être réformateur de la société. Quelque absurdes que nous paraissent les fantaisies de M. Jourdain, ce bourgeois est, cependant, plus honorable, plus estimable, que le marquis Dorante. L'un est un fou, l'autre est un misérable. Le comique donne une leçon aux bourgeois enrichis, mais en même temps il soufflette l'homme de qualité qui trafique de son titre et de ses manières de cour. La meilleure preuve de l'influence qu'a exercée Molière, d'après Sainte-Beuve, c'est que Napoléon, en se faisant une cour, créa des comtes, des ducs, mais recula devant le titre de marquis. Faire un marquis, eût été créer un Dorante, l'empereur ne l'osa point. M. Jourdain, tout fou qu'il était, aurait pu dire comme Sganarelle dans "l'Amour Médecin," cette phrase éternellement vraie: "Vous êtes orfèvre, monsieur Josse." Les Sganarelle, M. de Pourceaugnac, M. Jourdain, sont de la même famille. Leur comique n'est pas aussi élevé que celui de Tartuffe, d'Alceste, de Chrysale, même d'Harpagon, mais il représente aussi la vérité. C'est parce qu'il est toujours vrai que Molière est grand. Ses créations sont aussi immortelles que celles de Shakespeare. L'auteur fut sublime, l'homme fut bon, et l'Académie Française eut raison de faire inscrire sur son buste:

"Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre."

Dans les "Femmes Savantes" (1672), une grande

comédie en cinq actes et en vers, Molière complète ce qu'il avait commencé dans les "Précieuses Ridicules," la critique du pédantisme et de l'affectation des *fausses* Précieuses, comme devaient dire les habitués de l'Hôtel de Rambouillet. Trissotin (l'abbé Cotin) et Vadins (Ménage, dit-on) sont très amusants, ainsi que Chrysale et Martine. Philaminte, Armande et Bélise sont de dignes successeurs de Cathos et Madelon, et Henriette, qui "ne sait pas le grec," est une gracieuse et fine création.

Les
"Femmes
Savantes."

Nous avons donné des détails sur les principales pièces de Molière, nous devons maintenant donner une idée générale de ses autres ouvrages où la farce prédomine.

Dans "Amphitryon" (1668), nous voyons sur la scène en même temps les deux Amphytrions et les deux Sosies, et les erreurs qu'occasionnent ces personnages doubles sont celles des deux Dromios dans la "Comédie d'Erreurs" de Shakespeare. Le sujet de la pièce française est assez immoral et le surnaturel y joue un rôle. On se rappellera, cependant, toujours la phrase :

Le véritable amphitryon
Est l'amphitryon où l'on dîne.

"Georges Dandin" (1668) représente la bêtise d'un riche paysan qui a épousé la fille d'un gentilhomme. Sa femme peut faire ce qu'elle veut, n'est-elle pas une de la Sotenville et lui, Dandin, le paysan ? La "Comtesse d'Escarbagnas" (1670) et "Monsieur de Pourceaugnac" (1671), sont des farces amusantes mais grossières, la seconde surtout.

Les "Amants Magnifiques" (1670) sont de peu

d'importance, et les "Fourberies de Scapin" (1671) sont très spirituelles, quoique Boileau ait dit :

" Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du Misanthrope."

L' "Amour Médecin" (1665), le "Médecin malgré lui" (1666), et le "Malade Imaginaire" (1673) sont

Le "Ma-
lade Ima-
ginaire."

les trois comédies où Molière a été impi-
toyable envers les médecins. L'ignorance
de Tomes, Desfonandres, Bahis et Macro-

ton est des plus burlesques, et ne peut être comparée qu'à celle de Sganarelle du "Médecin malgré lui," dont le seul diplôme est une volée de coups de bâton, et qui place le cœur à droite en disant : "Ah! nous avons changé tout cela." Dans le "Malade Imaginaire" la bouffonnerie est immense et les médecins encore plus flagellés. C'est en jouant cette comédie, le 17 février 1673, en prononçant le mot "*juro*," que

Mort de
Molière.

Molière tomba, expirant sur la scène. Il mourut quelques heures après, et cet homme extraordinaire, à l'œuvre immense et splendide, reçut un *peu de terre* à grand'peine. Ce fut la nuit, à la lueur de quelques flambeaux, que fut conduit à un tombeau obscur un des meilleurs, un des plus grands hommes qui aient honoré le nom d'homme.

On n'ose nommer aucun comique de l'époque de Molière, tellement ses contemporains lui sont inférieurs. Montfleury et Baron, le grand acteur, sont les meilleurs comiques du temps de Molière.

Prenant pour guide le livre de M. Despois nous
Le Théâtre
sous
Louis XIV. allons tâcher de donner une idée de la
mise en scène, des acteurs, et de l'histoire
des troupes théâtrales sous Louis XIV.

Nous avons déjà dit que la Confrérie de la Passion avait loué leur salle à l'Hôtel de Bourgogne à une troupe qui avait pris le nom de troupe royale des comédiens. Le fameux Hôtel de Bourgogne était situé au coin des rues Mauconseil et Française. Les acteurs s'appelaient les *grands comédiens*, et ils étaient les meilleurs à Paris pour la tragédie. Ils eurent l'honneur de jouer presque toutes les principales pièces de Corneille et toutes celles de Racine, excepté les deux premières et les deux dernières. A la mort de Molière les *grands comédiens* furent sans rivaux, et pendant plusieurs années eurent beaucoup de succès. En 1679, M^{lle} de Champmeslé les quitta, et en 1680 les deux troupes, celle de Molière et celle de l'Hôtel de Bourgogne, furent unies.

L'Hôtel de
Bourgogne.

La troupe du Marais exista pendant soixante-treize ans. Ils jouèrent "Mélite" et toutes les premières pièces de Corneille, même le "Cid," mais se consacrèrent ensuite aux pièces à spectacle de Boyer. En 1673 le théâtre du Marais fut fermé, quelques-uns des acteurs allant à la troupe de Molière et les autres à l'Hôtel de Bourgogne.

La troupe
du Marais.

L'histoire de la troupe de Molière est bien connue, grâce à l'excellent journal de Lagrange. Ce fut en 1658 que Molière revint à Paris. Il joua devant le roi et son frère, au Louvre, et obtint bientôt la permission de s'établir au Petit Bourbon. Il eut à partager cette salle avec les Italiens, mais en 1660, sans aucun avis, son théâtre fut démoli par l'architecte du roi. Heureusement, la protection de Monsieur, frère du roi, lui fit

La troupe
de Molière.

obtenir le Palais-Royal, où sa troupe resta jusqu'à sa mort. Quand il mourut, en 1673, ses anciens associés furent dans un grand embarras, mais ils s'établirent enfin à l'Hôtel Guénégaud, où, par ordre du roi, les acteurs de l'Hôtel de Bourgogne vinrent se joindre à eux. C'est ainsi que fut fondée l'illustre *Comédie Française*.

Si nous passons de l'histoire des troupes à leur situation matérielle, nous voyons que l'Hôtel de Bourgogne recevait une pension de 12,000 livres, celle de Molière 6000, et plus tard 7000 livres, tandis que les Italiens recevaient 15,000 livres. Ces pensions n'étaient pas toujours payées régulièrement, et le meilleur revenu des théâtres était l'argent payé par le public. Les acteurs ne pouvaient pas se plaindre de leurs revenus, puisque Lagrange mentionne avoir gagné en quatorze ans 51,670 livres, une forte somme pour l'époque.

Une coutume déplorable au XVII^e siècle était d'avoir des banes des deux côtés de la scène, où les gentilshommes s'asseyaient pendant la représentation. L'espace limité laissé aux acteurs était une des causes du manque d'action des tragédies françaises. Les acteurs pouvaient à peine remuer et devaient toujours entrer par le fond. Les décors, vu le manque d'espace, étaient naturellement très élémentaires, et représentaient généralement un *palais à volonté*, c'est-à-dire, un palais qui pouvait appartenir à n'importe quelle nation. M. Fournier raconte un incident amusant à propos d'une tragédie jouée en 1662. Au quatrième acte, une reine appelle son armée pour

Pensions
accordées
aux troupes
de théâtre.

La mise
en scène.

la défendre, et s'écrie : " Au secours, soldats ! " Immédiatement, un rideau représentant une armée tombe sur la scène et la reine a ses soldats.

Quant au costume, l'habit romain était employé pour tous les pays, pour la Grèce aussi bien que pour Rome, et l'on représentait même les Romains avec des cravates et des chapeaux qu'ils gardaient poliment à la main en parlant à leurs supérieurs. Ce fut Voltaire qui réussit à chasser les gentilshommes de la scène, et qui arrangea les costumes, autant que possible, selon la vérité historique.

On jouait ordinairement les comédies en été et les tragédies en hiver. On donnait toujours la première représentation d'une pièce le vendredi, afin, disait-on, de préparer par de grandes louanges un auditoire plus nombreux pour le dimanche suivant. La représentation commençait d'abord à deux heures de l'après-midi, mais plus tard l'heure fut changée à cinq heures.

À quelle
heure on
jouait les
pièces.

Si la position financière d'un acteur au XVII^e siècle n'était pas mauvaise, sa position sociale n'était pas aussi bonne. Dans la première partie de son règne, Louis XIV fut favorable aux comédiens, et même le clergé ne leur était pas hostile. Ce fut quand " Tartuffe " fut joué que le préjugé contre les acteurs se fit sentir, préjugé qui devint si violent que même la réputation de Molière souffrit de ce qu'il fut acteur, et son grand génie ne l'empêcha pas d'être attaqué violemment, vingt ans après sa mort, par l'illustre Bossuet.

Préjugés
contre les
acteurs.

La profession d'homme de lettres n'était pas très lucrative. Pendant longtemps les dédicaces de livres

à quelque riche personnage étaient à peu près la seule source de revenu d'un auteur, et le grand gains des hommes de lettres. Corneille eut souvent à s'abaisser et à donner des louanges extravagantes à des personnes de qui il comptait recevoir quelque argent en retour de ses compliments. Corneille ne retira que peu de profit de ses œuvres, mais Racine gagna davantage et Molière encore plus, parce qu'il recevait une part comme auteur et une comme acteur.

Il n'y avait pas, à cette époque, de privilège d'auteur, et dès qu'un drame était publié il tombait dans le domaine public. On lisait peu au temps de Louis XIV et un auteur trouvait difficilement à faire publier ses ouvrages. Ce ne fut que grâce à l'intercession de Boileau que La Fontaine trouva quelqu'un pour publier ses admirables fables. Les bibliothèques étaient très petites, et Molière, à sa mort, ne laissa que quatre cents volumes. Le grand siècle

littéraire de la France ne fut donc pas favorable aux hommes de lettres, et ne patronna pas la littérature autant que nous pourrions le croire. Néanmoins, le roi fit ce qu'il put pour les grands hommes de son règne, et son bon goût et celui du public en général furent la cause du grand succès littéraire de Corneille, de Racine et de Molière.

CHAPITRE IV

LES PHILOSOPHES ET LES MORALISTES

DESCARTES, PASCAL, LA ROCHEFOUCAULD,
LA BRUYÈRE ET MALEBRANCHE

RENÉ DESCARTES naquit à la Haye (Indre-et-Loire) en 1596. Il reçut une bonne éducation chez les jésuites de la Flèche, mais il ne fut pas satisfait de ce qu'il avait appris et se mit à courir le monde pour tâcher de le connaître. Il fut voyageur, puis soldat, pendant la guerre de Trente ans et le siège de la Rochelle; enfin il se décida à vivre dans la retraite pour pouvoir étudier la philosophie sans être dérangé. Il passa en Hollande en 1629 et produisit divers ouvrages scientifiques et philosophiques. En 1649 la reine Christine de Suède l'attira à Stockholm pour l'entendre dissenter sur la philosophie, mais le climat du Nord ne convint pas à Descartes et il mourut le 11 février 1650.

Nous ne parlerons pas ici de Descartes comme géomètre et comme savant et nous ne dirons rien de ses "Méditations Philosophiques." Le seul de ses ouvrages qui concerne la littérature française est le fameux "Discours de la Méthode," publié en 1637. Il trouve que le bon sens ou la raison appartient à tous les hommes, et que la diversité d'opinions provient des différentes manières de conduire les pensées. Il faut donc suivre une méthode pour arriver à se servir de la raison, qui est le seul guide. Il base sa philosophie sur cette vérité: *je pense, donc je suis*; et dit: "Puis,

Descartes.

"Discours
de la
Méthode."

examinant avec attention ce que j'étais, et voyant que je pouvais feindre que je n'avais aucun corps et qu'il n'y avait aucun monde ni aucun lieu où je fusse, mais que je ne pouvais pas feindre pour cela que je n'étais point, et qu'au contraire, de cela même que je pensais à douter de la vérité des autres choses, il suivait très évidemment et très certainement que j'étais; au lieu que, si j'eusse seulement cessé de penser, encore que tout le reste de ce que j'avais imaginé eût été vrai, je n'avais aucune raison de croire que j'eusse été, je connus de là que j'étais une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser, et qui, pour être n'a besoin d'aucun lieu ni ne dépend d'aucune chose matérielle; en sorte que ce moi, c'est-à-dire l'âme, par laquelle je suis ce que je suis, est entièrement distincte du corps, et même qu'elle est plus aisée à connaître que lui, et qu'encore qu'elle ne fût point, elle ne lairrait (laisserait) pas d'être tout ce qu'elle est."

Nous voyons par ce long extrait du "Discours de la Méthode" que Descartes écrit avec force et clarté, quoique ses propositions soient très longues et ressemblent plutôt à la période latine qu'à la phrase française, généralement si concise et si brève. Il fit faire, cependant, des progrès à la prose française, et son influence fut grande sur les écrivains du XVII^e siècle. Quant à sa philosophie, on peut dire qu'elle détrôna celle d'Aristote et qu'elle fit faire un grand pas en avant à l'esprit humain. Descartes fut grand comme savant et comme écrivain, et l'on peut, à bon droit, le comparer à Pascal.

Blaise Pascal, cet *effrayant génie*, selon l'expression de Chateaubriand, naquit à Clermont-Ferrand en

1623. Il perdit sa mère à l'âge de trois ans, et son père, homme éminent, président de la cour des aides, s'établit à Paris à cause de la santé de son fils et pour l'éducation de ses enfants. Il avait deux filles, Gilberte, qui devint M^{me} Périer et qui fut biographe de son frère, et Jacqueline, religieuse à Port-Royal, caractère ferme et dévoué. La santé de Pascal n'étant pas bonne, son père lui fit étudier le grec et le latin avant de lui enseigner les mathématiques, mais un jour il surprit l'enfant, âgé de douze ans, qui, à l'aide de *barres* et de *ronds*, comme il le disait, faisait des figures de géométrie. Il avait découvert de nouveau les principes d'Euclide jusqu'à la trente-deuxième proposition. On ne contraria plus un génie si précoce, et les dispositions étonnantes de Pascal furent encore démontrées par son traité, "Sur les coniques," qu'il écrivit à l'âge de seize ans. Il inventa ensuite une *machine arithmétique* et s'occupa des sciences physiques, lorsqu'il eut appris les théories de Torricelli concernant le vide et la pesanteur de l'air. On sait qu'il prouva ce que Torricelli avait avancé; il fit faire des expériences sur le Puy-de-Dôme par son beau-frère Périer, et acquit un grand renom comme savant. A la fin de sa vie, en 1659, il revint aux mathématiques et écrivit un traité lumineux et profond sur la *cycloïde* ou *roulette*. Pascal avait autant de génie pour les sciences que Descartes, mais les circonstances de sa vie et son propre caractère l'engagèrent dans une autre voie. Sa santé étant très faible les médecins lui conseillèrent des distractions, et pendant six ou sept ans, il suivit le monde et eut même l'idée de se marier. En 1655, cependant, il se retira brusquement du monde, l'imagination

Pascal.

frappée, dit-on, par un accident qui lui arriva au pont de Neuilly, lorsque sa voiture, emportée par les chevaux, s'arrêta au-dessus de l'abîme. On parle aussi d'une vision qu'il eut, mais il est probable que sa piété seule fut cause de sa décision. Sa sœur Jacqueline était devenue religieuse à Port-Royal et il dut être frappé par l'enthousiasme religieux des solitaires de Port-Royal-des-Champs.

Cette célèbre institution, à laquelle se rattachent les noms de Pascal et de Racine, était d'abord un

Port-Royal. monastère de religieuses à sept ou huit milles de Versailles, fondé au XIII^e siècle.

Il dut sa célébrité aux différents membres de la famille Arnauld, dont le chef, Antoine Arnauld, seigneur de la Mothe, s'établit à Paris au commencement du XVI^e siècle. Son fils Antoine fut célèbre comme procureur-général et par le nombre et la distinction de ses enfants. Il en eut vingt parmi lesquels on peut citer Arnauld d'Andilly, homme du monde influent, Antoine Arnauld, connu sous le nom de *grand Arnauld*, la mère Angélique et la mère Agnès. Sous l'influence de St. Cyran les Arnauld et leurs neveux, le Maître, de Sercourt et de Saei, formèrent une société religieuse. En 1639 ils s'établirent à Port-Royal-des-Champs que venaient de quitter les religieuses, et au retour de celles-ci de Paris en 1648, ils allèrent à une ferme nommée les Granges. Outre les Arnauld se trouvaient parmi les solitaires, Nicole, Lancelot, Fontaine et Singlin, et ces hommes savants et sincères écrivirent des traités de grammaire et de logique, et enseignèrent avec grand succès. Ce fut la mère Angélique qui réforma le couvent de Port-Royal et en fit un lieu de sainteté. Voyons maintenant quelle fut la cause de la persécu-

tion dirigée contre les solitaires et les religieuses. St. Cyran avait été ami de Jansénius, évêque d'Ypres, et lorsque parut, en 1640, l'ouvrage posthume de celui-ci, l'“ Augustinus,” les Arnauld et leurs compagnons, grands admirateurs de St. Cyran, adoptèrent les principes de Jansénius sur la grâce. Il est de peu d'importance, au point de vue littéraire, d'étudier la question de la *grâce efficace*, de la *grâce suffisante* et du *pouvoir prochain*. Disons seulement que les jansénistes, austères dans leur conduite, penchaient vers la doctrine de la prédestination. Nicolas Cornet, docteur en théologie à la Sorbonne, tira du livre de Jansénius cinq propositions, qui furent soumises au pape et condamnées. Les jansénistes nièrent le *fait* que les propositions fussent contenues dans l'“ Augustinus,” mais furent condamnés pour le *fait* et le *droit* et forcés de signer un formulaire à cet effet. Le grand Arnauld fut même chassé de la Sorbonne, à cause de ses ouvrages, et ne voulant pas, comme disaient ses amis, être *traité comme un enfant*, il demanda à Pascal de répondre pour lui, la réponse que lui-même avait préparée n'ayant pas été considérée assez forte par les *Messieurs* de Port-Royal. Ce fut alors que Pascal écrivit les célèbres *petites lettres*, les “Lettres à un Provincial,” appelées généralement les “Lettres Provinciales” et qui furent publiées sous le pseudonyme de Louis de Montalte.

Les “Lettres Provinciales” parurent du 23 janvier 1656 au 1^{er} juin 1657, et chacune fut un événement. L'auteur ne se contenta pas de défendre Arnauld, mais il attaqua les adversaires des jansénistes, les jésuites, avec une force, une ironie, une éloquence, sans pareille. La polémique

Les “Lettres Provinciales.”

qui donna lieu à ces écrits ne nous intéresse plus; ce que nous admirons, c'est le style parfait de l'ouvrage, la véhémence raisonnée, l'esprit fin, et le comique achevé. Pascal écrivait avec conviction et ne regretta jamais d'avoir produit ses fameuses lettres. Tout son siècle les admira, et Bossuet, lui-même, dit qu'il eût voulu les avoir écrites. Nous y avons remarqué un passage que l'on ne saurait trop louer, et pour le style et pour les idées: "En vérité, mes pères, il y a bien de la différence entre rire de la religion, et rire de ceux qui la profanent par leurs opinions extravagantes. Ce serait une impiété de manquer de respect pour les vérités que l'esprit de Dieu a révélées: mais ce serait une autre impiété de manquer de mépris pour les faussetés que l'esprit de l'homme leur oppose."

Pascal n'était pas de l'opinion de Descartes et ne croyait pas que la raison humaine fût un guide infailible. C'est ce que l'on voit dans son admirable livre, les "Pensées." Lorsqu'il mourut en 1662, après de grandes souffrances et les pratiques les plus austères de la dévotion, on trouva, dit sa
 Les
 "Pensées." son, M^{me} Périer, "de petits morceaux de papier, enfilés en diverses liasses, sans ordre et sans suite." Ces "petits papiers" furent publiés en 1669 par les amis de Pascal, mais ils se permirent d'y apporter quelques changements pour ne pas exciter de nouveau les passions religieuses.

Les éditions de Condorcet en 1776 et de Bossut en 1779 présentèrent chacune des incorrections, et ce ne fut que lorsque Cousin eut appelé l'attention en 1842 sur le texte incomplet des "Pensées" que parurent de bonnes éditions, celle de Feugère en 1844 et de Havet et de Rochet plus récemment. L'idée pre-

mière contenue dans les “ Pensées ” est exprimée dans l'entretien qu'eut Pascal avec M. de Sacy sur Epictète et Montaigne. Nous ne voyons aucun scepticisme dans les “ Pensées, ” Pascal nous fait voir la petitesse de l'homme et aussi sa grandeur et dit que c'est le christianisme seul qui peut résoudre tous les doutes. Le passage suivant est le plus beau du livre et doit être connu de tous :

“ L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.”

Le duc de La Rochefoucauld, qui porta d'abord le nom de prince de Marsillac, naquit en 1613. Il eut peu d'instruction, mais sut y suppléer par **La Roche-** cet esprit pénétrant dont il fit preuve **foucauld.** dans ses “ Maximes. ” Il a une jeunesse très agitée, d'abord romanesque, lorsqu'il conspire avec M^{me} de Chevreuse pour Anne d'Autriche et M^{lle} d'Hautefort contre Richelieu et le roi, est mis à la Bastille et exilé dans ses terres, ensuite il joue le rôle d'un turbulent dans la guerre de la Fronde. Il agit dans cette époque de troubles sans plus de raison que Retz, Beaufort, Condé et Turenne eux-mêmes, fut blessé au visage au combat du Faubourg St. Antoine et ne fut jamais populaire à la cour. Sa passion pour la belle duchesse de Longueville ne fut pas très profonde, au dire de M^{me} de Sévigné, et la manière dont il parle de l'amour ne peut nous faire croire

qu'il éprouva jamais réellement ce sentiment. Il semble avoir mieux compris l'amitié, comme le prouve sa liaison avec M^{me} de Sablé d'abord, ensuite avec M^{me} de La Fayette, dont le nom sera toujours intimement lié au sien. Après la Fronde, souffrant de la goutte et vieilli avant l'âge, il ne joua plus de rôle actif, ni dans la politique, ni dans la guerre. Il écrivit ses "Mémoires" qui sont intéressants, et étant un habitué du salon de M^{me} de Sablé, où l'on aimait à composer des sentences morales, comme autrefois à l'Hôtel de Rambouillet, on raffolait des portraits, Laroche foucauld se mit à écrire des pensées. Ce fut d'abord un jeu de société pour lui, une *ga-gueure*, comme on l'a dit, puis il perfectionna ce qu'il avait écrit et publia en 1666, un petit livre contenant trois cents Maximes, qui sont un chef-d'œuvre de style. Tout est bref, concis, ce fut "un des ouvrages," dit Voltaire, "qui contribuèrent le plus à former le goût de la nation, et à lui donner un esprit de justesse et de précision." Il y eut plusieurs éditions des "Maximes," dont le nombre fut de cinq cent quatre dans la dernière édition publiée du vivant de l'auteur.

La base des "Maximes" est que *l'amour-propre est le mobile de tout* ; l'œuvre est donc misanthropique,

Les quoique vraie dans bien des points. La "Maximes." Rochefoucauld, cependant, ne semble pas attribuer à la vertu une assez grande place dans le monde, puisqu'il dit : "Nos vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisés." Si l'on doit blâmer tout ce que fait l'homme poussé par l'amour-propre, par le sentiment du moi, on ne peut alors admirer aucune action humaine. La philanthropie, le patrio-

tisme, l'amour paternel, l'amitié ne sont inspirés que par l'égoïsme, mais par un égoïsme noble et louable. Avons-nous moins de mérite, quand nous nous dévouons pour notre prochain, pour notre patrie, pour nos enfants, pour nos amis, si l'on considère que tous, les hommes semblables à nous, le pays natal, les enfants, les amis, nous touchent de si près ? Non, La Rochefoucauld a dit de grandes vérités, mais sa maxime doit être restreinte pour rester vraie. D'ailleurs, était-il réellement misanthrope ? On peut en douter quand on voit la vie qu'il mène près de M^{me} de Sablé, de M^{me} de La Fayette, de M^{me} de Sévigné, quand on considère le chagrin qu'il éprouve à la mort de sa mère et de ses fils, quand on le voit regardant la mort avec tant de fermeté, lui qui avait dit : "Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement." Il mourut en 1680 ayant Bossuet pour l'assister à ses derniers moments. Il fut un homme du monde et de cour qui dépeignit sans indulgence la société qu'il vit ; ses maximes furent donc celles d'un misanthrope. Citons-en quelques-unes :

"L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs."

"Le mal que nous faisons ne nous at- Quelques
maximes.
tire pas tant de persécution et de haine que nos bonnes qualités.

"Si nous n'avions point de défauts nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres."

"Nous promettons selon nos espérances, et nous tenons selon nos craintes."

"L'intérêt parle toutes sortes de langues, et joue toutes sortes de personnages, même celui de désintéressé."

“ Si on juge de l'amour par la plupart de ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié.”

“ Il n'y a que d'une sorte d'amour, mais il y en a mille différentes copies.”

“ Il est du véritable amour comme de l'apparition des esprits : tout le monde en parle, mais peu de gens en ont vu.”

“ Les hommes ne vivraient pas longtemps en société, s'ils n'étaient les dupes les uns des autres.”

“ On ne donne rien si libéralement que ses conseils.”

“ On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler.”

“ On ne loue, d'ordinaire, que pour être loué.”

“ Le monde récompense plus souvent les apparences du mérite que le mérite même.”

“ La parfaite valeur est de faire sans témoins ce qu'on serait capable de faire devant tout le monde.”

“ L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.”

“ Le mérite des hommes a sa saison aussi bien que les fruits.”

“ L'extrême plaisir que nous prenons à parler de nous-mêmes nous doit faire craindre de n'en donner guère à ceux qui nous écoutent.”

“ On ne devrait s'étonner que de pouvoir encore s'étonner.”

Jean de La Bruyère naquit à Paris en 1645. Après avoir fini ses études il étudia le droit, puis fut trésorier de la circonscription de Caen, mais

La Bruyère. des revers de fortune l'engagèrent à accepter la place de professeur d'histoire du duc de Bourbon, petit-fils du grand Condé. Là, il put bien

étudier les hommes et aussi se faire des protecteurs. Il publia en 1688 "les Caractères de ^{Les} Théophraste, traduits du grec, avec les Caractères." "caractères ou les mœurs de ce siècle." L'ouvrage était bien loin, cependant, d'être une traduction; c'était une œuvre originale et forte, et les portes de l'Académie s'ouvrirent pour lui, malgré l'inimitié des petits esprits. Dans son discours de réception il fit l'éloge des vrais immortels vivant de son temps, La Fontaine, Boileau, Racine, Fénelon et Bossuet, et négligea complètement les autres membres de l'Académie. C'était un homme d'un caractère fier et sensible, et entièrement désintéressé. On sait qu'il donna le manuscrit de ses "Caractères" à la fille de son libraire, et que l'ouvrage rapporta à celle-ci deux ou trois cent mille francs. La Bruyère est un grand écrivain et un grand moraliste. On prétendit qu'il avait pris pour modèles des caractères contemporains, et on nomma les personnes dont il voulait parler. Il n'accepta pas ces clefs, et l'on peut dire que, si les personnages dépeints par lui ont vécu de son temps, ils vivent encore du nôtre. Sa langue est énergique et exacte, et on lira toujours avec plaisir certains de ses tableaux, qui, comme de petits drames, nous montrent l'homme bien vivant, avec ses défauts et ses vices. Son portrait du paysan est d'un réalisme saisissant et celui du riche et du pauvre d'une vérité frappante. La Bruyère mourut en 1696, justement estimé de ses contemporains.

Nicolas Malebranche, oratorien, né en 1638, mort en 1715, est aussi un moraliste célèbre. Son ^{Male-} traité, la "Recherche de la Vérité," est ^{branche.} une œuvre profonde et bien écrite.

CHAPITRE V

LES POÈTES

BOILEAU ET LA FONTAINE

NICOLAS BOILEAU DESPRÉAUX naquit à Paris en 1636 et mourut en 1711. Il perdit sa mère à l'âge de deux ans, et son enfance fut triste et malade. Il suivit les cours du collège d'Har-court et du collège de Beauvais, et un de ses maîtres, M. Sévin, devina son talent poétique et l'encouragea. Son père, greffier au parlement de Paris, voulut qu'il étudiât le droit, ce qu'il fit à contre-cœur, et plus tard on le destina à l'église. Il suivit, cependant, sa vocation de poète, et en 1660 fit paraître en manuscrit une satire, et en 1666 publia son "Discours au Roi" et sept "Satires." L'esprit satirique était dans la famille de Boileau: son frère Gilles était poète et académicien, et son frère Jacques, abbé et chanoine, était renommé aussi pour ses saillies. Sainte-Beuve dit à ce sujet: "Quand la nature créa Gilles, elle essaya un premier crayon de Nicolas; elle resta en deçà et se repentit, elle prit le crayon et appuya quand elle fit Jacques, mais cette fois elle avait trop marqué. Elle se remit à l'œuvre une troisième fois, et ce fut la bonne. Gilles était l'ébauche, Jacques la charge, Nicolas est le portrait."

Jusqu'en 1660, malgré les chefs-d'œuvre qui avaient déjà paru, la littérature du XVII^e siècle n'avait pas encore atteint sa forme définitive, surtout en poésie. Le bon goût, la raison, ne régnait pas encore, et Corneille même présentait

Vie de
Boileau.

Le rôle de
Boileau.

dans ses sublimes tragédies bien des défauts de goût et de style.

Lorsque parut Boileau en 1660 on admirait Corneille et Molière, et La Fontaine et Racine préparaient leurs chefs-d'œuvre, mais le public avait besoin d'un guide pour l'éclairer, et lui faire comprendre à distinguer nettement le bon du mauvais. Voilà quel devait être le rôle de Boileau; il ne fut pas l'inspirateur, le créateur du génie de son siècle, mais il sut donner d'excellents conseils à ses amis, Molière, La Fontaine et Racine, et il sut surtout anéantir les mauvais poètes qu'on s'était habitué à considérer les égaux des plus grands. Rappelons-nous l'immense influence de M^{lle} de Scudéry, et de ses *Samedis*, où se réunissaient les *rimailleurs* de l'époque, rappelons-nous que Chapelain était l'oracle du bon goût, le dispensateur des bénéfices du roi, rappelons-nous que ces auteurs infimes qu'on a appelés les *victimes* de Boileau, avaient beaucoup d'entre eux une grande réputation, et que c'est le sévère critique qui les fit tomber dans l'oubli, même de leur vivant. La France possédait encore une légion de poètes qui avaient le culte des *pointes*, des *conceptos* espagnols et des *concetti* italiens, et la réforme qu'avait inaugurée Malherbe n'eût pas été efficace sans l'œuvre de Boileau. Il déploya un jugement presque infaillible dans ses critiques et un grand courage en attaquant tant d'écrivains, dont beaucoup avaient la protection des plus grands seigneurs de la cour. Il sut allier l'exemple au précepte, car son vers est toujours correct et sobre, et s'il n'attaqua pas le caractère d'homme de ses victimes, il sut leur donner une leçon en flétrissant la bassesse et en donnant l'exemple d'une vie irréprochable. Boileau fut un

homme honorable, digne des faveurs dont le combla
 Son le roi, et quoique courtisan, il ne fut
 caractère jamais vil, et parfois sut dire la vérité
 à Louis XIV lui-même. Excepté à la fin de sa vie, il
 ne fut pas morose et misanthrope, et l'on peut dire de
 lui que, s'il ne fut pas un très grand poète, il rendit
 de grands services à la poésie. Il conseille avant tout
 d'être vrai et de s'exprimer avec correction et il donne
 certainement l'exemple dans ses vers. Il n'a pas la
 vraie inspiration poétique et manque d'enthousiasme
 et de chaleur, mais ses œuvres sont nobles et pures et
 il mérite l'immense popularité dont il jouit encore.
 Il fut reçu à l'Académie, malgré ses satires, mais tar-
 divement.

Les "Satires" sont peut-être l'œuvre la plus utile
 de Boileau, mais sont inférieures, au point de vue lit-
 Les téraire, aux "Épîtres," à l'"Art Poé-
 "Satires." tique" et au "Lutrin." Il y a douze
 satires, dont les neuf premières sont les meilleures.
 Parlois des satires les plus importantes: c'est dans la
 première que nous trouvons ces deux vers si connus:

"Je ne puis rien nommer si ce n'est par son nom;
 J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon."

La seconde est réellement belle et est dédiée à Mo-
 lière; la troisième est le célèbre "Repas Ridicule";
 la cinquième, sur la noblesse, est philosophique plutôt
 que satirique; la sixième, sur les embarras de Paris,
 est aussi amusante que le "Repas Ridicule"; la huit-
 ième commence ainsi:

"De tous les animaux qui s'élèvent dans l'air,
 Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,
 De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
 Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme."

La neuvième, "A mon Esprit," est la plus belle des satires ; Boileau y fait voir qu'il s'est étudié lui-même afin de pouvoir étudier les autres ; c'est là que l'on voit ces deux jolis vers :

" En vain contre le Cid, un ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue."

Les trois dernières satires, "Les Femmes" (1693), "A M. de Valincourt" (1698), et "Sur l'Équivoque" (1705), sont grandement inférieures aux premières.

Boileau écrivit douze "Épîtres." De même que pour les satires les trois dernières épîtres ne peuvent être comparées aux neuf premières. La ^{Les} quatrième épître, "Au Roi" (1672), sur "Épîtres." le passage du Rhin, est admirable ; les vers en sont harmonieux, malgré les durs noms hollandais. On y remarque surtout ceux-ci :

" Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante."

" A ces mots essuyant sa barbe limoneuse,
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse."

" Louis, les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage."

L'épître VII (1677), "A Racine," est d'un style élevé, et l'on aime à voir un poète rendre tellement justice au génie d'un autre poète. Boileau, dans de beaux vers, encourage Racine après la cabale contre "Phèdre," et lui dit :

“Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse
 De Phèdre, malgré soi perfide, incestueuse,
 D'un si noble travail justement étonné,
 Ne bénira d'abord le siècle fortuné
 Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
 Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles.”

Boileau écrivit en quatre chants son “Art Poétique,” de 1669 à 1674. C'est une œuvre de grand mérite, que l'on peut comparer à l'“Épître aux Pisons” d'Horace. Dans le premier chant il donne les préceptes de l'art d'écrire et fait une revue de l'histoire de la poésie en France. Ici son ignorance du moyen âge ne lui permet pas de parler de cette époque en toute connaissance de cause, mais il apprécie Villon et Marot. Il est trop sévère envers Ronsard et admire Malherbe, et s'écrie: “Enfin Malherbe vint.” Dans le second chant il parle des genres secondaires de poésie, les définit en termes précis et en donne les préceptes. Il oublie, cependant, l'apologue. Le troisième chant est consacré à l'épopée et au drame. L'auteur raconte brièvement l'histoire de la tragédie et de la comédie chez les anciens et en France, mais se trompe entièrement en disant que chez les Français le théâtre fut longtemps “*abhorré*.” Nous avons vu, au contraire, l'intérêt que prenait le peuple tout entier au drame du moyen âge. A propos de la comédie on est étonné d'entendre Boileau dire que, Molière “Peut-être de son art eût remporté le prix.” Dans l'épopée il est en faveur de la mythologie et s'oppose au *merveilleux* chrétien. Dans le quatrième chant, l'auteur tourne les métromanes en ridicule et donne d'excellents conseils aux poètes.

Il nous a semblé qu'il serait intéressant de citer quelques vers de l' "Art Poétique," qui se gravent dans l'esprit, par leur netteté et leur concision :

" Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime."

" Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire."

" Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément."

" Hâtez-vous lentement ; et sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage :
Polissez-le sans cesse et le repolissez ;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez."

" Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire."

" Chez elle un beau désordre est un effet de l'art."

" Un sonnet sans défauts vaut seul un long poème."

" Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable."

" Travaillez pour la gloire, et qu'un sordide gain
Ne soit jamais l'objet d'un illustre écrivain."

Le "Lutrin" est le plus parfait des poèmes de Boileau, c'est une épopée héroï-comique spirituelle et gaie et à laquelle, dans la littérature française, on ne saurait comparer que le "Lutrin." "Vert-Vert" de Gresset. Les quatre premiers chants furent publiés en 1674, les deux derniers en 1681. Le sujet du "Lutrin" est insignifiant, trop insignifiant, peut-être, c'est la querelle du chantre et du trésorier d'une église à propos d'un lutrin ou pupitre.

Les épigrammes de Boileau sont amusantes, ainsi que son dialogue sur les "Héros de Roman." Il

s'essaya dans l'ode et ne réussit point. Quoique
 Les épi- l'école romantique de notre siècle ait
 grammes beaucoup attaqué le *Législateur du Par-*
 et l'ode. *nasse*, son influence sera toujours grande
 sur les écrivains qui voudront savoir comment *faire*
accorder le bon sens avec la rime.

De même que Molière est sans contredit le plus grand poète comique que le monde ait produit, La Fontaine est le plus grand fabuliste qui ait jamais vécu, et sa gloire est même moins disputée que celle de Molière. Rien n'est supérieur au charme de ce poète si français, c'est-à-dire, à l'esprit si clair et si fin, dont M. Taine a dit : "La Fontaine est, je crois, le seul en qui l'on trouve la parfaite union de la culture et de la nature, et en qui la greffe latine ait reçu et amélioré toute la sève de l'esprit gaulois." "C'est La Fontaine qui est notre Homère," ajoute M. Taine et, dit encore celui-ci, lorsque le fabuliste est dans un rêve : "L'illusion le prend, sa raison s'en va, les choses se transfigurent, une lumière divine se répand sur le monde, le vieux moqueur atteint l'accent, le ravissement de Platon et de Virgile." C'est un grand poète, ce *bonhomme* à l'air distrait, à la vie irrégulière et insouciante. Il paraît ne rien faire lorsqu'il passe des heures entières dans les bois à rêver; il travaille, cependant, il observe la nature, les animaux, les plantes, et il va les faire parler selon leur caractère particulier. C'est l'ami des animaux, et comme le dit si bien Nisard : "Je me figure volontiers Boileau chasseur; la chasse, pour un satirique, c'est encore la guerre; mais comment supporter La Fontaine tireur de lapins?" Il est aussi l'ami des hommes et il est

resté fidèle à ceux qui l'aimaient. Il n'oublie pas Fouquet, son bienfaiteur, et fait parler en sa faveur les nymphes de Vaux; il garde une profonde reconnaissance à M^{me} de la Sablière, qui le recueille chez elle pendant vingt ans, et lorsque meurt celle-ci et que M. d'Hervart vient l'inviter à venir demeurer chez lui, il répond : "J'y allais," mots simples et naïfs, mais qui indiquent la confiance qu'il avait en ses amis.

Il était né en 1621, à Château-Thierry
et s'instruisit, pour ainsi dire lui-même, Sa vie.
par la lecture de auteurs du moyen âge, de Marot, de Rabelais, de Marguerite de Navarre, des auteurs latins dans l'original, des auteurs grecs dans les traductions, observant tout, saisissant chaque principe de morale, chaque idée brillante, et les revêtant plus tard d'une forme exquise dans ses fables. Il avait pensé se faire oràtorien, mais son père le maria et lui laissa sa charge de maître des eaux et forêts; il ne fut ni bon mari ni bon fonctionnaire. Il connut à peine sa femme et son fils et ne s'en occupa guère, et sa vie assez déréglée est étrange, quand on la compare à celle de ses illustres contemporains. Il fut, cependant, intimement lié avec Molière, Racine et Boileau, et ces grands hommes appréciaient fort le poète, tout en ne comprenant peut-être pas entièrement l'importance du genre qu'il cultivait, l'apologue. Ce genre était célèbre depuis bien des siècles, depuis les fables transmises par Ésope ainsi que par l'Inde, par L'apologue.
Phèdre et par Marie de France et les Ysopets du moyen âge. Personne, cependant, avant La Fontaine, n'avait fait de la fable un vrai drame "à cent actes divers," où l'on voit la vie humaine telle qu'elle est. Le fabuliste n'est pas un moraliste, en ce sens qu'il

ne fait pas toujours triompher la vertu, mais il nous présente les résultats des actions humaines, bonnes ou mauvaises, et c'est à nous à profiter de la leçon. Lui-même "mangea son fonds avec son revenu," et écrivit des contes spirituels et gracieux, mais licencieux. Il ne nous dit pas d'imiter sa vie, il se contenterait de nous la raconter telle qu'elle fut, et ce serait à nous de ne pas faire comme lui. Il tâcha de s'amender, vers la cinquantaine, fut reçu à l'Académie en 1684, et revint à des sentiments religieux sincères quelques années avant sa mort, en 1695. Quels que fussent ses défauts on les lui pardonnera toujours. Qu'on ne s'occupe pas de ses comédies et de ses contes, mais qu'on lise toujours ses fables inimitables, si pleines de poésie et de vérité, de gaieté et de philosophie, de bonhomie et de malice.

Le premier recueil de fables, composé de six livres, parut en 1668; appelons l'attention sur
Les fables. parut en 1668; appelons l'attention sur
Le premier quelques-uns de ces petits chefs-d'œuvre.
recueil. D'abord "la Cigale et la Fourmi" et "le
 Corbeau et le Renard," dont chaque mot est si naturel, si expressif:

"La fourmi n'est pas prêteuse;
 C'est là son moindre défaut."

... "Mon bon monsieur,
 Apprenez que tout flatteur
 Vit aux dépens de celui qui l'écoute;
 Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute."

"La Besace":

"Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
 Et celle de devant pour les défauts d'autrui."

“ Le Loup et l’Agneau ”—la candeur, l’innocence de l’agneau, la dureté, la rapacité du loup :

“ La raison du plus fort est toujours la meilleure.”

“ La Mort et le Bûcheron ”—l’homme n’est jamais satisfait de son sort, il est las de cette vie, mais vienne la mort qu’il appelle, il lui dit :

“ C’est dit-il, afin de m’aider
A recharger ce bois.”

“ L’Enfant et le Maître d’École ”—l’enfant se noie, le maître d’école passe et le tance, au lieu de venir à son secours :

“ Eh! mon ami tire-moi de danger ;
Tu feras, après, ta harangue.”

“ Le Chêne et le Roseau,”—tableau énergique, leçon donnée aux hommes par cette ligne concise et forte :

“ L’arbre tient bon ; le roseau plie.”

Le chêne altier est renversé, le roseau plie et se redresse après que la tourmente est passée.

Livre II, “ La Chauve-souris et les deux Belettes ”—portrait frappant du politicien, avec l’un il s’écrie :

“ Je suis oiseau ; voyez mes ailes :
Vive la gent qui fend les airs ! ”

Avec l’autre :

“ Je suis souris ; vivent les rats !
Jupiter confonde les chats ! ”

“ Le Lion et le Rat ”—vérité exprimée avec tant de simplicité :

‘ On a souvent besoin d’un plus petit que soi.’

“ Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.”

“ Le Lièvre et les Grenouilles ”—que l’on reconnaît bien le lièvre :

“ Un lièvre en son gîte songeait,”

(Car que faire en un gîte, à moins que l’on ne songe ?)

Songer ! Voilà ce que faisait si bien La Fontaine, ce qui convenait à cette poétique imagination !

Livre III, “ Le Meunier, son Fils et l’Âne,” charmant récit où se trouvent ces deux lignes devenues proverbes :

“ Parbleu ! dit le meunier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père : ”

“ Le Renard et les Raisins ” :

“ Le galant en eût fait volontiers un repas,
Mais comme il n’y pouvait atteindre :
Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.”

“ L’Âne et le petit Chien ” :

“ Ne forçons point notre talent :
Nous ne ferions rien avec grâce
Jamais un lourdaud, quoi qu’il fasse,
Ne saurait passer pour galant.”

“Le Petit Poisson et le Pêcheur”:

“ Petit Poisson deviendra grand,
 Pourvu que Dieu lui prête vie ;
 Mais le lâcher en attendant,
 Je tiens pour moi que c'est folie.”

Il faudrait presque tout citer, si l'on voulait donner une idée des fables contenues dans le premier recueil de La Fontaine, passons au second recueil publié en 1678 et dédié à M^{me} de Montespan. Cette dédicace est elle-même un chef-d'œuvre de grâce, d'élégance et de délicatesse. Contentons-nous d'appeler l'attention sur trois fables, les “ Animaux Malades de la Peste,” les “ Deux Pigeons,” et le “ Paysan du Danube.” Le poète n'a rien perdu de son esprit et de sa gracieuse simplicité, mais il semble s'exprimer avec plus de force. Quelle peinture vive, animée, sombre et vraie, celle de la peste parmi les animaux :

Le second
 recueil.

“ Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.”

“ Les tourterelles se fuyaient ;
 Plus d'amour, partant plus de joie.”

Le lion veut alors que chacun se confesse, et il commence par dire qu'il a “ dévoré force moutons ” et

“ Même il m'est arrivé quelquefois de manger
 Le berger.”

Tous de s'écrier que le roi est sans péchés, ainsi que les autres “ gens querelleurs,” mais que l'âne dise *qu'il a tondue d'un pré la largeur de sa langue*, alors “ haro sur le baudet,” il est mis en pièces.

Quel charme dans les “Deux Pigeons,” comme nous nous intéressons au sort de ces deux amis qui “s’aimaient d’amour tendre,” comme nous suivons avec anxiété les péripéties du voyage de l’inapprudent qui quitte son ami pour voir le monde, comme nous nous réjouissons de le voir revenu au logis, quoique

“Trainant l’aile, et tirant le pied,
Demi-morte, et demi-boiteuse.”

Le “Paysan du Danube” est un discours éloquent, sage et profond, et La Fontaine y fait voir qu’il sait faire parler les hommes aussi bien que les animaux. Chacun dit toujours exactement ce qu’il doit dire et de la manière la plus heureuse. Non seulement les mots varient pour exprimer différentes idées, mais le rythme prend sous la main du poète les formes les plus variées, et s’adapte aux idées exprimées par les mots.

CHAPITRE VI

LES PRÉDICATEURS

BOSSUET, FÉNELON, FLÉCHIER, BOURDALOUE, MASCARON, MASSILLON

NOUS avons vu la prose française portée à un haut degré de clarté, de force et d’élégance par Descartes et Pascal, il y manquait cependant la grandeur, qui constitue réellement la haute éloquence. Bossuet est pour la prose ce qu’est Corneille pour la poésie; en lui se voit le sublime du style et de la pensée, et plus heureux que Corneille il conserve cette élévation jusqu’à la fin de sa carrière. On peut dire qu’il n’y a

Bossuet.
Son génie.

rien d'inférieur dans les œuvres de Bossuet. Depuis ses premiers sermons et ses premiers ouvrages de controverse religieuse jusqu'à ses admirables oraisons funèbres, son "Discours sur l'Histoire Universelle," et son "Histoire des Variations," toutes ses œuvres sont marquées au coin du bon sens, et sa raison est aussi ferme que son génie est vaste. Sa foi inébranlable, sa dialectique fine et serrée, la grandeur de ses vues sur la religion, son indépendance de gallican, ont fait de lui un des pères de l'église catholique en France, un des pères de l'église chrétienne. La noblesse de sa vie s'accorde avec la noblesse de ses écrits, et s'il a paru quelquefois dur et impérieux, c'était quand il croyait voir l'erreur triompher et qu'il fallait l'abattre d'un seul coup, quelque violent qu'il fût. Il occupa de hautes fonctions et mourut pauvre; sa grande intelligence avait été trop occupée des choses de l'esprit et de la morale pour s'intéresser aux biens de ce monde.

Jacques-Bénigne Bossuet naquit à Dijon en 1627 et montra, dès son enfance, des aptitudes extraordinaires pour l'étude. Il se nourrit des auteurs grecs et latins, et sa mémoire était telle qu'il n'oublia jamais les beaux passages des ouvrages qu'il avait étudiés. Plus tard il allia au culte de l'antiquité païenne celui des Évangiles et sut combiner le sublime des deux en une langue pure et élevée. Il vint à Paris en 1642 le même jour, dit-on, que Richelieu mourant rentrait en triomphateur dans la capitale, couché dans sa grande litière. Il suivit les cours du collège de Navarre, dirigé par Nicolas Cornet, qu'il devait immortaliser plus tard en prononçant son oraison funèbre. En 1640 il fut

**Vie de
Bossuet.**

présenté par Arnauld à l'Hôtel de Rambouillet, et y improvisa un sermon qui fit dire à Voiture qu'il "n'avait jamais vu prêcher ni si tôt ni si tard." Il soutint peu après une thèse devant le grand Condé, qui eut un moment idée d'y répondre, et tout jeune encore, il acquit une renommée à Paris. Néanmoins, il ne se laissa pas séduire par cette gloire naissante, et consacré prêtre et docteur, il se retira à Metz, où, de 1652 à 1659, nous le voyons occupé à son ministère, prononçant des sermons remplis d'éloquence et de logique, attaquant les doctrines des protestants et répondant à leurs attaques. De brillantes conversions, surtout celle de Turenne, attirèrent l'attention publique; et lorsque Bossuet vint à Paris en 1659 il fut appelé à prêcher devant le roi. Pendant dix ans le grand prédicateur fit entendre à Paris sa parole forte et entraînante. Les sermons que nous possédons de

lui et qui excitent toute notre admiration
 Les sermons. ne sont que des ébauches. L'orateur traçait sur le papier le plan de son discours, et jetait quelques idées grandioses, puis se livrait à son inspiration. Rien alors n'arrêtait l'élan de son génie, il expliquait le dogme chrétien avec amour, et il jugeait avec sévérité et justice les actions des hommes. Il sut dire la vérité au roi, tout en se tenant dans les bornes du respect, et l'influence de l'esprit si clair et si modéré du prédicateur dut être grande sur l'esprit moins grand mais tout aussi juste et sensé de Louis XIV. Bossuet a la foi entière, jamais un moment de doute ou de défaillance, mais il n'essaie pas de prouver cette foi d'une manière aussi précise que Pascal. Il croit, il tâche de faire partager sa croyance à ceux

qui l'écoutent, et il les attire à lui, par la force de son éloquence et de sa raison.

Le génie du prédicateur, le caractère de l'homme, le firent choisir par Louis XIV pour être précepteur du Dauphin. Admirons encore ici le tact **Le** presque toujours infallible du roi : il **précepteur.** confie son fils à Montausier et à Bossuet, son petit-fils à Fénelon. Devenu évêque de Condom, Bossuet ne se rend pas à son évêché, mais se consacre entièrement à l'éducation du Dauphin. Il dut se remettre à l'étude et écrivit pour son élève le "Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même" et le "Discours sur l'Histoire Universelle." Le fils de Louis XIV ne profita guère des admirables leçons de son précepteur ; nous savons qu'il vécut cinquante ans et qu'il mourut avant son père. Quoique éloigné des affaires, il sut cependant élever la voix contre la révocation de l'Édit de Nantes, et ce seul fait suffit pour prouver que les leçons données par le maître ne furent pas toutes perdues. Reçu à l'Académie Française en 1671, Bossuet devint évêque de Meaux en 1681, quand fut terminée l'éducation du Dauphin. Il s'occupa activement de son diocèse, fut considéré le chef de l'église gallicane, et sut concilier les droits de l'Église et ceux **L'évêque.** de l'État. Après l'oraison funèbre du grand Condé en 1687 il ne remonta plus dans la chaire à Paris, mais l'année 1688 vit paraître son "Histoire des Variations," brillant ouvrage de controverse religieuse. En 1697 Louis XIV le nomma *conseiller d'État*, et en 1704 mourut celui qu'on a appelé *l'aigle de Meaux*, et qui a mérité ce titre par la hauteur à laquelle s'est élevé son génie.

Bossuet était non seulement un grand prédicateur,

c'était un grand poète dont l'imagination savait créer
 des paroles splendides pour exprimer ses
 Les oraisons funèbres. idées. C'est surtout dans ses Oraisons
 Funèbres que se déploie la grandeur de
 Bossuet et que son style est le plus sublime. Il faut,
 cependant, qu'il soit soutenu par l'importance de son
 sujet et qu'il en puisse tirer une leçon pour les vivants.
 C'est lui qui a dit : " Ce n'est pas un ouvrage humain
 que je médite, je m'élève au-dessus de l'homme, pour
 faire trembler toute créature sous les jugements de
 Dieu." Son but n'est donc pas seulement de faire le
 panégyrique des grands ; comme Périclès prononçant
 l'oraison funèbre des Athéniens morts pour la patrie,
 Bossuet est animé par l'amour de tout ce qui est
 noble, héroïque et vertueux. Il célèbre (1683) la
 pureté de Marie-Thérèse, de cette reine qui " accom-
 plit ses devoirs sans présomption, et fut humble non
 seulement parmi toutes les grandeurs,
 Marie-Thérèse, et Henriette mais encore parmi toutes les vertus." Il
 de France. raconte la vie de Henriette de France,
 reine d'Angleterre, cette fille de Henri IV, cette
 femme de Charles I^{er}, qui voit mourir son mari sur
 l'échafaud, qui est chassée de son royaume, qui
 manque du nécessaire dans le royaume de son neveu,
 qui voit enfin son fils rétabli sur son trône et meurt
 dans une retraite, consacrée à Dieu seul. Disons donc
 avec l'orateur : " Ne pleurons plus ses disgrâces, qui
 font maintenant sa félicité. Si elle avait été plus
 fortunée, son histoire serait plus pompeuse, mais ses
 œuvres seraient moins pleines ; et avec des titres
 superbes, elle aurait peut-être paru vide devant Dieu.
 Maintenant qu'elle a préféré la croix au trône, et
 qu'elle a mis ses malheurs au nombre des plus grandes

grâces, elle recevra les consolations qui sont promises à ceux qui pleurent.” Ce style simple et naturel convenait à la fin paisible d’une vie si agitée, et après le tableau de la chute et du rétablissement des empires l’esprit aime à se reposer par la contemplation d’une mort chrétienne. L’orateur devait, quelques mois plus tard, rendre à la fille le même hommage qu’à la mère, et il n’y a rien de plus touchant que l’oraison funèbre de Henriette d’Angleterre, duchesse d’Orléans. Ce n’est pas une louange officielle, c’est un cri sorti du cœur : “Madame se meurt, Madame est morte !” Cette aimable princesse est enlevée subitement, elle “a passé du matin au soir, ainsi que l’herbe des champs. Le matin elle fleurissait ; avec quelle grâce, vous le savez : le soir nous la vîmes séchée,” son corps est devenu “un je ne sais quoi, qui n’a plus de nom dans aucune langue.” Avec quelle délicatesse, quelle émotion l’orateur parle des derniers moments de la princesse. Il nous fait voir sa résignation, son caractère charmant, et trouve une consolation en pensant que Madame n’est plus exposée au péril de sa propre gloire.

Nous ne dirons rien de l’oraison funèbre d’Anne de Gonzagne, Princesse Palatine, quoique ce soit une des plus belles qu’ait prononcées Bossuet, ni de celle de Michel Le Tellier, père de Louvois ; il nous faut maintenant jeter les yeux sur l’admirable panégyrique du grand Condé. Lorsque mourut celui-ci en décembre 1685, Bossuet perdit un protecteur, un ami sincère, aussi fut-ce avec émotion qu’il vint faire son éloge. L’orateur se montre grand historien lorsqu’il raconte les batailles de Condé, et la

page qu'il consacre à Rocroy, surtout, est un chef-d'œuvre de narration historique. Il nous présente aussi un beau parallèle entre Condé et Turenne, il nous fait le récit des victoires du Prince, n'appuie pas sur le rôle qu'il a joué pendant la Fronde, mais ne l'exense pas. Il nous le montre encore, ayant reçu le pardon de son roi, à la tête des armées, faisant en trois semaines la conquête d'une province, remportant la victoire de Sénéf, sauvant la France après la mort de Turenne, puis retiré à Chantilly, devenant le protecteur des sciences et des lettres. Il n'était pas possible que Bossuet nous présentât le côté presque féroce du caractère de Condé, son orgueil, son mépris pour la vie humaine; il fait, cependant, une belle comparaison par laquelle nous voyons que le Prince s'emportait quelquefois: "Comme un fleuve majestueux et bienfaisant qui porte paisiblement dans les villes l'abondance qu'il a répandue dans les campagnes en les arrosant, qui se donne à tout le monde, et ne s'élève et ne s'enfle que lorsque avec violence on s'oppose à la douce pente qui le porte à continuer son tranquille cours." On peut dire que rien, dans aucune littérature, n'est plus entraînant que l'oraison funèbre du grand Condé par Bossuet, et c'est avec regret qu'on entend l'orateur s'écrier: "Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte: heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint!"

Il est impossible de mentionner tous les ouvrages de Bossuet, disons seulement quelques mots de ce

chef-d'œuvre, "Discours sur l'Histoire Universelle" (1680), où l'auteur arrive à la perfection du style et où se trouvent tant de grandes idées. Dans le prologue Bossnet explique à son élève le but de son ouvrage et dit qu'il "serait honteux, à tout honnête homme, d'ignorer le genre humain, et les changements mémorables que la suite des temps a faits dans le monde." Il divise son livre en trois parties: dans la première il trace un magnifique tableau des grandes époques de l'histoire de l'humanité, commençant avec "Adam, ou la création," et se terminant avec "Charlemagne, ou l'établissement du nouvel empire." On ne peut lire un plus admirable résumé d'histoire, éclairé partout par l'idée que c'est Dieu qui guide les empires et les élève ou les abaisse. Dans la seconde partie intitulée, "la Suite de la Religion," l'auteur nous explique le développement de l'esprit de Dieu chez les Hébreux et les causes qui en amenèrent la décadence et rendirent nécessaire la venue du Messie. Dans la troisième partie, "Révolutions des Empires," Bossnet crée la philosophie de l'histoire et explique quelles sont les causes qui ont conduit les peuples, sous le doigt de Dieu, à la gloire ou à la ruine. C'est, comme on l'a dit, l'oraison funèbre des empires, que fait le grand évêque. Il rend justice au génie païen, à l'Égypte, aux Perses, à la Grèce, mais il aime par-dessus tout cette splendide Rome, dont la civilisation est en grande partie contenue dans la nôtre. Après un coup d'œil magistral sur l'ensemble des événements, sur leurs causes, sur leurs résultats, l'auteur montre qu'il faut tout rapporter à la Providence. Les chefs "se sentent assujettis à une force majeure."

"L'Histoire
Univer-
selle."

“Celui-là seul tient tout en sa main, qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore, qui préside à tous les temps et prévient tous les conseils.” Phrase admirable, digne de ce beau génie que respectent toutes les croyances.

On ne saurait nommer Bossuet sans parler de Fénelon ; ce sont les deux hommes d'église les plus célèbres du XVII^e siècle, et comme pour Corneille et Racine on n'est pas encore d'accord sur leur mérite respectif. On peut dire qu'ils furent égaux en génie, mais ils différaient entièrement de caractère, et comprenant la vie d'une manière toute différente, leurs ouvrages sont écrits sous un point de vue tout opposé. Bossuet n'appartient pas à la noblesse et il approuve le gouvernement absolu du roi, Fénelon est par sa naissance un grand seigneur et il voudrait que la royauté s'appuyât un peu plus sur la noblesse, sur les anciens féodaux. Bossuet est pénétré de l'esprit des Écritures, il est, avant tout, un père de l'église ; Fénelon, quoique excellent chrétien, admire, au point de vue artistique, l'antiquité païenne, et en reproduit admirablement l'esprit dans ses écrits. Bossuet est plus audacieux dans ses opinions et les maintiendrait jusqu'à la mort, s'il croyait avoir raison. Fénelon est plus souple et cède quand il est condamné, mais proteste d'une manière indirecte. Ces deux grands prélats diffèrent donc en bien des points, mais ils se ressemblent en ceci, que tous deux aiment la vérité, qu'ils ont donné l'exemple d'une vie sans tache et qu'ils ont produit des œuvres dignes de toute admiration.

François de Salignac de Lamoignon-Fénelon naquit en 1651 au château de Fénelon, en Périgord. Il fut

de fortes études à Cahors, puis au collège du Plessis à Paris, et lut avec délices surtout l'Énéide et l'Odyssée, dont il sut plus tard si bien s'inspirer. Il devint prêtre en 1675 et eut l'idée de se faire missionnaire, mais il accepta d'être directeur de la maison des Nouvelles Catholiques et remplit ces fonctions avec beaucoup de tact. En 1687 il publia le "Traité sur l'Éducation des Filles," où il donna avec délicatesse d'excellents conseils sur l'éducation. Vers cette époque parurent aussi ses "Dialogues sur l'Éloquence." En 1685, après la révocation de l'Édit de Nantes, Fénelon fut envoyé en mission en Saintonge et remplit ces fonctions délicates avec mansuétude et sans vouloir de "dragonnades."

Il avait déjà prononcé d'admirables sermons, et sa réputation était si grande que le roi, à la recommandation du duc de Beauvilliers, le nomma précepteur du duc de Bourgogne, fils aîné du Dauphin. On sait que ce prince avait un caractère terrible, qu'il était hautain, emporté jusqu'à la fureur. Fénelon sut faire de lui un homme pieux, vertueux et éclairé, et quoiqu'on l'ait accusé d'avoir rendu son élève trop timoré, on ne peut douter que le règne du duc de Bourgogne n'eût été un grand bonheur pour la France. Comme Bossuet, Fénelon écrivit de grandes œuvres pour son élève, de charmantes "Fables" qu'on peut lire avec plaisir, même après celles de La Fontaine, les "Dialogues des Morts," imités de Lucien, enfin les "Aventures de Télémaque."

Fénelon ne paraît pas avoir jamais plu à Louis XIV qui, dit-on, l'appelait "l'esprit le plus chimérique

de son royaume;” il lui donna, cependant, le siège de
 Le Cambrai, une des plus hautes dignités
 quiétisme. épiscopales, et le prélat fût probablement
 resté en faveur sans l'affaire du *quiétisme*. Il
 adopta avec ardeur les doctrines par trop mystiques
 de M^{me} Guyon, et écrivit pour les soutenir son “ Ex-
 plication des Maximes des Saints.” Bossuet attaqua
 avec véhémence des doctrines qui lui semblaient peu
 orthodoxes, et le livre de Fénelon fut condamné à
 Rome en 1699. Il se soumit et se consacra à l’admi-
 nistration de son diocèse, où l’avait relégué le roi en
 1697. La grande affection que lui témoignait le duc
 de Bourgogne eût pu le ramener à la cour, mais
 “ Télémaque ” lui fut dérobé et publié subrepticement
 en 1699. Louis XIV y vit une critique de son carac-
 Sa tère et de son gouvernement, et la dis-
 disgrâce. grâce de l’archevêque fut complète. Il
 ne s’y résigna, paraît-il, que dans l’espoir de gouverner
 un jour, quand son élève monterait sur le trône de
 son grand-père, et cette ambition sembla devoir se
 réaliser en 1711 à la mort du grand Dauphin. Le
 duc de Bourgogne devint Dauphin, et son règne
 paraissait imminent, quand il mourut en 1712. Ce
 fut un coup terrible pour Fénelon, et il ne survécut
 que trois ans à son élève. Outre les ouvrages que
 nous avons déjà mentionnés, nous pouvons citer son
 traité de l’ “ Existence de Dieu,” les “ Lettres sur la
 Religion,” et sa belle “ Lettre sur les occupations de
 l’Académie Française,” admirable ouvrage de cri-
 tique littéraire.

Fénelon eut, dès son vivant, une grande réputation
 de douceur et de bonté, et on l’appela le *cygne de*
Cambrai. Il mérita cette réputation par la manière

dont il remplit sa charge pastorale; il fit preuve d'une inépuisable charité et fut adoré de son troupeau. Il paraît, cependant, que son caractère fut trop absolu, et que dans ses démêlés avec l'évêque de Meaux ce ne fut pas toujours celui-ci qui eut moins de douceur. Nisard semble avoir raison quand il dit: "La vérité éclaircie ne rend pas Fénelon coupable, mais elle absout Bossuet." Jetons maintenant les yeux sur "Télémaque." C'est le livre le plus populaire de la littérature française, après les fables de La Fontaine. Tout prélat qu'il fut Fénelon comprit parfaitement l'antiquité païenne et il la fit revivre pour nous. Son but fut de faire usage d'une fiction pour enseigner à un prince ses devoirs de roi, et il se servit d'un style d'une élégance, d'une poésie merveilleuse, pour raconter son histoire. On a même accusé ce style d'être trop fleuri, mais telle n'est pas notre opinion. Il fallait que le style s'accordât avec le sujet, et l'on ne pouvait décrire les divinités de l'Olympe et les héros antiques de la même manière que des événements contemporains. Le récit toutefois est intéressant et l'on a grand plaisir à rencontrer de nouveau les héros grecs errants après la guerre de Troie. On suit Télémaque avec intérêt depuis l'île de Calypso jusqu'au royaume d'Idoménée à Salente, et l'on comprend la leçon qu'a voulu donner l'auteur; c'est que la jeunesse, quelques fautes qu'elle puisse commettre, arrive à surmonter tous les obstacles, si elle est pénétrée de l'idée du devoir et de la crainte de Dieu. Mentor donne d'excellents conseils à Télémaque, et quoique le plan du gouvernement du royaume de Salente soit chimé-

rique en plus d'un point, on peut dire que le livre de Fénelon a dû exercer la plus heureuse influence sur son royal élève. Il y vit que les rois doivent mépriser les flatteurs, être toujours loyaux, ne pas entreprendre des guerres injustes, et ne vivre que pour le bonheur de leurs peuples. Ce fut malheureux pour Louis XIV qu'il crut reconnaître qu'il avait les qualités contraires à celles que Fénelon voulait voir chez un roi. Le duc de Bourgogne eût pu les posséder et y ajouter le jugement sain, la fermeté de son aieul. "L'homme véritablement libre est celui qui, dégagé de toute crainte et de tout désir, n'est soumis qu'aux dieux et à sa raison." Voilà une maxime qui indique clairement l'esprit de Fénelon, elle est sans nul doute chimérique, mais c'est un noble idéal. Ce n'est qu'en se proposant un but élevé dans la vie qu'on arrive à bien remplir le rôle pour lequel on a été créé.

A l'Hôtel de Rambouillet nous avons rencontré Fléchier lisant de gracieux vers latins et des vers français du genre de ceux de Voiture et de Benserade. Toute sa vie cette influence se fit sentir sur ses écrits, et on y trouve un peu trop de recherche, du maniéré, peut-être. Cette pointe de *précieux* est curieuse et intéressante dans ses "Mémoires sur les Grands Jours d'Auvergne," mais elle n'est pas à sa place dans l'oraison funèbre. Néanmoins, malgré un style trop travaillé, où l'émotion et le pathétique sont trop de commande, on lit avec intérêt les oraisons funèbres de Fléchier. Lui qui avait été un habitué du fameux Hôtel de Rambouillet fut appelé à prononcer en 1672 l'oraison funèbre de Julie d'Angennes, et en 1690 celle de son

mari, l'honnête et constant Montausier. C'est le discours sur la mort de Turenne (1676) qui rendit Fléchier célèbre. On a comparé ce morceau d'éloquence aux sublimes paroles qu'arracha la mort de Condé à Bossuet, mais l'ouvrage de Fléchier, quoique beau et élégant, ne nous touche point comme celui de Bossuet. Nous sommes entraînés par l'évêque de Meaux et nous partageons son émotion, tandis que l'évêque de Nîmes nous laisse froids. Nous admirons ses belles paroles, mais nous trouvons sa narration de la mort du héros bien inférieure à celle de M^{me} de Sévigné dont nous parlerons bientôt. Citons, cependant, un passage qui nous rappelle un peu l'admirable lettre de la marquise : "Turenne meurt, tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur et ranimé par la vengeance ; tout le camp demeure immobile. Les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non pas aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourants envoient leurs fils pleurer sur leur général mort. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres ; et la Renommée, qui se plaît à répandre dans l'univers les accidents extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince, et du triste regret de sa mort."

Fléchier était né à Permes en 1632. Il fut d'abord oratorien, mais se sépara bientôt de la congrégation. Il prêcha devant Louis XIV, qui le nomma à l'évêché de Lavaux, puis à celui de Nîmes, où il se fit aimer par sa douceur et sa modération. Il fut membre de l'Académie Française, et son discours de réception éclipsa celui de Racine reçu le même jour que lui.

Fléchier fut un des grands prélats du règne de Louis XIV, et Fénelon s'écria en apprenant sa mort en 1710: " Nous avons perdu notre maître."

Louis Bourdaloue (1622-1704) fut considéré par ses contemporains le plus grand prédicateur de son siècle. Il naquit à Bourges, entra dans l'ordre des jésuites, où il fut régent de collège, puis succéda à Bossuet en 1669 comme prédicateur du roi. Comme son prédécesseur il eut le courage de dire la vérité à Louis XIV, et lui plut par sa hardiesse et son éloquence. Il fut extrêmement populaire, et la cour se rendait en foule à ses sermons. M^{me} de Sévigné l'appréciait beaucoup, ainsi que tous les grands esprits du temps, mais aujourd'hui nous le trouvons bien inférieur comme prédicateur à Bossuet. Il est quelque peu prolix et moralise trop. Il fait une analyse si subtile des vices et des vertus qu'on a peine à le suivre. Comme tous les grands prédicateurs de son temps il inspirait le respect par une vie irréprochable.

Jules Mascarón (1634-1703) eut aussi une grande célébrité comme prédicateur. Ses sermons furent presque aussi admirés que ceux de Bourdaloue et l'on peut comparer son oraison funèbre de Turenne à celle de Fléchier.

Jean-Baptiste Massillon naquit à Hyères en 1663 et mourut en 1742. Il fait partie du xviii^e siècle, puisque son œuvre fut presque accomplie du vivant de Louis XIV, dont il prononça l'oraison funèbre. Tout le monde se rappelle cet exorde: " Dieu seul est grand, mes frères;" mais ce n'est pas l'oraison funèbre qui rendit Massillon célèbre. Ce sont ses sermons, dont la forme est

excellente, où il moralise comme Bourdaloue. Son style est élégant, mais ne manque pas de force, comme l'attestent son sermon sur le "Petit nombre des élus," et le contraste énergique qu'il fait entre la mort du pécheur et la mort du juste. Voltaire l'a appelé le "Racine de la chaire," et il est certain qu'il est supérieur à tous les prédicateurs du XVII^e siècle, excepté Bossuet. Il prêcha un "Petit Carême," composé de dix sermons seulement, devant Louis XV enfant. On admire beaucoup cette œuvre ainsi que le "Grand Carême" et l'"Avent." Nommé en 1717 à l'évêché de Clermont-Ferrand, Massillon se consacra entièrement à son diocèse, et écrivit des "Discours Synodaux" que l'on compte parmi ses meilleures œuvres. Il fut reçu à l'Académie Française en 1719, et on peut le placer parmi les grands écrivains du siècle de Louis XIV.

CHAPITRE VII

LES FEMMES AUTEURS

M^{ME} DE LA FAYETTE, M^{ME} DE SÉVIGNÉ, M^{ME} DE
MAINTENON

APRÈS les romans interminables de M^{lle} de Scudéry c'est avec plaisir qu'on lit les œuvres charmantes de M^{me} de La Fayette, et le petit volume qui contient "La Princesse de Clèves" nous fait oublier bien vite les dix tomes de "Cyrus" et de "Clélie." Prenons M. d'Haussonville pour guide, et voyons quelle fut la vie de l'au-

M^{me} de
La Fayette.
Sa vie.

teur du premier roman d'amour réel en France. Il faut connaître sa vie pour connaître ses œuvres. Marie-Madeleine de la Vergne naquit en 1634 ; son père avait le rang d'écuier et sa mère, Elisabeth Pena, était d'origine provençale et avait eu des poètes dans sa famille. M. de la Vergne mourut au Havre, dont il était gouverneur, et laissa sa fille orpheline de bonne heure. La mère, personne de peu de jugement, se remaria au chevalier de Sévigné, oncle du marquis, et c'est ce qui amena plus tard la grande intimité entre M^{me} de La Fayette et M^{me} de Sévigné. M^{lle} de la Vergne eut pour professeurs le père Rapin et Ménage, et celui-ci s'éprit d'elle, comme il le faisait de toutes ses élèves. Il la célébra en latin, en français, en grec, en italien et lui fut profondément attaché toute sa vie. Elle sut profiter des bonnes leçons du précepteur et fut une femme savante, sans cependant, un grain d'affectation et de pédantisme. Elle fut toujours naturelle et vraie, et son latin ne lui enleva rien de sa grâce et de sa délicatesse de sentiments. Habitée ainsi que M^{me} de Sévigné de l'Hôtel de Rambouillet, elles surent tirer parti toutes les deux du contact avec les gens distingués qui se réunissaient chez *Arthénice*, et si elles furent des précieuses, elles ne furent jamais des précieuses ridicules. M^{lle} de la Vergne n'était pas opposée au mariage comme M^{lle} de Rambouillet, et accepta la main du comte de La Fayette, avec lequel elle paraît avoir vécu quelques années en Auvergne en bonne intelligence, mais qui disparut si complètement de la vie de sa femme que c'est à peine si l'on peut se rendre compte de son existence.

Nous retrouvons bientôt M^{me} de La Fayette à Paris,

où elle a son salon, son *réduit*. Belle-sœur de M^{lle} de La Fayette que le triste Louis XIII avait aimée un moment et qui s'était réfugiée au convent de Sainte-Marie de Chaillot, M^{me} de La Fayette allait souvent à Chaillot. C'est là qu'elle rencontra la reine d'Angleterre, Henriette, femme proscrire de Charles I^{er} et sa fille, qui fut plus tard la charmante Madame. Celle-ci se prit d'une grande amitié pour M^{me} de La Fayette, et lorsqu'elle devint la femme de Monsieur, elle voulut toujours avoir son amie auprès d'elle, amie discrète, dévouée, désintéressée, et qui sut trouver des paroles touchantes et sincères pour raconter la vie et la mort de l'infortunée princesse.

M^{me} de La Fayette, que Somaize nomme Féliciane dans son dictionnaire des Précieuses, continua à s'occuper d'études après son mariage, et nous voyons parmi ses amis, outre Ménage, le docte Huet, évêque d'Avranches, et Segrais, l'élégant romancier. Celui-ci a bien apprécié son caractère lorsqu'il a dit d'elle, "qu'elle aimait le vrai en toutes choses et sans dissimulation." "Elle n'aurait pas donné, ajouta-t-il, le moindre titre à qui que ce fût si elle n'eût été persuadée qu'il le méritait, et c'est ce qui a fait dire à quelqu'un qu'elle était sèche quoiqu'elle fût délicate." Boileau aussi a dit: "M^{me} de La Fayette est la femme qui écrit le mieux et qui a le plus d'esprit." Voilà, certes, un grand éloge dans la bouche du sévère critique. "La femme qui écrit le mieux," disons "une des femmes qui écrivent le mieux," car M^{me} de La Fayette et M^{me} de Sévigné sont sœurs par le talent comme par le cœur. L'amitié entre ces deux femmes distinguées date du

Son amitié
pour
Madame.

Son amitié
pour Mme
de Sévigné.

second mariage de la mère de M^{me} de La Fayette avec le chevalier de Sévigné, et cette affection fut sans rivale chez l'une et chez l'autre, jusqu'à ce que M^{me} de La Fayette se mit à aimer La Rochefaucauld d'un amour si pur et si constant et que M^{me} de Sévigné fût séparée de sa fille, M^{me} de Grignan. Les deux amies, tant que dura la jeunesse, passaient leur temps l'une chez l'autre, indifféremment, et de là se rendaient au spectacle, au sermon, chez des amis communs, et, quelquefois, à la cour; mais graduellement, M^{me} de La Fayette perdit la santé et ne sortit presque plus de son hôtel dans la rue de Vaugirard. Elle y avait un petit jardin avec un jet d'eau, et ce fut dans cette maison qu'elle aimait tant que M^{me} de La Fayette reçut, non seulement M^{me} de Sévigné, mais toute la cour, qui se rendit chez elle quand elle ne put plus sortir. Elle avait une grande chambre avec un grand lit tout galonné d'or, et c'est là que M^{me} de Sévigné passait une partie de son temps. Elle, qui était si gaie, soulageait les souffrances de son amie, et celle-ci, qui était la *raison même*, exerçait une heureuse influence sur la marquise. Bien des lettres remplies d'un amour maternel comme il n'y en eut jamais de plus grand furent écrites dans la chambre de M^{me} de La Fayette à la froide et belle M^{me} de Grignan, qui n'aimait guère la meilleure amie de sa mère. Cependant, quel bonheur d'avoir une amie comme M^{me} de La Fayette, si bonne et en même temps si sincère. M. d'Haussonville cite une lettre de M^{me} de La Fayette, où ayant appris que M^{me} de Sévigné ne doit pas venir à Paris pendant l'hiver, elle lui écrit: " Il est question, ma belle, qu'il ne faut point que vous passiez l'hiver en Bretagne, à quelque prix que ce soit. Vous

êtes vieille; les Rochers sont pleins de bois; les catarrhes et les fluxions vous accableront; vous vous ennuierez; votre esprit deviendra triste et baissera; tout cela est sûr, il y a de la misère et de la pauvreté à votre conduite. Il faut venir dès qu'il fera beau."

M. d'Haussonville ajoute: "M^{me} de Sévigné répond en badinant et en donnant sa parole de ne point être malade, de ne point vieillir, de ne point radoter."

Elle n'obéit cependant pas à son amie et passe l'hiver aux Rochers. Comme elles ont dû se dire de jolies choses au printemps suivant lorsqu'elles se rencontrèrent dans la grande chambre de l'hôtel

rne de Vaugirard! Imaginez un instant La Rochefoucauld.
une conversation entre M^{me} de Sévigné

et M^{me} de La Fayette, et La Rochefoucauld écoutant, et de temps en temps prononçant quelques paroles profondes et aimables. Aimables oui, car quoique La Rochefoucauld eût déjà écrit les "Maximes," il ne pouvait conserver son pessimisme en présence de ses deux charmantes amies. D'ailleurs, il avait de la sensibilité et M^{me} de La Fayette dit de lui: "M. de La Rochefoucauld m'a donné de l'esprit, mais j'ai réformé son cœur." Ce cœur devait se montrer à nu quand le duc apprit le passage du Rhin et la mort de deux de ses fils. "Réformer le cœur de La Rochefoucauld," tel fut le but de M^{me} de La Fayette, et elle eut un écolier assidu sinon docile, car pendant quinze ans, jusqu'à sa mort en 1680, l'auteur des "Maximes" se rendit presque chaque jour chez M^{me} de La Fayette. Leurs vies se confondirent, pour ainsi dire, et lorsque mourut La Rochefoucauld, M^{me} de La Fayette ne fit que languir. Elle eût pu dire comme Tristan parlant d'Yseult: "Ne vous sans moi ne jeo sans vous."

Dans notre siècle Chateaubriand, se rendant tous les jours à heure fixe chez M^{me} Récamier, a fait revivre le souvenir de La Rochefoucauld et de M^{me} de La Fayette; les deux femmes, celle du XVII^e siècle et celle du XIX^e, sont sincères et aimantes, les deux hommes le sont-ils autant ?

En considérant la vie privée de M^{me} de La Fayette il ne faut pas croire qu'elle consacra tous ses moments au sentiment et qu'elle fut toujours retenue dans sa chambre. Elle sut s'occuper d'affaires et se servir près du roi du crédit que lui donna toujours son ancienne affection pour Madame, dont Louis XIV avait conservé le souvenir. M^{me} de La Fayette avait deux fils; l'aîné fut un spirituel abbé et le cadet un vaillant colonel. Ce dernier fit un riche mariage mais mourut jeune, peu après sa mère, laissant une fille de qui descend le duc actuel de la Trémoille. Nous sommes heureux de penser qu'il existe encore des descendants de M^{me} de La Fayette et que ses nobles sentiments ont pu se propager par l'hérédité. Le côté sérieux, mondain même, du caractère de cette aimable femme n'enlève rien à l'intérêt que nous lui portons. Elle tâcha

Son caractère. d'aider ses enfants et ses amis, et on ne peut l'en blâmer, quand on voit que sa vie fut toujours pure, droite et exempte d'intrigues. Elle trouva le temps, malgré une santé très faible, de se dévouer à ceux qu'elle aimait et d'écrire des ouvrages charmants. Elle était d'un caractère porté à la tristesse, et la mort de La Rochefoucauld la frappa cruellement. Empruntons encore à M. d'Haussonville quelques passages des lettres de M^{me} de Sévigné citées par lui : "M. de Marsillac est dans une affliction qui ne se peut

représenter; mais il retrouvera le Roi et la cour; toute sa famille se retrouvera en sa place; mais où M^{me} de La Fayette retrouvera-t-elle un tel ami, une telle société, une pareille douceur, un agrément, une confiance, une considération pour elle et pour son fils? Elle est infirme; elle est toujours dans sa chambre; elle ne court point les rues; M. de La Rochefoucauld était sédentaire aussi; cet état les rendait nécessaires l'un à l'autre; rien ne pouvait être comparé à la confiance et aux charmes de leur amitié."

M^{me} de La Fayette souffrait de *vapeurs*, mal qu'elle définit ainsi: "C'est un chien de mal que les vapeurs. On ne sait ni d'où il vient ni à quoi il tient. On ne sait que lui faire. On croit l'adoucir, il s'agrit. Si jamais je suis en état d'écrire, je ferai un livre entier contre ce mal. Il n'ôte pas seulement la santé. Il ôte l'esprit et la raison. Si jamais j'ai la plume à la main, je vous assure que j'en ferai un beau traité." Elle disait aussi: "Une personne en santé me paraît un prodige." Après la mort de La Rochefoucauld M^{me} de La Fayette chercha la consolation dans la religion, et eut le bonheur d'avoir pour guide spirituel un homme de cœur et d'esprit, le célèbre Du Guet.

Elle mourut en 1693, et voici ce que dit M^{me} de Sévigné dans une lettre à M^{me} de Guitant: "Vous ne pouviez rompre le silence, ma chère madame, dans une occasion qui me fût plus sensible; vous saviez tout le mérite de M^{me} de La Fayette ou par vous, ou par moi, ou par nos amis, sur cela vous n'en pouviez trop croire: elle était digne d'être de vos amies, et je me trouvais trop heureuse d'être aimée d'elle depuis un temps

Lettre de
M^{me} de
Sévigné.

très considérable. Jamais nous n'avions eu le moindre nuage dans notre amitié. La longue habitude ne m'avait point accoutumée à son mérite: ce goût était toujours vif et nouveau, je lui rendais beaucoup de soins, par le mouvement de mon cœur, sans que la bienséance où l'amitié nous engage y eût aucune part; j'étais assurée aussi que je faisais sa plus tendre consolation, et depuis quarante ans c'était la même chose: cette date est violente, mais elle fonde bien aussi la vérité de notre liaison. Ses infirmités depuis deux ans étaient devenues extrêmes; je la défendais toujours, car on disait qu'elle était folle de ne vouloir point sortir; elle avait une tristesse mortelle: quelle folie encore? N'est-elle pas la plus heureuse femme du monde? Elle en convenait aussi; mais je disais à ces personnes si précipitées dans leurs jugements: 'M^{me} de La Fayette n'est pas folle,' et je m'en tenais là. Hélas! madame, la pauvre femme n'est présentement que trop justifiée: il a fallu qu'elle soit morte pour faire voir qu'elle avait raison de ne point sortir et d'être triste . . . Ainsi, madame, elle a en raison après sa mort, et jamais elle n'a été sans cette divine raison, qui était sa qualité principale."

Faisons maintenant une courte analyse des ouvrages de M^{me} de La Fayette, nous les comprendrons mieux à présent que nous connaissons la vie de l'auteur dont le cœur fut *sensible* et la raison *divine*.

Le premier ouvrage de M^{me} de La Fayette fut un gracieux portrait de M^{me} de Sévigné. Mentionnons

"**Histoire** maintenant ses ouvrages historiques
de Madame avant de parler de ses romans. "**L'His-**
Henriette." **toire** de Madame Henriette" est une
 esquisse de la vie d'une des femmes les plus char-

mantes du siècle de Louis XIV. Nous avons déjà dit comment M^{me} de La Fayette fit la connaissance de Madame au couvent de Chaillot et quelle fut leur intimité. Elle dit que la princesse lui dit un jour : " Ne trouvez-vous pas que si tout ce qui m'est arrivé, et les choses qui y ont relation, étaient écrits, cela composerait une jolie histoire ? Vous écrivez bien, ajouta-t-elle ; écrivez, je vous fournirai de bons mémoires." M^{me} de La Fayette écrivit donc ce que lui raconta Madame et ce n'était pas toujours facile, dit-elle, " de tourner la vérité en de certains endroits d'une manière qui la fît connaître, et qui ne fût pas néanmoins offensante ni désagréable à la princesse. Elle badinait avec moi sur les endroits qui me donnaient le plus de peine." Cette dernière phrase prouve sans aucun doute que Madame fut légère et imprudente, mais jamais coupable. Sa vie est un vrai roman. Exilée à Paris et pauvre elle rêva d'épouser le roi, mais fut dédaignée par Louis qui, plus tard, dut regretter son aveuglement lorsqu'il vit briller à sa cour la princesse d'Angleterre, devenue sa belle-sœur et duchesse d'Orléans. Charles II, remonté sur le trône de son père, avait accordé la main de sa sœur au frère du roi et avait envoyé une ambassade nombreuse pour la conduire à son époux. Dès ce moment commencent des événements romanesques. Le duc de Buckingham, qui conduit la princesse en France, devient éperdument amoureux d'elle. On trouve un prétexte pour le renvoyer en Angleterre, puis c'est le chevaleresque comte de Guiche qui l'aime à en perdre la raison, et enfin le roi lui-même donne de la jalousie à son frère, jalousie qui ne se dissipe que quand on voit l'attache-

ment du roi pour la douce La Vallière. M^{me} de La Fayette nous présente un tableau animé de la cour de Louis XIV au temps de la jeunesse du roi. Elle nous fait voir le monarque au château de Vaux, recevant l'hospitalité princière de Fouquet, puis le faisant arrêter immédiatement après, elle nous raconte les intrigues et les perfidies du comte de Vardes et du chevalier de Lorraine, elle nous présente à M^{lle} de Tonnav-Charente, à la pauvre reine Marie-Thérèse, douce épouse délaissée, à l'altière Anne d'Autriche, à Monsieur, joli comme une femme, mais faible et sans cœur, enfin elle nous fait assister à la mort foudroyante de Madame. Voilà le roi, Monsieur, M^{me} de La Fayette, autour du lit de l'agonisante. Bossuet lui parle de Dieu avec cette simplicité et cette grandeur qui lui feront dire un peu plus tard : "Madame se meurt, Madame est morte;" et tous les cœurs sont touchés de la résignation, de la douceur de l'infortunée princesse qui dit à son mari : "Monsieur, je ne vous ai jamais manqué," et meurt dans tout l'éclat de sa beauté, de sa grâce enchanteresse. Le récit de M^{me} de La Fayette nous intéresse et nous instruit plus que bien des pages des plus grands historiens. C'est que l'auteur écrivait avec son cœur l'histoire d'une personne tendrement aimée.

Dans "l'Histoire de M^{me} Henriette" Louis XIV est au commencement de sa carrière, dans les "Mémoires." "Mémoires de la Cour de France," M^{me} de La Fayette nous fait assister aux événements qui vont amener de grands désastres. En 1688 l'inepte Jacques II est chassé de son royaume et cherche un refuge en France. Le roi soutient sa cause et la guerre recommence. Pendant la paix

Louis XIV avait fait périr un grand nombre d'hommes en creusant un aqueduc pour son Versailles, et M^{me} de La Fayette blâme avec finesse et tact l'égoïsme du roi tout en rendant justice à sa fermeté et à son courage. Elle nous montre à la guerre le Dauphin, élève du grand Bossuet, pauvre prince écrasé par la majesté de son père, elle nous conduit à St. Cyr et ne juge pas M^{me} de Maintenon et son école d'une manière très favorable. Elle dit, à propos d'Esther: "M^{me} de Maintenon, pour divertir ses petites filles et le roi, fit faire une comédie par Racine, le meilleur poète du temps, que l'on a tiré de sa poésie, où il était inimitable, pour en faire à son malheur et celui de ceux qui ont le goût du théâtre, un historien très imitable." Elle ajoute: "La comédie représentait en quelque sorte la chute de M^{me} de Montespan et l'élévation de M^{me} de Maintenon. Toute la différence fut qu'Esther était un peu plus jeune, et moins précieuse en fait de piété."

M^{me} de La Fayette écrivit trois romans, "Zayde," "la Princesse de Montpensier," et "la Princesse de Clèves," et une nouvelle, "la Comtesse de Tende." "Zayde" parut d'abord sous le nom de Segrais, et il est probable que celui-ci donna quelques conseils à l'auteur, dont il était l'ami. M^{me} de La Fayette avait l'habitude de lire ses œuvres à ses amis et de leur demander leur opinion. Elle travaillait lentement et ne devait pas attacher grande importance à la gloire littéraire, elle qui disait toujours: "C'est assez que d'être." Il n'y a pas grand progrès dans le plan de "Zayde" (1670) sur les romans de l'époque; c'est une histoire remplie d'évé-

nements romanesques dont l'intérêt est souvent interrompu par des épisodes tels que nous en voyons dans "Don Quichotte" et dans "Gil Blas." Le roman est cependant beaucoup moins long que ceux de M^{lle} de Scudéry, et le style est simple et naturel. On y voit aussi déjà cette analyse des sentiments que nous admirons tellement dans "la Princesse de Clèves." Consalve est fils du comte Nugnez Fernando et favori du fils du roi. Ayant été trompé dans son amour par son plus cher ami et croyant que le prince ne l'aime plus, il quitte la cour du roi de Léon et veut se retirer dans la solitude. Il arrive par hasard au bord de la mer chez Alphonse Ximenès, et se prenant d'une grande amitié pour son hôte, il se décide à accepter son hospitalité. Un jour la tempête brise un vaisseau et jette sur la côte le corps d'une femme. Consalve en se promenant voit la femme étendue sur le sable, s'aperçoit qu'elle n'est pas morte, et la porte à la maison avec l'aide d'Alphonse. Sa compagne est sauvée aussi par des pêcheurs et vient habiter avec elle. Lui qui veut fuir les femmes se met à aimer avec passion Zayde, la belle étrangère, mais il ne peut lui faire comprendre son amour, parce qu'elle ne comprend pas sa langue. Un jour, cependant, Zayde perdit un bracelet tressé de ses cheveux et Consalve l'ayant trouvé y mit une attache splendide de pierreries. Zayde vit le bracelet que Consalve avait laissé tomber par mégarde, le ramassa et le garda en rendant à Consalve l'attache de pierreries. Celni-ci jeta immédiatement les diamants à la mer pour faire voir à Zayde qu'il ne tenait qu'au bracelet de cheveux. Il avait donc fait comprendre son amour, mais il voulut pouvoir lui en parler. Ayant vu Zayde se servir de

caractères grecs en écrivant il alla chercher à la ville voisine quelqu'un qui savait cette langue, et pendant la route en revenant chez Alphonse, il apprit à dire en grec, "je vous aime," et se faisait une fête de dire à Zayde ces mots si doux. Tout cet espoir fut déçu, car la belle étrangère et son amie étaient parties sans qu'on sût où elles avaient été. Consalve se met à leur recherche, mais des hommes envoyés par le roi de Léon le conduisent de force à la cour. Là il retrouve le prince de Léon, devenu roi et l'époux de sa sœur, et il est envoyé pour combattre les Maures. Il fait des prodiges de valeur, s'empare de Talavera et y retrouve Zayde. Nous voyons ici cette scène charmante où l'on reconnaît l'esprit délicat de M^{me} de La Fayette: "Ils s'avancèrent l'un vers l'autre; et prenant tous deux la parole, Consalve se servit de la langue grecque, pour lui demander pardon de paraître devant elle comme un ennemi, dans le même moment que Zayde lui disait en espagnol, qu'elle ne craignait plus les malheurs qu'elle avait appréhendés, et que ce ne serait pas le premier péril dont il l'aurait garantie. Ils furent si étonnés de s'entendre parler chacun leur langue naturelle, et ils sentirent si vivement les raisons qui les avaient obligés de les apprendre, qu'ils en rougirent, et demeurèrent quelque temps dans un profond silence." Ils avaient eu tous les deux la même gracieuse pensée, celle d'apprendre la langue de la personne aimée. Ils méritaient d'avoir tout le bonheur dont ils jouirent plus tard, après bien des incidents romanesques.

Nous avons hâte d'arriver à "la Princesse de Clèves." Voilà le premier roman d'observation, le premier roman de mœurs, le premier roman d'a-

amour réel, le premier roman moderne de la littérature française. Mme. de La Fayette nous présente à la brillante cour de Henri II et de Clèves." fait des portraits intéressants des dames et des seigneurs du temps : Diane de Poitiers, Catherine de Médicis, Marie Stuart, Henri II, le duc de Guise, le Maréchal de Saint-André, personnages historiques, et la princesse de Clèves, le prince son mari, le vidame de Chartres, le duc de Nemours, personnages créés par l'auteur mais tout aussi réels, tout aussi vivants que les premiers. La carrière tragique de Marie Stuart nous intéresse et nous émeut moins que les malheurs de la gracieuse princesse de Clèves, et jamais le sort du roi Henri tué dans la fleur de l'âge dans un tournoi, ou du grand François de Guise assassiné, ne nous a touchés autant que l'infortune du prince de Clèves ou du duc de Nemours.

À la fin du règne de Henri II M^{lle} de Chartres paraît à la cour. Sa beauté accomplie, sa douceur, la font rechercher des plus grands seigneurs de France et elle épouse le prince de Clèves, second fils du duc de Nevers. Son mari a un profond amour pour elle, mais elle ne peut répondre à cet amour, malgré la grande estime qu'elle a pour lui. Le duc de Nemours, le seigneur le plus aimable et le plus beau de France, devient amoureux d'elle, et la princesse, quoi qu'elle fasse, s'aperçoit qu'elle l'aime. Voilà réellement une étude psychologique des plus intéressantes, c'est l'étude du cœur d'une femme vertueuse qui résiste à un amour illicite. Elle veut se persuader que Nemours ne l'aime pas, et quand elle semble en avoir des preuves, elle en est malheureuse, quoiqu'elle ne veuille pas l'aimer. Elle fuit toutes

les occasions de le rencontrer et ne dit jamais un mot qui puisse faire croire à Nemours qu'elle l'aime; enfin elle se décide à dire à son mari quelles sont les raisons pour lesquelles elle s'éloigne de la cour: " Hé bien ! monsieur, lui répondit-elle en se jetant à ses genoux, je vais vous faire un aveu que l'on n'a jamais fait à un mari; mais l'innocence de ma conduite et de mes intentions m'en donne la force. Il est vrai que j'ai des raisons pour m'éloigner de la cour, et que je veux éviter les périls où se trouvent quelquefois les personnes de mon âge. Je n'ai jamais donné nulle marque de faiblesse, et je ne craindrais pas d'en laisser paraître, si vous me laissiez la liberté de me retirer de la cour, ou si j'avais encore madame de Chartres pour aider à me conduire. Quelque dangereux que soit le parti que je prends, je le prends avec joie pour me conserver digne d'être à vous. Je vous demande mille pardons, si j'ai des sentiments qui vous déplaisent; du moins je ne vous déplaîrai jamais par mes actions. Songez que pour faire ce que je fais, il faut avoir plus d'amitié et plus d'estime pour un mari, que l'on n'en a jamais en; conduisez-moi, ayez pitié de moi, et aimez-moi encore si vous pouvez." Y a-t-il rien de plus loyal, de plus courageux que ces paroles ? Y eut-il jamais une plus noble lutte du devoir et de l'amour ? Le prince de Clèves continue à aimer sa femme, mais l'aveu qu'elle lui a fait cause sa mort. Il en éprouve un si grand chagrin qu'il meurt en adressant à la princesse les paroles les plus touchantes et en exprimant l'espoir que sa mémoire lui sera chère. La princesse de Clèves éprouva un violent désespoir de la mort de son mari, et quoique le duc de Nemours se fût toujours conduit en

galant homme, elle refusa de l'épouser quand elle fut veuve et libre. Sa délicatesse exquise de sentiments ne lui permit pas d'épouser celui qui avait été bien innocemment la cause de la mort de son mari, et quoiqu'elle aimât Nemours et en fût aimée, elle se retira du monde pour rester fidèle à la mémoire du prince de Clèves. Quel charme dans cet idéalisme, dans cette pureté, et comme nous préférons ce sentiment, exagéré peut-être de l'honneur, aux scènes grossières des romans réalistes. Les caractères de la princesse de Clèves et de son mari sont parfaitement dessinés, mieux que celui de Nemours, et nous devons savoir gré à M^{me} de La Fayette de n'avoir pas suivi la tradition des comédies et des nouvelles écrites jusqu'alors, où le mari est toujours ridicule. Le prince de Clèves est un personnage noble et sympathique et sa fin nous touche profondément. "La Princesse de Clèves" fut publiée en 1678 et eut le plus grand succès. L'ouvrage fut attaqué et défendu avec ardeur et M^{me} de La Fayette n'admit pas qu'elle en était l'auteur. Ses meilleurs amis, cependant, avaient vu le manuscrit écrit de sa main et elle le leur avait lu. Il y a en des romans écrits avec plus de force, avec plus de génie, mais on ne peut trouver nulle part une analyse plus subtile, plus délicate des sentiments que dans "la Princesse de Clèves." Il fallait la main légère d'une femme pour soulever les replis qui cachent le cœur humain et pour le faire voir tel qu'il est.

Nous ne dirons rien de "la Comtesse de Tende," courte nouvelle, et de "la Princesse de Montpensier," roman dans le genre de "la Princesse de Clèves." Citons seulement les dernières lignes de "la Prin-

cesse de Montpensier," car nous y voyons encore le caractère de M^{me} de La Fayette: "Elle ^{La Prin-} mourut en peu de jours dans la fleur de ^{cesse de Mont-} son âge. Elle était une des plus belles ^{pensier."} princesses du monde, et en eût été sans doute la plus heureuse, si la vertu et la prudence eussent conduit toutes ses actions." La vertu, la prudence, la raison, la bonté, voilà quelles étaient les qualités de M^{me} de La Fayette, charmante femme et charmant esprit, digne d'être l'amie de ces deux autres femmes si gracieuses, Henriette d'Angleterre et la marquise de Sévigné.

Le xvii^e siècle a produit de grands écrivains dans tous les genres, mais aucun ne nous intéresse plus que la tout aimable amie de M^{me} de La Fayette, la gracieuse et spirituelle marquise, Madame de Sévigné celle qui fut inspirée par l'amour mater- Son génie. nel, et dont les admirables lettres sont un des monuments les plus durables de la littérature française. On trouve de tout dans ces causeries vives et animées, on y voit le cœur dévoué d'une mère sans pareille, le tableau le plus complet de la société du xvii^e siècle, de la cour du grand roi, et le récit toujours intéressant et parfois d'une éloquence entraînante, des événements historiques du temps. Saint-Simon, lui-même, n'a pas surpassé M^{me} de Sévigné pour la vigueur et la finesse du trait en dépeignant les personnages de l'époque, et les lettres de la marquise ont cet avantage sur les mémoires du duc qu'elles sont écrites sans fiel, sans parti pris, au jour le jour, sans penser à la postérité. Ce sont, pour ainsi dire, des photographies des scènes du xvii^e siècle, et comme telles plus exactes dans tous les détails que les grands tableaux des plus illustres his-

toriens. Les œuvres de ceux-ci ont plus d'ampleur, plus de coloris, mais ne sont que de belles copies des petites photographies de M^{me} de Sévigné. Étudier les lettres à Bussy, à Pomponne, à M. de Coulanges, à M^{me} de Grignan, c'est donc étudier l'histoire de la partie la plus intéressante du règne de Louis XIV, c'est vivre avec les grands seigneurs et les grandes dames du temps, c'est comprendre la misère du peuple écrasé par le luxe éblouissant du roi, c'est entendre le chant des rossignols à Livry et aux Rochers, c'est sentir à la poitrine la bise de Provence, c'est voir *faner* en Bretagne, c'est enfin respirer l'air même de l'élégant Hôtel de Carnavalet, en présence de la mère si tendre, de la fille "rêche" et froide, du fils affectueux et léger, du *Bien Bon*, du comte de Grignan, du petit marquis et de la gentille Pauline.

Pour bien apprécier les lettres de M^{me} de Sévigné il ne faut pas se contenter de les lire dans un *choix* quelconque, où l'on trouve une centaine des lettres devenues classiques, telles que "Lettres." celles sur la mort de Turenne, le mariage de Mademoiselle, et la mort de Vatel. Il faut prendre l'admirable édition de Monmerqué qui ouvre la *Collection des grands écrivains de la France*, publiée par la maison Hachette. Il faut étudier l'excellente biographie de M. Paul Mesnard, enfin il faut lire non seulement les lettres de la marquise, mais encore les réponses à ces lettres que l'on a pu recueillir. Le chevalier de Perrin, chargé par M^{me} de Simiane, petite-fille de M^{me} de Sévigné, de publier une édition des lettres, se permit de faire quelques changements pour ne pas froisser les susceptibilités de ses contemporains du XVIII^e siècle et pour adoucir certaines ex-

pressions. Nous avons maintenant, heurensement, un texte presque parfait des lettres et nous pouvons admirer sans réserve le style si souple, si noble, si léger, si franc de M^{me} de Sévigné. Pas de pruderie chez elle mais aussi rien d'impur, et si les termes nous paraissent parfois un peu forts, ne blâmons pas la femme vertueuse qui les emploie, et rappelons-nous que l'on ne parlait pas, à la fin du XVII^e siècle, comme l'on parle aujourd'hui. Étudions la vie, lisons les lettres de M^{me} de Sévigné et nous l'aimerons comme l'ont aimée ses contemporains. Nous serons captivés par sa taille élégante, son beau teint, ses cheveux blonds, ses yeux *bigarrés*, comme disait Bussy. Son nez carré n'a pas éloigné une foule d'amoureux et il fallut le dévouement maternel pour tenir à distance les nombreux adorateurs. Aimons la marquise et nous serons les rivaux de Bussy-Rabutin, de Conti, de Turenne et de bien d'autres. Hâtons-nous donc de faire la connaissance de M^{me} de Sévigné, et voyons si elle recevra mieux nos hommages que ceux des élégants cavaliers qui viennent la voir en costumes de velours tout chamarrés de rubans et l'épée au côté. Nous n'avons guère d'espoir de toucher le cœur de la marquise, ce cœur tout rempli de l'image d'une fille chérie, mais nous aurons toujours le plaisir d'avoir rencontré une femme belle, bonne et spirituelle.

Marie de Rabutin Chantal naquit à Paris le 5 février 1626; son père était Celse-Bénigne, baron de Chantal; sa mère, Marie de Coulanges. La famille de Rabutin à laquelle appartenait le baron de Chantal était très ancienne, et Cristophe, père de Celse-Bénigne, se distingua au combat de Fontaine-Française, sous Henri IV. 11

Vie de
Mme. de
Sévigné.

épousa Jeanne-Française Frémyot, connue sous le nom de Sainte Chantal, et mourut à trente-sept ans, tué par accident à la chasse. Quelques années après sa mort sa veuve, guidée par Saint François de Sales, se retira dans un couvent, laissant à son père le soin d'élever ses trois filles et son fils. On raconte que celui-ci se concha sur le seuil de la porte pour empêcher sa mère de passer, mais que celle-ci persista dans son projet de fuir le monde. Quoique Sainte Chantal ait ainsi abandonné ses enfants elle paraît leur avoir été très attachée et s'intéressa à leur carrière. Dans ses lettres elle parle souvent de son fils et de la petite fille qu'il laissa. Le père de M^{me} de Sévigné sem-

ble avoir été un homme d'honneur et un cavalier accompli. Malheureusement il vivait à une époque où le duel était une frénésie, et comme son père, il se battit maintes fois. On raconte qu'un jour, peu après son mariage, il se leva de la table sainte pour aller servir de second à Bouteville. Ce fut chez lui que se réfugia le célèbre duelliste après le duel où son second, des Chapelles, tua son adversaire. Chantal se sentit perdu, s'il restait à Paris, et alla combattre les Anglais à l'île de Ré pendant le siège de la Rochelle. C'est là qu'il fut tué à l'âge de trente et un ans. Le seul billet que l'on ait du père de la célèbre épistolière est celui-ci, qu'il adressa à Schomberg quand il fut fait maréchal de France :

“ Monseigneur,
Qualité, barbe noire, familiarité.”

M^{me} de Sévigné explique ainsi ce billet : “ Vous entendez bien qu'il voulait dire qu'il avait été fait maréchal de France, parce qu'il avait de la qualité, la

barbe noire comme le roi son maître, et qu'il avait de la familiarité avec lui. Il était joli mon père!" La veuve du baron de Chantal, Marie de Coulanges, ne survécut pas longtemps à son mari, et la petite orpheline fut confiée à son grand-père et à sa grand'mère de Coulanges. Ceux-ci moururent aussi bientôt et un conseil de famille donna la tutelle de l'enfant, alors âgée de dix ans, à son oncle Christophe de Coulanges, abbé de Livry. C'est le *Bien Bon* dont le dévouement à sa pupille fut constant pendant cinquante ans et qui lui donna ces habitudes d'ordre qui lui permirent plus tard de conserver sa fortune pour ses enfants. M^{lle} de Chantal, comme son amie, M^{lle} de La Vergne, eut Ménage pour maître, et celui-ci ne fit pas d'exception pour elle, à la règle qu'il semblait s'être imposée, d'être amoureux de toutes ses élèves. La jeune fille reçut aussi des leçons du lourd et docte Chapelain et apprit bien le latin, l'espagnol et l'italien. Nous avons déjà dit qu'elle fréquenta l'Hôtel de Rambouillet, et Somaize lui donne le nom de Sophronie dans son Dictionnaire des Précieuses.

Voici ce que dit M^{me} de La Fayette de sa beauté dans son portrait, sous le nom d'un inconnu : "Sachez donc, madame, si par hasard vous ne le savez pas, que votre esprit pare et embellit si fort votre personne, qu'il n'y en a point sur la terre d'aussi charmante, lorsque vous êtes animée dans une conversation d'où la contrainte est bannie. Tout ce que vous dites a un tel charme et vous sied si bien, que vos paroles attirent les ris et les grâces autour de vous; et le brillant de votre esprit donne un si grand éclat à votre teint et à vos yeux,

Orpheline.

Portrait par
Mme. de La
Fayette.

que quoiqu'il semble que l'esprit ne dût toucher que les oreilles, il est pourtant certain que le vôtre éblouit les yeux, et que, quand on vous écoute, on ne voit plus qu'il manque quelque chose à la régularité de vos traits, et l'on vous cède la beauté du monde la plus achevée." Quant au moral, voici ce qu'ajoute M^{me} de La Fayette: "Votre âme est grande, noble, propre à dispenser des trésors, et incapable de s'abaisser aux soins d'en amasser. Vous êtes sensible à la gloire et à l'ambition, et vous ne l'êtes pas moins aux plaisirs: vous paraissez née pour eux, et il semble qu'ils soient faits pour vous; votre présence augmente les divertissements, et les divertissements augmentent votre beauté, lorsqu'ils vous environnent. Enfin la joie est l'état véritable de votre âme, et le chagrin vous est plus contraire qu'à qui que ce soit."

Voilà le charmant esprit, la gracieuse femme qui fut donnée à l'âge de dix-huit ans, à un mari indigne d'elle. Le marquis de Sévigné était
 Son mariage. riche, élégant, bien fait, cousin du co-adjuteur de Retz, et le *Bien Bon* crut trouver en lui un mari digne de sa pupille. Jamais il n'y eut erreur plus grande; Sévigné était un débauché qui ne sut jamais apprécier sa femme; il prit part à la guerre de la Fronde du côté de Retz, et finit par se faire tuer par le chevalier d'Albret dans une querelle honteuse. Il n'avait que trente-deux ans et laissait une veuve âgée de vingt-six ans et deux enfants, une fille, née en 1646 et un fils, né en 1648. M^{me} de Sévigné semble avoir regretté sincèrement son mari et passa presque tout le temps de son deuil aux Rochers, en Bretagne, où elle aimait à se promener dans les belles allées, dans l'*Infinie*, dans la *Solitaire*,

et dont les bois avaient “une beauté et une tristesse extraordinaires.” À son retour à Paris la jeune veuve se trouva encore entourée d’adorateurs, et Bussy-
on ne saurait trop admirer le tact avec Rabutin.
lequel elle sut les éconduire tous sans s’en faire des ennemis. Au premier rang des amoureux se trouve Bussy, ce cousin si spirituel, pour lequel M^{me} de Sévigné avait de l’amitié et vers lequel elle se sentait attirée par le *Rabutinage*, disait-elle, pour exprimer l’esprit de la famille. Bussy, cependant, se conduisit d’une manière indigne envers sa belle cousine. Irrité de ce que M^{me} de Sévigné, ou plutôt le *Bien Bon*, lui eût refusé une demande d’argent, il eut l’infamie de mettre le portrait de sa cousine dans son “Histoire Amoureuse des Gaules.” M^{me} de Sévigné fut brouillée pendant longtemps avec ce cousin sans principes, et la lettre par laquelle elle lui accorde son pardon est si gracieuse qu’on ne peut s’empêcher d’en citer quelques lignes :

“Levez-vous, comte; je ne veux point vous tuer à terre, où reprenez votre épée pour recommencer notre combat. Mais il vaut mieux que je vous donne la vie, et que nous vivions en paix. Vous avouerez seulement la chose comme elle s’est passée, c’est tout ce que je veux. Voilà un procédé assez honnête : vous ne me pouvez plus appeler justement une petite brutale.

Adieu, comte, présentement que je vous ai battu, je dirai partout que vous êtes le plus brave homme de France, et je conterai votre combat le jour que je parlerai des combats singuliers.”

Les lettres de M^{me} de Sévigné à M. de Pomponne lui racontant le procès de Fouquet sont de vraies

pages d'histoire et font honneur au cœur et au courage de la marquise qui, comme La Fontaine et Pellisson, resta fidèle au surintendant dans son infortune. Malgré le chagrin qu'elle éprouve du malheur de son ami son esprit enjoué se fait jour, et dans la même lettre où elle parle du procès de Fouquet, elle interrompt son récit pour raconter une historiette plaisante que nous désirons citer ici pour faire voir et le style et le caractère de la marquise :

Lettres à
Pomponne.

“ Il faut que je vous raconte une petite historiette, qui est très vraie, et qui vous divertira. Le roi se mêle depuis peu de faire des vers; MM. de Saint-Aignan et Dangeau lui apprennent comme il s'y faut prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au maréchal de Gramont: ‘Monsieur le maréchal, je vous prie, lisez ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent. Parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons.’ Le maréchal, après avoir lu, dit au roi: ‘Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses: il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu.’ Le roi se mit à rire, et lui dit: ‘N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat?’ ‘Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom.’ ‘Oh bien! dit le roi, je suis ravi que m'en ayez parlé si bonnement; c'est moi qui l'ai fait.’ ‘Ah! Sire, quelle trahison! Que votre Majesté me le rende; je l'ai lu brusquement.’ ‘Non, monsieur le maréchal; les premiers sentiments sont toujours les plus naturels.’ Le roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus

cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connaître jamais la vérité."

Parlons maintenant des enfants de M^{me} de Sévigné et commençons par *la plus jolie fille de France*, celle que sa mère a tellement adorée qu'Arnauld d'Andilly lui disait "qu'elle était M^{me} de Grignan. une jolie païenne, qu'elle faisait de sa fille une idole dans son cœur, et que cette sorte d'idolâtrie, quoiqu'elle la crût moins criminelle qu'une autre, était aussi dangereuse." M^{lle} de Sévigné était instruite, mais étudia peut-être trop Descartes et fut trop philosophe dans bien des occasions où nous eussions préféré lui voir un peu plus d'émotion. Elle était très belle et fut beaucoup admirée lorsqu'elle parut à la cour à l'âge de seize ans. Elle dansa dans les ballets du roi, Bensérade et La Fontaine écrivirent des vers pour elle, et à l'Hôtel Guénégaud elle eut toute une cour autour d'elle. Cependant, au grand étonnement de M^{me} de Sévigné, sa fille ne se mariait pas, quoiqu'elle eût déjà vingt-trois ans; nous devons croire que le caractère trop indifférent de la belle demoiselle rebutait les prétendants. Enfin le mari attendu si longtemps se présenta, il était "non pas le plus joli garçon, mais un des plus honnêtes hommes du royaume." C'était François Adhémar, comte de Grignan. Il avait près de quarante ans, avait été déjà deux fois veuf, et M^{lle} de Sévigné disait qu'on pouvait dire de lui ce que l'on avait dit de Pellisson: "Qu'il abusait de la permission qu'ont les hommes d'être laids." C'était toutefois un galant

homme, il avait un grand nom, un beau château en Provence, et comme lieutenant-général du duc de Vendôme, il agit comme gouverneur de cette province. Il fut un bon mari, un gendre parfait, et M^{me} de Sévigné l'aima toujours beaucoup. Elle garda quelque temps sa fille près d'elle, mais en 1671 il fallut se séparer, et c'est alors que commence cette correspondance si volumineuse et si intéressante avec M^{me} de Grignan. La séparation fut un chagrin immense pour la tendre mère, et même la présence de la pauvre petite Marie-Blanche, enfant de sa fille chérie, ne pouvait consoler M^{me} de Sévigné.

Faisons maintenant la connaissance du fils de la marquise, le sympathique Charles de Sévigné. Il

Charles de Sévigné. avait beaucoup plus du caractère de sa mère que M^{me} de Grignan; il était gai, spirituel, et surtout essentiellement bon.

Jamais il ne se plaignit de la préférence marquée que témoignait M^{me} de Sévigné à sa fille et il fut toujours un fils affectueux et dévoué. Sa jeunesse fut légère et "l'argent fondait dans sa main." Il fut plusieurs années guidon dans les "Gendarmes-Dauphin," puis sous-lieutenant commandant le régiment et fit preuve d'une grande valeur. Il n'aimait, cependant, ni la guerre ni la cour, finit par vendre sa charge et se retira aux Rochers, en Bretagne, où il fut très populaire parmi la noblesse. Il se maria en 1684 avec une riche héritière, M^{lle} de Mauron, et mena une vie heureuse, sans ambition et consacrée à l'étude et à la religion. Nous aurons encore l'occasion de revoir M^{me} de Sévigné chez son fils, prenons maintenant congé de lui en disant qu'il nous a plu bien mieux que sa sœur, la grande dame. On ne saurait trop

admirer le désintéressement, le charmant caractère de Charles de Sévigné, et nous pourrions presque en vouloir à sa mère de lui avoir préféré M^{me} de Grignan, si cet amour excessif, peut-être, ne nous avait procuré les admirables lettres de la marquise.

M^{me} de Grignan était *Reine de Provence*, et remplissait bien ce rôle. Elle avait de la dignité dans les manières, mais pas assez de grâce et faisait de grandes dépenses ainsi que son mari.

La Reine de
Provence.

“ Ils étaient seuls dans leur château,” dit

M^{me} de Sévigné, quand “ ils n’étaient que cent.” Ce fut en 1672 que la marquise vit pour la première fois le manoir de son gendre; elle demeura quatorze mois en Provence et, chose étrange, nous devons conclure par les lettres de M^{me} de Sévigné que, quand elles étaient ensemble, la mère et la fille ne s’accordaient pas parfaitement. Cet amour maternel était-il trop absorbant, trop exigeant, ou M^{me} de Grignan était-elle trop peu affectueuse? Nous pouvons croire que la dernière hypothèse est la vraie, mais il faut, cependant, reconnaître que la comtesse devait aimer sa mère, autant qu’il était en sa nature d’aimer, pour qu’elle eût conservé si précieusement les innombrables lettres de M^{me} de Sévigné, et pour qu’elle y eût répondu, comme elle semble l’avoir fait régulièrement, malgré ses occupations de *Reine*. Quant à M. de Grignan, il administra si bien sa province que le roi dit de lui un jour: “ Je suis content de Grignan,” éloge qui combla d’aise M^{me} de Sévigné.

Pendant que la marquise était séparée de sa fille, quels étaient les amis qui tâchaient de la consoler de l’absence de M^{me} de Grignan? D’abord, M^{me} de La Fayette et La Rochefoucauld, les deux meilleurs,

d'Hacqueville, *les d'Hacquevilles*, ensuite le petit Coulanges, cousin et ami d'enfance, homme d'esprit et amusant, dont les lettres, ainsi que celle de sa femme, sont très intéressantes. C'est au petit Coulanges que M^{me} de Sévigné écrivit la fameuse lettre sur le mariage de Mademoiselle, la *lettre du cheval*, et la *lettre de la prairie*. Nous ne voulons répéter ici les nombreux adjectifs par lesquels la marquise exprime son étonnement de la résolution extraordinaire de la cousine germaine du roi d'épouser un simple seigneur de la cour, mais il nous semble que rien ne peut donner une meilleure idée du style badin, léger et gracieux de M^{me} de Sévigné que la lettre où l'on voit *faner* :

“ AUX ROCHERS, le 22 juillet 1671.

Ce mot sur la semaine est par-dessus le marché de vous écrire seulement tous les quinze jours, et pour vous donner avis, mon cher cousin, que vous aurez bientôt l'honneur de voir Picard, et comme il est frère du laquais de madame de Coulanges, je suis bien aise de vous rendre compte de mon procédé. Vous savez que madame la duchesse de Chaulnes est à Vitré; elle y attend le duc, son mari, dans dix ou douze jours, avec les états de Bretagne: vous croyez que j'extravague; elle attend donc son mari avec tous les états, et, en attendant, elle est à Vitré toute seule, mourant d'ennui. Vous ne comprenez pas que cela puisse jamais revenir à Picard. Elle meurt donc d'ennui, je suis sa seule consolation, et vous croyez bien que je l'emporte d'une grande hauteur sur Mademoiselle de Kerbone et de Kerqueoison. Voici un grand circuit, mais

Lettre de
la prairie.

pourtant nous arriverons au but. Comme je suis donc sa seule consolation; après l'avoir été voir, elle viendra ici, et je veux qu'elle trouve mon parterre net et mes allées nettes, ces grandes allées que vous aimez. Vous ne comprenez pas encore où cela pent aller; voici une autre petite proposition incidente; vous savez qu'on fait les foin; je n'avais pas d'ouvriers; j'envoie dans cette prairie que les poètes ont célébrée, prendre tous ceux qui travaillaient, pour venir nettoyer ici (vous n'y voyez encore goutte); et, en leur place, j'envoie tous mes gens faner. Savez-vous ce que c'est faner? Il faut que je vous l'explique: faner est la plus jolie chose du monde: c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie; dès qu'on en sait tant on sait faner. Tous mes gens y allèrent gaiement; le seul Picard me vint dire qu'il n'irait pas, qu'il n'était pas entré à mon service pour cela, que ce n'était pas son métier, et qu'il aimait mieux s'en aller à Paris. Ma foi, la colère m'a monté à la tête; je songeai que c'était la centième sottise qu'il m'avait faite, qu'il n'avait ni cœur, ni affection; en un mot, la mesure était comble. Je l'ai pris au mot, et, quoi qu'on m'ait pu dire pour lui, je suis demeurée ferme comme un rocher, et il est parti. C'est une justice de traiter les gens selon leurs bons ou mauvais services. Si vous le revoyez, ne le recevez point, ne le protégez point, ne me blâmez point, et songez que c'est le garçon du monde qui aime le moins à faner, et qui est le plus indigne qu'on le traite bien.

« Voilà l'histoire en peu de mots : pour moi j'aime les relations où l'on ne dit que ce qui est nécessaire, où l'on ne reprend point les choses de si loin; enfin,

je crois que c'est ici, sans vanité, le modèle des narrations agréables."

Voyez le gracieux badinage dans toute la lettre et l'amusante ironie de la fin.

Parmi les amis de M^{me} de Sévigné, après le petit Coulanges, nous pouvons encore mentionner le chevalier de Grignan, Corbinelli et surtout le cardinal de Retz, l'ancien chef de la Fronde, homme de goût et ami des lettrés, dont les mémoires sont aussi intéressants que ceux de Saint-Simon, M. et M^{me} de Guitant, M^{me} de Lavardin, dont parle si souvent M^{me} de La Fayette; enfin bien d'autres personnes dans le plus grand monde aimaient et estimaient la belle marquise, comme le dit si bien M. Mesnard, à qui nous empruntons tous ces détails: "Elle allait aussi à Saint-Germain, où elle recevait l'accueil le plus flatteur. Chacun s'y empressait de lui parler de sa fille, sachant bien qu'il n'y avait point de politesse qui la touchât davantage. C'étaient M. de Montausier, le maréchal de Bellefonds, M. de Charost, M. et M^{me} de Duras, Madame de Ludres, et *tutti quanti*. C'était aussi Mademoiselle, enfin la reine elle-même, qui lui adressait toutes sortes de questions sur la belle Provençale, et le dauphin qui lui donnait un baiser pour elle." Nous comprenons par la vie que menait M^{me} de Sévigné à Paris qu'elle pût envoyer à sa fille toutes les nouvelles de la cour et celles de l'Europe, car dit-elle, "je vous donne avec plaisir le dessus de tous les paniers, c'est-à-dire la fleur de mon esprit, de ma tête, de mes yeux, de ma plume, de mon écritoire; et puis le reste va comme il peut." C'était surtout pour sa fille qu'elle "laissait trotter sa plume la bride sur le

cou.” Elle lui parle des livres qu’elle lit, et là nous voyons qu’elle préfère Corneille à Racine et qu’elle aime tout ce qui vient de Port-Royal, surtout Nicole, Arnauld et Pascal. Son jugement littéraire est généralement sain, et elle cite La Fontaine à tout propos. Quant à ses opinions religieuses, Son elle est sincère sans être bigote et penche caractère. même vers le fatalisme. Elle est indulgente pour les défauts d’autrui, et pardonne aisément à ses ennemis, bien plus aisément qu’à ceux de sa fille. Elle est humaine et compatit aux souffrances des petites gens, quoiqu’on l’accuse d’avoir parlé avec trop de légèreté des malheureux roués ou pendus en Bretagne. En ceci il faut la juger selon les idées de l’époque qui fut dure pour les souffrances du peuple, et elle partageait plutôt les idées de Vauban, de Fénelon, que celles de Louvois et n’approuvait pas les cruautés, les exactions si fréquentes en ce temps. Son caractère enjoué la fait souvent envisager les événements sous le côté le moins sombre et les raconter plus gaiement parfois qu’il ne faudrait, mais aussi, comme elle est éloquente quand, à ses yeux, l’occasion le réclame. Après avoir raconté la mort de Turenne avec cette énergique concision que tout le monde connaît, elle ajoute : “ On lui a fait un service mili- La mort de Turenne. taire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil : tous les officiers avaient pourtant des écharpes de crêpe ; tous les tambours en étaient couverts ; ils ne battaient qu’un coup ; les piques traînantes et les mousquets renversés : mais ces cris de toute une armée ne se peuvent pas représenter sans que l’on soit ému.” Il semble réellement qu’on assiste à cette scène de deuil, à cette désolation dans

laquelle fut plongée, non seulement l'armée, mais toute la France. Il fallut nommer huit maréchaux pour remplacer le rival de Condé; on les appelait la *monnaie* de Turenne.

En Bretagne M^{me} de Sévigné avait de bons amis, le duc de Chaulnes, gouverneur de la province, et sa femme, et la princesse de Tarente. Nous
Les Bas- femme, et la princesse de Tarente. Nous
Bretons. ne pouvons nommer la Bretagne sans penser à l'insurrection si cruellement réprimée et sans citer à ce sujet les lignes suivantes de la marquise: "Nos pauvres Bas-Bretons s'attroupent quarante, cinquante par les champs; et dès qu'ils voient les soldats, ils se jettent à genoux et disent *mea culpa*; c'est le seul mot de français qu'ils sachent . . . On ne laisse pas de pendre ces pauvres Bas-Bretons; ils demandent à boire et du tabac, et qu'on les dépêche."

En 1680 M^{me} de Sévigné vint habiter l'hôtel Carnavalet à Paris et sa fille vint l'y rejoindre et y demeura
L'Hôtel huit ans. La marquise, cependant, fut
Carnavalet. obligée de quitter pendant quelque temps Paris et sa chère fille. Son fils, comme nous l'avons dit, se maria en 1684, et elle alla demeurer quelques mois avec le jeune ménage aux Rochers. La nouvelle marquise plut infiniment, par sa douceur, à sa belle-mère, et celle-ci fut heureuse du bonheur de son fils. Le bon et aimable marquis de Sévigné mourut en 1713 retiré dans le séminaire de Saint-Magloire, dirigé par Massillon. Il ne laissa pas de postérité. Malgré la faiblesse de son caractère on ne peut guère trouver de figure plus sympathique que celle de Charles de Sévigné.

Quand M^{me} de Grignan vint retrouver sa mère en

1680 Marie-Blanche, sa fille, ne l'accompagnait pas. La pauvre enfant avait été sacrifiée par ses parents à l'héritier de leur nom et ^{M^{me} de Simiane.} avait été mise au couvent dès son enfance.

La grand' mère plaida souvent sa cause, mais en vain, la petite d'Adhémar, comme on appelait Marie-Blanche, ne sortit jamais de son couvent. Pauline, sa sœur, fut plus heureuse, et trouva un galant homme, le marquis de Simiane, qui l'épousa par amour. Les descendants de la fille de Pauline, la marquise de Vence, existent encore aujourd'hui.

Le fils de M^{me} de Grignan, Louis-Provence, le petit marquis, fut digne d'être le petit-fils de M^{me} de Sévigné. Il se distingua grandement à la guerre et mourut jeune en 1704. Sa ^{Le petit marquis.} mère ne lui survécut qu'un an, mais son père vécut jusqu'en 1714, très estimé de tous ceux qui le connaissaient. Le nom de Grignan que M^{me} de Sévigné a immortalisé s'éteignit, mais le beau château de Grignan en Provence sera toujours un lieu de pèlerinage pour tous ceux qui ont lu et admiré les lettres de M^{me} de Sévigné, car c'est là que mourut la marquise, de la petite vérole, le 17 avril 1696. Elle avait soixante-dix ans, mais son cœur était resté jeune et ses lettres ne vieilliront jamais. Aussi longtemps que durera la langue française on lira avec un plaisir infini les œuvres d'une femme qui ne croyait écrire qu'à ses amis et à ses enfants, mais qui, en réalité, a été un des plus grands écrivains dont s'honore la France. Une femme charmante, un esprit d'élite, telle fut M^{me} de Sévigné.

Il y a peu de carrières aussi étranges que celle de M^{me} de Maintenon. Petite-fille d'Agrippa d'Aubigné,

elle naquit en 1635 dans une prison où était détenu son père pour toutes sortes de méfaits, M^{me} de Maintenon. eut une mère vertueuse mais aigrie par les malheurs, et pendant son enfance et son adolescence fut dans la plus profonde misère. Elle était huguenote et fut convertie avec beaucoup de peine au catholicisme. On sait que dans la suite elle devint bigote et fut accusée d'avoir contribué à la révocation de l'Édit de Nantes. A l'âge de seize ans et demi elle épousa Scarron, le poète infirme, et fut très admirée par tous ceux qui fréquentaient les salons de l'auteur du "Roman Comique." Elle sut garder sa dignité dans cette société un peu libre, et après huit ans de mariage, lorsqu'elle devint veuve, elle avait su se faire estimer et respecter, et Anne d'Autriche lui donna une pension que Louis XIV continua. Pendant plusieurs années M^{me} Scarron tâcha de se faire des amis puissants et y réussit si bien qu'à l'âge de trente-six ans elle fut nommée gouvernante des enfants de M^{me} de Montespan. Dans cette situation un peu équivoque elle se fit aimer du roi, qui lui donna la terre de Maintenon et l'épousa en 1683, à la mort de la reine. Le mariage fut tenu secret mais on ne peut en douter. Il faut lire Saint-Simon pour comprendre le rôle que joua M^{me} de Maintenon à la cour de France: Le roi travaillant dans sa chambre avec ses ministres et la consultant sur toutes choses, la duchesse de Bourgogne l'appelant "ma tante," et toute la famille royale à ses pieds. Son influence politique ne fut, peut-être, pas heureuse, mais on ne peut nier qu'elle n'ait exercé sur la conduite du roi une influence salutaire. Elle ramena la décence à la cour, mais contribua

à y introduire la bigoterie et en bannit la joie et les plaisirs.

Le plus grand mérite de M^{me} de Maintenon est d'avoir fondé l'école de Saint-Cyr pour deux cent cinquante pauvres demoiselles. Elle avait, sans aucun doute, l'instinct pédagogique, et ses entretiens et ses lettres sur l'éducation sont remplis d'excellents conseils et de sages maximes. Elle écrit bien, avec pureté et élégance, et on peut la compter parmi les écrivains distingués du XVII^e siècle. Il lui manque, cependant, la grâce, la sensibilité, l'enjouement que possédait à un si haut point M^{me} de Sévigné, mais il faut se souvenir qu'elle eut à combattre la misère pendant bien des années et que son cœur fut retréci par les malheurs de la vie. Elle mourut en 1719 à Saint-Cyr, où elle était aimée et estimée.

CHAPITRE VIII

AUTEURS DIVERS

PAUL SCARRON (1610-1660), plus célèbre pour avoir été le premier mari de M^{me} de Maintenon que pour ses œuvres, a cependant écrit des ouvrages intéressants. Il est curieux de penser que l'auteur de tant de livres si gais était paralytique depuis l'âge de vingt-huit ans. Son "Typhon," son "Virgile Travesti," sont burlesques et fatiguent le lecteur, sa "Mazarinade" est un grossier pamphlet politique, mais ses comédies ont de l'esprit et beaucoup de gaieté, et "Jodelet" et "Do

Japhet d'Arménie" furent longtemps populaires. Son meilleur ouvrage, cependant, est "le Roman Comique" qui inspira le "Capitaine Fracasse" de Théophile Gautier. Scarron fait une peinture très exacte des mœurs des comédiens de son temps, et quand on se rappelle que Molière fut pendant douze ans directeur d'une troupe de comédiens ambulants, on lit encore avec plus d'intérêt "le Roman Comique." L'esprit réellement original de l'auteur perce dans tout l'ouvrage, ainsi que sa connaissance étonnante de la nature humaine. Rien n'est plus *réaliste* que la description de l'entrée de la charrette des comédiens dans la ville du Mans: "Cette charrette était attelée de quatre bœufs fort maigres, conduits par une jument poulinière, dont le poulain allait et venait à l'entour de la charrette, comme un petit fou qu'il était. La charrette était pleine de coffres, de malles, et de gros paquets de toiles peintes, qui faisaient comme une pyramide au haut de laquelle paraissait une Damoiselle, habillée moitié ville, moitié campagne." A côté de la charrette marche le Destin, dans un costume extraordinaire, puis vient le vieux la Rancune. Nous assistons ensuite à des scènes amusantes chez le sieur de la Rappinière et au tripot de la Biche, et nous voyons bientôt arriver les autres membres de la troupe, parmi lesquels est le poète, pauvre diable dont les écrits sont chez tous les épiciers. Le personnage de Ragotin est des plus burlesques et les plaisanteries qu'on lui fait ne sont pas toujours très délicates, mais l'amour du Destin et de mademoiselle de l'Étoile jette une lueur de poésie sur cet étrange roman, et nous regrettons infiniment que l'auteur ne l'ait pas complété. Nous voyons par

cet ouvrage que Scarron eût pu produire des œuvres de grand mérite s'il n'eût pas attaché trop d'importance à son rôle de bouffon.

Parmi les romanciers du XVII^e siècle il faut aussi mentionner Charles Sorel, auteur de l' "Histoire comique de Francion" et du "Berger Ex- Sorel et
travagant" (1627). Ce dernier ouvrage Furetière
tourna en ridicule les "romans de bergerie" et les fit tomber dans l'oubli. Nommons aussi le "Roman bourgeois" de Furetière, étude de mœurs intéressante. Furetière est l'auteur d'un Dictionnaire qui parut quatre ans avant celui de l'Académie.

Saint-Evremont (1613-1703) fut d'abord officier dans l'armée française, mais en 1661 il fut exilé à Londres et y vécut jusqu'à sa mort, quoi- Saint
que l'ordre d'exil eût été révoqué en Évremont
1688. Il est étrange qu'il soit resté à Londres si longtemps sans avoir jamais voulu apprendre un mot d'anglais. Il écrivit beaucoup en vers et en prose et eut une grande réputation comme critique littéraire. En 1644 parut sa "Comédie des Académistes," où il se moque finement de l'Académie Française. C'était un sceptique, mais il avait le jugement sain, et ses ébauches inspirèrent de plus grands écrivains que lui, tels que Montesquieu qui adopta quelques-unes des idées qu'il avait émises dans ses "Réflexions sur les divers génies du peuple Romain dans les différents temps de la République."

Nous connaissons maintenant Perrault (1628-1703) uniquement par les charmants "Contes de ma mère l'Oie," où nous voyons le Petit Poucet, Perrault.
le Chat Botté, le Petit Chaperon Rouge,
Peau d'Âne, Barbe Bleue, la Belle au Bois Dormant,

Riquet à la Houpppe, Cendrillon, personnages gracieux, naïfs, immortels. Perrault publia ces contes en 1697 sous le nom de son fils; c'est en réalité du folklore, c'est-à-dire que ces intéressants récits se transmettaient par la tradition depuis longtemps. Perrault sut leur donner une forme vraiment charmante et en a fait des classiques. De son temps, cependant, il était surtout connu pour avoir amené la fameuse "*Querelle entre les anciens et les modernes*." Il écrivit le "*Siècle de Louis le Grand*" et "*Les Hommes Illustres qui ont paru en France pendant ce siècle*," où il compare les anciens et les modernes et donne la palme à ces derniers. Boileau fut le principal champion des anciens et la querelle fut vive pendant plusieurs années. Elle s'apaisa en 1699 pour recommencer en 1710 entre La Motte-Houdart et Madame Dacier.

Bayle (1647-1706) est surtout connu par son "*Dictionnaire Historique et Critique*" et son journal littéraire, "*Les Nouvelles de la République des Lettres*." Il avait une immense érudition et ses critiques sont parfois fines et exactes, mais il est incrédule en matière de religion et de morale, et son œuvre fut surtout appréciée par Voltaire et les philosophes du XVIII^e siècle.

Le seul écrivain qui mérite le titre d'historien au XVII^e siècle est Mézeray. Il publia en 1643 le premier volume de son "*Histoire de France*" et les deux autres en 1646 et en 1651. L'ouvrage est excellent et l'auteur fait prononcer à ses personnages des discours intéressants. Mézeray tâcha d'être impartial et indépendant et déplut même à Colbert qui lui retira sa pension. Il

**Historiens
et auteurs
de mémoires.**

publia aussi en 1668 un "Abrégé" de son histoire de France. Il fut secrétaire perpétuel de l'Académie Française après Conrart. Parmi les auteurs de Mémoires mentionnons M^{me} de Motteville, l'amie d'Anne d'Autriche; Hamilton, qui écrivit les "Mémoires du Chevalier de Grammont," œuvre qui a tout l'attrait d'un roman bien écrit, et surtout le Cardinal de Retz et Saint-Simon.

Paul de Gondi (1614-1679) devint prêtre malgré lui et mena une vie étrange pour un ecclésiastique. Il devint coadjuteur de l'archevêque de Paris et fut le principal personnage de la guerre de la Fronde. Il fut nommé cardinal en 1652, mais, peu après, jeté en prison par son rival Mazarin. Il s'évada, fut errant pendant quelque temps, mais rentra en grâce près du roi en 1662, Ses dernières années furent passées d'une manière digne et honorable et il paya des dettes immenses. Ses "Mémoires" présentent un tableau curieux de l'état politique et social de la France pendant la Fronde, et ils sont écrits avec une fougue surprenante. On ne peut trop se fier, cependant, à la vérité historique de l'ouvrage. Les portraits y sont tracés de main de maître, et les "Mémoires" du Cardinal de Retz ont été comparés pour la beauté et l'énergie du style aux Commentaires de César.

Le Cardinal
de Retz.

Quoique les "Mémoires" du Cardinal de Retz soient intéressants on ne peut nier que ceux de Saint-Simon ne soient plus importants. La guerre de la Fronde ne nous intéresse pas autant que la vie à la cour de Louis XIV, et, en lisant Saint-Simon, il nous semble être en présence du roi lui-même, et nous connaissons sa famille et ses

Saint-
Simon

courtisans aussi bien que si nous avions vécu dans leur intimité. Quels tableaux vivants, comme les traits de chaque physionomie sont accentués, comme le cœur des personnages est mis à nu, comme nous voyons bien leurs plus secrètes pensées ! L'auteur dit qu'il est impartial, qu'il ne cherche que la vérité ; nous devons croire qu'il tâcha d'être vrai, mais il y a trop de force dans l'invective pour qu'il y ait en impartialité. Nous devons donc nous mettre en garde contre le charme des "Mémoires," car nous serons entraînés par la véhémence passionnée du style, tout incorrect qu'il est parfois, et subjugués par le génie de Saint-Simon. C'est une chose unique en littérature de voir un homme consacrer presque toute une longue vie à écrire tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a entendu, et mettre à ce travail, qui ne doit paraître qu'après sa mort, un zèle, un enthousiasme extraordinaire, des préventions inconscientes, peut-être, mais immenses.

Louis de Rouvray, duc de Saint-Simon, naquit en 1675. Son père avait été serviteur de Louis XIII, qui
 Son le combla d'honneurs. Ceci explique le
 caractère grand amour du père et du fils pour la
 mémoire de Louis XIII et la place importante que
 donna Saint-Simon à ce monarque dans son parallèle
 entre les trois rois, Henri IV, Louis XIII et Louis
 XIV. Saint-Simon entra dans l'armée à dix-sept ans,
 mais ne servit pas longtemps. Étant devenu duc et
 pair par la mort de son père, il se retira très jeune de
 l'armée et vécut à la cour. Il ne fut pas en faveur
 près du roi, qui trouvait qu'il parlait trop et qu'il était
 trop entiché des questions de rang. C'est là le côté
 étrange de son caractère ; il eût voulu le rétablissement

du pouvoir des nobles et, en même temps, il désirait le bonheur du peuple, ne comprenant pas que le retour au système féodal, s'il eût été possible, eût ramené l'anarchie. Il eût fallu limiter le pouvoir du roi par l'assemblée des trois ordres de la nation, mais Saint-Simon considérait la noblesse trop supérieure à la bourgeoisie pour daigner admettre l'égalité entre le Tiers État et la noblesse et le clergé. Sa morgue de grand seigneur dont la famille remontait à Charlemagne explique sa haine contre le duc du Maine, fils légitimé de Louis XIV, que le roi avait placé au-dessus des ducs et pairs. Aussi comme il se réjouit de la chute du duc à la mort du roi, comme il est fier d'y avoir contribué ! Il est ami intime du duc d'Orléans, mais il ne cache pas ses défauts et il lui dit ce qu'il pense de l'infâme Dubois que le régent veut faire premier ministre. Il est membre du conseil de Régence, mais il ne paraît pas avoir joué un grand rôle dans la politique. Il est, cependant, envoyé en Espagne, comme ambassadeur pour négocier le mariage de Louis XV et de l'infante, et du prince des Asturies et d'une fille du Régent. Il éprouve un plaisir extrême à raconter tout le cérémonial de la cour d'Espagne, et les détails qu'il donne sur la vie de Philippe V et de sa seconde femme sont extrêmement curieux. A l'avènement de Dubois au ministère, Saint-Simon se retira de la cour et passa ses vingt-cinq dernières années à rédiger ses "Mémoires" sur des notes qu'il semble avoir prises au jour le jour. Il mourut en 1755, et ses innombrables manuscrits furent réclamés par ses créanciers. Il y eut un procès et les manuscrits furent confisqués par le gouvernement. On en publia des extraits au XVIII^e siècle, mais ce n'est que

de nos jours que parut une bonne édition des "Mémoires." Il y a encore un grand nombre des écrits de Saint-Simon qui n'ont pas été publiés.

Essayer de faire une analyse des "Mémoires" serait presque raconter en entier la fin du règne de Louis

Louis XIV

et sa

famille.

XIV et la Régence du duc d'Orléans. Jetons seulement les yeux sur la famille du roi telle que l'a dépeinte Saint-Simon. D'abord, le Dauphin, Monseigneur, assez beau de figure, pas méchant, mais inepte, et tremblant devant son père; ensuite, le duc de Bourgogne, fils aîné du Dauphin, l'idole de Saint-Simon, prince pieux et capable; sa femme, gracieuse et spirituelle, favorite du roi et de M^{me} de Maintenon; le duc d'Anjou, Philippe V d'Espagne, second fils du Dauphin, roi timoré et faible, que gouvernèrent Louis XIV et la princesse des Ursins; le duc de Berry, troisième fils du Dauphin, prince excellent, qui eut le malheur d'être le mari de la trop célèbre duchesse de Berry, fille du Régent.

A côté des descendants légitimes de Louis XIV se trouvent ses enfants légitimés: les filles qu'il marie au prince de Conti, au duc de Bourbon, au duc d'Orléans; les fils, le duc du Maine, la bête noire de Saint-Simon, homme d'esprit, cependant, et le comte de Toulouse, homme de mérite, amiral de France. Que d'intrigues autour de tous ces princes, que de cabales, les uns qui sont avec Monseigneur à Meudon et comptent sur sa royauté future, les autres qui sont les intimes du duc de Bourgogne, et tous mourants de peur devant le roi et la Scarron. Quel tableau de la mort de Monseigneur, de la consternation de la cour de Meudon, des ambitions déçues, de la joie des amis du duc de Bourgogne, parmi lesquels est Saint-Simon, qui ne cache pas le bonheur que lui fait éprouver la

mort du Dauphin. Les pages les plus touchantes du livre sont celles où l'auteur fait la description des qualités du duc de Bourgogne et de sa femme, de la joie publique dans l'espoir de leur règne, puis raconte avec émotion la mort soudaine de la Dauphine, du Dauphin, de leur fils aîné. Voilà Louis XIV seul avec un petit enfant de cinq ans et une vieille femme. Quelle tristesse dans cette cour autrefois si brillante, que d'intrigues en prévision du nouveau règne, mais quelle grandeur chez le roi. Toujours majestueux, digne, courageux, il voit venir la mort sans terreur. "Il ne paraissait rien regretter dans cette vie; il fut constamment sans aucune sorte d'inquiétude; il parla, il régla tout ce qu'on devait faire après lui, comme s'il eût dû l'ordonner lui-même. Il prévint tout pour après lui, dans la même assiette que tout homme en bonne santé et très libre d'esprit aurait pu faire; afin que tout se passât jusqu'au bout avec cette décence extérieure, cette gravité qui avaient accompagné toutes les actions de sa vie." Voilà un tableau écrit avec calme, où l'on sent percer le respect dû au maître, mais que Saint-Simon vienne à penser au testament extorqué au roi par M^{me} de Maintenon et le duc du Maine, il s'écriera avec une éloquente véhémence: "Quelle fin d'un règne si longuement admiré, et jusque dans ses derniers revers si étincelant de grandeur, de générosité, de courage, de force; et quel abîme de faiblesse, de misère, d'anéantissement, senti, goûté, savouré et abhorré, et toutefois, subi dans toute son étendue et sans en avoir pu élargir ni soulager les liens!" Saint-Simon appartient au moyen âge par ses idées sur la puissance de la noblesse, au XVII^e siècle par l'ampleur et l'éclat de son style, au XVIII^e siècle par son esprit philosophique.

QUATRIÈME PARTIE

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE

CHAPITRE I

VUE D'ENSEMBLE DU XVIII^e SIÈCLE ET LES SALONS LITTÉRAIRES

LE XVIII^e siècle, à proprement parler, commence à la mort de Louis XIV en 1715. La Régence du duc d'Orléans inaugure une ère de frivolité et de débauche, une réaction contre l'esprit de tristesse et de bigoterie des dernières années, et la littérature sera moins décente et moins croyante qu'au XVII^e siècle. Il y a perte dans la tragédie et la comédie, dans l'éloquence de la chaire, dans la poésie; il y a gain dans l'histoire, dans la philosophie et dans le roman. Il y a plus de hardiesse dans les idées au XVIII^e siècle et ce n'est plus un roi qui personnifie l'époque, c'est Voltaire, l'homme universel. A côté de lui, cependant, on voit Montesquieu et Buffon, Rousseau et les encyclopédistes, et le frivole et le sérieux se trouvent côte à côte. La langue française devient européenne, et la littérature française s'étend sur toute l'Europe. L'Espagne et

l'Italie ne produisent plus de grandes œuvres, l'Allemagne n'a pas encore ses Klopstock, ses Lessing, ses Schiller, et ses Goethe, et l'Angleterre, quoiqu'elle soit une digne rivale de la France, admire et étudie sa littérature. Au point de vue politique la France est dégradée par son roi, et malgré Fontenoy elle est vaincue à Rosbach, et Louis XV signe en 1763 le honteux et désastreux traité de Paris, par lequel étaient abandonnées toutes les colonies acquises par la grande extension donnée aux affaires maritimes par ce puissant génie, Colbert. Non seulement les Français, mal secondés par le gouvernement, n'avaient pu résister aux Anglais dans les Indes et en Amérique, mais ils n'avaient pas même pu garder les possessions qu'on ne leur contestait pas, et il avait fallu que le roi très chrétien suppliât son cousin d'Espagne, Charles III, de le débarrasser de cette Louisiane qui avait un si grand amour pour la mère patrie. La France était humiliée et déshonorée aux yeux de l'Europe, et Frédéric ne cachait pas son mépris pour le Bourbon de Versailles. Le roi était entièrement gouverné à l'époque du traité de Paris par sa favorite, Jeanne-Antoinette Poisson, marquise de Pompadour. Elle avait été d'une admirable beauté, et douée d'une intelligence peu commune, elle avait essayé de protéger les lettres et les arts et disait qu'elle aurait voulu aimer un roi chevalier comme François 1^{er}. Son influence a été néfaste pour la France, mais qui doit en être responsable? N'est-ce pas celui qui était le maître, et dont le pouvoir était absolu pour le bien comme pour le mal et qui, renfermé dans son Parc-aux-Cerfs, se bouchait les oreilles pour ne pas entendre le grondement précurseur de la Révolution.

L'influence de la reine, vertueuse et douce, était nulle, ainsi que celle du Dauphin, prince bon et religieux, et des trois filles du roi, élèves du célèbre Goldoni. C'était la favorite qui gouvernait la France, qu'elle s'appelât Châteauroux, Pompadour ou Du Barry.

Qu'était-ce que Paris au XVIII^e siècle ? Suivons un jeune homme qui fait son entrée à Paris et voyons

Paris au
XVIII^e
siècle.

ce qu'il éprouve. La première impression qu'il ressent en voyant la grande ville n'est pas très favorable, car il s'était imaginé trouver une ville aux bâtiments de marbre et de pierre. Au contraire, il voyait des maisons à la façade sombre et délabrée et des rues où il y avait une boue noire et d'une odeur âcre. Au milieu de la rue se trouvait un ruisseau gonflé par la pluie. De grandes enseignes en fer se balançaient, au risque d'écraser les passants, et de rares réverbères à l'huile jetaient une lumière terne.

Tel était à l'extérieur le Paris du XVIII^e siècle, mais à l'intérieur de ces maisons à l'apparence sordide, vous eussiez vu des femmes, aux splendides toilettes, causant philosophie et littérature avec des hommes à l'esprit fin et cultivé, ou se préparant à aller entendre à la Comédie Française le gentil marivaudage du "Jeu de l'Amour et du Hasard" ou les pièces de Voltaire et de Crébillon, tandis que d'autres personnes se disposaient à se rendre au Théâtre Italien ou à l'Académie Royale de Musique.

Paris était sale et obscur, et Versailles, en prenant le roi, avait paru lui enlever toute sa splendeur, mais, cependant, c'était la grande ville littéraire du monde, celle qui pensait pour l'Europe : c'était la ville de l'Académie Française, du Collège Louis-le-Grand,

enfin la ville de cette débauchée d'esprit, comme disait Horace Walpole, la femme du XVIII^e siècle. La femme, à cette époque, exerce une immense influence, et c'est à son esprit qu'elle le doit. Jetons donc un coup d'œil sur les salons du XVIII^e siècle.

Pendant la glorieuse époque du règne de Louis XIV, il n'y eut d'autre salon que la cour. Ce ne fut que quand cette grande individualité eut cessé de peser sur la France que s'ouvri-

Les salons
littéraires.

rent, en réalité, les salons particuliers. Il y eut d'abord ceux qui étaient consacrés principalement aux plaisirs : de la duchesse du Maine à Sceaux, où nous voyons M^{lle} de Launay, de la princesse de Conti au Temple, du Palais-Royal ; ensuite madame de Lambert et madame de Tencin reçurent leurs amis d'une manière charmante. La dernière, surtout, réunissait chez elle des littérateurs et des hommes d'état, et par eux était devenue une grande puissance à la cour. Nous voyons ensuite les salons de madame Dupin, de madame d'Épinay, de madame d'Houdetot, et de madame Doublet, d'où partaient les fameuses nouvelles à la main, qui faisaient les délices des Parisiens et des provinciaux, et même du roi, quoique le lieutenant de police eût feint de vouloir les supprimer. Les deux principaux salons, cependant, étaient ceux de madame Du Deffand et de madame Geoffrin. M^{me} Du Deffand était une femme très remarquable et qui joua un grand rôle dans son siècle. Elle demeura longtemps au couvent de Saint-Joseph, rue St. Dominique, dans l'ancienne chambre de M^{me} de Montespan. Quoique vieille et aveugle elle retint son monde par son esprit et, peut-être, par le charme de sa compagne, M^{lle} de Lespinasse. Que celle-ci la

quitte, et M^{me} Du Deffand sera réduite à la société de son vieux président Hainault et de son ami Pont de Veyle. On voyait en M^{me} de Lespinasse une ardeur contenue, un enthousiasme, qui manquait à M^{me} Du Deffand et à M^{me} Geoffrin. Qu'il vienne un M. de Mora, un chevalier Guibert, et cette ardeur deviendra une passion délirante exprimée dans des lettres enflammées.

Marie-Thérèse Rodet naquit en 1699 et épousa, à l'âge de quatorze ans, M. Geoffrin, un riche banquier, qui se tint à l'écart, et permit à sa femme de recevoir un cercle choisi de personnes distinguées. Le lundi était le jour des artistes; le mercredi, celui des gens de lettres. La plus grande politesse régnait toujours dans le salon de M^{me} Geoffrin.

CHAPITRE II

VOLTAIRE

VOLTAIRE n'appartient en réalité à aucun genre particulier de littérature. Son génie semble à l'aise dans tous les sujets et il écrit aussi bien en prose qu'en vers. Il produit des poèmes épiques, des tragédies, des comédies, des romans, des œuvres d'histoire et de philosophie, des satires mordantes et spirituelles, et il trouve le temps d'écrire des milliers de lettres à l'Europe entière. Il est l'homme le plus étonnant de son époque, sinon le plus grand, et l'étude de son caractère est un problème intéressant. On ne sait, après avoir étudié avec attention sa vie et ses œuvres, quelle opinion se former de son caractère, et nous

tâcherons ici de raconter avec impartialité ce qu'il fit de mal et ce qu'il fit de bien.

François-Marie Aronét naquit à Paris le 21 novembre 1694. Il prit le nom de Voltaire, du nom d'une terre que possédait sa mère, disent les uns, de *Arouet le jeune* transposé, disent

Sa vie.

les autres. Son père, notaire au Châtelet, ensuite trésorier à la Chambre des Comptes, était un homme honorable. Sa mère, Marie-Marguerite Daumart, se plaisait dans la société des gens de lettres. Elle mourut quand son plus jeune fils n'avait que sept ans, et le père le mit, à l'âge de dix ans, au collège Louis-le-Grand dirigé par les jésuites. L'enfant y eut des maîtres de talent et se fit remarquer pour ses dispositions littéraires. Quand il eut fini son cours au collège son père voulut qu'il étudiât le droit, mais son parrain, l'abbé de Châteauneuf, l'encouragea à suivre ses penchans littéraires. Il l'avait déjà présenté à Ninon de l'Enclos, qui lui légua deux mille francs pour acheter des livres, et il le présenta à la société brillante et légère du Temple. Le jeune Aronét mena une vie qui déplut à son père, et celui-ci l'envoya à la Haye comme page de l'ambassadeur de France. Là le jeune homme eut une aventure d'amour qui fut cause de son renvoi à Paris, et il se soumit alors à son père et entra dans l'étude d'un procureur. Peu après il fit la connaissance du marquis de Caumartin, qui le mena à sa terre près de Fontainebleau et lui parla si souvent de Henri IV, qu'il conçut, dès ce moment, l'idée de son poème épique sur le premier roi Bourbon.

A la mort de Louis XIV il parut un grand nombre de poésies satiriques sur le dernier règne et sur le

Régent, et Aronnet, accusé d'avoir écrit plusieurs satires, fut d'abord exilé de Paris pendant huit mois et ensuite mis à la Bastille pendant onze mois. Un peu plus tard, en 1718, il fit jouer sa première tragédie, "Œdipe," qui fut très bien reçue. C'est alors qu'il prit le nom de Voltaire. A la fin de 1725 il lui arriva une aventure très désagréable et qui eut une grande influence sur son avenir. Le chevalier de Rohan lui ayant demandé d'une manière insolente quel était son nom, Aronnet ou Voltaire, il lui répondit, "qu'il ne traînait pas un grand nom, mais qu'il savait honorer celui qu'il portait." Quelques jours plus tard Voltaire dînait chez le duc de Sully et on vint lui dire que quelqu'un voulait le voir. Il se rendit à la porte de l'hôtel et là il fut saisi par des valets qui le bâtonnèrent, tandis que le chevalier de Rohan les encourageait de sa voiture à bien *travailler*. Voltaire demanda son appui au duc de Sully, dont il était l'hôte, mais le grand seigneur ne voulut pas prendre le parti d'un poète contre un noble, et il fallut que l'auteur d' "Œdipe" et de la "Henriade" tâchât de se faire rendre justice lui-même. Comme il prenait des leçons d'escrime pour pouvoir se venger du chevalier, la famille de celui-ci le fit enfermer à la Bastille, d'où il ne sortit que pour se rendre en Angleterre. On raconte qu'indigné de la conduite du duc de Sully dans cette affaire, il substitua le nom de Duplessis-Mornay à celui de Sully dans la "Henriade."

Voltaire vécut trois ans en Angleterre, de 1726 à 1729, apprit la langue anglaise et étudia la littérature et les mœurs du pays. Newton et Shakespeare surtout attirèrent son attention, quoiqu'il ne paraisse

pas avoir bien compris le génie du grand tragique anglais. Il fit paraître par souscription en Angleterre, en 1728, une nouvelle édition de la "Henriade," qu'il avait publiée secrètement à Genève en 1723, et le produit de cet ouvrage, ajouté à ce qu'il avait touché de la succession de son père, fut avantageusement placé. Le poète voulait acquérir l'indépendance que donne la fortune et, par d'heureuses spéculations, devint très riche. A son retour en France parut son "Histoire de Charles XII," et il écrivit un nombre infini d'ouvrages de tous genres. Il fut mal vu du clergé et de la cour, et finit par se retirer en 1733 au château de Cirey en Champagne, chez M^{me} du Châtelet. C'était une femme distinguée, et Voltaire lui resta attaché pendant seize ans. Il étudia la physique avec elle, et écrivit à Cirey quelques-unes de ses plus belles œuvres. Il faisait souvent des visites à Paris et réussit à acquérir une certaine faveur à la cour. Il fut nommé historiographe du roi, gentilhomme ordinaire et fut reçu à l'Académie Française. En 1749 M^{me} du Châtelet mourut et son ami fut au désespoir. Il revint habiter Paris et acheta une maison où il demeura avec sa nièce, M^{me} Denis, qu'il aima toujours beaucoup, quoique le caractère de la dame ne paraisse pas avoir été très agréable. Malgré ses nombreuses occupations et l'immense succès de ses ouvrages Voltaire voyait bien qu'il n'était que toléré à Paris, aussi se décida-t-il à accepter l'invitation que lui fit Frédéric de venir se fixer à Berlin. En 1736 avait commencé la correspondance du Prince Royal de Prusse avec Voltaire, et lorsque

Séjour en
Angleterre.

M^{me} du
Châtelet.

Frédéric.

le prince devint roi, il tâcha d'attirer à sa cour le grand écrivain français. Frédéric, qui fut si Allemand dans sa politique, aimait avec passion la littérature française et avait l'ambition de bien écrire en vers français. Il était, ou prétendait être philosophe, et son grand esprit appréciait celui de Voltaire. Celui-ci avait déjà rencontré le roi et avait même rempli près de lui une sorte de mission diplomatique qui fut stérile. Ce n'était pas le diplomate que voulait le roi, c'était le poète, et il fut ravi quand Voltaire, après s'être fait longtemps prier, consentit en 1750 à accepter son invitation. Il lui donna la clef de chambellan, la croix de l'ordre du Mérite et vingt mille livres de pension. Louis XV laissa partir sans regret son sujet le plus célèbre.

Cette vie d'un poète dans l'intimité d'un roi est étrange, mais l'égalité entre philosophes n'était qu'apparente, quand d'un côté le philosophe était un roi victorieux, de l'autre un simple écrivain. Frédéric avait l'esprit caustique, Voltaire aussi, et on leur rapportait des épigrammes composées par l'un et par l'autre. Frédéric voulait apprendre de Voltaire à se rendre maître de la langue française, puis il aurait dit : "on suce l'orange et on jette l'écorce"; et le poète disait : "le roi m'envoie son linge sale à blanchir." Une assez vilaine affaire financière, dans laquelle trempa Voltaire, sans malhonnêteté mais sans délicatesse, indisposa Frédéric contre lui, et lorsque le spirituel écrivain eut écrit contre Maupertuis sa fameuse "Diatrise du Docteur Akakia," le roi, furieux de voir attaquer ainsi le président de son académie, fit brûler par le bourreau l'ouvrage de Voltaire. Frédé-

Voltaire à
Berlin.

ric avait déjà écrit contre lui, sous un nom supposé, une lettre qui le traitait de calomniateur, aussi le philosophe français crut qu'il était temps de se séparer du philosophe prussien. Il obtint un congé pour se rendre aux eaux de Plombières et partit en mars 1753 avec l'intention de ne jamais revenir à Berlin. A Leipzig Maupertuis lui écrivit une lettre menaçante et Voltaire y répondit d'une manière qui couvrit de ridicule l'académicien du roi de Prusse. Celui-ci donna ordre alors d'arrêter à Frankfort son ex-ami et de lui demander sa clef, sa croix, et un volume de poésies du roi que celui-ci lui avait donné. Voltaire rendit la clef et la croix, mais fut obligé d'attendre l'arrivée d'une caisse où se trouvait le volume. Sur ces entrefaites, l'agent de Frédéric agit sans tact et traita grossièrement le poète et sa nièce qui était venue le rejoindre. Ce ne fut qu'après un délai de trois semaines que Voltaire put continuer sa route et il ne pardonna jamais au roi l'affaire de Frankfort. Frédéric ne paraît pas y avoir attaché beaucoup d'importance, mais il eût agi avec plus de dignité, s'il eût laissé partir sans toutes ces tracasseries, l'homme qu'il avait attiré chez lui à force de prières. Il garda toujours la plus haute opinion du "beau génie," disait-il, de son maître de français, mais n'estima plus son caractère. Leur correspondance recommença peu après et continua jusqu'à la mort de l'écrivain.

Voltaire, en quittant la Prusse, n'osa pas aller à Paris, alors il se décida, en 1755, à s'établir en Suisse. Il acheta, près de Genève, une terre qu'il appela les Délices, puis en 1758 la seigneurie de Tournay et celle de Ferney en France, non

Ferney.

loin de la frontière suisse. Le voilà donc menant la vie d'un grand seigneur, fondant un village à Ferney, plantant des arbres, s'occupant de culture, bâtissant une église, et en même temps inondant l'Europe d'écrits de toutes sortes qu'il désavoue quand ils sont trop hardis, car tout ami de la vérité qu'il était, disait-il, il "n'était pas du tout ami du martyre." Il attaqua toujours l'intolérance religieuse et le despotisme politique, et on doit lui savoir gré d'avoir défendu Calas, Sirven, La Barre et Lally-Tollendal. Il n'était pas athée, il croyait en Dieu, mais on ne peut excuser ses attaques contre la religion chrétienne. Il disait qu'il fallait *écraser l'infâme*, en parlant de la superstition, mais il ébranlait la foi et la morale et encourageait le scepticisme cynique qui veut abattre tous les dogmes et qui n'y substitue rien. Nous voudrions pouvoir retrancher de ses œuvres beaucoup d'ouvrages indignes de son génie, où il attaque ce qu'il y a de plus sacré, la religion et le patriotisme. On ne peut lui pardonner surtout son poème sur Jeanne Darc, où par une débauche d'esprit inconcevable, il souille la gloire la plus pure de l'ancienne France. Comme homme il paraît avoir eu des sentiments généreux; il reçut à Ferney et maria une parente du grand Corneille et lui donna le profit d'une édition qu'il fit des œuvres du grand tragique, en disant "qu'il fallait qu'un soldat vînt au secours de la fille de son général." Il aida les pauvres gens, il fut bon parent, et sa vie à Ferney fut, pendant vingt ans, agréable et brillante. Il reçut des visiteurs de toute l'Europe, jona la comédie avec passion, et travailla, cependant, comme s'il était jeune. En 1778 ayant achevé une tragédie, "Irène," on lui per-

suada qu'il devait aller à Paris pour voir à la représentation de sa pièce. Il fut reçu avec le plus grand enthousiasme, "Irène" fut ^{Sa mort.} jouée en sa présence et son buste couronné sur la scène. Franklin lui demanda de bénir son petit-fils, l'Académie Française l'élut son directeur et il s'occupa activement du plan d'un dictionnaire et se réserva la lettre A pour sa part de travail. L'excitation de ce genre de vie épuisa ses forces et il mourut le 30 mai 1778. Son corps fut inhumé à l'abbaye de Scellières, dont son neveu était abbé commendataire, et y resta pendant treize ans. L'Assemblée nationale fit transporter ses restes en 1791 au Panthéon avec ceux de Rousseau, dont il avait été l'ennemi. Jetons maintenant un coup d'œil sur les principaux écrits de Voltaire.

"Œdipe" parut en 1718 et fut bien reçu, quoique Voltaire ait beaucoup refroidi l'action par les amours de Philoctète et de Jocaste. On y voit ^{La} aussi les tirades philosophiques par les- ^{Tragédie.} quelles l'auteur exprime ses propres idées par la bouche de ses personnages, défaut qui va gâter presque toutes ses tragédies. Depuis "Œdipe" (1718) jusqu'à "Irène" (1778) et "Agathocle," qu'il laissa inachevé et qui fut joué en 1779, Voltaire fit preuve d'une grande passion pour le théâtre. Il tâcha de relever ce genre qui languissait et voulut donner plus d'intérêt et d'animation à l'action et présenter des tableaux plus conformes à la vérité historique. Il s'occupa de la mise en scène et réussit à chasser de la scène les personnes qui gênaient les acteurs. Il écrivit vingt-sept tragédies, dont il ne reste en réalité que deux : "Zaïre" et "Mérope," et peut-être, "Tancrède." Il

vient au second rang après Corneille et Racine comme tragique, mais il leur est bien inférieur. Il ne possède pas le vers énergique et fort du premier et la langue harmonieuse et douce du second. Il est, néanmoins, le meilleur tragique du XVIII^e siècle et on ne peut mentionner, après son nom, que celui de Crébillon (1674-1762), auteur d'“Atrée et Thyeste” et de

“Rhadamiste et Zénobie.” Crébillon

frappe par la terreur et choisit des sujets où l'horreur prédomine. Il eut du talent, et fut, pendant un temps, le rival de Voltaire, qui prit les mêmes sujets que lui et refit les tragédies de Crébillon sans, peut-être, le surpasser.

“Zaïre” est imitée d'“Othello”; c'est une pièce touchante qui est restée au théâtre et qu'on lit avec

grand intérêt. Orosmane, soudan de

“Zaïre.” Jérusalem, aime Zaïre, captive dès son enfance, et veut l'épouser. Elle l'aime aussi, mais au moment d'épouser le soudan, elle apprend qu'elle est fille de Lusignan, dernier roi chrétien de Jérusalem, et sœur de Nérestan, jeune chevalier français. Son père lui fait promettre de recevoir le baptême, et il y a en elle une lutte entre son amour pour Orosmane et son attachement à la religion de Lusignan. Lorsque le soudan lui parle de son amour elle est interdite, et cela excite la jalousie d'Orosmane. Il intercepte une lettre qu'écrit Nérestan à Zaïre, et, croyant qu'elle lui est infidèle, il la tue et se tue ensuite quand il apprend la vérité. Nous aimons Zaïre presque autant que la douce Desdémona, et nous nous intéressons à Orosmane que la jalousie aveugle. Surtout lorsque sur le point de renoncer à Zaïre, il lui dit: “Zaïre, vous pleurez?” “Zaïre, vous m'aimez!” Il manque,

cependant, à la pièce de Voltaire le personnage de Iago et la terrible énergie du Maure de Venise. "Zaïre" est, néanmoins, une charmante tragédie.

Dans "Mérope" (1743) il n'y a pas d'amour, mais le sujet est pathétique et le sentiment maternel est bien exprimé. "Tancrède" (1760) est "Mérope" une pièce chevaleresque qui nous rappelle et un peu le "Cid." La scène se passe au "Tancrède." moyen âge et Voltaire tâche de renouveler le genre tragique, en ne prenant pas exclusivement ses sujets de l'antiquité. Il suit, cependant, toutes les règles de la tragédie, comme on l'entendait de son temps, et ses œuvres appartiennent au genre de Corneille et de Racine. Comme tragique il a certainement du mérite, comme comique il n'en a aucun.

La "Henriade" fut longtemps placée parmi les grandes épopées, mais elle ne mérite pas ce rang. Quoiqu'il y ait de beaux vers, le poème est froid et peu intéressant. Il commence par des vers très souvent cités:

La "Poésie."
La "Henri-
ade."

"Je chante ce héros qui régna sur la France
Et par droit de conquête et par droit de naissance ;
Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,
Calma les factions, sut vaincre et pardonner ;
Confondit et Mayenne, et la Ligue, et l'Ibère,
Et fut de ses sujets le vainqueur et le père."

Quoique Henri IV fût le plus grand roi de France, son règne était trop récent pour servir de sujet à une épopée, et le merveilleux, qui est de l'essence du poème épique, ne convient guère à l'héroïque et fin Béarnais.

La "Chanson de Roland," quoique du XI^e siècle, est bien plus entraînante que "la Henriade." Cette

œuvre n'est pas la plus grande épopée en français moderne; c'est dans la "Légende des Siècles" de Victor Hugo que se trouvent les plus beaux poèmes épiques depuis la "Chanson de Roland."

Comme poète Voltaire manque d'enthousiasme, mais il écrivait en vers avec une facilité merveilleuse, et l'on peut citer son poème didactique, **Épîtres et contes.** "Discours sur l'Homme," imité de Pope, ses "Épîtres," ses contes en vers, ses poésies fugitives, et surtout ses satires, où il déploie beaucoup de grâce, d'élégance et d'esprit. Les meilleures satires sont le "Mondain" et le "Pauvre Diable." Dans la première il décrie l'état de nature et trouve la civilisation bien préférable; dans la seconde il critique avec verve et malice les écrivains de son temps.

Voltaire est un poète de mérite, mais ses vers sont inférieurs à sa prose. Dans sa correspondance, dans ses romans, dans ses œuvres historiques, **La Prose.** il a un style d'une lucidité parfaite. Il **"Charles XII."** écrit avec la plus grande simplicité, avec concision, avec force. On a dit de lui qu'il était le plus français de tous les écrivains et il mérite ce titre, parce qu'il possède au plus haut degré la qualité essentielle de la langue française, la clarté. Il n'y a rien de recherché dans son style, tout est naturel, et par conséquent, intéressant. "L'Histoire de Charles XII" (1731) est un chef-d'œuvre; l'auteur tâche de raconter les faits avec impartialité, et nous lisons avec grand intérêt le récit de la vie extraordinaire de ce roi de Suède, rival malheureux de Pierre le Grand, homme intrépide, obstiné, peu politique, que l'on peut comparer à Charles le Téméraire. La vie de tels hommes est un vrai roman.

Le “*Siècle de Louis XIV*” (1751) est le plus grand ouvrage historique de Voltaire. Il y travailla vingt ans, et produisit une œuvre digne de l’époque dont il raconte l’histoire. Il est à regretter que le livre soit divisé en différentes parties, telles que celles qui traitent des affaires militaires, de la vie privée du roi, des beaux-arts, de la littérature, des finances, des affaires ecclésiastiques. Ces différents tableaux affaiblissent un peu l’intérêt, et l’on eût préféré voir l’enchaînement des événements, les causes et le résultat de chacun. Néanmoins, Voltaire, comme Bossuet, est historien philosophe. Dans son “*Essai sur les mœurs et l’esprit des nations*” il explique les traits caractéristiques des époques, mais il ne comprend pas bien le rôle du christianisme dans la civilisation et se laisse aveugler par ses préjugés. Ses “*Annales de l’Empire*,” son “*Histoire de Pierre le Grand*,” son “*Histoire du Parlement de Paris*,” n’ont pas grand mérite, et son “*Précis du Siècle de Louis XV*” ne pouvait être une œuvre impartiale, mais nous admirons dans ce dernier ouvrage le récit de la bataille de Fontenoy. Voltaire comprenait parfaitement comment il faut écrire l’histoire et s’exprime ainsi dans son “*Siècle de Louis XIV*”: “Ce n’est pas seulement la vie de Louis XIV qu’on prétend écrire: on se propose un plus grand objet. On veut essayer de peindre à la postérité, non les actions d’un seul homme, mais l’esprit des hommes dans le siècle le plus éclairé qui fut jamais. Tous les temps ont produit des héros et des politiques; tous les peuples ont éprouvé des révolutions, toutes les histoires sont presque égales pour qui ne veut mettre que des faits dans sa mémoire. Mais quiconque pense,

et, ce qui est encore plus rare, quiconque a du goût, ne compte que quatre siècles dans l'histoire du monde. Ces quatre âges heureux sont ceux où les arts ont été perfectionnés, et qui, servant d'époque à la grandeur de l'esprit humain, sont l'exemple de la postérité." "On ne s'attachera, dans cette histoire," ajoute l'auteur, "qu'à ce qui mérite l'attention de tous les temps, à ce qui peut peindre le génie et les mœurs des hommes, à ce qui peut servir d'instruction, et conseiller l'amour de la vertu, des arts, et de la patrie."

Les principaux romans de Voltaire sont "Zadig" (1747), "Candide" (1759), "l'Ingénu" (1767), "l'Homme aux quarante Écus" (1768).

Romans.

Ils ont tous un but philosophique ou satirique, et sont admirablement écrits. On regrette que ces œuvres, si parfaites au point de vue du style, soient gâtées par des grossièretés inexcusables.

C'est dans les "Lettres philosophiques" (1731) et son "Dictionnaire philosophique," formé en grande partie d'articles écrits pour l'Encyclopédie, que nous voyons les idées sceptiques de Voltaire. Ces idées eurent une grande influence sur son siècle et hâtèrent la Révolution, dont Voltaire n'eût pas approuvé les excès. Il n'était pas opposé à la monarchie, mais voulait qu'elle fût moins despotique et plus éclairée. Son "Dictionnaire philosophique" ne nous intéresse guère aujourd'hui, et nous préférons apprendre à connaître l'homme et l'écrivain par sa correspondance. C'est là que nous verrons son esprit extraordinaire, son style inimitable. Quant à son caractère, il faut étudier toute sa vie et toutes ses œuvres pour arriver à bien le com-

**Philosophie
et Corre-
spondance.**

prendre et pour peser d'une manière équitable le bien et le mal. Comme écrivain on peut dire qu'il ne fut pas un poète de grand génie, mais un prosateur incomparable. On ne saurait assez étudier cette langue si claire, si concise, si simple et si forte.

CHAPITRE III

MONTESQUIEU, BUFFON, LES ENCYCLOPÉDISTES, LES PHILOSOPHES ET LES MORALISTES

VOLTAIRE a exercé une sorte de royauté sur son siècle, mais il n'a pas le génie aussi profond que Montesquieu. Celui-ci est avec Rousseau le **Montes-** plus grand penseur du XVIII^e siècle, l'es- **quiou.** prit le plus franchement créateur de l'époque.

Charles-Louis de Secondat, baron de la Brède et de Montesquieu, naquit le 18 janvier 1689 près de Bordeaux. Il fut élevé chez les oratoriens de Juilly, étudia le droit et devint en 1714 conseiller au parlement de Bordeaux, et en 1718 président à mortier. Tout en s'occupant des fonctions de sa charge, qu'il n'aimait pas, il prit une part active aux travaux de l'Académie de Bordeaux et écrivit des mémoires scientifiques. Il fit paraître en 1721 les "Lettres Persanes," où il fit des portraits dignes de La Bruyère, et une critique fine et exacte de la société **Les "Lettres** de son temps. Deux Persans, Usbek et **Persanes."**

Rica, voyageant en France, communiquent leurs impressions à leurs compatriotes, et ceux-ci leur répondent et présentent des tableaux, parfois trop sensuels,

de la vie des Orientaux. Le livre du Président de Montesquieu est trop frivole par la forme, mais il est philosophique par le fond. Il valut à l'auteur une place à l'Académie Française et l'encouragea à continuer ses études sur la société. Il voulut y ajouter des considérations sur les constitutions et les jurisprudences des différents peuples, et, ayant vendu sa charge de président, il se mit à voyager. Il alla à Vienne, où il rencontra le prince Eugène, en Italie, où il eut lord Chesterfield pour compagnon, en Allemagne, en Suisse, en Hollande, puis en Angleterre, dont la constitution lui inspira une grande admiration. Après trois ans de voyage il se retira dans son

château de la Brède et publia en 1734 les "Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains." On peut comparer cet ouvrage au "Discours sur l'Histoire Universelle" de Bossuet, car, comme le grand évêque, Montesquieu cherche la philosophie de l'histoire. Il s'occupe plutôt des causes de la décadence que de celles de la grandeur, et fait un admirable tableau des guerres de la république et du despotisme de l'Empire.

En 1748 parut le chef-d'œuvre de Montesquieu, l'"Esprit des Lois," auquel il travailla vingt ans.

L'auteur y mit pour épigraphe, *prolem sine matre creatam* (enfant sans mère), et eut raison. L'œuvre est réellement une puissante création, quoiqu'il n'y ait pas assez d'ordre dans la division du sujet.

Montesquieu avait acquis l'estime de tout le monde et partageait la popularité de Voltaire en Europe. Il mourut à Paris en 1755.

Le premier grand nom que nous rencontrons dans l'histoire de la science en France est celui de Buffon, mais malgré la popularité dont il jouit comme savant au XVIII^e siècle, c'est surtout comme littérateur qu'il est célèbre aujourd'hui.

Né à Montbard, en Bourgogne, en 1707, George Louis Leclerc de Buffon fit ses études au collège de Dijon, s'intéressa d'abord aux mathématiques, voyagea en Italie et en Angleterre avec lord Kingston, et fit paraître des traductions d'ouvrages scientifiques anglais. En 1739 il fut nommé intendant du Jardin du Roi, et conçut alors le projet d'écrire une "Histoire Naturelle." Il y travailla cinquante ans et publia, à l'aide de collaborateurs, trente-six volumes in-quarto, la "Théorie de la Terre," puis les "Époques de la Nature," l'"Histoire Naturelle de l'Homme," celle des "Quadrupèdes," et celle des "Oiseaux." Buffon a l'instinct scientifique, et ses hypothèses sont admirables. Il travaillait avec une ardeur infatigable, et l'on ne saurait trop appeler l'attention sur sa définition du génie, "une longue patience." Nous aimons à nous représenter ce grand homme dans la tour de son château de Montbard, écrivant son bel ouvrage, le corrigeant sans cesse, tâchant de trouver un style à la hauteur du sujet qu'il traite. Il lui semble qu'aucune phrase ne saurait être assez noble pour décrire les merveilles de la nature et il écrit avec pompe et éloquence. Ce style faisait dire à Voltaire de l'"Histoire Naturelle," "*pas si naturelle*," mais on rencontre parfois dans Buffon de la simplicité. Il faisait des progrès avec l'âge et ses "Époques de la Nature," écrites quand il

Buffon.

L' "Histoire Naturelle."

avait soixante et onze ans, sont la plus belle partie de son grand ouvrage.

Il avait une telle popularité dans le monde entier que les corsaires anglais lui envoyèrent des échantillons qui lui étaient adressés et qui se trouvaient dans un navire pris par eux. On lui érigea de son vivant une statue à l'entrée du Jardin du Roi avec cette inscription : *Majestati nature par ingenium*, génie égal à la majesté de la nature. Il fut élu spontanément à l'Académie Française en 1753, et négligeant l'éloge banal d'un obscur prédécesseur, il prononça, le jour de sa réception, son célèbre "Discours sur le Style," où se trouve cette phrase si souvent citée : "le style est l'homme même." Reproduisons ici quelques beaux passages de ce discours : "Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité : la quantité des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes, ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité : si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets, s'il sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent, et gagnent même à être mises en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme, le style est l'homme même."

Dans la partie descriptive de son œuvre Buffon est inimitable, et comme écrivain il mérite d'être placé parmi les plus célèbres de la littérature française. Il rendit aussi de grands services à la science et donna l'impulsion à l'étude de l'histoire naturelle. Il mourut en 1788, à la veille de la Révolution, où périt son fils unique, qui s'écria en montant sur l'échafaud :

“Citoyens, je me nomme Buffon.” Ce nom illustre eût dû être respecté par les révolutionnaires.

LES ENCYCLOPÉDISTES, LES PHILOSOPHES ET LES MORALISTES.

Ce fut en 1749 que Diderot conçut le plan de l'Encyclopédie. L'ouvrage devait être d'abord une traduction de l'Encyclopédie anglaise de L'Encyclo-Chambers publiée en 1727, mais il devint pédie.

un immense recueil des connaissances et, surtout, des idées du temps. Diderot en fut le principal éditeur et eut pour l'aider, d'Alembert, qui écrivit le Discours préliminaire. Voltaire y collabora, et l'œuvre fut vivement attaquée, interrompue plusieurs fois, mais achevée, grâce à la constance de Diderot, en 1780. L'Encyclopédie n'a pas grande valeur littéraire; elle donne, cependant, une excellente idée des opinions du XVIII^e siècle sur la religion, la politique et les mœurs. D'Alembert, qui contribua le plus, après Diderot, au succès de l'entreprise, est plutôt géomètre que littérateur. Il fut, néanmoins, secrétaire perpétuel de l'Académie Française et écrivit l'Histoire des membres de cette société morts depuis 1700 jusqu'en 1771. Diderot est connu principalement par l'Encyclopédie, ses tentatives de réforme dramatique, ses Salons et ses lettres. Il avait beaucoup d'esprit et d'idées, mais déployait, parfois, un cynisme honteux.

Les principaux philosophes du XVIII^e siècle, outre ceux que nous avons déjà nommés, sont Turgot, Condorcet, Helvétius, d'Holbach et Condillac. Vau-

Le moraliste le plus célèbre est Vauvenargues. venargues. nargues (1715-1747). Il fut d'abord militaire, mais

ayant perdu la santé après la retraite de Prague en 1741, il se consacra à l'étude et publia des "Maximes," qu'on a comparées à celles de La Rochefoucauld. Elles ne sont pas aussi pessimistes que celles du XVII^e siècle, et on y voit la recherche sincère de la vérité.

CHAPITRE IV

ROUSSEAU ET L' "ÉMILE"

L' "ÉMILE" de Rousseau a fait époque dans l'histoire de l'éducation. C'est en effet un livre d'une merveilleuse éloquence et qui contient de grandes idées. L'ouvrage a exercé une immense influence sur l'éducation des peuples et, par conséquent, sur leur civilisation, et a attiré à l'auteur de grandes souffrances, que les maux dont il s'est plaint aient été réels ou imaginaires. Le livre de Rousseau est bien connu ainsi que Rousseau lui-même, mais il y a dans le caractère et la carrière de l'homme quelque chose de mystérieux qui rend ce sujet intéressant à étudier. Il faut connaître l'auteur d' "Émile" afin de comprendre l'étrange éducation du mari de Sophie, car très différents des grands hommes du XVII^e siècle, dont on aperçoit à peine la personnalité dans leurs écrits, les hommes du XVIII^e siècle, et surtout Voltaire et Rousseau, ont répandu leurs propres opinions dans leurs écrits et nous ont permis d'étudier dans leurs ouvrages leur caractère, et même les événements de leur vie. Rousseau se fit connaître, non seulement par ses lettres, mais aussi par ce livre

extraordinaire, " les Confessions. " Personne n'avait encore dévoilé avec tant d'orgueil et de cynisme ses pensées et ses actions les plus secrètes; et personne n'a écrit dans un style plus magique l'histoire d'une misérable vie.

Rousseau naquit à Genève en 1712. Pour comprendre ses écrits il est important de se rappeler qu'il n'était pas Français. Le citoyen d'une république libre pouvait seul écrire le

La jeunesse
de Rousseau.

" Contrat Social. " Même Voltaire se laissa éblouir par le clinquant d'une monarchie, et fut flatté d'être nommé gentilhomme de la chambre du roi. Il n'avait pas osé faire allusion dans son " Siècle de Louis XV " aux turpitudes du monarque des Pompadour et des Du Barry. La première éducation de Rousseau le rendit intrépide dans ses attaques contre l'état de la société en France, et lui permit de miner ce trône qui devait s'écrouler dans le sang quinze ans après sa mort. Sa mère mourut à sa naissance, et son père, un horloger intelligent et honorable, l'éleva avec beaucoup de tendresse, quoiqu'il ait fait preuve d'un grand manque de jugement dans son système d'éducation. Rousseau raconte que, quand il n'avait que sept ans, son père et lui passaient des nuits entières à lire ensemble. Ceci dut contribuer à lui donner cet ébranlement au système nerveux qui le rendit misérable toute sa vie. Ses sept ou huit premières années furent très heureuses, et il parle avec plaisir de la bonté de son père et de ses tantes. Malheureusement, cependant, son père quitta Genève pour ne pas se soumettre à une action injuste de ses concitoyens, et Jean-Jacques demeura avec son oncle Bernard, qui l'envoya avec son fils à l'école de

Pasteur Lamberecier. Rousseau passe encore ici quelques heureux moments, mais il détruit le plaisir que son bonheur nous fait éprouver en faisant allusion à un certain état de son esprit dont il ne parlera que trop souvent, et qui nous fait voir que dans le grand utopiste et le grand rêveur se trouve aussi le sensualiste grossier.

Après avoir quitté le pasteur il devint apprenti d'un notaire qui le renvoya à cause de sa stupidité, et
M^{me} de Warens. il entra en apprentissage chez un graveur. Son maître était un homme brutal, qui le traita avec grande cruauté. Il apprit à voler et à mentir, et nous pourrions croire que son intelligence dut être abrutie par les coups qu'il reçut, mais, à notre grand étonnement, il nous dit qu'il consacrait à la lecture tous les moments qu'il pouvait dérober à son maître. C'est ce goût pour la lecture qui lui permit d'acquérir de grandes connaissances, dont il sut si bien se servir quand il eut à lutter contre l'archevêque de Paris, contre Voltaire et les Encyclopédistes. Un jour étant sorti de la ville avec quelques amis, ils s'attardèrent et revinrent au moment où les gardes fermaient les portes pour la nuit. Rousseau n'osa pas braver, le lendemain, la colère de son maître, et résolut de s'enfuir de la ville. Peu après nous le voyons à Annecy, chez M^{me} de Warens, cette femme bonne et aimante, dont les fautes et les faiblesses ont été dévoilées si rudement par l'homme à qui elle donna l'hospitalité et dont elle devait éveiller le génie. Le caractère de M^{me} de Warens est presque aussi étrange que celui de Rousseau : convertie à la religion catholique, elle reçut du roi de Sardaigne une pension qu'elle partageait, dans un

esprit de charité mal conçu, avec tous les aventuriers qui lui demandaient l'aumône. Elle paraît avoir manqué de sens moral, mais nous éprouvons pour elle une affection sincère, malgré ses défauts, quand nous considérons que ces défauts n'étaient que trop communs dans son siècle, et quand nous voyons combien elle était bonne, douce et charmante. Quand Rousseau entra dans sa maison hospitalière elle avait vingt-huit ans et lui seize ans, mais à première vue elle produisit sur le jeune garçon une telle impression qu'il éprouva pour elle un amour qui devait durer bien des années.

Rousseau ayant témoigné l'intention de devenir catholique M^{me} de Warens l'envoya à Turin, et quoi qu'il eût quelque honte de changer de religion pour des motifs mercenaires, il fut baptisé avec grande pompe. Plusieurs années plus tard il revint à la foi calviniste et fut admis de nouveau parmi les citoyens de Genève. Sa vie à Turin, après sa conversion, se passa à changer continuellement d'état. Un jour il était sur le point de mourir de faim, un autre jour il était secrétaire ou plutôt laquais d'une vieille dame, puis il entra au service d'un noble qui le traita avec beaucoup de bonté, et dont le fils lui donna des leçons de latin. Il avait une bonne perspective pour l'avenir quand, tout à coup, il négligea son travail, fut mis à la porte, et partit avec un de ses compatriotes genevois, s'imaginant qu'il pourrait gagner sa vie en donnant des représentations dans les villages avec une fontaine magique.

En 1729 il revint chez M^{me} de Warens qui fit tout

ce qu'elle put pour l'aider; elle l'envoya à un séminaire pour se préparer à la prêtrise, mais **Vie errante.** on ne le crut pas digne de cette vocation, et elle lui fit donner des leçons de musique. Son maître, M. Lemaitre, ayant quitté Anneey, Rousseau l'accompagna à Lyon, et là, le malheureux étant tombé dans la rue dans une crise épileptique, son compagnon se contenta de donner aux passants le nom et l'adresse de M. Lemaitre, et l'abandonna. On peut comparer cet acte de lâcheté avec ce qu'il fit à Turin et qu'il raconte lui-même avec cynisme. Il vola un ruban et accusa de ce vol une jeune servante de la maison. En revenant de Lyon il trouva, à son grand chagrin, que sa bienfaitrice était allée à Paris. Pendant son absence il mena la vie d'un vagabond, allant d'un endroit à un autre, enseignant la musique sans la savoir et l'apprenant en l'enseignant, interprète d'un archimandrite grec, passant quelques semaines à Paris, puis errant et vivant de charité, dormant dans les places publiques à Lyon, et enfin arrivant dans ses pérégrinations à Chambéri, où M^{me} de Warens s'était établie.

Nous sommes maintenant au moment le plus heureux de la vie de Rousseau. A une courte distance de Chambéri sont "les Charmettes." **Les Charmettes.** "tes," que M^{me} de Warens et son protégé ont rendues immortelles, et où sont attirés tous ceux qui ont été charmés par le style merveilleux et les grandes idées de l'auteur d'"Émile." Là, Rousseau se consacra à l'étude de la nature aussi bien que de la science et de la littérature, là, il vécut heureux avec une femme qui semble lui avoir ennobli l'âme par sa douceur et son dévouement. S'il eût continué cette

vie il n'eût pas écrit les ouvrages qui ont ébranlé les fondements de la société, mais du moins il eût été heureux. Étant allé à Montpellier pour se faire traiter pour une maladie imaginaire, il apprit à son retour que M^{me} de Warens avait pris un autre compagnon. Il la quitta et alla à Lyon, où il fut précepteur de deux petits garçons. Remarquons ici que Rousseau, l'éducateur théorique, n'eût pas de succès comme précepteur. Il était trop nerveux, trop visionnaire pour s'adapter aux idées de l'enfance, et il dit lui-même qu'il avait quelquefois envie de tuer ses élèves quand ils se conduisaient mal. Le précepteur doit être guidé par sa raison et non par son imagination, et Rousseau, quoi qu'il devint un oracle pour tout ce qui concerne l'éducation, était trop utopiste pour être un maître pratique.

Rousseau
précepteur.

Nous le trouvons après à Paris, où il était allé pour présenter une méthode qu'il avait inventée pour la notation de la musique par des chiffres. Quoique sa méthode n'eût guère de succès, son voyage à Paris lui fut utile, parce qu'il fut mis en contact avec des personnes influentes, et qu'il obtint ainsi le poste de secrétaire d'ambassade à Venise. Il paraît s'être bien acquitté de ses fonctions, et dans ses "Confessions" il se plaît à raconter comment il faisait le travail de son chef, qui était un malhonnête homme et un imbécile. A Venise il se passionna encore plus pour la musique, et à son retour en France, après qu'il eut eu quelques scènes orageuses avec son chef, nous le voyons qui critique la musique française et qui produit son charmant opéra, "le Devin du Village." L'ouvrage

"Le Devin
du Village."

fut joué devant le roi et eut le plus grand succès. Louis XV témoigna le désir de voir l'auteur, mais Rousseau s'y refusa. Le prétexte qu'il donne n'est pas bon, et nous ne pouvons nous expliquer sa conduite que par le fait que son caractère devenait morose, sauvage et extraordinaire. Ce fut à cette époque qu'il rencontra Thérèse Levasseur, avec qui il vécut jusqu'à la fin de sa vie. Elle était une servante à la pension où il prenait ses repas, était ignorante et presque stupide.

**Il abandonne
ses enfants.**

Cependant, Rousseau la traita toujours avec patience et douceur, quoique, à la fin, elle fût devenue presque insupportable. Elle paraît, cependant, avoir eu quelques qualités, et Rousseau eût pu être heureux avec elle, considérant qu'il n'était pas lui-même très raffiné, s'il n'y avait eu pour les écarter l'un de l'autre le souvenir de cinq petits enfants absents du foyer de famille. Thérèse avait eu cinq enfants et, cependant, elle se trouvait seule ! Le père dénaturé avait envoyé les petits êtres, dès leurs naissance, à l'asile, et ni lui ni la mère ne surent jamais ce qu'ils étaient devenus.

Dans ses "Confessions," Rousseau se blâme pour avoir abandonné ses enfants, mais tâche, néanmoins, d'excuser sa conduite. Afin d'apprécier l'"Émile," nous devons essayer d'oublier que le sentiment paternel faisait entièrement défaut à l'auteur de ce traité sur l'éducation, car autrement son caractère nous paraîtrait si repoussant que nous ne pourrions apercevoir le mérite du livre. Rousseau n'exerçait pas la philanthropie chez lui ; il plaidait en faveur de l'existence, du bonheur et du bien-être des enfants d'autrui, et il abandonnait les siens à la charité

publique. Quelle contradiction ! quelle monstruosité ! Espérons que le grain de folie qui devait se développer en lui plus tard fut la cause de sa conduite indigne. Il fut un homme de génie, il écrivit de grands ouvrages ; les uns disent qu'il fut un misérable ; les autres, un fou. Après avoir étudié sa vie avec attention nous arrivons à la conclusion que ces deux opinions sont correctes, mais qu'il eut aussi des idées généreuses et nobles.

Ce ne fut qu'à l'âge de trente-sept ans que Rousseau devint un écrivain célèbre, car son " Devin du Village," mentionné plus haut, fut écrit Les après ses fameux " Discours." Discours. L'Académie de Dijon avait donné pour sujet d'un prix la question : " La restauration des sciences a-t-elle contribué à purifier ou à corrompre les mœurs ? " Rousseau prit le côté pessimiste de la question et attaqua avec une éloquence entraînante la société de son temps et la civilisation elle-même. Trois ans plus tard il écrivit pour la même Académie un autre essai passionné sur ce sujet : " Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes, et est-elle autorisée par la loi naturelle ? " Il remporta le prix du premier concours, mais son second travail n'eut pas le même succès. Les deux discours, cependant, le rendirent célèbre. Grimm et Diderot devinrent ses amis intimes, et la *clique holbachique*, comme il appelait les encyclopédistes, rivalisèrent avec les grandes dames pour lui faire honneur.

Rousseau remplit un emploi quelque temps chez M. de Francueil, mais il quitta subitement celui-ci et résolut de gagner sa vie en copiant la musique à tant la page. Nous pouvons nous imaginer l'effet que

produisit cet homme extraordinaire sur la société du XVIII^e siècle, sur ces hommes et ces femmes si frivoles et en même temps si sérieux. Le siècle de la Régence et de ses *roués* devait être aussi celui de la Révolution avec ses Marat et ses Robespierre; le siècle de Regnard et de Marivaux, avec leurs amusantes et spirituelles comédies, était aussi celui de Buffon et de Montesquieu, avec leurs ouvrages grandioses et nobles; le siècle qui avait vu Louis XV, despote et vil, ruinant la France avec ses favorites, devait voir aussi un roi décapité par son peuple, et ce peuple, à son tour, subjugué par un soldat parvenu. Étrange dix-huitième siècle, avec ses femmes spirituelles et ses hommes intrépides, avec ses salons littéraires et ses salons de jeu, avec son immoralité et son intolérance; étrange dix-huitième siècle qui nous présente Rousseau s'enfuyant de la plus brillante de toutes les villes, se brouillant avec ses anciens amis pour en faire de nouveaux qui, eux aussi, deviendront bientôt des ennemis, se réfugiant chez M^{me} d'Épinay à la campagne, ne desirant se consacrer qu'à l'étude de la nature et forcé, néanmoins, par une impulsion irrésistible d'écrire pour le monde entier "la Nouvelle Héloïse," "le Contrat Social," et "Émile"!

Pendant qu'il était à l'Hermitage Rousseau devint éperdument amoureux de M^{me} d'Honde-
 "La Nouvelle Héloïse" et le tot, qui aimait Saint-Lambert, le soldat
 "Contrat Social." poète. L'ermite, le réformateur de la
 société, tomba dans des paroxysmes de
 désespoir, et son imagination fut remplie de visions
 d'amour. Sa nature sensuelle le maîtrisa complètement et il jeta sur le papier les lettres passionnées

de Julie et de Saint Preux. "La Nouvelle Héloïse" eut un immense succès, car le style est entraînant et l'histoire est intéressante et pathétique, mais malgré ce qu'en dit l'auteur, le livre est immoral et plus dangereux que bien des romans obscènes. De ses trois grands ouvrages, le "Contrat Social" exerça, après quelques années, la plus grande influence au XVIII^e siècle. Il devint l'Évangile des hommes de la Révolution et hâta certainement le soulèvement contre la tyrannie. Il est, cependant, rempli d'utopies et n'est presque plus lu. L' "Émile" sera la plus durable de ses œuvres. Nous en ferons une courte analyse, mais nous devons d'abord jeter un coup d'œil sur l'état de l'éducation en France avant Rousseau.

Nous avons déjà fait voir qu'il ne faut pas mépriser le moyen âge. On ne peut appeler entièrement obscure une époque qui produisit un Dante en Italie, un Chaucer en Angle-
 terre, le "Nibelungenlied" en Alle-
 magne, et cette admirable épopée, la "Chanson de Roland." On ne peut nier, cependant, que la masse du peuple ne fût plongée dans l'ignorance et que la plupart des nobles ne fussent sans la moindre instruction. Le puissant empereur, Charlemagne, essaya en vain, avec l'aide de l'Anglais, Alcuin, d'établir des écoles et d'instruire son peuple. Ses successeurs furent trop faibles pour continuer cette tâche, et il nous faut attendre jusqu'au douzième siècle pour voir une nouvelle renaissance des lettres. Nous rencontrons alors la scolastique et la dialectique; les nominaux et les réalistes fleurissent, le grand Abélard paraît, et l'Université de Paris reçoit des

Histoire de
l'éducation
en France.

milliers d'étudiants désireux de se rendre maîtres des branches du trivium et du quadrivium. Mais cette éducation était principalement théologique, et les méthodes d'enseignement étaient dures, même cruelles. Ce ne fut que quand la chute de Constantinople eut répandu la culture des Grecs sur l'Europe occidentale, et que l'invention de l'imprimerie eut permis aux hommes d'étudier les chefs-d'œuvre de l'antiquité, qu'une vraie renaissance eut lieu. Rabelais écrivit son livre extraordinaire, où, sous un masque burlesque, il cacha tant d'idées profondes et sages. Il appela l'attention sur l'étude de la nature, de la physiologie, sur la nécessité des exercices physiques, et fut avec Montaigne le plus grand des prédécesseurs de Rousseau. Montaigne est plus pratique que Rousseau et exprime ses idées d'une manière originale et charmante. Au XVII^e siècle l'éducation est entre les mains des deux grandes congrégations, les jésuites et les jansénistes, et Port-Royal nous rappelle Racine et Pascal. Malebranche et Descartes écrivirent sur l'éducation, Fénelon produisit sa célèbre "Éducation des Filles," M^{me} de Maintenon fonda l'école de Saint-Cyr, et au XVIII^e siècle le bon Rollin réorganisa et fit revivre l'Université de Paris. Rousseau ne fut donc pas le premier qui donna un système d'éducation, mais il sut tirer parti des travaux de ses prédécesseurs et consacra à sa tâche tant de zèle et d'énergie que ses efforts furent couronnés de plus de succès que ceux de ses devanciers.

"Émile" commence par ces mots: "Tout est bien, sortant des mains de l'Auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme." Basée sur de telles idées l'éducation de l'élève de Rousseau doit

être, en grande partie, une utopie et être peu pratique, puisque l'enfant ne doit rien savoir du monde et doit être confié dès sa naissance à un gouverneur. Il faut aussi qu'il soit d'une bonne famille et très sain. Une éducation comme celle d'Émile est impossible, et les idées fertiles de l'auteur, les suggestions, constituent le mérite du livre. L' "Émile" accomplit tout d'abord une grande réforme, les mères nourrissent elles-mêmes leurs enfants et s'occupèrent des premières années des pauvres petits êtres, livrés jusque là à des nourrices mercenaires. "La seule habitude qu'on doit laisser prendre à l'enfant est de n'en contracter aucune," dit Rousseau. Le conseil est certainement excellent et on doit le suivre en donnant à l'enfant une éducation basée sur la raison. Qu'il voie, dès le commencement, qu'il ne doit commander ni aux choses ni aux hommes, aidons-le dans sa faiblesse, mais laissons-le faire lui-même ce qu'il peut faire. Sur toutes choses aimons les enfants et tâchons de les rendre heureux. "La première éducation doit donc être purement négative. Elle consiste, non point à enseigner la vertu ni la vérité, mais à garantir le cœur du vice et l'esprit de l'erreur." Voilà un des nombreux paradoxes de Rousseau, car, comment pouvons-nous garantir le cœur du vice et l'esprit de l'erreur d'une manière plus efficace qu'en enseignant à l'enfant la vertu et la vérité? On ne peut mieux inculquer à l'enfant l'amour de la vertu et de la vérité qu'en lui inculquant l'idée de la religion et l'amour de Dieu, mais Rousseau ne veut pas que l'enfant connaisse son Créateur avant qu'il ait presque atteint l'âge

"Émile."

"Le Vicaire
Savoyard."

d'homme. Alors il conduira son élève, au point du jour, voir le soleil se lever resplendissant, et il lui enseignera la profession de foi du Vicaire Savoyard. Il n'y a jamais eu de plus belles pages consacrées à la louange de Dieu, il n'y a jamais eu de plus éloquent plaidoyer en faveur de l'immortalité de l'âme que les paroles du Vicaire. Le sentiment n'est pas celui d'un chrétien, mais il est remarquable, quand on le compare aux tendances matérialistes du siècle, et Rousseau n'eût pas dû être persécuté pour avoir élevé le sentiment de la divinité qu'un si grand nombre de ses contemporains tâchaient d'abaisser.

Dans ses "Discours" Rousseau avait attaqué l'idée de la propriété, dans l'"Émile" il l'admet et la fait

Moyens

d'instruire

Émile.

comprendre d'une manière efficace mais indirecte. Dans son système de faire tout apprendre à l'enfant par lui-même il est obligé d'employer des moyens artificiels. Il enseigne la géographie à l'enfant en se perdant dans les bois avec lui, et le fait courir avec de petits paysans dans un but hygiénique, en mettant un gâteau sur une pierre et en le donnant à celui des garçons qui arrivera le premier à la pierre; il lui donne une leçon de physique en lui montrant un charlatan qui fait mouvoir des canards en métal à l'aide d'un aimant. Les idées sont excellentes, mais les méthodes employées ne sont pas pratiques. Une idée réellement excellente est quand il exige que le garçon apprenne un métier. Cette idée, quelque peu modifiée, a donné naissance à nos écoles manuelles modernes, où l'on exerce en même temps la main, l'œil et l'esprit.

Nous sommes étonnés de voir cette phrase dans l'"Émile": "La lecture est un fléau de l'enfance, et

presque la seule occupation qu'on lui sait donner. A peine à douze ans Émile saura-t-il ce Les livres
que lit
Émile. que c'est qu'un livre." Voilà une étrange erreur, car rien n'est plus important que de donner à l'enfant le goût de la lecture, quelque jeune qu'il soit. S'il est bien dirigé, il acquerra par la lecture une culture mentale qui l'aidera infiniment dans ses études. Si l'on doit donner un livre à l'enfant, il y en a un, d'après Rousseau, qui, à lui seul, vaut mieux que toute une bibliothèque, c'est "Robinson Crusoé." Là, on peut voir ce que l'homme peut accomplir avec de l'adresse, de l'énergie et du courage. Quant aux livres à étudier, ne donnez pas à un enfant les Fables de La Fontaine, il ne pourra les comprendre et il faudra attendre que son jugement soit mûri. Le même raisonnement s'applique à l'histoire, et il vaut mieux étudier l'homme dans Plutarque que dans la société, où tout est corrompu. Émile étudiera aussi la musique et il ne saura pas d'autre langue que la sienne. Les maximes suivantes de Rousseau sont réellement nobles: "Si jamais vos talents cultivés vous mettent en état de parler aux hommes, ne leur parlez jamais que selon votre conscience, sans vous embarrasser s'ils vous applaudiront." "Mon enfant, l'intérêt particulier vous trompe; il n'y a que l'espoir du juste qui ne trompe point."

Émile est maintenant un jeune homme, il pense à l'amour et au mariage. Fera-t-il son choix lui-même? Non, son gouverneur choisira pour lui, Sophie. et le conduira à la jeune fille créée et élevée exprès pour lui. Voilà la partie la plus faible d'un livre où il y a tant de bonnes idées. L'éducation

de Sophie est encore plus utopique que celle d'Émile, et la future femme de notre héros nous paraît assez étrange avec son amour pour Télémaque, amour qu'elle transférera à Émile comme étant le prototype du fils d'Ulysse. Ils sont fiancés, et nous pensons qu'ils vont bientôt se marier, mais ici encore le sage gouverneur intervient, et il envoie Émile voyager pendant trois ans, pour apprendre à conquérir ses passions et pour compléter son instruction. Il revient, cependant, toujours amoureux de sa Sophie; le mariage a lieu; les deux êtres privilégiés sont heureux, et l'ouvrage arrive à la fin. Nous devons regretter que Rousseau ait écrit une suite de l'“Émile,” où de la manière la plus extraordinaire, il détruit sa propre théorie de l'éducation des femmes en rendant Sophie infidèle à son mari.

Nous avons laissé Rousseau à l'Hermitage, amoureux de M^{me} d'Houdetot et souffrant d'une maladie incurable. Nous le voyons ensuite à
 Dernières
 années de
 Rousseau. Montmorency, où l'amitié d'un grand seigneur, le maréchal de Luxembourg, le rend comparativement heureux. Bientôt ses malheurs vont recommencer. Quand l'“Émile” parut ses amis lui firent savoir que le livre devait être condamné et brûlé. Rousseau s'échappa avant que le décret fût lancé, et se réfugia à Yverdon, dans le canton de Berne. Là, il apprit avec stupeur que sa ville natale, qu'il avait toujours aimée et dont il avait parlé si favorablement dans ses fameuses “Lettres à d'Alembert,” avait ordonné de brûler le “Contrat Social” et l'“Émile,” et défendu à l'auteur de pénétrer sur le territoire de la république. Berne suivit bientôt l'exemple de Genève, et le malheureux

écrivain se réfugia à Motiers, en Neuchâtel, appartenant alors au roi de Prusse. Le grand Frédéric ordonna de bien recevoir Rousseau, et celui-ci, devenu ami du maréchal Keith, jouit d'un moment de repos. Les personnes les plus distinguées vinrent le voir, parmi lesquelles nous voyons Gibbon, l'historien, et Boswell, le biographe modèle. A Motiers Rousseau écrivit sa célèbre lettre à l'archevêque de Paris, où il défend la profession de foi du Vicaire Savoyard. Il renonça aussi, à cette époque, à son titre de citoyen de Genève et écrivit ses "Lettres de la Montagne," où il attaque violemment le parti aristocratique de Genève. Ces ouvrages témoignent d'une vigueur étonnante de style et d'esprit, quand nous considérons que l'imagination de Rousseau était alors plus malade que jamais, et qu'il touchait à la folie. Il adopta le costume arménien et passa son temps à faire des lacets. Le peuple orthodoxe de Neuchâtel ne permit pas à l'auteur d'"Émile" de passer ses jours dans une occupation inoffensive. Ils lui firent subir toutes sortes de persécutions, qu'il exagéra, sans doute, et afin de sauver sa vie, à ce qu'il crut, il alla à l'île de Saint Pierre, dans le lac de Bienne. L'amour de la nature lui inspira dans cette île une admirable description du paysage pittoresque et sauvage. Il vivait content, mais un ordre de Berne le bannit encore. Où pouvait-il aller? Hume, le grand historien, lui offrit un refuge en Angleterre. Il accepta, alla à Wooton, dans le Derbyshire, se querella bientôt avec son protecteur et revint en France, où il ne fut pas inquiété. Il erra de Fleurus, près de Gisors, jusqu'à Trye, où il prit le nom de Renou; il alla ensuite à Grenoble, et en 1770, nous le

trouvons à Paris. Il vécut huit ans dans la capitale de la France, l'esprit troublé, et produisant ces étranges "Dialogues" entre Jean-Jacques et Rousseau, consacrant la plus grande partie de son temps à la botanique, un objet de curiosité pour tous et d'intérêt pour quelques-uns. Bernardin de Saint-Pierre, l'auteur de "Paul et Virginie," rencontra souvent Rousseau à cette époque, et nous l'a dépeint. Il était très pauvre et sombre et morose. M. de Girardin lui offrit un asile à Ermenonville, à vingt milles de Paris, et là, le 2 juillet 1778, il mourut subitement. Il n'est pas prouvé que sa mort ne fut pas due à un suicide.

Le caractère de Rousseau était un étrange-mélange de bon et de mauvais. Nous devons louer bien des sentiments élevés dans ses écrits, son esprit d'indépendance, sa franchise qui touchait à la brutalité, comme quand il écrivait à Voltaire: "Monsieur, je ne vous aime point;" mais que d'actions viles il a commises, et comme il s'en glorifie! Nous plaignons ses malheurs, mais nous ne pouvons l'admirer comme homme. Comme écrivain nous devons le louer hautement, et dire que ce grand génie mérite d'être enseveli au Panthéon parmi les grands hommes. Son influence comme éducateur a été favorable, mais son influence sur la littérature est encore bien plus importante. Dans ses écrits nous trouvons de la force, et en même temps une grâce et une fraîcheur merveilleuses. Bernardin de Saint-Pierre procède de lui, et M^{me} de Staël et Chateaubriand et Lamartine, et il est réellement le fondateur de l'école romantique.

Rousseau est
le fondateur
de l'école
romantique.

et le précurseur de Victor Hugo, d'Alfred de Musset et de leurs disciples.

CHAPITRE V

LA POÉSIE

Nous avons vu que Voltaire est célèbre comme poète, surtout dans ses *Épîtres* et ses *Satires*, où son esprit fin et léger se trouve à l'aise. Le souffle lyrique lui manque, ainsi qu'à tous ses contemporains, et ce n'est qu'à la fin du XVIII^e siècle qu'apparaissent un vrai poète, André Chénier, emporté si jeune par la tourmente révolutionnaire et Rouget de l'Isle, l'auteur de "*la Marseillaise*." Si l'on était bon poète parce qu'on écrit des vers corrects, élégants même, on peut dire qu'il exista en France au XVIII^e siècle un grand nombre de poètes. Ils mirent parfaitement en pratique les préceptes de Boileau et furent d'habiles versificateurs, mais l'inspiration poétique leur fit certainement défaut. Jean-Baptiste Rousseau (1670-1741) fut longtemps considéré un poète lyrique de premier ordre. Ses "*Odes*," J.-B. ses "*Cantates*," sont, cependant, bien Rousseau. froides, et l'on préfère ses "*Épigrammes*," qui sont caustiques et spirituelles. Accusé, peut-être à tort, d'avoir écrit des libelles infâmes, il fut banni de France et vécut principalement à Bruxelles. Le Franc de Pompignan (1709-1784) a pleuré, dans une belle ode, la mort de Rousseau et, par ses "Poésies Sacrées," mérite d'être placé Pompignan. parmi les meilleurs poètes de son siècle. Il eut le

malheur d'attaquer les philosophes et Voltaire, et celui-ci l'écrasa sous le ridicule. Louis

Racine. Racine (1692-1763) écrivit deux poèmes didactiques, "la Grâce" et "la Religion." On ne lit guère les œuvres du fils du grand poète du XVII^e siècle, et les vers lyriques admirables des chœurs d' "Esther" et d' "Athalie" nous font trouver insignifiants les vers de "la Grâce" et de "la Religion," mais on trouve dans Louis Racine beaucoup de pureté et d'élégance et, quelquefois, de l'enthousiasme. Dans l'école descriptive nous voyons les noms de Saint-Lambert, de Lemierre, de Delille, de Roucher, qui alla à l'échafaud dans la même charrette qu'André Chénier. Dans le genre léger et badin nous avons Gresset et Piron, que nous retrouverons

Gilbert. comme auteurs comiques, dans le genre lyrique, Malfilâtre et Lebrun, et Gilbert (1751-1780), qui est célèbre aussi comme satirique. La légende s'est emparée du nom de Gilbert et l'a fait mourir de misère à l'hôpital. Tout le monde connaît les admirables pages que lui a consacrées Alfred de Vigny dans "Stello," mais quoiqu'il mourût à l'âge de vingt-neuf ans, ce fut d'une chute de cheval et non à l'hôpital. Il écrivit le "Dix-huitième Siècle," satire amère, mais pleine de verve et de force, et attaqua le parti des philosophes. Il publia aussi une autre satire, "Mon Apologie," et écrivit, peu de jours avant sa mort, quelques lignes touchantes et vraiment lyriques, "Adieux à la Vie." Mentionnons Florian (1755-1794), le meilleur fabuliste après La Fontaine, et passons à André Chénier, le seul grand poète du XVIII^e siècle.

André Chénier naquit à Constantinople en 1762. Son père était consul-général de France, et sa mère était Grecque. Il fut amené en France à l'âge de trois ans, fit de bonnes études **André Chénier.** et, à seize ans, traduisait avec talent des odes grecques. Il fut soldat pendant quelques mois, puis voyagea en Italie et en Suisse. Il fut ensuite attaché pendant trois ans à l'ambassade de France à Londres. A son retour à Paris il adopta les principes de la Révolution, mais il en blâma bientôt les excès et prit le parti de ceux qui étaient persécutés. Il écrivit un poème à la louange de Charlotte Corday, combattit les montagnards, prêta sa plume au roi et devint suspect, quoique son frère, Marie-Joseph, fût un ardent républicain. Il dut se cacher, mais ayant appris l'arrestation d'un de ses amis à Passy, il courut offrir quelques consolations à la famille de son ami et fut arrêté lui-même comme suspect. Il fut mis à Saint-Lazare, détenu plusieurs mois, puis exécuté le 25 juillet 1794 (le 7 thermidor), deux jours avant la révolution qui amena la chute de Robespierre et qui aurait ouvert les portes de sa prison. On dit qu'en montant sur l'échafaud il s'écria en se frappant le front de la main : "et pourtant il y avait quelque chose là."

On ne saurait trop regretter la mort prématurée d'André Chénier, c'était un noble cœur aussi bien qu'un poète de génie. Sa muse est toute **Ses** grecque, c'est-à-dire gracieuse et élé- **œuvres.** gante; elle s'inspire des poètes de la Grèce, mais ne les copie pas. On connaissait à peine les œuvres de Chénier lorsque la Terreur le frappa, et ce n'est qu'en 1819 qu'on publia ses vers. Un an après devaient

paraître les “Méditations,” et la France pouvait jouir des admirables poésies de Chénier et de Lamartine. Les deux poètes ne se ressemblent cependant pas, car Chénier est un classique comme Racine. Il sut, néanmoins, renouveler la poésie en y mettant cette passion, ce lyrisme qu'on ne rencontre nulle part ailleurs au XVIII^e siècle. On lit avec un charme infini les “Idylles,” les “Élégies,” les “Poèmes,” les “Hymnes,” les “Odes,” et les “Iambes”

La “Jeune Tarentine.” écrits pendant la captivité. Mentionnons surtout “l'Aveugle,” “le Mendiant,” “la Jeune Captive,” les odes à Fanny et la “Jeune Tarentine,” poème si pur et si touchant :

“Pleurez, doux aleyous ! ô vous, oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Thétis : doux aleyous, pleurez !

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine !
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine :
Là l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clef vigilante a, pour cette journée,
Sous le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,
Et l'or dont au festin ses bras seront parés,
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais, seule sur la prone, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans ses voiles
L'enveloppe : étonnée et loin des matelots,
Elle tombe, elle crie, elle est au sein des flots.

Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine !
Son beau corps a roulé sous la vague marine.
Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,
Aux monstres dévorants eut soin de la cacher.
Par son ordre bientôt les belles Néréides
S'élèvent au-dessus des demeures humides,

Le poussent au rivage, et dans ce monument
 L'ont au cap du Zéphyr déposé mollement ;
 Et de loin, à grands cris appelant leurs compagnes,
 Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes,
 Toutes, frappant leur sein, et traînant un long deuil,
 Répétèrent, hélas ! autour de son cercueil :

Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée,
 Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée,
 L'or autour de ton bras n'a point serré de nœuds,
 Et le bandeau d'hymen n'orna point tes cheveux."

CHAPITRE VI

LE ROMAN ET AUTEURS DIVERS

LE roman au XVIII^e siècle est intéressant et nous rappelle un peu la comédie de l'époque. Mentionnons d'abord les œuvres de M^{me} de Fontaines et de M^{me} de Tencin. Elles imitèrent toutes les deux le genre de M^{me} de La Fayette, et écrivirent des romans d'amour intéressants et d'une observation subtile et exacte des passions. On lit avec plaisir "la Comtesse de Savoie" et "Aménophis," par M^{me} de Fontaines; ce sont des œuvres pures et sans pédantisme. Quant au "Comte de Comminges," par M^{me} de Tencin, bien des critiques ne le placent guère au-dessous de "la Princesse de Clèves." Nous devons dire que nous ne partageons pas cette opinion et que le roman de M^{me} de Tencin est loin d'avoir produit sur nous la même impression que l'œuvre si délicate de M^{me} de La Fayette. "Le Comte de Comminges," cependant, a du mérite, et l'on est étonné, en lisant

ce petit livre, de voir que l'auteur, dont la vie fut si dérégée, donne à ses héros les sentiments les plus nobles. Le comte de Comminges est amoureux de M^{lle} de Lussan et refuse d'obéir à son père, qui veut le marier à une autre personne. Il est mis dans un cachot, et M^{lle} de Lussan, pour le libérer, épouse un homme qu'elle n'aime pas et dont elle connaît le vilain caractère. Après plusieurs aventures Comminges apprend que la femme qu'il aime est morte. Dans son désespoir il se retire dans un couvent de trappistes, mais malgré les austérités de la règle, il ne peut oublier son Adélaïde. Un jour un des religieux est sur le point de mourir, et fait sa confession à haute voix. C'est Adélaïde, qui s'était échappée du cachot, où son mari la tenait enfermée, et qui s'était réfugiée aussi dans le couvent sous un habit d'homme. Elle raconte qu'elle y a reconnu le comte et dépeint les tortures qu'elle a endurées de n'avoir pu se faire connaître de lui. Elle meurt; et le comte se jette en désespéré sur le corps de celle qu'il n'a retrouvée que pour la perdre pour toujours. Cette scène est certainement dramatique et touchante.

Le plus grand romancier du XVIII^e siècle est sans contredit Le Sage. Son "Gil Blas" est aussi im-

mortel que le "Don Quichotte" de Cervantes et nous rencontrons dans cet ouvrage des personnages réels, dont les vertus et les vices sont bien ceux de l'humanité. Il n'y a pas d'héroïsme surhumain dans "Gil Blas," c'est le récit de la vie d'un aventurier et nous voyons se dérouler devant nous d'intéressants tableaux, où l'auteur fait preuve d'une connaissance étonnante du cœur humain. Quelques traits de plume suffisent pour

indiquer clairement un caractère, et ce caractère une fois tracé se développe naturellement, selon les circonstances. Appelons l'attention sur quelques scènes de ce livre admirable.

Gil Blas est de basse naissance, mais son oncle, le chanoine Gil Perez, le fait instruire et il devient très fort sur la dialectique. Quand il a seize ans il lui faut aller chercher fortune. "Gil Blas."

Sur la route il rencontre un parasite qui soupe à ses dépens et lui donne une leçon de modestie, puis il tombe dans une caverne de voleurs. Il réussit à s'échapper, est encore dupé, puis devient domestique et, plus tard, aide du docteur Sangrado. Quelle amusante création que celle du fameux médecin qui traite aux saignées et à l'eau chaude et qui fait plus de ravages dans une ville qu'une épidémie! Gil Blas est obligé de s'enfuir et d'abandonner la pratique de la médecine pour avoir employé un peu trop tôt ses remèdes favoris sur une riche veuve qui devait épouser un spadassin. Il se rend ensuite à Madrid, où il devient valet de nobles et de comédiennes. Il est quelque temps secrétaire de l'archevêque de Grenade, le grand auteur d'homélies; il a encore beaucoup d'aventures et nous le voyons enfin secrétaire et confident du duc de Lerme. Le Sage nous présente un tableau fidèle de la cour de Philippe III, entièrement gouverné par le duc de Lerme, et de Philippe IV, gouverné par le comte-duc d'Olivarès. L'opulence gâte Gil Blas, il devient orgueilleux et dur, mais lorsqu'il est mis à la tour de Ségovie il se corrige de ses vices et, devenu libre, secourt ses parents et jouit avec modération de sa faveur à la cour. Il finit par se retirer dans son château et

mène une vie honnête avec sa femme et ses enfants. Gil Blas n'est certes pas un personnage très vertueux, mais il nous raconte ses fautes avec tant de naïveté que nous les lui pardonnons, surtout quand nous le voyons devenir un honnête homme. Son ami Fabrice, le poète, disciple de Gongora, nous intéresse aussi beaucoup, ainsi que tous les personnages secondaires de l'histoire. Gil Blas parut de 1715 à 1735 et, avant

cet ouvrage, Le Sage avait fait paraître
“Le Diable Boiteux.” “le Diable Boiteux,” amusant roman

satirique, où Asmodée fait voir à un jeune homme tout ce qui se passe à l'intérieur des maisons, scènes comiques et scènes navrantes, la vie enfin, telle qu'elle est. Le Sage est aussi célèbre comme auteur comique que comme romancier, et nous aurons plus tard occasion de parler de “Crispin rival de son maître” et de “Turcaret.” L'auteur de “Gil Blas” était un homme honnête et fier. Il accepta, cependant, une pension de l'abbé de Lyonne, et suivit le conseil de celui-ci, qui l'engagea à étudier la littérature espagnole. Il traduisit et imita beaucoup de romans espagnols du genre picaresque, et donna enfin son chef-d'œuvre, que les Espagnols réclamèrent comme leur ayant été dérobé. Cette assertion ne repose sur aucune preuve, et Le Sage a l'honneur d'avoir produit le premier roman de mœurs de la littérature française. Né en Bretagne en 1668 il mourut en 1747.

Pierre Carlet de Marivaux naquit en 1688 et mourut en 1763. Il est célèbre pour ses comédies

Marivaux. dont nous parlerons bientôt et pour deux romans ingénieux, “Marianne” et “le

Paysan Parvenu,” où l'on voit l'analyse des caractères

exprimé dans un style tant soit peu maniéré, mais vif et gracieux. Il est à regretter que Marivaux n'ait pas terminé ses romans, que l'on peut placer parmi les meilleurs du XVIII^e siècle.

François Prévost d'Exiles naquit en Artois en 1697. Il fut d'abord mousquetaire, puis entra dans l'ordre des jésuites qu'il quitta au bout de six mois pour une vie d'aventures. **L'abbé Prévost.**

Peu après il se fit bénédictin et resta six ans dans le cloître, mais il s'échappa un beau jour et se réfugia en Hollande, où il composa d'innombrables ouvrages, dont les meilleurs sont les "Mémoires d'un homme de qualité," "Cléveland," "Manon Lescaut," et "le Doyen de Killerine." Il revint enfin en France, devint aumônier du prince de Conti, et continua à écrire toutes sortes d'ouvrages. Il s'établit près de Chantilly et se trouvait parfaitement heureux, mais ce fut pour peu de temps. "Un jour," dit Jules Janin, "comme il se rendait à pied à sa modeste maison des champs, il tombe par terre frappé d'un coup d'apoplexie. Des paysans le portèrent chez un opérateur de village, qui croyant avoir affaire à un cadavre, ouvrit ce pauvre homme, et l'abbé Prévost se réveilla, mais blessé au cœur. Il mourut donc d'une façon plus dramatique que tous les héros de ses livres. Cette mort terrible couronna dignement cette vie si remplie d'agitations et d'aventures."

"Manon Lescaut" est un chef-d'œuvre. On ne peut lire d'ouvrage plus touchant et dont les personnages soient plus vivants. L'histoire n'est pas morale et nous ne pouvons approuver la conduite de Manon et du cheva-

"Manon Lescaut."

lier des Griens, mais ils sont si naturels, si naïfs et si malheureux que nous nous attachons grandement à eux. Quel amour sincère que celui du chevalier! Il brise sa carrière, il quitte Paris, il quitte la France pour suivre celle qu'il aime, et lorsqu'elle expire dans une plaine de la Louisiane, "il ensevelit pour toujours, dans le sein de la terre, ce qu'elle avait porté de plus parfait et de plus aimable."

Tout le monde a lu cette gracieuse idylle, "Paul et Virginie," cet ouvrage qui parut en 1788 et qui

Bernardin de Saint-Pierre. sembla ramener la France au sentiment de la poésie et de la nature. Nous aimons à accompagner les deux aimables

enfants dans les bois de l'Ile-de-France, nous voyons naître et grandir leur amour, et nous partageons le désespoir de Paul quand il voit périr Virginie et qu'il contemple éperdu son cadavre, que la mer a laissé sur la côte en se calmant après la tempête. Bernadin écrivit aussi "la Chaumière Indienne," histoire simple et intéressante, et les "Études de la Nature," qui furent reçues avec enthousiasme, mais qu'on ne lit guère aujourd'hui.

Né au Havre en 1734, Bernardin de Saint-Pierre partit à douze ans pour la Martinique, mais revint peu après. Il fut d'abord ingénieur des ponts et chaussées et servit dans l'armée française, puis il voulut aller fonder une colonie sur les bords du lac Aral. Il se rendit en Russie et fut envoyé en Finlande comme capitaine d'artillerie, et ne pouvant fonder sa colonie, il revint en France après avoir voyagé dans toute l'Europe. Nous le voyons ensuite ingénieur à l'Ile-de-France, dont il a fait de si belles

descriptions, puis nous le retrouvons à Paris, où il herborise avec Rousseau. Pendant la Révolution il fut nommé directeur du Jardin des Plantes, et il vécut tranquille et heureux avec sa famille et ses amis jusqu'en 1814. Il fut digne disciple de Rousseau quant au style, et ses ouvrages ont bien plus de pureté que ceux de l'illustre Genevois. "Paul et Virginie" est un livre immortel, dont on admirera toujours la sensibilité et la fraîcheur.

Avant de passer à la *comédie* qui sera notre dernier chapitre sur le XVIII^e siècle, il faut mentionner encore quelques noms dans la littérature de l'époque: Fontenelle, Rollin, Marmontel, Laharpe et Mirabeau.

Fontenelle, né en 1657, était neveu de Corneille et vécut cent ans. Il fit servir cette longue vie à mettre la science à la portée de tout le monde.

Fontenelle.

On lit encore avec plaisir ses "Entretiens sur la pluralité des mondes" et ses "Éloges" des membres de l'Académie des sciences. Ses autres ouvrages sont gâtés par l'afféterie et la subtilité.

Rollin fut professeur au collège de France et recteur de l'Université de Paris. Ses "His-

Rollin.

toires" sont oubliées, mais son "Traité des Études" est un beau livre sur la science de l'éducation.

Marmontel et Laharpe écrivirent beaucoup d'ouvrages, mais on ne se rappelle plus que leurs ouvrages de critique et d'histoire littéraire, les "Éléments de Littérature" de Marmontel et Laharpe. Marmontel et Laharpe.
Marmontel, le "Lycée ou Cours de Littérature" de Laharpe.

Avec la Révolution commence l'éloquence parlementaire en France, et le plus grand de tous les orateurs français, Mirabeau, fait retentir la tribune de sa voix puissante. Après lui on peut nommer l'abbé Maury, Barnave, et Vergniaud, l'éloquent Girondin victime de la Terreur.

CHAPITRE VII

LA COMEDIE

DÈS qu'on mentionne le mot *comédie* tout de suite la figure immortelle de Molière nous apparaît. Il semblerait que cet homme s'élève à une telle hauteur qu'il cache dans son ombre tous ceux qui ont osé écrire après lui dans le genre comique. Tel est presque le cas, et c'est avec difficulté que l'on aperçoit d'autres hommes derrière Molière. Faisons-les approcher un peu, et nous verrons de charmantes physionomies, des figures fines et spirituelles. Ils s'avancent : observez leurs manières élégantes et polies, leurs brillants costumes, leurs cheveux poudrés, et vous reconnaîtrez les hommes du XVIII^e siècle.

Le premier auteur qui doive nous occuper est Regnard. Quoiqu'il naquit en 1656, il est réellement du dix-huitième siècle par le style de ses écrits, style léger, artificiel même, mais toujours amusant. C'est à peine si nous pouvons reconnaître en Regnard le successeur de Molière, si nous lisons "le Misanthrope" ou "le Tartuffe"; mais nous voyons dans "le Joueur," dans "le Distrain,"

dans "les Ménéchmes," la bonne et franche gaieté de "l'Étourdi," des "Fourberies de Scapin," du "Médecin malgré lui."

"Le Joueur" est le chef-d'œuvre de Regnard; la pièce est intéressante depuis le commencement jusqu'à la fin, le dialogue est vif et animé, et le vers est bon. Tout le monde connaît l'amusante apostrophe de Valère :

"Tu peux me faire perdre, ô fortune ennemie !
Mais me faire payer, parbleu, je t'en défie."

Il adore sa belle quand il n'a plus le sou, et il s'écrie : "O charmante Angélique !" mais que celle-ci, dans son aveuglement, lui donne son portrait enrichi de diamants, il se hâte de le mettre en gage et il retourne au jeu avec une nouvelle ardeur :

"On le peut voir encor sur le champ de bataille ;
Il frappe à droite, à gauche, et d'estoc et de taille ;

.
Maudissant les hasards d'un combat trop funeste ;
De sa bourse expirante il ramassait le reste ;
Et, paraissant encor plus grand dans son malheur,
Il vendait cher son sang et sa vie au vainqueur."

Voilà un beau récit d'un combat autour d'un tapis vert. Ne croirait-on pas voir le Cid courant contre les alfanges des Maures, à "l'obscure clarté qui tombe des étoiles," au milieu des horribles mélanges du sang chrétien et du sang païen et faisant les deux rois prisonniers ? Hélas ! pour Valère, comme pour Rodrigue, "le combat cessa faute de combattants." Lorsque ses derniers écus eurent succombé, il sentit redoubler son amour pour Angélique et il courut se

jeter à ses pieds. Il était arrivé trop tard; Angélique, ayant appris l'histoire du portrait, donne sa main à Dorante, l'oncle de Valère, et celui-ci se retire sans avoir aucune intention de se suicider, car, dit-il à son valet :

“ Va, va, consolons-nous, Hector, et quelque jour
Le jeu m'acquittera des pertes de l'amour.”

C'est ce même Valère qui s'était aussi écrié :

“ La jeunesse toujours eut des droits sur les belles ;
L'amour est un enfant qui badine avec elles.”

Cette rapide analyse du “Joueur” suffit pour vous faire voir l'entrain et la gaieté du théâtre de Regnard. Ces mêmes qualités se retrouvent dans “Attendez-moi sous l'Orme,” charmante pièce écrite en collaboration avec Dufresny, dans “le Distrait,” dont les bévues innombrables nous rappellent celles de l’“Étourdi,” dans “Démocrite,” dans “les Folies Amoureuses,” dans “les Ménechmes,” dans “le Légataire Universel.”

“Les Ménechmes” est la pièce la plus amusante de Regnard. Elle est imitée de Plaute, et comme “The Comedy of Errors” de Shakespeare, ra-
“Les Mé-
nechmes.” conte les plaisantes méprises que cause la ressemblance extraordinaire de deux frères. Ménechme vient à Paris pour recevoir un héritage et épouser Isabelle. Son frère, le chevalier, qu'il ne connaît pas, arrive aussi à Paris. On lui remet la malle de Ménechme, et il apprend par les papiers de celui-ci quelles sont ses intentions. Le chevalier se hâte d'aller trouver Isabelle et envoie tous ses créanciers à son frère. Le pauvre Ménechme, qui n'avait jamais quitté sa province, est tout étonné de rencon-

trer tant de connaissances à Paris et d'avoir tant de dettes qu'on le force à payer. Il se rend enfin chez Isabelle, où il rencontre son frère. La pièce se termine par le mariage du chevalier et d'Isabelle, et de Ménechme et de sa vieille et riche coquette, Araminte.

En parlant de coquettes, voici ce qu'en dit Regnard dans "le Distrain," à propos d'un régiment de femmes :

"Et, si chaque famille armait une coquette,
Cette troupe, je crois, serait bientôt complète."

Terminons notre revue de Regnard par quelques mots sur "les Folies Amoureuses." C'est l'histoire d'une jeune fille qui aime un charmant jeune homme, et qui se fait passer pour folle pour ne pas épouser son tuteur.

"Les Folies
Amoureuses."

Elle fait mille extravagances, et comme on doit s'y attendre, elle trompe le bonhomme et épouse celui qu'elle aime.

Regnard mourut en 1710 à son château de Grillon, où il menait la vie la plus heureuse. Les comédiens étaient à ses pieds; bien différente fut la vie du grand Molière. Il jouait pour que ses compagnons ne manquassent pas de pain, et il tombait expirant sur cette scène où avaient parlé ses sublimes créations, Alceste et Tartuffe.

Quand nous mentionnons le XVIII^e siècle, il semble que le nom de Voltaire se présente tout d'abord à notre esprit, mais malgré le génie de cet homme extraordinaire, son théâtre comique est inférieur à celui d'un grand nombre de ses contemporains. L'auteur de "Zaïre" et

Les comé-
dies de
Voltaire.

de "Mérope" vient après Corneille et Racine, mais c'est à peine si nous osons parler de "Nanine" après les pièces les moins importantes de Molière. Ce n'était pas l'esprit qui manquait à Voltaire, il en avait tout autant et même plus que Marivaux, mais là où celui-ci écrivait des œuvres charmantes, celui-là produisait des comédies mort-nées.

Rien ne nous intéresse plus que le gracieux et gentil marivaudage du "Jeu de l'Amour et du Hasard."

Marivaux. On y rencontre le *pensé*, le *fin*, l'amour de la forme, qui caractérisent le siècle; les idées sont les mêmes dans toute la pièce, mais comme elles sont exprimées avec art, avec gentillesse. Ce sont "des riens pesés dans des balances de toile d'araignée" a dit Voltaire, des riens si bien enveloppés dans de jolis rubans roses qu'ils reviennent à la signification première du mot et qu'ils veulent dire plus que les choses sérieuses de bien des écrivains.

Le siècle de Marivaux était un peu amoureux de quintessence, et les beaux esprits qui fréquentaient les salons de la duchesse du Maine, de M^{me} de Lambert, de M^{me} Du Deffand, de M^{me} Geoffrin étaient attirés par le faux brillant d'une conversation tant soit peu affectée et déclamatoire; mais, cependant, le mauvais goût des fausses précieuses du XVII^e siècle ne se trouve pas dans les œuvres du XVIII^e. Quelques passages des comédies de Dancourt, de Marivaux, de Sedaine, peuvent nous étonner et nous paraître étranges; ce n'est que la reproduction des coutumes de l'époque. Il n'y a que les valets et les suivantes qui ne soient pas de leur temps, mais étaient-ils davantage du temps de Molière? Voudrions-nous voir disparaître Dorine, Scapin et Mascarille, parce que

nous savons que, sous le règne du Grand Roi, les valets et les soubrettes n'avaient pas la langue aussi bien pendue? Non, gardons ce type si curieux de notre comédie française emprunté au théâtre des Grecs, et remercions Marivaux de nous avoir donné Lisette et Pasquin, quoique ce dernier mot soit, en effet, une rime excellente pour coquin et faquin.

“Le Jeu de l'Amour et du Hasard” nous présente une intrigue qui paraît devoir être très embrouillée, mais, cependant, toutes les scènes se suivent avec un intérêt croissant. Silvia “Le Jeu de l'Amour et du Hasard.” est fiancée à Dorante, qu'elle n'a jamais vu, et cause avec Lisette. Elle raconte ce qu'elle a entendu dire des maris, et termine ainsi: “Songe à ce que c'est qu'un mari!” La maligne Lisette lui répond: “Un mari? c'est un mari: vous ne deviez pas finir par ce mot là; il me raccommode avec tout le reste.” Silvia, toutefois, veut savoir quel est le caractère de son fiancé, avant de l'épouser, et elle prie son père de lui permettre de changer de rôle avec Lisette; elle sera la suivante et Lisette sera Silvia. De son côté, Dorante avait eu la même brillante idée, et il arrive chez M. Orgon sous le nom et les habits de Pasquin, et Pasquin sous ceux de Dorante. Vous voyez d'ici les scènes plaisantes auxquelles donne lieu ce déguisement. Dorante devient amoureux de Silvia qu'il prend pour Lisette, et Pasquin se glorifie d'avoir fait la conquête de Lisette qu'il prend pour Silvia. L'amour est aveugle, dit-on; il ne l'est certainement pas dans les spirituelles comédies de Marivaux. Le cœur de Dorante a reconnu sa Silvia sous des habits d'emprunt, et le jeu de

l'amour et du hasard produit le mariage de Dorante et de Silvia, de Pasquin et de Lisette.

Voici un exemple de ce badinage affecté qu'on est convenu d'appeler le marivaudage; Pasquin parle à Lisette:

“ Vous vous trompez, prodige de nos jours, un amour de votre façon ne reste pas longtemps au berceau: votre premier coup d'œil a fait naître le mien, le second lui a donné des forces, et le troisième l'a rendu grand garçon. Tâchons de l'établir au plus vite; ayez soin de lui, puisque vous êtes sa mère.”

Dans les “ Fausses Confidences,” nous retrouvons presque la même intrigue que dans “ le Jeu de l'Amour et du Hasard.” Ces deux comédies se liront toujours avec grand plaisir par tous ceux qui aiment l'esprit attique, l'esprit gaulois, pourrions-nous dire. Ajoutons ici que l'une des œuvres de Marivaux inspira le “ Fantasio ” d'Alfred de Musset, l'immortel auteur de “ Rolla ” et des “ Nuits.”

Longtemps on a placé Destouches (1680-1754) immédiatement après Regnard comme poète comique.

Destouches. A notre avis, il est bien inférieur à Le Sage, à Piron, à Gresset, dont nous allons bientôt nous occuper. Ses comédies manquent de gaieté, mais le “ Philosophe Marié,” “ le Glorieux,” “ la Fausse Agnès ” sont des ouvrages intéressants et bien écrits. Destouches a pris fort au sérieux le précepte de la comédie qu'il faut corriger les mœurs, et s'il n'emploie pas le rire pour arriver à son but, on ne peut trop lui en vouloir. Nous avons tant de pièces spirituelles en français qu'il n'est pas mauvais d'en lire quelques-unes un peu moins animées. C'est un délassement après les saillies de Regnard, après l'art

apprêté de Marivaux. "Le Philosophe Marié" nous offre une intrigue assez originale, mais qui n'en est pas moins vraie, puisqu'elle représente un incident de la vie de Destouches. C'est l'histoire d'un homme marié secrètement et qui veut cacher son mariage pour des raisons d'intérêt et par un faux amour-propre de philosophe. Il est placé dans la désagréable situation d'entendre faire des déclarations d'amour à sa femme sans pouvoir céder à l'envie démesurée qu'il éprouve de jeter l'impertinent par la fenêtre. Enfin, l'indiscrétion d'une belle-sœur amène le dénouement, toujours heureux dans les œuvres de Destouches. Pour comprendre "le Glorieux" et l'insolence de Lisimon, le parvenu, il faut se rappeler que le XVIII^e siècle est l'époque de l'agiotage par excellence. Les longues guerres et le luxe effréné de Louis XIV avaient ruiné le pays, et l'on avait accepté avec enthousiasme les idées de Law, idées bonnes en réalité, et qui donnèrent naissance à notre système de crédit actuel. Seulement, Law avait basé son crédit sur les mines d'or de la Louisiane; les brouillards du Mississippi eussent eu plus de consistance. Aussi la banque de la rue Quincampoix ne fut pas de longue durée.

Néanmoins, les contemporains du Régent comprirent que l'argent valait mieux que les titres de noblesse, surtout depuis que les seigneurs n'osaient lever la tête trop haut, de peur de la perdre, comme avaient fait Chalais, Montmorency et Cinq-Mars. Lisimon pouvait donc considérer ses deux millions comme un ample équivalent aux parchemins du comte de Tuffière, baron de Montorgueil et autres lieux. Ce sont ces rapprochements entre la vie imaginaire de la scène et la

vie réelle qui doivent nous intéresser avant tout dans les comédies du XVIII^e siècle. On y fait une étude de mœurs, on y apprend d'étranges coutumes. Regrettons seulement une chose, c'est qu'aucun auteur comique n'ait eu le courage de flageller sur le théâtre le cardinal Dubois et le roi Louis XV. Dubois, le misérable débauché, dans la chaire de Fénelon à Cambrai; Louis XV, qui joue avec la Du Barry, et se laisse appeler La France par la courtisane, pendant que celle-ci fait sauter Choiseul et Praslin en jetant en l'air deux oranges. Quelles scènes risibles et quelle comédie elles offraient à la nation, quand elles furent terminées par cette tragédie sanglante mais grandiose, la Révolution!

Il y eut, cependant, un homme qui eut l'audace de faire monter des coquins sur la scène et de les démasquer. Cet homme fut Le Sage, "Turcaret." l'auteur de "Turcaret." Voilà, enfin, une comédie de caractère, la seule en réalité après, Molière. Ces personnages vivent, nous les voyons tous les jours autour de nous; maintenant comme alors, c'est la même cupidité, les mêmes sentiments bas et vils, c'est le même train de la vie humaine dont parle Frontin: "Nous plumons une coquette, la coquette mange un homme d'affaires, l'homme d'affaires en pille d'autres: cela fait un ricochet de fourberies le plus plaisant du monde." Plaisant, non, car il existe dans l'œuvre de Le Sage une âpreté, qui n'en rend pas la lecture agréable. On est entraîné par la force du style, par la vérité de l'intrigue; on éprouve le même sentiment que quand on voit corriger un misérable qui a battu un enfant ou insulté une femme; c'est une satisfaction, mais ce n'est pas un plaisir. Nous

sommes heureux de voir punir ainsi ces traitants qui vivaient de la sueur des malheureux, mais nous regrettons que “Turcaret” ait jeté un tel odieux sur les fermiers généraux que le peuple sacrifia à son ressentiment, un innocent, un savant illustre, Lavoisier.

Ce nom de Piron (1689-1773) que nous avons mentionné plus haut ne rappelle à bien des **Piron**. gens que la fameuse et maligne épitaphe :

Ci-git Piron qui ne fut rien,
Pas même académicien.

C'était, cependant, un homme d'un esprit merveilleux et qui osa même se croire l'égal de Voltaire. Il a écrit des ouvrages impies et immoraux, des tragédies, des comédies, mais de tout ce bagage littéraire, quoiqu'il jetât ses œuvres en bronze, et Voltaire en marqueterie, comme il le disait, il ne reste que quelques épigrammes et “la Métromanie.” Sainte-Beuve nous donne d'intéressants détails sur Piron, et nous parle de son esprit caustique qu'il ne pouvait contrôler, puisqu'il *éternuait* des épigrammes. Il se fit ainsi beaucoup d'ennemis, mais il eut, néanmoins, une cour dans cette société si fine du XVIII^e siècle, où l'on admirait tellement les saillies mordantes et spirituelles. Mais tous ces bons mots qui faisaient les délices de ses contemporains n'ont plus de charme pour nous qui n'avons jamais entendu parler le malicieux poète, et nous ne voyons en lui que l'auteur d'une excellente comédie.

Quand on lit “la Métromanie” après “Turcaret,” on se trouve dans une atmosphère toute différente. Le Sage nous avait présenté des misérables sans honneur, Piron nous fait voir sous le métromane un honnête homme et un homme de

“La Métro-
manie.”

goût, malgré sa folie de rimer. Molière nous avait déjà donné Oronte dans "le Misanthrope" et Trissotin dans "les Femmes Savantes," mais leur rage de rimer n'est qu'un épisode. Dans "la Métromanie" nous rencontrons deux personnages atteints de cet amour extrême de la versification, Damis ou M. de l'Empirée, et Francalen, le futur beau-père de Damis, qui écrit dans le *Mercur* sous le nom d'une Basse-Bretonne. Le caractère de Baliveau est très comique, et la pièce abonde en vers qui sont devenus des proverbes. Voici un passage qui donne une bonne idée de l'extravagance de Damis; il parle des grands auteurs et s'écrie :

"Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense.
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'avance,
Mais le remède est simple : il faut faire comme eux,
Ils nous ont dérobés, dérobons nos neveux ;
Et tarissant la source où puise un beau délire,
A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi.
Malheur aux écrivains qui viendront après moi."

Voilà l'œuvre immortelle de Piron, c'est "la Métromanie," une œuvre unique dans la langue française et qui ne pouvait être écrite que par cet homme étonnant qui regrettait de mourir avant Voltaire, et qui laissait dans un coffret cent cinquante épigrammes pour qu'on en fit partir une toutes les semaines pour Ferney. "Cette petite provision, disait-il, ainsi ménagée, égayera pendant trois ans la solitude du respectable vieillard de ce canton." Penser à son lit de mort à faire des piqures d'épingle à un rival était bien de Piron et de son siècle. C'est aussi à lui, dit Sainte-Beuve, que revient la paternité de ce bon mot sur

l'Académie: "Ils sont quarante, et ils ont de l'esprit comme quatre."

De même que Piron n'a fait qu'une comédie. Gresset (1709-1777) aussi n'en a fait qu'une, mais outre "le Méchant" nous avons de lui "Vert-Vert," le plus joli poème badin qu'il y ait en français. Boileau a écrit son "Lu-trin" sur une intrigue tout aussi légère que celle de "Vert-Vert," et ces deux ouvrages restent comme les chefs-d'œuvre du genre. L'histoire de ce perroquet renommé pour sa piété, qu'on envoie d'un couvent de Visitandines à un autre, et qui, pendant le trajet sur la Loire, apprend des hommes du bateau les mots les plus grossiers et scandalise les bonnes sœurs par son langage, est réellement charmante. L'homme qui, à vingt-cinq ans, produisait "Vert-Vert," devait, jeune encore, écrire "le Méchant," et se retirer dans sa ville natale, Amiens, pour ne plus rien produire de bon.

"Le Méchant" est une peinture exacte des salons du XVIII^e siècle, et met devant nos yeux l'esprit de société dans tout ce qu'il y a de moins beau. Cléon se fait un plaisir de flatter les passions des gens pour arriver à les rendre malheureux. La calomnie est son arme favorite, mais comme elle est inoffensive quand nous la comparons à celle du Basile de Beaumarchais. Comparons cette ligne:

"Toujours la calomnie en vent aux gens d'esprit."

aux conseils pleins de perfidie de Basile, et nous serons de l'avis de Voltaire, lorsque Gresset vieillit se repentait d'avoir fait "le Méchant":

"Gresset se trompe, il n'est pas si coupable."

Néanmoins, c'est dans cette comédie que nous trouvons ces vers si souvent cités :

“ La parenté m'exécède, et ces liens, ces chaînes
De gens dont on partage ou les toits ou les peines,
Tout cela préjugés, misères du vieux temps :
C'est pour le peuple enfin que sont faits les parents.”

Voilà, certes, des sentiments peu louables et heureusement peu naturels. En revanche, cette ligne-ci est tout ce qu'il y a de plus vrai :

“ L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.”

On ne peut faire l'analyse du “ Méchant ” ; on ne peut que vous renvoyer à l'œuvre elle-même et vous dire qu'en la lisant vous serez enchantés du poète de “ Vert-Vert.”

Après Regnard, Marivaux, Destouches, Le Sage, Piron et Gresset, il ne reste plus de grand auteur comique au XVIII^e siècle que Beaumarchais. Avant de parler du “ Barbier de Séville ” et du “ Mariage de Figaro,” il faut cependant mentionner quelques auteurs secondaires qui ne manquent pas de mérite.

Dufresny, dont le grand-père était fils de Henri IV et de la belle jardinière du château d'Anet, imita les comédies d'intrigue de Molière, et son théâtre, grâce à son esprit, se lit encore avec plaisir. Dancourt écrivit “ le Chevalier à la Mode ” que Regnard n'eût pas désavoué, Brueys et Palaprat donnèrent l'amusante pièce du “ Grondeur ” et rajeunirent l'admirable farce du moyen âge, “ l'Avocat Pathelin.” La Chaussée inaugura la *comédie larmoyante*, Diderot, la *comédie sérieuse*. On ne lit plus “ le Fils Naturel ”

Diderot et
La Chaussée.

et “le Père de Famille” de Diderot, mais ces ouvrages furent, dit-on, l’origine de notre drame moderne, où, trop souvent on sacrifie, comme l’a dit Nisard de l’œuvre de Diderot, le caractère aux situations.

Nous ne dirons rien de Barthe et de Favart, mais il faut appeler l’attention sur le nom de Sedaine. Jules Janin l’appelle le *bonhomme*, mais il nous paraît être un bonhomme dans le genre de La Fontaine et de Béranger, c’est-à-dire tout pétri d’esprit. Ses joyeux couplets le rendirent populaire, et le “Philosophe sans le savoir” et “la Gageure Imprévue” l’ont rendu justement célèbre. Il est difficile de trouver une plus jolie pièce que “la Gageure Imprévue.” Le stratagème de la Marquise est des plus ingénieux, et elle se moque de son mari avec grâce et finesse. Ajoutons ici qu’Alfred de Vigny a consacré à Sedaine quelques pages admirables de “Servitude et Grandeur Militaires.”

Un autre joyeux compagnon est Collé, un chansonnier comme Sedaine, et, de plus, cousin de Regnard, dont il a la verve et la gaieté, sinon le génie. “La Partie de Chasse de Henri IV” sera toujours lue avec intérêt par tout Français, par tout homme qui aime la vaillance et la bonté réunies à un si haut point dans le Béarnais. Eussions-nous vécu de son temps, nous aurions tous chanté comme les paysans de Collé :

“Vive Henri quatre !
Vive ce roi vaillant !
Ce diable à quatre
A le triple talent,
De boire et de battre,
Et d’être un vert galant.”

Nous aurions aussi fredonné avec Henri lui-même :

“ Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
Sous les drapeaux de Mars,
Cruelle départie !
Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie,
Ou sans amour ! ”

A l'époque où Sedaine et Collé écrivaient leurs joyeux refrains, il existait à Paris un homme tout aussi gai, mais d'un esprit caustique et hardi au suprême degré. Pierre-Augustin Caron, autrement dit Beaumarchais (1732-1799), n'eut jamais le génie des quatre grands hommes du XVIII^e siècle, Voltaire, Rousseau, Montesquieu et Buffon, mais il exerça sur son époque une telle influence que son nom est resté un des plus populaires de la littérature française. L'étonnant succès des deux comédies de Beaumarchais ne fut pas seulement dû aux caractères si vivants que présentait l'auteur, mais encore à la carrière extraordinaire de l'homme. Fils d'un horloger, horloger très habile lui-même, Beaumarchais, grâce à son talent de musicien, devint professeur de musique de Mesdames, filles du roi Louis XV. Il eut le bonheur de rendre alors un service au grand financier Paris-Duverney. Celui-ci le prit sous sa protection, et reconnut lui devoir une somme de quinze mille livres. Le comte de la Blache, héritier de Paris, ne voulut pas acquitter cette dette. De là l'origine des fameux mémoires. Beaumarchais, pour obtenir une audience du conseiller Goëzman, donna

à sa femme cent louis d'or, une montre enrichie de diamants, et quinze livres en argent blanc. Il était convenu que M^{me} Goëzman rendrait argent et montre, si le procès était perdu. La dame, par une étrange folie, rendit l'or et la montre, mais garda les quinze livres. Alors, Beaumarchais, qui avait lui-même essayé de corrompre la justice, se fait l'adversaire de la vénalité, et écrit quatre mémoires où il couvre de ridicule le parlement Maupeou. Jamais Voltaire lui-même n'avait rien écrit de plus mordant, de plus spirituellement amer. Voilà Beaumarchais au comble de la popularité, aussi n'a-t-il qu'à se représenter lui-même dans son Figaro pour obtenir un prodigieux succès.

Nous savons que Molière eut une peine infinie à obtenir la permission de jouer "Tartuffe"; encore n'attaquait-il pas la société de son temps, il ne s'en prenait qu'à un vice odieux. Que le pouvoir s'opposât à la représentation des pièces de Beaumarchais, nous le comprenons bien mieux que pour "Tartuffe." Dans "le Barbier de Séville" et "le Mariage de Figaro," l'auteur tourne en ridicule roi, nobles et magistrature. Louis XVI le comprit mieux que sa cour, qui allait en foule applaudir Figaro se moquant du comte Almaviva et touchant presque à son honneur. "Le Barbier de Séville," nous dit Sainte-Beuve, fut joué au Petit Trianon: la reine remplissait le rôle de Rosine et le comte d'Artois celui de Figaro. Qu'il était loin du Charles X de 1830, le débauché de 1785! Le comte de Provence n'était pas non plus Louis XVIII; libre-penseur et pédant, il écrivait dans les journaux. Il attaqua Beaumar-

La reine et le
comte d'Ar-
tois jouent
"Le Barbier
de Séville."

chais, celui-ci répondit, sans savoir à qui il avait affaire, et voilà bien vite l'auteur enfermé à St. Lazare. Il en sortit quatre jours après, mais l'incident n'en est pas moins curieux. Le succès de Beaumarchais ne fit qu'augmenter, jusqu'à ce que cette Révolution qu'il avait hâtée vint le reléguer dans l'ombre. Sa vie, dès lors, se passa en intrigues financières et se termina en 1799. Son rôle finit à la Révolution. Dans "la Mère Coupable," la continuation de ses deux immortelles comédies, il avait fait de Figaro un honnête vieillard dévoué à ses maîtres. Tel ne fut pas le Figaro de la Révolution: il fut, au contraire, peu scrupuleux, il repoussa ses maîtres, il devint maître à son tour, il commanda au peuple, à l'armée; il fut Foucher, il fut Barras, nous dirions même qu'il fut Bonaparte, si malgré l'ambition égoïste du parvenu, nous ne craignons de profaner le génie incomparable du vainqueur d'Austerlitz et d'Iéna.

Il est inutile de raconter l'intrigue du "Barbier de Séville." Tout le monde sait que le comte Almaviva

"Le Barbier rencontre devant la porte de Rosine le de Séville." rusé Figaro qui doit l'aider à enlever la jeune fille au vieux tuteur Bartholo. Dès les premières scènes l'esprit gai, mais souvent cynique du barbier se fait voir. N'est-ce pas lui qui a dit: "Mon intérêt vous répond de moi"; oui l'intérêt, l'égoïsme, voilà ce qui nous gouverne, a affirmé La Rochefoucauld bien avant Beaumarchais. Figaro a aussi des mots touchants dans leur misanthropie: "Je me presse de rire de tout de peur d'être obligé d'en pleurer."

La définition de la calomnie par Basile est un chef-

d'œuvre. "D'abord un bruit léger, rasant le sol comme l'hirondelle avant l'orage, *pianissimo* murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné." Puis, "vous voyez calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient, grâce au ciel, un cri général, un *crescendo* public, un *chorus* universel de haine et de proscription." Quelle magnifique gradation ! Nous frémissons quand nous pensons à la puissance de l'arme terrible de Basile.

La scène entre Rosine et Bartholo, où la jeune fille, encore une fausse Agnès, trompe si bien le bonhomme, et celle où l'on envoie Basile se coucher, sont les plus amusantes du "Bar- "Le Mariage
de Figaro." bier de Séville." Remarquons, toutefois, que les deux comédies de Beaumarchais pourraient, comme l'Avocat Pathelin, avoir pour sous-titre, "les Trompeurs trompés." Tous les personnages, dans "le Barbier," depuis Figaro jusqu'à Rosine, et dans "le Mariage," depuis Chérubin jusqu'à la comtesse, essaient de se tromper les uns les autres. Ne soyons pas, cependant, trop rigoureux sur la morale de ces pièces admirables. D'ailleurs, tout est bien qui finit bien. Soyons donc contents que Rosine ait été enlevée à son vieux tyran, et remercions-en Figaro. Si dans "la Folle Journée" de son mariage il se permet de jouer quelques tours à son maître, il le fait parce que le comte veut lui prendre sa Suzanne. Suzanne elle-même n'est pas trop vertueuse, ni Fanchette, ni la Comtesse, qui garde bien longtemps le ruban de Chérubin ; mais enfin personne ne succombe, et nous sommes heureux de voir Figaro et le Comte joués par Suzanne et la

Comtesse. Nous applaudissons la remarque de Marceline : est-ce parce que nous sommes si sûrs de notre pouvoir ? “ Ah ! dit-elle, quand l'intérêt personnel ne nous arme point les uns contre les autres, nous sommes toutes portées à soutenir notre pauvre sexe opprimé contre ce fier, ce terrible . . . mais pourtant un peu nigand de sexe masenlin.”

La plus jolie création de Beaumarchais, est, sans contredit, Chérubin, cet enfant dont le cœur s'ouvre à l'amour, et qui exprime avec tant de

Chérubin. fraîcheur et de grâce les sentiments qu'ils ressent. “ Enfin, dit-il à Suzanne, le besoin de dire à quelqu'un *je vous aime* est devenu pour moi si puissant, que je le dis tout seul, en courant dans le parc, à ta maîtresse, à toi, aux arbres, aux images, au vent qui les emporte avec mes paroles perdues.”

Arrêtons ici nos citations, car il nous faudrait vous lire presque toute la pièce, si nous voulions vous rappeler les charmants passages. Nous ne vous dirons rien du fameux monologue de Figaro, vous savez tous comment les paroles du barbier devenu concierge sont vraies, et quelle immense influence elles eurent sur la France.

Malgré le mérite du “ Mariage de Figaro,” nous préférons “ le Barbier de Séville.” Les personnages du “ Barbier ” sont plus naturels, et la gaieté y est plus franche. L'intrigue du “ Mariage ” est trop compliquée, elle rappelle certaines pièces espagnoles où l'on voit des amoureux grimper à tous les balcons de la belle, entrer dans tous les cabinets, se trouvant mille fois face à face, rencontrant le père rébarbatif,

Influence
de Beau-
marchais sur
son siècle

le frère sanguinaire, et épousant l'un la cousine, l'autre, la sœur qui se mourait d'un amour inconnu.

Avec Beaumarchais, nous devrions, peut-être, finir cette esquisse de la comédie au XVIII^e siècle, mais nous tenons à vous nommer Collin d'Harleville, et à vous engager à faire la connaissance de "M. de Crac" et

Fabre
d'Églantine.

du "Vieux Célibataire." Il faut aussi mentionner Fabre d'Églantine qui eut l'audace de donner une suite au "Misanthrope." Son "Philinte de Molière" a toute l'énergie, toute la profondeur de "Turecaret." Mais avec Fabre, la comédie du XVIII^e siècle est finie. Le bruit sourd de la guillotine qui tombe en emportant la tête de l'auteur comique, ainsi que celles de Camille Desmoulins et de Danton, ce bruit a étouffé la voix des Valère, des Dorante, des Damis, des Figaro. Pendant longtemps on n'entendra plus que le grondement du canon, et la couronne de laurier que la France va cueillir n'ornera plus le front des Regnard, des Marivaux, des Le Sage, des Beaumarchais, elle deviendra une couronne impériale et orn timer la tête d'un homme "grand comme le monde," mais fatal comme le destin.

CINQUIÈME PARTIE

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

DANS un abrégé de l'histoire générale de la littérature française on ne peut donner de détails sur les écrivains du XIX^e siècle. Il faudrait consacrer tout un volume à ce siècle qui touche à sa fin et qui a produit tant de grandes œuvres. Nous nous contenterons de nommer les principaux écrivains et d'appeler l'attention sur les ouvrages les plus importants.

CHAPITRE I

LA LITTÉRATURE SOUS L'EMPIRE

EN terminant notre aperçu de la littérature du XVIII^e siècle nous avons mentionné le grand nom de Napoléon. Pendant quinze ans ce nom absorbe, pour ainsi dire, tous les autres, et l'ambition militaire, le despotisme de l'Empereur, amoindrit les esprits, enlève l'indépendance nécessaire à la production des œuvres de génie. On ne peut nier ce fait quand on

voit que les plus grands écrivains sous l'Empire sont ceux qui font opposition à l'Empereur. Sous Louis XIV il n'y eut pas plus d'indépendance que sous Napoléon, mais comme nous l'avons déjà dit, le roi personnifiait la France, et le glorifier c'était du patriotisme. L'état de guerre continu ne pouvait être favorable au développement littéraire. La tragédie languit sous la tradition classique, et Marie-Joseph Chénier, Népomucène Lemercier, Raynouard produisent de pâles imitations des chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine.

La
tragédie.

Ducis tâche d'introduire sur la scène française les pièces énergiques de Shakespeare, mais il ne les comprend pas bien lui-même et les dénature.

La comédie est plus intéressante que la tragédie, et les œuvres d'Andrieux, de Picard, d'Étienne sont amusantes et parfois spirituelles. La

poésie est élégante, gracieuse même, mais comme celle du XVIII^e siècle, elle man-

La comédie
et la poésie.

que d'inspiration et on ne lit plus les vers de Fontanes, de Chénedollé, de Legouvé, et à peine ceux de Millevoye. Comme prosateurs nous avons Joubert (1754-1824), dont les "Pensées" et les "Maximes"

sont profondes et exprimées dans un style ciselé; Joseph de Maistre (1754-1821), grand écrivain, rempli de préjugés

Joseph et
Xavier de
Maistre.

et de passion, dont les ouvrages, "Considération sur la France," "le Pape," "les Soirées de Saint-Petersbourg" sont parmi les plus célèbres de la littérature française. Il était né à Chambéri, mais ne voulut pas être Français, quoiqu'il admirât beaucoup ce pays sous le régime monarchique. Il était l'adversaire de la Révolution et le champion de l'église.

Peu d'hommes ont écrit avec plus de force que lui, tandis que son frère Xavier de Maistre (1763-1852) est célèbre par ses œuvres charmantes et simples, "Voyage autour de ma chambre," "le Lépreux de la cité d'Aoste," "les Prisonniers du Caucase," et "la Jeune Sibérienne."

Napoléon lui-même doit être placé parmi les grands écrivains. Ses "Proclamations" sont brûlantes et imagées, et ses "Mémoires," dictés à Sainte-Hélène, sont écrits avec une force et une concision remarquables. Quand il fait le récit de ses batailles on peut le comparer comme écrivain à César, mais il manque à ses œuvres cet accent de vérité qu'on admire dans les commentaires du grand capitaine des Romains.

Les deux noms les plus importants du commencement du XIX^e siècle sont ceux de M^{me} de Staël et de Chateaubriand. Leurs ouvrages ont exercé une si grande influence que nous donnerons quelques détails sur la vie et les œuvres de ces deux écrivains célèbres. Nous nous étendrons principalement sur M^{me} de Staël, comme elle est, à l'exception de George Sand, la femme auteur la plus distinguée du XIX^e siècle.

Après le règne désastreux de Louis XV il eût fallu, pour éviter un cataclysmes, que le chef de l'État eût un génie aussi ferme que celui de Henri IV. Tel ne fut pas le malheureux Louis XVI; honnête et bon il était peu capable et il ne devait montrer de la fermeté que devant la mort. Les finances étaient dans un état déplorable et il fallut que le roi appelât à son aide un riche banquier genevois, Necker, homme de cœur, financier habile, mais ministre peu fait pour

Madame
de Staël.

une pareille époque de confusion. Necker avait une femme charmante, et dans ses salons se réunissait une société d'élite. Là, on voyait tous les hommes de lettres de l'époque, les femmes spirituelles, les hommes élégants, et à côté de M^{me} Necker se trouvait sa fille, la jeune Germaine, née en 1766, qui écoutait attentivement la conversation si brillante de cette société raffinée du XVIII^e siècle. Mûrie de bonne heure à ce contact Germaine se met à écrire sur toutes sortes de sujets : romans, drames, tragédies, essais philosophiques, et quoique ces œuvres ne témoignent pas grand talent on y reconnaît déjà le caractère de l'auteur. Elle était bonne, dévouée à ceux qu'elle aimait, mais trop impulsive, trop imprudente dans ses paroles. Elle avait l'esprit étendu, beaucoup d'imagination, mais se laissait trop emporter par ses sentiments. Elle considérait qu'une femme ne devait chercher la gloire que pour se faire aimer et elle disait : "Une femme ne doit avoir rien à elle et trouver toute sa jouissance dans ce qu'elle aime." Elle trouvait que le suprême bonheur était l'amour dans le mariage, et on la mariait à un homme qui avait dix-sept ans de plus qu'elle, qu'elle n'aimait pas et qui l'épousait afin d'avoir de l'argent pour payer ses dettes et pour soutenir dignement son rôle d'ambassadeur.

Le baron de Staël-Holstein représentait le roi de Suède en France, et le salon de sa femme devint bientôt le plus populaire de Paris. M^{me} de Staël se fit des ennemis par la hardiesse de ses opinions exprimées trop librement, et groupa autour d'elle tous ceux qui voulaient la réforme de l'ancienne monarchie. Son salon fut un salon politique plutôt que littéraire et ses intimes

Son salon
à Paris.

furent Narbonne, Talleyrand et Mathieu de Montmorency.

Elle triompha lorsque son père fut ministre une seconde fois en 1789 et elle accueillit les principes de la Révolution avec enthousiasme. Elle gouverna presque lorsque Narbonne fut ministre, et la reine lui fut hostile, mais elle n'était pas faite pour la politique. Elle comprenait parfaitement les idées de son siècle et les a exprimées avec une fidélité qui constitue un des grands mérites de ses œuvres, mais elle n'eut pas d'idées politiques vraiment neuves, et les événements précipités qui conduisirent la France aux massacres de Septembre la terrifièrent. Elle courut de grands dangers, mais réussit à se réfugier au château de son père à Coppet, sur le lac de Genève. Là, elle prit généreusement la défense de Marie-Antoinette, et écrivit ses "Réflexions sur le procès de la reine." En 1789 elle avait publié ses "Lettres sur Jean-Jacques," le premier ouvrage qui parut sous son nom de femme. Elle admire Rousseau et le juge avec finesse.

C'est à Coppet, en 1794, qu'elle rencontra Benjamin Constant, avec qui elle fut liée pendant plus de dix ans et qu'elle aima beaucoup. Le sceptique, le cynique auteur de ce roman si désespérant, "Adolphe," s'attacha par vanité à une femme célèbre et la rendit malheureuse. Il était trop égoïste, avait le cœur trop sec pour apprécier le noble désintéressement dont fit toujours preuve M^{me} de Staël. Celle-ci était rentrée en France après le 9 Thermidor et était devenue franchement républicaine, mais comme elle voulait organiser une république selon ses idées à elle, le Directoire ne la

**Benjamin
Constant.**

vit pas d'un œil très favorable, et en décembre 1795 nous la revoyons à Coppet près de son père. Elle reçoit un nombre infini de visiteurs et elle fait des improvisations plus belles que ses écrits. Elle cause si bien, elle est si éloquente, que M^{me} de Tessé disait d'elle: "Si j'étais reine, j'ordonnerais à M^{me} de Staël de me parler toujours." Elle put encore exercer son empire sur la société française et rouvrit son salon à Paris en 1797. Elle donnait, cependant, une partie de son temps à son père, à Coppet, et c'est là que naquit sa fille Albertine en 1797. Elle avait deux fils, l'un né en 1790, l'autre en 1792. Son mari se sépara d'elle en 1798, mais en 1802 se sentant malade il voulut revoir ses enfants, et sa femme partit pour Coppet avec lui. Il mourut avant d'arriver, et l'on crut que M^{me} de Staël épouserait alors Benjamin Constant. Ils ne parurent s'en soucier ni l'un ni l'autre, et M^{me} de Staël continua à écrire et à s'occuper de politique. Lorsque le 18 Brumaire eut lieu elle vit le premier consul, et l'on dit qu'elle resta interdite en sa présence et ne trouva rien à dire. Elle ne lui plut pas; Hostilité de Bonaparte.

était-ce par jalousie de son influence ou par cette antipathie qu'ont toujours éprouvée les despotes pour les femmes à esprit fort? Il prétendit qu'elle excitait ses amis contre son gouvernement et que ses livres étaient la critique de ses actes. Ceci était vrai en partie, mais rien n'excuse la persécution que Bonaparte et, plus tard, l'empereur fit subir à une femme de génie, à une patriote, quelque indiscrette qu'elle fût. Si elle eut une trop bonne idée de l'étranger ce fut Bonaparte qui en fut cause en partie, et ses opinions trop libérales, trop généreuses parfois n'eussent pas dû lui

être imputées comme des crimes. Son persécuteur la rendit malheureuse et lui donna de l'importance en Europe. M. Albert Sorel, dans son excellent livre sur M^{me} de Staël, s'exprime ainsi: "M^{me} de Staël dans cette lutte qui dura dix ans, garde le dernier mot, et ce mot est celui d'une femme d'esprit: 'Quelle ornelle illustration vous me donnez, écrivait-elle à Bonaparte en 1803; j'aurai une ligne dans votre histoire.'" Après "Delphine" (1802), qui déplut à Bonaparte, elle fut exilée en 1803 à quarante lieues de Paris.

En 1794 et en 1795 elle avait publié deux écrits politiques, où l'on voit qu'elle comprend bien l'histoire de son temps. Elle publia aussi un "Delphine." "Essai sur les Fictions," et en 1796 le traité "De l'Influence des Passions sur le bonheur des individus." Elle devait reprendre le sujet de "l'Essai" dans son livre "De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales," et mettre en pratique dans ses deux grands romans les préceptes de son traité sur "les Passions." Disons maintenant quelques mots de "Delphine." Dans ce roman M^{me} de Staël se met elle-même en scène, et y dépeint son caractère romanesque et bon. Delphine d'Albemar donne de l'argent à sa cousine Mathilde de Vernon pour qu'elle puisse épouser Léonce de Mondoville, mais dès qu'elle a vu celui-ci elle l'aime passionnément. Léonce partage cet amour et se décide à rompre son engagement avec Mathilde pour épouser Delphine, mais il est trompé par de fausses apparences et l'astuce infernale de M^{me} de Vernon, et il abandonne Delphine. Après son mariage avec Mathilde il apprend l'innocence de

Delphine, et pendant quelque temps un pur amour les rend heureux. Cependant Delphine est trop souvent imprudente, elle obéit trop aux entraînements de son cœur, sans penser à l'opinion publique, elle est persécutée par un prétendant qui s'arroge des droits sur elle, et elle est obligée, par la force des circonstances, d'entrer dans un couvent et d'y prononcer ses vœux. Léonce la déconvre dans le couvent, et pense à l'épouser, grâce aux nouvelles lois contre les vœux monastiques. Il est pris par les Français, condamné injustement, sous l'accusation d'avoir porté les armes contre la France, et conduit au supplice. Delphine qui n'a pu le sauver, meurt de désespoir, et Léonce est fusillé. Le caractère de Léonce est faible et peu intéressant, il n'a pas la force de braver l'opinion publique en faveur de la femme qu'il aime, tandis que Delphine est héroïque et noble dans son dévouement imprudent. Les personnages secondaires sont bien tracés, et M^{me} de Vernon est une figure réellement machiavélique.

Les extraits suivants de "Delphine" expriment les idées de M^{me} de Staël sur la conduite de la femme dans la société: "Quant à moi, dit Delphine, c'est de mon Dieu et de mon ^{Extraits de} propre cœur que je fais dépendre ma con- ^{"Delphine."}duite," cependant, un peu plus loin, l'auteur donne la conclusion à laquelle elle paraît être arrivée forcément: "C'est un grand hasard pour une femme, que de braver l'opinion; il faut, pour l'oser, se sentir, suivant la comparaison d'un poète *un triple aïrain autour du cœur*, se rendre inaccessible aux traits de la calomnie, et concentrer en soi-même toute la chaleur de ses sentiments; enfin, il faut trouver dans

l'objet de nos sacrifices la source toujours vive des jouissances variées du cœur et de la raison, et traverser la vie appuyés l'un sur l'autre, en s'aimant et faisant le bien." Si l'on a une fille, il faut lui répéter que, "pour les femmes, toutes les années de la vie dépendent d'un jour! et que d'un seul acte de leur volonté dérivent toutes les peines ou toutes les jouissances de leur destinée." En parlant de l'amour qu'elle croit cependant si nécessaire à la femme, elle s'écrie: "C'est un grand mystère que l'amour; peut-être est-ce un bien céleste, qu'un ange a laissé sur la terre; peut-être est-ce une chimère de l'imagination, qu'elle poursuit jusqu'à ce que le cœur refroidi appartienne déjà plus à la mort qu'à la vie."

Exilée de Paris en 1803 M^{me} de Staël résolut d'aller visiter l'Allemagne, et au commencement de 1804, nous la voyons à Weimar, dans la société de Goethe et de Schiller. Il paraît qu'elle

L'exil.

ne fut guère comprise par ces deux grands hommes, et qu'elle les effaroucha par ses questions indiscrètes parfois. M. Sorel dit qu' "on a comparé spirituellement l'effet que produisit M^{me} de Staël sur la cour et la ville de Weimar à quelque chose comme l'incursion d'un écureuil dans une fourmilière." Elle fit l'effet d'un tourbillon sur ces hommes graves et méthodiques et ils durent se sentir soulagés quand elle partit. Néanmoins, ce voyage fut très important, puisque M^{me} de Staël recueillit sur son passage les matériaux pour le beau livre, "De l'Allemagne," qu'elle écrivit plus tard. Elle revint à Coppet, appelée par la maladie de son père, mais ne revit plus Necker. La mort de son père causa un immense chagrin à cette fille dévouée. On sait qu'elle a dit: "J'ai vécu pour Dieu, mon père et

la liberté.' Elle s'occupa quelque temps à Coppet de l'éducation de ses enfants, puis, attirée par le pays de Mignon, "le pays où fleurit l'oranger," elle partit pour l'Italie. Ce n'était pas le climat, ce n'était pas la beauté topographique de l'Italie qui attirait M^{me} de Staël, car tout élève de Rousseau qu'elle était, elle n'apprécia jamais les beautés de la nature. Ce sont les souvenirs antiques qui la conduisent en Italie, c'est l'étude d'un peuple, des arts, de la littérature; ce n'est ni l'éclatant Vésuve, ni l'admirable baie de Naples. Le voyage en Italie produisit "Corinne," qui parut en 1807. Entrée en France en 1806 pendant l'absence de Napoléon en Allemagne, M^{me} de Staël avait cru pouvoir y rester, mais l'Empereur, dit M. Sorel, écrivit à Fouché ces lignes brutales: "Cette femme est comme un corbeau, elle croyait déjà la tempête arrivée et se repaissait d'intrigues et de folies. Qu'elle s'en aille sur son Léman. . ." Sinon: "Je la ferai mettre à l'ordre de la gendarmerie, et alors je serai sûr qu'elle ne reviendra pas impunément à Paris." Le succès extraordinaire de "Corinne" dut un peu consoler M^{me} de Staël de cet exil irrévocable, cette fois-ci, aussi longtemps que régnerait Napoléon.

Dans "Corinne" l'auteur se décrit encore elle-même, comme dans "Delphine," mais l'héroïne est peut-être plus idéalisée. Le livre est intéressant, le plan est bien conçu, et l'intrigue du roman sert de cadre à une peinture animée de l'Italie et des Italiens. Un jeune Anglais, en proie à la mélancolie et qui se croit détaché de toutes choses terrestres, assiste au triomphe au Capitole de Corinne, l'improvisatrice merveilleuse. Il aime la gracieuse femme, le poète de génie, il se fait présenter chez elle,

il obtient son amour, et elle veut lui faire connaître les splendeurs de la ville éternelle. Avant de les suivre dans Rome appelons l'attention sur quelques pensées poétiques exprimées avec charme: "Oswald arriva le soir chez Corinne avec un sentiment tout nouveau: il pensa qu'il était peut-être attendu. Quel enchantement, que cette première lueur d'intelligence avec ce qu'on aime! Avant que le souvenir entre en partage avec l'espérance, avant que les paroles aient exprimé les sentiments, avant que l'éloquence ait su peindre ce que l'on éprouve il y a dans ces premiers instants je ne sais quel vague, je ne sais quel mystère d'imagination, plus passager que le bonheur même, mais plus céleste encore que lui."

"Ils commençaient à dire *nous*. Ah! qu'il est touchant, ce *nous* prononcé par l'amour! quelle déclaration il contient, timidement et cependant vivement exprimée!"

Corinne montre à Oswald toutes les merveilles de la Rome païenne et de la Rome chrétienne, elle lui fait voir que tout dans la ville ramène aux âges héroïques: on demande à une vieille femme où elle demeure, elle répond: "A la roche Tarpéienne."

L'auteur met ainsi sous nos yeux, de la manière la plus correcte et dans un beau langage, un tableau de Rome, de Naples, de Venise, de Florence, de la littérature et de l'art de l'Italie, des mœurs et du caractère des Italiens.

Tout le monde connaît les malheurs de Corinne: on sait qu'Oswald apprend que son père lui a destiné pour épouse la blonde Lucile, sœur de Corinne, que son respect pour les dernières volontés de son père le rend presque traître à la femme qui l'aime plus

que la vie, et que celle-ci se sacrifie pour Oswald et Lucile et meurt le cœur brisé. Cette histoire est triste et d'un romanesque parfois trop exalté, mais elle exerce une grande influence sur tous ceux qui vivent par l'imagination ou par le cœur. Le caractère de Corinne est bien tracé, celui d'Oswald ne nous plaît guère plus que celui de Léonce dans "Delphine." M^{me} de Staël n'avait pas encore rencontré d'homme qui pût rendre une femme heureuse, et ne semble pas avoir pu créer un semblable personnage. Citons encore quelques passages d'un livre qui n'est peut-être pas un chef-d'œuvre, mais qui renferme des idées justes exprimées d'une manière poétique: "Tous les âges avaient des plaisirs semblables: l'on prenait le thé, l'on jouait au whist, et les femmes vieillissaient en faisant toujours la même chose, en restant toujours à la même place: le temps était bien sûr de ne pas les manquer, il savait où les prendre."

La mort de Corinne est réellement touchante et poétique: "Elle se fit transporter sur un fauteuil, près de la fenêtre, pour voir encore le ciel. Lucile revint alors; et le malheureux Oswald, ne pouvant plus se contenir, la suivit, et tomba sur ses genoux en approchant de Corinne. Elle voulut lui parler, et n'en eut pas la force. Elle leva ses regards vers le ciel, et vit la lune qui se couvrait du même nuage qu'elle avait fait remarquer à Lord Nelvil, quand ils s'arrêtèrent sur le bord de la mer en allant à Naples. Alors elle le lui montra de sa main mourante, et son dernier soupir fit retomber cette main."

Le séjour de Coppet, après la publication de "Corinne," fut plus animé que jamais, et le château de Necker, comme autrefois Ferney, fut un lieu de pèle-

rinage. Parmi les amis de M^{me} de Staël nous remarquons surtout M^{me} Récamier, si fidèle à Coppet. tous ceux qu'elle aime. Il n'y avait que Benjamin Constant qui troublât parfois la sérénité de l'hôtesse, mais il se maria en 1808 et M^{me} de Staël fut délivrée de cette chaîne qui lui pesait, sans qu'elle voulût se l'avouer. Elle était occupée à écrire son livre "De l'Allemagne," pour lequel Schlegel lui fut d'un grand secours, et se distrait en composant et en jouant des drames. Vers cette époque son talent semble être devenu plus grave, et elle apprécie davantage la religion chrétienne. Elle avait, cependant, gardé quelques illusions sur le caractère de Napoléon, car elle fit imprimer en France en 1810 son livre, "De l'Allemagne," et en envoya un exemplaire à l'Empereur. Les censeurs lurent l'ouvrage, et, tout en le trouvant anti-patriotique, ils en permirent la publication avec quelques suppressions. Napoléon fut moins libéral, et fit détruire l'édition par la police. On fit défense à l'auteur de pénétrer en France et de recevoir à Coppet. Beaucoup de ses amis l'abandonnèrent, comme l'avait fait autrefois Talleyrand, et son malheur paraissait complet. Ce fut alors, au contraire, que lui vint le seul bonheur qu'elle eût jamais rêvé, l'amour dans le mariage. Albert de Rocca, jeune Genevois de vingt-trois ans, officier dans l'armée française, revint blessé dans son pays. Il vit M^{me} de Staël et l'aima et, en 1811, elle consentit à l'épouser. Elle voulut que le mariage fût tenu secret, mais son mari, qu'elle estimait, la rendit parfaitement heureuse. Napoléon, cependant, ne l'oubliait pas, et la police éloignait tous ses amis d'elle; elle eut peur pour M. de Rocca, pour elle-même, et résolut de s'enfuir loin de

France. Elle partit pour Vienne pour se rendre à St. Pétersbourg, et de là en Suède.

Jetons maintenant un coup d'œil sur le livre "De l'Allemagne." L'ouvrage est divisé en quatre parties: "De l'Allemagne et des Mœurs des Allemands," "De la Littérature et des Arts," "De l'Alle-

magne."

"La Philosophie et la Morale," "La Religion et l'Enthousiasme." Dans la première partie l'auteur a bien saisi la différence qui existe entre les mœurs des Allemands et celles des Français, mais c'est la deuxième partie qui nous intéresse le plus. M^{me} de Staël fait une analyse approfondie et remarquablement exacte de la littérature allemande. Elle explique surtout de la manière la plus lucide la différence entre le drame français et le drame allemand, et, tout en admirant la tragédie française, elle désire, cependant, qu'elle soit renouvelée, ainsi que l'inspiration littéraire elle-même.

Le chapitre où elle parle de la poésie classique et de la poésie romantique est un des plus remarquables du livre, et l'école de Victor Hugo s'en est inspirée sans aucun doute. Quelques citations feront comprendre ses idées sur

Le nom de romantique.

ce sujet: "Le nom de romantique, dit-elle, a été introduit nouvellement en Allemagne, pour désigner la poésie dont les chants des troubadours ont été l'origine, celle qui est née de la chevalerie et du christianisme. Si l'on n'admet pas que le paganisme et le christianisme, le Nord et le Midi, l'antiquité et le moyen âge, la chevalerie et les institutions grecques et romaines, se sont partagé l'empire de la littérature, l'on ne parviendra jamais à juger sous un point de vue philosophique le goût antique et le goût moderne."

“On prend quelquefois le mot classique comme synonyme de perfection, je m'en sers ici dans une autre acception, en considérant la poésie classique comme celle des anciens, et la poésie romantique comme celle qui tient de quelque manière aux traditions chevaleresques. Cette division se rapporte également aux deux ères du monde; celle qui a précédé l'établissement du christianisme, et celle qui l'a suivi.” . . . “La littérature des anciens est chez les modernes une littérature transplantée : la littérature romantique ou chevaleresque est chez nous indigène et c'est notre religion et nos institutions qui l'ont fait éclore.” Voilà, dix-sept ans avant “Cromwell,” le manifeste de l'école romantique.

Les deux dernières parties du livre, “De l'Allemagne,” ne nous intéressent pas autant que la deuxième, au point de vue de l'histoire littéraire, mais en les étudiant on comprend mieux qu'auparavant les idées que l'auteur avait déjà exprimées sous une autre forme dans ses premiers ouvrages. Dans le chapitre intitulé “De l'amour dans le mariage,” elle dit : “On a raison d'exclure les femmes des affaires politiques et civiles, rien n'est plus opposé à leur vocation naturelle que tout ce qui leur donnerait des rapports de rivalité avec les hommes, et la gloire elle-même ne saurait être pour une femme qu'un deuil éclatant du bonheur.” On pourrait appliquer cette dernière phrase à M^{me} de Staël en 1812, lorsqu'elle s'enfuyait à travers l'Europe pour échapper au despotisme de Napoléon. Elle fut, néanmoins, reçue partout avec enthousiasme par les ennemis de l'Empereur des Français. Alexandre, surtout, lui fit un accueil des

Les idées
de M^{me}
de Staël.

plus flatteurs, ainsi que son ancien ami Bernadotte. Après un court séjour en Suède elle passa en Angleterre et enfin, en 1814, à la chute de Napoléon, elle revint en France.

Elle aimait la France, mais sa haine pour l'homme de génie qui l'avait persécutée lui avait fait croire, pendant son exil, que les étrangers sau-
raient la France en renversant Napoléon.

**Dernières
années.**

Elle s'aperçut bien vite, à sa rentrée en France, que les alliés ne pensaient qu'à leur intérêt personnel et que le règne des Bourbons serait une période rétrograde en politique. Elle eut le bonheur de marier sa fille en 1816 à un homme distingué, le duc Victor de Broglie, et rouvrit son salon à Paris. Elle eut encore beaucoup d'ennemis, mais aussi beaucoup d'amis, parmi lesquels on peut compter Chateaubriand qui, au début de sa carrière, lui avait été hostile. Elle n'eut pas le temps de jouir paisiblement de son séjour à Paris, qu'elle aimait tant. En février 1817 elle fut frappée de paralysie dans un bal et languit jusqu'en juillet. Elle mourut à cinquante et un ans, laissant deux ouvrages que ses enfants publièrent pieusement en 1818 et en 1821, "Considérations sur la Révolution française" et "Dix Années d'exil."

M^{me} de Staël a exercé une grande influence sur la politique, la société et la littérature française et, quoique ses ouvrages ne soient plus aussi populaires qu'ils l'étaient, le nom de cette
femme célèbre ne périra jamais, car, toute
sa vie, elle chercha le vrai et le beau dans la littérature, dans l'histoire et dans la société.

**Son
influence.**

François-René de Chateaubriand naquit à Saint-Malo en 1768, deux ans après M^{me} de Staël, et devait ex-

ercer sur son époque une influence encore plus considérable que l'auteur de "Corinne." "Il a renouvelé l'imagination française," dit M. Émile Faguet, il a certainement continué l'œuvre de Rousseau par ses splendides descriptions de la nature et par son inspiration poétique. Son style est noble et grandiose, ses idées sont sentimentales et il a ébloui et touché ses contemporains. Nous ne sommes plus sous l'empire du charme qu'exerçait l'homme lui-même, et ses œuvres n'ont plus un intérêt d'actualité, mais nous admirerons toujours le grand écrivain, le grand artiste, l'auteur d' "Atala," de "René," de "l'Itinéraire," du "Dernier des Abencerages," et de bien des pages sublimes dans ses autres ouvrages.

Chateaubriand appartenait à une famille d'une antique noblesse, mais presque ruinée au XVIII^e siècle.

Sa jeunesse
—son
voyage en
Amérique.

Son père se fit armateur et réussit à redorer son blason. Il acheta le domaine de Combourg, qui avait appartenu à ses ancêtres, et c'est dans ce vaste et sombre château que se passèrent plusieurs années de l'enfance du futur écrivain. Le père était triste et dur, la mère craintive et peu tendre, l'enfant se prit alors d'une amitié extrême pour sa sœur Lucile, de quatre ans plus âgée que lui et d'un esprit maladif. Elle semble avoir deviné le génie de son frère, quand celui-ci hésitait encore sur le choix d'une carrière. Il pensa à se faire marin, puis prêtre et enfin entra dans l'armée comme sous-lieutenant au régiment de Navarre. Les excès qui accompagnèrent la prise de la Bastille et d'autres événements de la Révolution lui firent souhaiter de quitter la France. Il eut l'idée

d'un voyage au nord-ouest de l'Amérique et partit pour ce pays en 1791. A Philadelphie il fut reçu par Washington, qui produisit sur lui une grande impression, et ayant abandonné l'idée de ses explorations au pôle Nord il s'enfonça dans les forêts du Nouveau Monde et recueillit de la nature sauvage et des Indiens, des sensations qu'il devait exprimer plus tard en paroles admirables. En Amérique il apprit la fuite de Louis XVI et son arrestation à Varennes, et il crut de son devoir de retourner en France. Peu après son arrivée il épousa M^{lle} Buisson de la Vigne et partit pour l'armée des émigrés. Son mariage ne fut pas un mariage d'amour, quoique sa femme fût jeune, belle et spirituelle. Il finit par l'estimer et elle lui fut dévouée, mais disons ici que Chateaubriand fut trop égoïste pour aimer véritablement. Il se laissa adorer et eut de bien charmantes amies : M^{me} de Beaumont, M^{me} de Custine, M^{me} de Mouchy et surtout M^{me} Récamier, qui toutes exercèrent sur lui la plus heureuse influence.

Parmi les émigrés Chateaubriand se conduisit bravement; il fut blessé à Thionville, et à travers mille privations se rendit à Os-
tende, puis à Jersey et de là en Angle-
terre. Il gagna péniblement sa vie à Londres comme traducteur, et dans son amertume publia un ouvrage sceptique, athée même, "Essai sur les Révolutions." Vers cette époque il reçut le dernier adieu de sa mère et de sa sœur Julie, et il dit : "J'ai pleuré et j'ai cru." C'est alors qu'il conçut le plan de son "Génie du Christianisme" pour ramener la France à la religion.

La paix et la tranquillité rétablies par le Consulat permirent à Chateaubriand de rentrer dans sa patrie,

L'émigra-
tion.

et le 8 mai 1800, il débarqua à Calais sous un faux nom. A Paris il fréquenta le salon de Mme de Beaumont, où il rencontra une société élégante et distinguée et préluda à sa carrière littéraire par une attaque violente contre M^{me} de Staël. Celle-ci se vengea noblement en faisant rayer le nom de Chateaubriand de la liste des émigrés. Il fit paraître en 1801 "Atala," épisode des "Natchez," et l'ouvrage fut reçu avec enthousiasme.

Bonaparte se préparait à signer le Concordat avec le pape et à ouvrir de nouveau les églises, aussi Chateaubriand saisit le moment favorable et publia le 14 avril 1802 son "Génie du Christianisme." L'ouvrage parut quatre jours avant le *Te Deum* à Notre Dame et aida considérablement le Premier Consul dans son œuvre de pacification religieuse. "Atala" et "René" faisaient partie du "Génie du Christianisme," et n'en furent détachés qu'après la septième édition. L'auteur dédia la deuxième édition à Bonaparte, et celui-ci le nomma secrétaire d'ambassade à Rome, puis ministre au Valais en 1804. Au moment où Chateaubriand faisait ses préparatifs pour se rendre à son nouveau poste il apprit la nouvelle de l'exécution du duc d'Enghien et envoya sur-le-champ sa démission à Talleyrand. Bonaparte fut très irrité de cet affront, mais n'inquiéta pas l'indépendant écrivain, qui passa son temps à écrire et à visiter ses amis. Ce fut à Coppet, chez M^{me} de Staël, qu'il apprit la mort de sa sœur Lucile, M^{me} de Caud. Peu après, il partit pour l'Orient, en juillet 1806, et ne revint qu'en juin 1807. Il a raconté ce voyage dans son beau livre publié en 1811, "Itinéraire de Paris à Jérusalem."

A son retour à Paris Chateaubriand mécontenta l'empereur par un article trop hardi et se retira aux environs de Sceaux, dans la Vallée-aux-Loups. En 1809 parurent les "Martyrs," ce poème épique en prose où l'auteur tâche d'opposer les beautés du christianisme à celles du paganisme.

Hostilité
contre
l'Empire

En 1811 mourut Marie-Joseph Chénier, et Chateaubriand fut élu à sa place à l'Institut. Son discours de réception soumis à Napoléon était d'une telle violence qu'il dut s'estimer heureux d'être seulement invité à quitter Paris. Il fit alors une guerre sourde mais implacable à l'Empire, et en 1814 fit paraître son sanglant pamphlet, "De Buonaparte et des Bourbons," qui valut plus qu'une armée à la cause royaliste.

Pendant les Cent Jours il suivit le roi en Belgique, et sous le règne de Louis XVIII, il fut ambassadeur à Berlin et à Londres, puis ministre des affaires étrangères. Il fit entreprendre en 1823 cette guerre d'Espagne anti-libérale, mais qui donna la gloire militaire au duc d'Angoulême. Louis XVIII, cependant, ne l'aimait pas, et il fut congédié assez brutalement. Sous Charles X il fut généralement de l'opposition contre le ministère et non contre la royauté et, à la Révolution de Juillet, il se retira de la Chambre des Pairs et vécut dans la retraite. Il travailla à ses "Mémoires" et à d'autres œuvres, et devenu paralysé en 1847, il mourut en 1848, ayant à ses côtés son amie si dévouée, M^{me} Récamier. M^{me} de Chateaubriand était morte en 1847, ayant réussi à obtenir l'estime, mais jamais l'amour de son mari.

Ambassa-
deur et
ministre

Chateaubriand avait voulu avoir un tombeau gran-

diose et avait négocié avec Saint-Malo pour obtenir
 Son pour sépulture le rocher du Grand-Bé,
 tombeau. dans la rade de sa ville natale. C'est là
 qu'il repose, sur cet îlot battu par la tempête. Son
 tombeau est poétique comme ses charmantes créations.

Appelons maintenant l'attention sur ses principales
 "Atala." œuvres. "Atala" est une histoire in-
 dienne, une peinture plutôt de la nature
 sauvage. Rien n'égale la splendeur des descriptions
 et des comparaisons: "Le vent du midi, mon cher
 fils," dit Chactas à René, "perd sa chaleur en passant
 sur des montagnes de glace. Les souvenirs de l'amour
 dans le cœur d'un vieillard sont comme les feux du
 jour réfléchis par l'orbe paisible de la lune, lorsque le
 soleil est couché, et que le silence plane sur les huttes
 des Sauvages."

Les lignes suivantes expriment admirablement le
 caractère habituellement triste de Chateaubriand:

"Ainsi passe sur la terre tout ce qui fut bon, ver-
 tueux, sensible! Homme, tu n'es qu'un songe rapide,
 un rêve douloureux; tu n'existes que par le malheur;
 tu n'es quelque chose que par la tristesse de ton âme et
 l'éternelle-mélancolie de ta pensée!"

On a voulu voir dans "René," la plus parfaite des
 œuvres de Chateaubriand, son histoire et celle de sa

"René." sœur Lucile. Telle n'a pu être l'inten-
 tion de l'auteur, car un pareil sujet serait
 répugnant, s'il était vrai. "René" exprime cet état
 de *désespérance* si commun dans la première moitié
 du XIX^e siècle, et eut un grand nombre d'imitations.

"Le Génie du Christianisme" nous paraît bien
 froid aujourd'hui, et il nous semble que l'auteur a
 plutôt compris la pompe de la religion que le senti-

ment chrétien, mais quelques parties de l'œuvre resteront, à cause de la forme artistique.

Il y a aussi de magnifiques pages dans les "Martyrs," et on lira toujours le combat des Gaulois et des Francs et l'épisode de Vel-^{Les} "Martyrs." léda, et l'on s'intéressera aux chastes amours d'Endore et de Cymodocée, mais le merveilleux chrétien ne peut être aussi brillant que le merveilleux païen, et le but que se proposait l'auteur n'est pas atteint. Le christianisme, au point de vue de l'art, ne nous intéresse pas autant que le paganisme.

L'"Itinéraire" est écrit avec plus de simplicité que les autres œuvres de Chateaubriand, et le "Dernier des Abencerages" est une histoire pure et gracieuse. Mentionnons encore ^{Influence de ses} "les Natchez," les "Études Historiques," ^{ouvrages.} le "Voyage en Amérique," la "Vie de Rancé," et terminons la liste des ouvrages de Chateaubriand par les "Mémoires d'Outre-Tombe." Là, nous voyons dans tout son éclat le grand talent de l'écrivain, mais nous regrettons de voir l'homme se montrer avec son immense orgueil et son immense égoïsme. Quel que fût, cependant, son caractère on doit étudier avec le plus grand soin les œuvres de Chateaubriand, si l'on veut bien comprendre l'école romantique. Il en fut, sans nul doute, le principal inspirateur.

CHAPITRE II

LE ROMANTISME

On entend par le romantisme en France l'école littéraire qui réagit contre l'uniformité amenée par

l'imitation presque servile des grands maîtres du XVII^e siècle. Quatre causes principales contribuèrent à cette révolution dans la littérature française : l'étude de la nature, des littératures étrangères, du moyen âge, et le sentiment chrétien ramené en partie par le "Génie du Christianisme." A la chute de Napoléon il y eut la paix et un régime bien plus libéral, et la littérature put se développer sans entraves. Trois noms attirent d'abord notre attention : Delavigne, Béranger et Lamartine. Ils ne font pas réellement partie de l'école romantique, mais leurs œuvres ne sont pas coulées dans le même moule que celles du XVIII^e siècle et ont leur propre originalité.

Casimir Delavigne (1773-1843) publia ses premières "Messéniennes" en 1818. Ce sont des chants

Delavigne. patriotiques où l'on rencontre de beaux vers et de l'enthousiasme. On admire surtout le poème sur Jeanne Darc, et la vierge de Domrémy nous apparaît sublime sur son bûcher, lorsqu'elle "montre aux Anglais son bras à demi consumé." Les "Derniers Chants" de Delavigne contiennent de gracieuses ballades, et cet écrivain occupe une place honorable comme poète lyrique. Comme auteur dramatique il appartient plutôt à l'école classique qu'à l'école romantique. Ses "Vêpres Siciliennes" parurent en 1819, ensuite il donna deux comédies amusantes et spirituelles, "les Comédiens" et "l'École des Vieillards." Sa meilleure tragédie est "Louis XI," et l'on peut aussi citer "le Paria," "Marino Faliero" et "les Enfants d'Édouard." Ses tragédies sont peu naturelles et froides, et l'on sent que l'auteur est gêné par les innovations de la nouvelle école.

Béranger (1780-1857) est un des poètes les plus populaires de la France. Il sut aussi, comme Delavigne, s'inspirer de sujets patriotiques et chanta l'Empereur défendant le sol de la patrie envahi par l'étranger. Il contribua à entretenir cette légende napoléonienne qui devait, malheureusement, ramener l'Empire en 1852. Il chanta encore Lisette, c'est-à-dire, l'amour et la jeunesse, dans mille chansons joyeuses, et toucha le cœur du peuple en lui présentant des sujets tirés de la vie des petites gens. Dans bien des occasions sa poésie est sérieuse et noble, et la grandeur, l'esprit satirique, la bonhomie que l'on trouve en Béranger, font de lui un des écrivains le plus originaux du XIX^e siècle. C'est un grand poète lyrique, un chansonnier qui n'a pas de supérieur.

Béranger.

On a dit de Lamartine que "ce n'était pas un poète, mais la poésie elle-même," cette définition est vraie, car on ne peut lire de vers plus naturels, plus harmonieux que ceux du poète dont la vie se résumait, d'après lui-même, en ces trois mots: "Amour, poésie et religion."

Lamartine.

Alphonse de Lamartine naquit à Mâcon en 1790. Il fut rêveur dès l'enfance et fut élevé par un père, vieux soldat honorable, et par une mère pieuse et sensible à laquelle il fut sincèrement attaché. Il alla au collège des jésuites à Belley, mais s'intruisit principalement par la lecture des poètes et des romanciers. A dix-huit ans il fit un voyage en Italie, pendant lequel eut lieu l'incident qui lui inspira "Graziella," ce gracieux épisode de ses "Confidences." A la chute de Napoléon il servit dans les gardes de Louis

Les "Méditations" et les "Harmonies poétiques."

XVIII, mais après le retour de l'île d'Elbe, il passa son temps en Dauphiné, chez son ami, Aymon de Virieu, à Aix en Savoie, et à Milly, la maison paternelle, écrivant ses impressions et composant ses admirables poésies, les "Méditations poétiques." Ce fut en 1820 que parut le premier recueil de vers de Lamartine, et il devint immédiatement célèbre. Il y avait longtemps que la France n'avait entendu une langue aussi pure, aussi musicale, et on lut avec transport "le Lac," "le Vallon" et autres vers tristes et doux. Il publia les "Nouvelles Méditations" en 1823 et les "Harmonies poétiques et Religieuses" en 1829, puis il partit pour l'Orient en 1832 et écrivit un beau livre sur ce voyage, qui fut assombri par la mort de sa fille unique.

Dans "Jocelyn" (1836), l'auteur nous présente des tableaux poétiques dans un style enchanteur, "Jocelyn," et malgré une certaine invraisemblance du sujet, ce poème est une des plus belles œuvres de Lamartine. On ne peut admirer la "Chute d'un Ange" (1838), ni les "Recueils Poétiques" (1839). L'"Histoire des Girondins" (1847) est un récit émouvant d'une

L' "Histoire des Girondins." époque tragique et regrettable de la Révolution, et indique quel changement s'était fait dans les opinions politiques de l'auteur. De royaliste il était devenu républicain, et il joua un rôle héroïque et important à la Révolution de 1848. Il fut membre du gouvernement provisoire et sut, par son éloquence, réprimer l'anarchie. Il tomba peu après dans l'oubli et dans l'indigence, et consacra ses dernières années à un labeur immense, mais où, trop souvent, la gêne domestique détruit

l'inspiration. Mentionnons, cependant, les "Confidences," les "Nouvelles Confidences," "Raphaël," où se trouvent encore bien des belles pages.

Lamartine mourut en 1869 et sa gloire semble avoir diminué depuis sa mort. On l'accuse d'avoir inventé les incidents les plus poétiques de sa vie, tels que celui de Graziella, d'être incorrect et obscur; cela est en partie vrai, mais nous croyons que la postérité placera au plus haut rang le poète dont l'âme fut noble et généreuse et dont les œuvres ne sont que le reflet de cette âme.

Avec Victor Hugo commença réellement l'école romantique et il en fut le chef incontesté. Il voulut que le vers ne fût pas asservi aux règles de Malherbe et de Boileau, il pratiqua Victor
Hugo. l'enjambement, assouplit le rythme et le modifia, mais conserva la rime aussi riche que possible. Ses poésies ont une vigueur et un éclat que n'ont pas celles de Lamartine et sont souvent aussi harmonieuses que les plus belles "Méditations." Il fut poète, dramaturge et romancier, et son œuvre est immense et grandiose. Comme caractère il fut inférieur à Lamartine et l'on pourrait trouver dans sa vie bien des actes peu louables. Cependant, il a aimé la liberté, il a secouru les malheureux, il a eu un grand amour pour les petits enfants, et l'on oubliera ses défauts en se rappelant seulement ses sublimes vers lyriques et épiques.

Victor Hugo naquit à Besançon en 1802. Son père était général de l'Empire, sa mère, Vendéenne. Dans son enfance il parcourut l'Italie et l'Espagne à la suite de son père, puis sa mère s'établit à Paris, et il commença à écrire des vers à l'âge de quinze ans.

Il fut couronné plusieurs fois aux Jeux Floraux, et en 1822, publia son premier recueil de poésies, "Odes et Ballades." On voit dans cette œuvre l'influence des idées royalistes et catholiques de sa mère. Plus tard il devait chanter l'épopée napoléonienne, dont son père fut un des héros.

Les premiers vers de Victor Hugo furent reçus avec enthousiasme et on y vit le grand artiste, le poète de génie, quoique le sentiment fût moins profond que chez Lamartine. Citons après les "Odes et Ballades," les "Orientales" (1829), les "Feuilles d'Automne" (1831), les "Chants du Crépuscule" (1835), les "Voix Intérieures" (1837), les "Rayons et les Ombres" (1840). Sous le règne de Louis-Philippe, en 1845, il devint pair de France et, en 1848, il fut membre de l'Assemblée Constituante. Il fit opposition au Prince-Président, et au Coup d'état du Deux Décembre il fut exilé. Il alla à Jersey, puis à Guernsey et ne revint en France qu'à la chute de l'Empire.

Avant l'exil, pendant plusieurs années, Victor Hugo avait négligé la littérature pour la politique. Pendant l'exil il écrivit un grand nombre d'ouvrages de tous genres, parmi lesquels nous mentionnerons les "Châtiments" (1852), satires sanglantes de l'Empereur et de ses acolytes, les "Contemplations" (1856), où l'auteur consacre de tendres vers à la mémoire d'une fille chérie, morte en France, et la "Légende des Siècles," poésies épiques les plus belles de la littérature française, les plus émouvantes depuis la "Chanson de Roland." A son retour en France il publia l'"Année terrible" (1872), la deuxième "Légende des Siècles" (1877) et la troisième en 1881,

l' " Art d'être Grand-Père " (1877), les " Quatre Vents de l'Esprit " (1882). Il fut élu sénateur en 1876 et mourut en mai 1885. Il fut l'idole du peuple français, qui lui fit des funérailles splendides et conduisit son corps au Panthéon.

Nous avons raconté brièvement la vie de Victor Hugo et parlé de ses poésies lyriques et épiques; il nous reste maintenant à dire quelques mots de ses drames et de ses romans.

C'est surtout dans le drame que le romantisme a fait des innovations importantes. La préface de " Cromwell " (1827) fut le manifeste de la nouvelle école. Hugo y exposa son sys-

Drames.

tème: la vérité dans la représentation, c'est-à-dire, la peinture de l'homme avec ses vices et ses qualités. Le grotesque ne doit pas être exclu de la scène, puisqu'il se trouve dans la société, et le comique et le sérieux peuvent être mis côte à côte, car il en est ainsi dans la vie. Hugo revenait à ce mélange du comique et du sérieux que l'on voit dans les mystères du moyen âge, mais il y voulait, naturellement, plus de décence. Il condamne absolument les règles de l'unité de temps et de lieu, et ne garde que l'unité d'action. L'école romantique voulait donc que le drame fût plus réel, plus vraisemblable, et ne se contenta pas comme l'école classique de l'analyse d'une passion ou d'un sentiment. Tel étant le cas il fallait renoncer aux unités de temps et de lieu et remplacer l'analyse psychologique par des incidents variés et intéressants. Là fut le danger, ce fut l'exagération des incidents tragiques ou grotesques, et bien des drames romantiques ne furent pas plus vraisemblables que les tragédies classiques. Victor

Hugo, lui-même, le chef de la nouvelle école, manque de naturel dans ses drames et ne nous présente pas des personnages réellement vivants. "Cromwell" (1827) était trop long pour être joué et "Marion Delorme" (1829) fut arrêtée par la censure. Dans cette pièce l'auteur soutient la thèse de la réhabilitation, par l'amour, de la femme tombée, thèse que Dumas fils devait plaider plus tard avec tant de talent dans la "Dame aux Camélias." "Hernani" fut joué le 25 février 1830 et, après un combat acharné, la pièce réussit. Il y règne une fraîcheur qui nous rappelle "le Cid" et on y trouve des vers, parfois tendres et doux, parfois énergiques et passionnés, mais toujours admirables. C'est cette belle poésie qui fera vivre à jamais les drames en vers de Victor Hugo. On jouera encore "Hernani," à cause des beaux vers, mais l'instinct dramatique faisait trop défaut à l'auteur pour que la pièce vive comme œuvre dramatique. "Le Roi s'amuse" (1832) est rempli de beaux vers, mais l'ouvrage est trop horrible pour nous plaire. Le poète semble faire reposer son système dramatique principalement sur l'antithèse et il en fait un abus partout, surtout dans "le Roi s'amuse."

Ruy Blas (1838) est une œuvre intéressante, mais n'a aucune valeur historique, quoi que prétende l'auteur. Il contient, cependant, comme "Hernani," des vers magnifiques.

"Les Burgraves" (1843) n'eurent aucun succès à la scène. L'intrigue de la pièce est si compliquée qu'on peut à peine la comprendre, mais on lira toujours ce drame comme poème. La chute des "Burgraves" éloigna le grand poète du théâtre pour lequel il se croyait une vocation. Outre ses pièces en vers

il en écrivit aussi trois en prose : “ Lucrèce Borgia,” la meilleure de ses pièces, au point de vue dramatique; “ Marie Tudor,” et “ Angelo.” Nous verrons tout à l’heure quel fut le succès dans le drame des disciples du chef de l’école romantique.

“ Bug Jargal ” et “ Han d’Islande ” furent les premiers romans de Victor Hugo. Nous y voyons, comme dans ses drames, l’abus de l’antithèse. “ Notre Dame de Paris ” (1831) eut un grand succès. C’est une belle étude archéologique et une œuvre d’une grande vigueur, où nous rencontrons Quasimodo, le sonneur de cloches, Esmeralda, la gracieuse gitana, et Claude Frollo, le sombre archidiacre. Dans “ Claude Gueux ” et le “ Dernier Jour d’un Condamné ” Hugo attaqua la justice telle que l’entend la société moderne, et dans les “ Misérables ” (1862) il développa sa thèse avec une force et une poésie incomparables. Ses personnages peuvent ne pas être assez réels, mais on ne peut oublier Fantine, Cosette, Marius, et le sublime Jean Valjean. Les “ Travailleurs de la Mer ” et “ Quatre-vingt-treize ” sont deux romans intéressants et dramatiques, mais l’“ Homme qui rit ” (1869), malgré quelques poétiques antithèses, est lourd et obscur.

Victor Hugo écrivit aussi “ Napoléon le Petit ” et l’“ Histoire d’un Crime,” ” véhéments pamphlets politiques; le “ Rhin,” voyage; “ William Shakespeare,” et un grand nombre de poésies inédites, dont plusieurs recueils ont paru après sa mort et qui prouvent que dans sa vieillesse le poète n’avait rien perdu de son génie.

Terminons cette courte notice sur Victor Hugo par les lignes suivantes empruntées au critique éminent, M. Émile Faguet: “ Il est notre plus grand poète

lyrique; il est presque notre unique poète épique. Il serait, comme style et comme rythme, le plus habile artiste en vers que nous ayons, si La Fontaine n'existait pas. Par là il vivra aussi longtemps que la langue française."

Alfred de Vigny fut de l'école romantique, mais il n'en adopta pas les exagérations. Ses vers sont purs et gracieux et généralement mélancoliques. Dans "Poèmes Antiques et Modernes" on voit quelques œuvres exquises, "Éloa," "Dolorida," "le Cor," "Moïse," "le Déluge," et dans "les Destinées," ouvrage posthume, nous admirons "le Loup," "la Bouteille à la Mer," et "Esprit pur." Il n'y a pas assez de passion chez Alfred de Vigny pour qu'il ait pu plaire aux masses, mais on peut, néanmoins, le placer parmi les grands poètes du XIX^e siècle. Il écrivit aussi un roman historique, "Cinq-Mars," le meilleur, peut-être, dans ce genre en français, mais où l'auteur ne rend pas justice au caractère de Richelieu.

Alfred de Vigny était né en 1797 et mourut en 1863. Il fut soldat pendant de longues années et écrivit "Grandeur et Servitude Militaires," où il fait un bel éloge de l'honneur du soldat. Un épisode, "Laurette, ou le Cachet Rouge," est un chef-d'œuvre de style.

Vigny traduisit "Othello" en 1829 et fit jouer deux drames écrits d'après les préceptes de Victor Hugo, "la Maréchale d'Ancre" et "Chatterton." Il écrivit aussi "Stello," récit poétique de la vie de trois poètes malheureux, André Chénier, Gilbert et Chatterton.

Alfred de Musset a écrit quelques poèmes qui sont

parmi les plus beaux de la littérature française. Né en 1810 il commença par faire partie du Cénacle de Victor Hugo, et publia en 1830 ses "Contes d'Espagne et d'Italie," poésies d'une allure cavalière, où se voit déjà une certaine originalité, malgré son admiration pour le romantisme. Il devait, plus tard, se détacher quelque peu de la nouvelle école et même s'en moquer finement. Il produisit ses plus belles œuvres avant qu'il eût trente ans et mourut en 1857. Il avait été très lié avec George Sand, mais se sépara d'elle à Venise en 1833. C'est alors qu'il écrivit ses vers les plus beaux, les plus passionnés. Mentionnons parmi ses poésies ses admirables "Nuits," surtout la "Nuit de Mai," "Rolla," poème malsain mais grandiose, la "Lettre à Lamartine," les "Stances à la Malibran," l'"Espoir en Dieu" et "Sur Trois Marches de Marbre Rose." La rime chez Musset n'est pas riche, mais on voit dans ses ouvrages un sentiment vrai. Il exprime franchement ce qu'il éprouve, et se défend de l'accusation d'imiter qui que ce fût en disant :

"Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre."

Il a écrit de charmantes comédies, "Un Caprice," "le Chandelier," "Il ne faut jurer de rien," "Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée," et des nouvelles fines et spirituelles, "le Fils du Titien," "Margot," "Croisilles," l'"Histoire d'un Merle Blanc," "la Mouche."

"Lorenzaccio," est un drame énergique et sombre et dans "On ne badine pas avec l'amour," et dans "Fantasio" nous voyons sous des paroles gaies une profonde amertume, un sentiment de désenchantement.

Alfred de
Musset.

ment, de découragement, de lassitude morale, à la manière de René et de Werther. C'est surtout dans "la Confession d'un enfant du siècle" que l'on aperçoit cet étrange état de l'âme contre lequel une organisation aussi sensitive, aussi peu énergique que celle de Musset ne pouvait réagir. Il se laissa aller à des excès qui minèrent sa santé et épuisèrent son génie, et il mourut encore jeune et n'ayant produit presque rien depuis longtemps. Il fut, cependant, un poète lyrique de premier ordre, et on peut le comparer à Lamartine et à Victor Hugo.

Hugo, Vigny et Musset sont les poètes les plus connus de l'école romantique, mais il y en a d'autres qui sont célèbres aussi, à juste titre.

Barthélemy et Méry. Barthélemy et Méry, Marseillais tous deux, écrivirent ensemble des satires politiques contre les ministres de Charles X, puis un poème épique, "Napoléon en Égypte," dont Barthélemy voulut remettre lui-même un exemplaire au duc de Reichstadt. Il ne put réussir à voir le prince, et à son retour à Paris, il publia "le Fils de l'Homme," qui le fit condamner à la prison et à l'amende. Sous le règne de Louis-Philippe les deux poètes firent paraître pendant un an, du 1^{er} mars 1831, à la fin de février 1832, un journal satirique en vers, "la Némésis." Jamais il n'y eut de satires plus énergiques ni écrites en plus beaux vers. Barthélemy, cependant, devint chaud partisan de cette royauté qu'il avait attaquée avec tant d'amertume et perdit toute sa popularité. Méry écrivit seul un grand nombre de comédies et de romans, où il éparpilla un talent remarquable.

On peut comparer à "la Némésis" "les Iambes"

d'Auguste Barbier, où l'on trouve ces satires violentes et admirables, la "Curée," l'"Idole," la "Cuve," "Melpomène."

Barbier.

Brizeux, poète breton, a écrit un doux et charmant poème, "Marie," et "les Bretons," où il a dépeint avec amour et fidélité les mœurs et les coutumes de la Bretagne. Victor de Laprade imite Lamartine et produit les "Poèmes Évangéliques"; Hégésippe Moreau meurt à vingt-huit ans et laisse le "Myosotis," qui annonçait beaucoup de talent; Reboul, le poète-boulangier, écrit l'"Ange et l'Enfant"; Antran, "Laboureurs et Soldats" et "Poèmes de la Mer"; Edgar Quinet, plus grand comme prosateur que comme poète, écrit "Napoléon," "Ahasvérus" et "Prométhée." Citons encore, parmi les poètes romantiques, quelques noms de femmes: M^{me} Desbordes-Valmore, M^{me} Tastu, M^{me} Louise Colet, et M^{me} Émile de Girardin qui, sous le nom de Delphine Gay, fut considérée la *Corinne* de la nouvelle école.

Brizeux,
Quinet et
autres
poètes.

Théophile Gautier (1811-1872) est le plus célèbre des disciples de Victor Hugo. Il fut le chef des défenseurs d'"Hernani" en 1830 et eut une adoration pour le *Maître*. Ses poèmes se distinguent par la beauté de la forme, par le rythme pur et harmonieux, plutôt que par la grandeur des idées. Citons "la Comédie de la Mort," "Paysages," "Intérieurs," "España," et surtout "Émaux et Camées." Il écrivit aussi de charmantes nouvelles et des romans où il excelle à faire revivre une époque et à donner un rôle aux objets inanimés. "Le Roman de la Momie" et "le Capitaine Fracasse" sont les plus connus des romans de Gautier, ce sont

Théophile
Gautier.

des ouvrages intéressants, quoique l'auteur fasse un abus des descriptions. Il est l'homme de *l'art pour l'art* et sert de transition entre les Romantiques et les *Parnassiens*.

Leconte de Lisle, né à l'île Bourbon en 1820, est le chef des *Parnassiens*. Ses vers sont nobles et imposants, mais il les a empruntés trop souvent aux sujets grecs ou hindous pour qu'ils puissent plaire aux masses. Ses poésies ont plus de grandeur que de chaleur, et celles de Sully-Prudhomme, d'André Theuriet, de Théodore de Banville, de François Coppée, ont plus de grâce et de fraîcheur que d'énergie. Coppée est non seulement un charmant poète, mais il a écrit aussi des nouvelles intéressantes et des drames. "Le Passant," "le Trésor," "le Luthier de Crémone" sont des petites pièces exquisés, et "les Jacobites" nous présentent un tableau poétique et touchant des malheurs de Charles-Édouard, le jeune Prétendant. N'oublions pas de mentionner parmi les poètes modernes, le chansonnier Dupont, Baudelaire, Heredia et Richépin. La poésie de la fin du XIX^e siècle, malgré les *décadents*, est certainement bien supérieure à celle de la fin du XVIII^e siècle.

CHAPITRE III

LE DRAME ET LE ROMAN

QUOIQUE Victor Hugo eût lancé dans "Cromwell" en 1827 le manifeste de la nouvelle école dramatique,

ce fut Alexandre Dumas (1803-1870) qui fit jouer la première pièce romantique. Le 11 février 1829, un an avant "Hernani," on re-

présenta " Henri III et sa cour." Voici ce qu'en dit M. Petit de Julleville dans son excellent ouvrage, " le Théâtre en France : " " Dans ' Henri III,' Dumas pçussait à bout déjà tous Dumas. les défauts du genre: idolâtrie des détails, violence dans les procédés scéniques, excès d'imagination, pauvreté de sens critique et d'observation psychologique; et malgré tout, un intérêt brutal s'attache à ces tableaux habilement jetés et décousus; ce n'est certes pas un bon drame, mais c'est une lanterne magique bien amusante, faite de verres éblouissants." Dumas avait bien plus l'instinct dramatique que Victor Hugo, et son " Antony " (1831) est le type du drame et du roman contemporains, où l'on ne se fait aucun scrupule de mettre sur la scène les passions les plus violentes, les plus honteuses même, pour faire comprendre la vie réelle, telle que la voient les auteurs de ces œuvres. Alexandre Dumas a écrit beaucoup de drames et un si grand nombre de romans qu'il est impossible de les citer tous. On l'a accusé d'avoir eu une *manufacture* de romans, c'est-à-dire, d'avoir signé des ouvrages qui n'étaient pas de lui. Il est vrai qu'il eut des collaborateurs, mais c'est lui qui mit sur les romans qui portaient son nom l'empreinte de sa prodigiense imagination et de son talent pour le dialogue. Tout le monde a lu cette intéressante, trilogie, " les Trois Mousquetaires," " Vingt ans après," et " le Vicomte de Bragelonne," ainsi que " le Comte de Monte-Cristo." Citons encore de Dumas deux spirituelles comédies, " Mademoiselle de Belle-Isle " et " les Demoiselles de Saint Cyr."

Eugène Scribe (1791-1861) est un autre écrivain

aussi fécond que Dumas. Il sut écrire des pièces d'actualité, c'est à dire, selon le goût du moment, et eut une grande popularité, mais il n'a que trop rarement fait des études de mœurs. Ses comédies ont, cependant, le mérite d'être amusantes et on les jouera encore probablement longtemps.

Scribe.

Mentionnons "la Closerie des Genêts" de Frédéric Soulié et passons à la réaction contre le drame romantique. Nous avons déjà dit que Delavigne tâcha de faire une transaction entre l'école classique et l'école romantique. Alexandre Soumet fit de même et produisit des tragédies de mérite, dont "Saül" et "Une Fête sous Néron" sont les plus connues. L'auteur qui réussit le mieux dans ce genre mixte fut François Ponsard (1814-1867). Il revint presque à la tragédie classique avec "Lucrèce," représentée en 1843, peu après la chute des "Burgraves," et dans "Charlotte Corday" (1850), son chef-d'œuvre, il allia l'indépendance des romantiques au bon goût et au style correct des meilleurs tragiques de l'ancienne école. Il écrivit aussi "l'Honneur et l'Argent," où il dénonça les bassesses de l'agiotage, et "le Lion amoureux," peinture des mœurs du temps du Directoire.

Soumet et Ponsard.

Émile Augier (1820-1889) et Eugène Labiche (1815-1888) occupent un rang élevé parmi les dramaturges contemporains, le premier, par les types qu'il a créés et l'observation exacte des passions, le second, par la gaieté si franche de son théâtre.

Augier.

Alexandre Dumas fils (1824) et Victorien Sardou

(1831) sont les plus populaires des dramaturges français de notre époque et ont tous deux un très grand talent. Leurs œuvres, ce pendant, nous offrent, presque toutes, des tableaux, qu'à notre avis, quelque vrais qu'ils soient, il vaut mieux ne pas présenter d'une manière aussi brutale.

**Dumas fils
et Sardou.**

Octave Feuillet, Meilhac et Halévy, Legouvé, Henri de Bornier, Pailleron ont écrit aussi d'excellentes pièces. Pour bien comprendre l'évolution du théâtre en France il serait intéressant de comparer un mystère ou une moralité du moyen âge à "la Tosca" de Sardou ou à "Francillon" de Dumas fils. On verrait dans les œuvres du XIX^e siècle un grand progrès dans le style et beaucoup de talent, mais on ne sait si l'impression produite par les drames modernes serait aussi saine que celle qu'on éprouverait à voir jouer un mystère ou une moralité avec leur foi naïve. Le drame français moderne ne s'adresse pas autant au cœur et à l'esprit que celui, surtout, du temps de Molière ou de Corneille; il s'adresse principalement aux sens.

**Octave
Feuillet et
autres.**

En parlant des auteurs dramatiques nous en avons nommé quelques-uns qui étaient aussi romanciers, nous devons maintenant étudier d'une manière plus spéciale le roman, ce genre de littérature si populaire au XIX^e siècle. Benjamin Constant écrivit en 1815 "Adolphe," roman malsain, mais d'une analyse pénétrante, puis Beyle (Stendahl) continua ce genre avec "Rouge et Noir," et "la Chartreuse de Parme," où il fait une peinture intéressante de la société d'une des cours minuscules de l'Italie. Charles Nodier réunissait autour de lui à la bibliothèque de l'Arsenal

Le Roman.

Beyle.

tous les adeptes du romantisme et il était très aimé de cette bande impétueuse. Il a écrit dans
Nodier. presque tous les genres, mais s'est fait connaître surtout par ses nouvelles et ses contes, "Smarra," "Jean Sbogar," "la fée aux Miettes," "Trésor des fèves et fleur des pois." Il est un des meilleurs prosateurs français et son style est ciselé.

Prosper Mérimée (1803-1870) unit à la perfection
Mérimée. du style la force des idées et l'analyse des caractères, et l'on peut dire qu'il écrit avec une concision et une clarté dignes de Voltaire historien. Il publia d'abord le "Théâtre de Clara Gazul" et "la Guzla," en attribuant ces ouvrages à des auteurs supposés, puis il fit revivre avec une exactitude extraordinaire deux époques terribles de l'histoire de France, dans "la Jacquerie" et la "Chronique du règne de Charles IX." Son roman, ou plutôt sa nouvelle la plus longue, est "Colomba," tableau dramatique des mœurs corses, et il n'y a rien de plus exquis comme forme et de plus émouvant comme récit que les quelques pages de "Mateo Falcone" et de "l'Enlèvement de la Redoute." Nous voyons cette même finesse d'observation dans toutes les nouvelles de Mérimée, parmi lesquelles nous devons citer "le Vase Étrusque," "Carmen," "Lokis" et "la Chambre Bleue." Il fut aussi historien, et dans "les Faux Démétrius" et dans "Don Pèdre I^{er}" nous admirons un récit vrai et impartial. Dans les "Lettres à une inconnue," Mérimée nous fait voir son caractère, un peu sceptique et railleur, mais capable aussi d'affection et de dévouement.

Après M^{me} de Staël la femme auteur la plus célèbre

du XIX^e siècle est George Sand. Anrore Dupin naquit en 1804 et épousa en 1822 le baron Dudevant. Elle le quitta en 1831 et mena à George Sand. Paris la vie d'un étudiant du quartier Latin, habillée en homme et camarade des artistes et des écrivains du temps. Elle se lia avec Jules Sandeau et ils écrivirent ensemble et publièrent, sous le nom de Jules Sand, un roman, "Rose et Blanche," qui eut un certain succès. M^{me} Dudevant écrivit ensuite "Indiana," et l'éditeur tenant au nom de Sand, il fut décidé que le livre paraîtrait sous le nom de George Sand. "Indiana" eut un grand succès, dû à un style passionné et éloquent, mais nous ne pouvons partager le mépris des héros du roman pour les lois de la société. George Sand, elle-même, crut parfois pouvoir braver l'opinion publique et agir selon sa fantaisie, mais ce ne fut pas alors qu'elle fut heureuse. Elle obtint une séparation légale de son mari en 1836 et fixa sa résidence à son château de Nohant en Berry. Elle mena alors la vie d'une mère de famille digne et aimée. Elle avait une imagination immense, et ne se représente jamais dans ses livres telle qu'elle est. Elle avait beaucoup de bon sens, était bonne, simple et modeste.

Après "Indiana," "Valentine" et "Lélia" eurent aussi beaucoup de succès, et George Sand écrivit alors dans la "Revue des Deux Mondes." Elle a produit tant de romans qu'on ne peut les mentionner tous. Citons, cependant, de la première manière, "Jacques," "Simon," "Mauprat" et "Consuelo." Ce dernier ouvrage est dû à l'influence de Chopin et on y trouve beaucoup de belles pages, mais tout est si mystique et sombre qu'on comprend à peine que l'auteur a une thèse à développer. Les thèses, les systèmes, voilà ce

qui gâte les romans de la deuxième manière, "le Péché de M. Antoine," le "Meunier d'Angibault," etc., romans socialistes, dus à l'influence de Michel (de Bourges), de Pierre Leroux, de Barbès. Ce sont les romans de la troisième manière qui nous plaisent le plus, ce sont ces charmantes idylles, "la Mare au Diable," "la Petite Fadette," "François le Champi." A partir de "François le Champi" (1850), George Sand continua à produire des œuvres gracieuses et aimables. C'est une quatrième manière, mais qui tient à la troisième, ce sont des idylles, mais les scènes ne sont pas toutes rustiques. Citons les "Maîtres Sonneurs," "Valvèdre," "l'Homme de Neige," "Mademoiselle Merquem," "Jean de la Roche," "Mont-Revêche," "les Beaux Messieurs de Bois-Doré," et "le Marquis de Villemer." Elle fit jouer avec succès plusieurs drames, tirés principalement de ses romans. George Sand mourut à Nohant en 1876, et ses derniers mots furent: "Ne touchez pas à la verdure."

Honoré de Balzac naquit à Tours en 1799 et mourut en 1850. Il travailla avec la plus grande énergie et écrivit beaucoup de romans avant de réussir à produire un bon ouvrage. "Le Dernier Chouan" (1830) eut quelque succès et "le Peau de Chagrin" (1831) le rendit célèbre. Il se consacra alors à un labeur incessant et produisit ces nombreux romans qu'il a réunis sous le titre de la "Comédie Humaine," œuvre immense, où l'on voit, en effet, les hommes tels qu'ils sont dans la société. Balzac est de l'école réaliste, c'est-à-dire que, par sa faculté d'observation extraordinaire, il voit les plus petits détails de la vie humaine et les reproduit avec une force étonnante. Nous devons regretter qu'il nous ait

Balzac

présenté le vilain côté de l'humanité, et ses œuvres produisent toutes une impression pénible. Après avoir lu "le Père Goriot" et "Eugénie Grandet" on est hanté par la physionomie désolée du père martyr, et par la dure figure du tonnelier avare. Qu'on soit réaliste, si cela veut dire être vrai, mais pourquoi ne pas présenter aussi quelques scènes riantes de la vie ? Balzac n'écrit pas bien et il manque de goût, mais on lira toujours "le Père Goriot," "Eugénie Grandet," "César Birotteau" et la "Cousine Bette"; ce sont des types immortels comme ceux de Molière et de Le Sage.

Jules Sandeau, qui écrivit "Rose et Blanche" en collaboration avec M^{me} Dudevant, a écrit des romans qui rappellent la quatrième manière de George Sand. Ses œuvres sont sérieuses et pures et quelques-unes ont eu beaucoup de succès, "Mademoiselle de la Seiglière," roman et drame, "le Docteur Herbeau," "Le Château de Penarvan" et "Sacs et Parchemins." Charles de Bernard imita Balzac dans le "Gerfaut," "la Peau du Lion," "le Gentilhomme Campagnard." Xavier Saintine écrivit "Picciola," charmante histoire d'une fleur et d'un prisonnier; Émile Souvestre se fit connaître par les "Derniers Bretons" et par un ouvrage d'une lecture saine et attrayante, "Un Philosophe sous les toits"; Eugène Sue voulut réformer la société et publia des romans où l'horreur prédomine, "les Mystères de Paris" et le "Juif Errant"; Alphonse Karr fut satirique et spirituel dans les "Guêpes" et dans "Sous les Tillands"; Henri Murger a parfaitement décrit la vie des étudiants à Paris dans "Scènes de la vie de Bohême" et dans "le Pays Latin"; Edmond

Sandeau et
autres ro-
manciers
contempo-
rains.

About a écrit des romans très amusants, "Trente et quarante," "le Roi des Montagnes," "l'Homme à l'oreille cassée"; Émile Erckmann et Alexandre Chatrian ont produit en collaboration un grand nombre de romans sur des sujets historiques et patriotiques; Octave Feuillet a écrit "le Roman d'un jeune homme pauvre," très populaire aussi comme drame, "M. de Camors," "Julie de Trécœur," "la Morte" et beaucoup d'autres romans qui ont eu du succès; Victor Cherbuliez, André Theuriet, M^{me} Henri Gréville, Claretie, sont parmi les plus populaires des romanciers contemporains; Albert Delpit, Louisianais de naissance, se fit un nom à Paris comme romancier et comme dramaturge.

Gustave Flaubert (1820-1874) écrivit, comme Stendhal et comme Balzac, des romans où l'analyse des caractères est minutieuse. Il a une

Flaubert. grande imagination et son style est excellent. "Madame Bovary," son chef-d'œuvre, est une œuvre originale et forte, mais elle est profondément immorale. "Salammbô," récit du temps d'Amilcar Barca, nous fatigue par d'innombrables descriptions et par des scènes horribles, et "la Tentation de Saint-Antoine" est un roman fantastique. L'école naturaliste actuelle prétend tirer son origine de "Madame Bovary." Elle compte quelques écrivains de talent, mais malheureusement ils sont trop souvent d'une brutalité, d'une crudité révoltante. Émile Zola (1840) est le chef des *naturalistes*. Il

Zola. écrit avec grande vigueur, et l'on doit regretter sa tendance à l'immoralité, à la grossièreté. Son dernier roman publié en 1892, "la Débâcle," est une peinture saisissante de la démoralisation.

sation qu'entraîne la défaite et une leçon pour l'avenir. Les frères de Goncourt et Guy de Maupassant sont aussi de l'école de Zola.

Alphonse Daudet, né à Nîmes en 1840, se fit connaître par un volume de poésies, "les Amoureuses." Il écrivit ensuite de charmants contes, **Daudet.** une bouffonnerie amusante et spirituelle, "Tartarin de Tarascon," et plusieurs grands romans, parmi lesquels nous pouvons citer "Fromont jeune et Risler aîné," "Jack," "le Nabab," "les Rois en Exil," et "l'Immortel" où il fait une critique de l'Académie Française.

Paul Bourget est le romancier psychologue par excellence, Ludovic Halévy est l'auteur de cette œuvre si gracieuse, "l'Abbé Constantin," et Pierre Loti (Julien Viaud) peint plu- **Bourget et Loti.** tôt qu'il n'écrit; dans "le Mariage de Loti," "Mon Frère Yves," "Pêcheur d'Islande," le style est d'un coloris extraordinaire. L'intrigue n'existe pour ainsi dire pas et l'auteur semble raconter ses propres aventures et ses propres sentiments.

Il nous a été impossible de citer tous les romanciers du XIX^e siècle. Disons pour conclure qu'il est à désirer que le genre actuel du roman change; à part de trop rares exceptions les romanciers se plaisent à nous décrire des sentiments et des actions peu louables et qui ne peuvent réformer ni l'individu ni la société.

CHAPITRE IV

LA CRITIQUE, LA PHILOSOPHIE ET L'ÉLOQUENCE, ET
L'HISTOIRE

ON peut dire que M^{me} de Staël donna l'exemple de la critique dans son livre, "De l'Alle-
 La Critique. magne," et après elle on compte beau-
 coup d'écrivains distingués qui s'occupèrent de critique et d'histoire littéraire. Villemain (1790-1867) se fit connaître par un "Éloge de Montaigne" en 1812; il était déjà depuis deux ans professeur de rhétorique au collège Charlemagne. Il fut ensuite professeur à la Sorbonne et y enseigna la littérature avec éloquence et savoir. Il inaugura la seule manière scientifique d'étudier la littérature, la comparaison entre eux des chefs-d'œuvre des différentes langues. On peut encore étudier avec profit ses cours sur le moyen âge et le XVIII^e siècle. Il fut ministre de l'instruction publique et pair de France.

Saint-Marc Girardin et Nisard ont publié d'importants travaux sur la littérature française. Nisard
 Sainte-Beuve. a le jugement sain, mais son amour pour le XVII^e siècle le fait un peu négliger les autres époques. A. de Pontmartin et Gustave Planche furent aussi des critiques de talent; Jules Janin, auteur d'un curieux roman, "l'Âne mort et la femme guillotinée," et de "Barnave," roman historique, fut pendant quarante ans feuilletoniste, c'est-à-dire critique pour les journaux. Il n'eut pas, cependant, le talent de Sainte-Beuve. Celui-ci naquit en 1804 et mourut en 1869. Il écrivit d'abord des vers,

puis un roman, "Volupté," et eut peu de succès, mais il trouva sa voie dans la critique littéraire. Il semble avoir tout lu et tout approfondi et ses ouvrages sont un guide sûr et intéressant pour l'étude de presque toutes les littératures, mais surtout de la littérature française. Il raconte la vie de l'écrivain, décrit le milieu où il se trouve et parle de ses ouvrages avec l'autorité d'un maître. Il consacra vingt ans à une "Histoire de Port-Royal" et a fait revivre les Messieurs et les religieuses de la célèbre abbaye. Ses "Causeries du Lundi," ses "Portraits de Femmes," ses "Portraits Littéraires" forment toute une bibliothèque.

Parmi les contemporains les critiques les plus renommés sont Ferdinand Brunetière, Francisque Sarcy, Jules Lemaître et Émile Faguet. Ce dernier semble être celui dont le jugement est le plus sain. En parlant d'histoire littéraire, il faut mentionner Petit de Julleville, Paulin Paris, Paul Meyer, Léon Gautier et surtout Gaston Paris, dont les travaux sur la vieille langue française et la littérature du moyen âge ont fait faire d'immenses progrès à la philologie et à l'histoire littéraire.

Critiques contemporains.

Parmi les critiques nous citerons Paul-Louis Courier, le savant helléniste, le traducteur de "Daphnis et Chloé" de Longus, le mordant pamphlétaire, dont la langue est si correcte et si énergique.

Courier.

Il y eut deux grandes écoles de philosophie au XIX^e siècle, l'école catholique et l'école éclectique. Les chefs de la première furent de Bonald, Joseph de Maistre, Ballanche et Lamennais.

Philosophie et Éloquence.

Lamennais (1782-1854) eut une étrange carrière. Prêtre, il proclame d'abord que le pape est la base de l'église et de la société et écrit un ouvrage
 Lamennais. d'une éloquence entraînante, "Essai sur l'indifférence en matière de religion." Il publie ensuite "les Paroles d'un Croyant," où il prend la démocratie pour base de la société, et il finit par s'éloigner entièrement de l'église catholique. Sa traduction de la "Divine Comédie" parut après sa mort. C'était un homme d'un grand génie, mais apparemment mal équilibré.

L'école éclectique prend ce qu'il y a de meilleur dans chaque système de philosophie. Les chefs de cette école sont Royer-Collard, Jouffroy, et surtout Cousin. Celui-ci fut, comme Villemain, un professeur éloquent et un écrivain de talent. Il s'occupait, non seulement de philosophie, mais aussi d'histoire et de littérature, et produisit de charmants ouvrages sur la société française au XVII^e siècle.

Parmi les philosophes citons aussi Auguste Comte, fondateur de l'école positiviste, Janet, Jules Simon, Caro, Littré, le savant lexicographe, et Renan, un des maîtres de la prose française, dont les travaux sur l'histoire d'Israël sont écrits avec une science et un talent remarquables.

Le plus grand orateur de la chaire au XIX^e siècle fut Lacordaire. On peut le comparer aux grands prédicateurs du siècle de Louis XIV. N'oublions pas l'abbé de Frayssinous, le P. de Ravignan et l'évêque Dupanloup. Les orateurs politiques furent nombreux; les plus célèbres furent Berryer, le général Foy, Montalembert, Dufaure, Gambetta et Jules Favre.

Nous regrettons de ne pouvoir donner plus de détails sur les philosophes et les orateurs; nous tâcherons de parler un peu plus longuement des historiens.

C'est au XIX^e siècle que l'histoire devient une science, qu'on étudie les documents, qu'on les soumet à une sévère critique, qu'on s'occupe de la vie des peuples aussi bien que de la vie des rois. Histoire.

A la chute de Napoléon, sous un gouvernement plus libéral, les historiens purent exprimer librement leurs opinions et ne craignirent pas de dire toute la vérité. Il y eut trois écoles historiques: l'école philosophique, qui donne les causes et les effets et émet un jugement basé sur les faits, Augustin Thierry et Guizot en sont les principaux représentants; l'école fataliste, qui tient à la précédente, mais qui semble croire que les hommes sont entraînés par les événements et qu'ils en sont, pour ainsi dire, les victimes, Thiers et Mignet en sont les chefs; enfin l'école descriptive qui se contente de placer les faits devant le lecteur d'une manière attrayante, mais qui s'abstient de tout commentaire, de Barante en est le plus illustre représentant.

Amédée et Augustin Thierry naquirent à Blois et furent tous deux des historiens célèbres; le premier écrivit une grande "Histoire des Gaulois" et un magnifique "Tableau de l'Empire Romain," mais est loin d'avoir le génie de son frère. Celui-ci, par ses "Lettres sur l'Histoire de France," jeta les fondements de la science de l'histoire. Il tâcha de faire voir les erreurs des historiens précédents et remplaça l'histoire de France sur une base solide. Il publia en 1825 son "Histoire de la Con- Thierry.

quête de l'Angleterre par les Normands," œuvre éminemment intéressante et basée sur des documents authentiques. Nous y voyons les Saxons et les Normands bien vivants, nous assistons en réalité à la bataille de Senlac, nous voyons Guillaume et son frère Eudes se précipiter sur Harold et ses deux héroïques frères: le roi des Saxons frappe de sa lourde hache, mais une flèche lui perce l'œil, il tombe, il est enseveli sous un monceau de morts, et c'est Édith au cou de Cygne, la femme aimée, qui seule pourra reconnaître le corps du héros. Depuis le temps d'Augustin Thierry la science historique a fait de grands progrès, et les travaux de Freeman peuvent être plus mathématiquement exacts que ceux de son devancier, mais on ne trouve pas chez l'historien anglais la couleur et la force dramatique si remarquables chez l'historien français. C'est surtout dans les "Récits Mérovingiens" (1840), que Thierry déploie le talent de faire revivre une époque, et cet ouvrage est d'autant plus remarquable que l'auteur était aveugle quand il l'écrivit, ainsi que son "Histoire du Tiers État" (1853). Il mourut en 1856 à l'âge de soixante et un ans.

François Guizot (1787-1874) est l'écrivain qui a le mieux fait comprendre la philosophie de l'histoire.

Guizot. Né à Nîmes d'une famille protestante il vint à Paris et fut bientôt professeur et homme d'état. Il écrivit un livre intéressant sur "Corneille et son Temps," mais il est connu surtout pour ses grandes œuvres historiques. Il forma avec Villemain et Cousin ce fameux triumvirat de professeurs qui attiraient une si grande foule à leurs cours. La politique enleva Guizot pendant quelque temps à

l'enseignement et à l'étude de l'histoire. Il fut rival de Thiers sous la monarchie de Juillet, chef des doctrinaires et premier ministre de Louis-Philippe pendant de longues années. Il avait beaucoup de dignité comme orateur et comme homme public, mais ses idées politiques ne furent pas assez libérales et amenèrent la révolution de 1848. Sous l'Empire il demeura principalement à son domaine de Val Richer en Normandie et y écrivit de nombreux ouvrages. Il laissa inachevée une "Histoire de France racontée à mes petits enfants." M^{lle} de Meulan, la première femme de Guizot, a écrit de charmants ouvrages d'éducation.

Les œuvres principales de Guizot sont: "Essai sur l'histoire de France" (1823), "Histoire de la Révolution d'Angleterre" (1826-1854), "Histoire de la Civilisation en Europe" (1828) et "Histoire de la Civilisation en France" (1829). Pour comprendre ces deux derniers ouvrages de Guizot il faut connaître auparavant les faits auxquels il fait allusion, car il trace les grandes lignes de l'histoire et en étudie le côté philosophique. Ses "Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps" (1858-1867) est un beau livre écrit avec dignité et impartialité.

Raconter la vie d'Adolphe Thiers ce serait presque raconter l'histoire de France, de 1830 à 1873. Nous nous contenterons d'appeler l'attention Thiers. sur les principaux événements de la vie de cet homme célèbre. Né à Marseille en 1797 il alla chercher fortune à Paris en 1820 avec son ami Mignet. Il se fit remarquer par son esprit fin et sagace et devint un journaliste de talent. Il commença en 1823 la publication de son "Histoire de la

Révolution Française," terminée en 1827. Ce livre, écrit avec éloquence, et où l'auteur essaie de rendre justice aux hommes de la Révolution, eut un immense succès et rendit Thiers si populaire que celui-ci acquit une grande influence politique. Il fonda le "National" avec le célèbre publiciste Armand Carrel et Mignet, et ce journal contribua à renverser Charles X. Sous Louis-Philippe, Thiers fut ministre, mais sa politique énergique déplut au roi et, à partir de 1840, Guizot fut au pouvoir.

Thiers se remit alors à ses études historiques et publia "le Consulat et l'Empire," en vingt volumes, ouvrage mieux écrit que "la Révolution," où l'épopée napoléonienne est racontée de la manière la plus intéressante. On a accusé l'auteur de partialité pour son héros, mais il nous a semblé, après une lecture attentive de cet immense travail, que l'historien fait bien ressortir les fautes de l'Empereur. Thiers revint à la politique après 1848 et fit opposition à Louis-Napoléon. Il fut arrêté au Coup d'état, mais rentra en France peu après et fut député sous l'Empire. Il fit acte de patriotisme en s'opposant à la déclaration de guerre contre la Prusse en 1870, fut le négociateur de la France après les désastres, sauva Belfort, fut le premier président de la troisième république et le libérateur du territoire. Il fut renversé par une coalition royaliste en mai 1873 et mourut en 1877. Peu d'hommes ont aussi bien mérité de leur patrie qu'Adolphe Thiers.

Les œuvres de Mignet sont plus sèches que celles de son ami, mais son "Histoire de la Révolution" est plus correcte et moins passionnée que celle de Thiers. Il publia aussi d'im-

Mignet.

portants travaux sur Marie Stuart, François I^{er} et Charles-Quint.

On ne peut rien lire de plus intéressant que “l’Histoire des Ducs de Bourgogne” par de Barante. L’auteur fait revivre et parler les hommes du temps de Philippe le Hardi, de Jean sans De
Barante. Peur, de Philippe le Bon et de Charles le Téméraire, mais ne nous dit pas ce qu’il pense de leurs actes et de leur caractère. Ceci n’est pas la vraie méthode historique.

Aucun écrivain ne nous présente l’histoire sous d’aussi vives couleurs que Jules Michelet (1798–1874). C’est un vrai poète et ses œuvres ont un Michelet. éclat et une force incomparables. Le coup d’œil qu’il jette sur la France, sur sa géographie, sur sa topographie, dans le premier chapitre de son “Histoire de France,” est réellement grandiose, et l’on se sent inspiré en pensant aux grandes choses que l’auteur va nous raconter. Le chapitre sur Jeanne Darc est sublime et tout l’ouvrage est entraînant. Trop souvent, cependant, Michelet est plus poète qu’historien et fait appel à son imagination plutôt qu’aux documents. Il a écrit de nombreux ouvrages et dans tous se voit le poète et le grand écrivain, surtout dans “l’Oiseau,” “l’Insecte,” “l’Amour,” “la Femme,” “la Mer,” “la Montagne.”

Henri Martin (1810–1884) est aussi l’auteur d’une grande “Histoire de France,” mais ses idées républicaines le font juger avec peut-être trop Historiens
divers. de sévérité la France monarchique.

Mentionnons encore parmi les historiens éminents : Michaud, “Histoire des Croisades”; de Tocqueville,

la "Démocratie en Amérique" et l'"Ancien Régime et la Révolution"; Louis Blanc, "Histoire de la Révolution"; Lanfrey, "Histoire de Napoléon"; Quinet, "Fondation de la République des Province-Unies"; Victor Duruy, "Histoire Romaine."

Taine, célèbre comme critique par son "Histoire de la Littérature Anglaise," est aussi l'auteur des "Origines de la France Contemporaine." Le duc de Broglie, le duc d'Aumale, M. Rambaud, M. Lavissee sont au nombre des historiens contemporains les plus célèbres.

Après l'école des Parnassiens il y eut les Symbolistes, dont Paul Verlaine fut le chef, et dont les principaux représentants sont à présent

L'Heure Henri de Régnier, F. Vielé-Griffin, Stuart-Merrill, Jean Moréas et Emile Verhaeren; les
Présente. quatre derniers nés à l'étranger.

Anatole France a écrit sous le titre d'*histoire contemporaine* trois ouvrages de fine observation des hommes et des choses, "l'Orme du Mail," "le Mannequin d'Osier," "l'Anneau d'Améthyste"; Paul Hervieu a écrit "l'Armature"; Maurice Barrès, "les Déracinés"; Edouard Rod, "Michel Teissier," "les Roches Blanches"; Paul et Victor Margueritte, "le Désastre," "les Tronçons du Glaive," "les Braves Gens," puissante trilogie dont le sujet est la guerre de 1870.

A l'heure présente la France possède parmi ses historiens distingués, Albert Sorel, "l'Europe et la Révolution Française"; Gabriel Hanotaux, "Histoire de Richelieu"; Albert Vandal, "Napoléon et Alexandre"; Henri Houssaye, "1815," "Waterloo"; G. Monod, et A. Luchaire.

Parmi les dramaturges nommons Paul Hervieu, "les Tenailles"; Eugène Brieux, "les Trois Filles de M. Dupont"; Henri Lavedan, "le Prince d'Aurec"; Maurice Donnay, "Amants"; François de Curel, "les Fossiles."

La plus grande gloire littéraire de la France à l'heure actuelle est celle d'Edmond Rostand, le brillant auteur de "Cyrano de Bergerac" (1897) et de "l'Aiglon" (1900). Cyrano nous rappelle "le Cid," "Hernani" et l'Hôtel de Rambouillet. L'œuvre de Rostand est pleine de fraîcheur, de poésie, d'esprit, et elle est parfois forte et pathétique.

Avec cette rapide esquisse de la littérature du XIX^e siècle nous terminerons cette histoire de la littérature française. Nous avons tâché de présenter le tableau des œuvres littéraires d'un grand peuple, et nous avons cité bien des noms illustres depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. Qu'on lise les chefs-d'œuvre dont nous avons parlé et on y trouvera de nobles sentiments exprimés dans une langue harmonieuse et claire.

Aucune littérature n'est plus féconde, plus sublime, que celle de ce grand pays qui s'appela la Gaule de Vercingétorix et qui est maintenant la France républicaine.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS CITÉS DANS CET OUVRAGE

A

About (Edmond), (1828-1885), 333
 Abélard (xii^e siècle), 48
 Adam de la Halle (xiii^e siècle), 24
 Adenet le Roi (xiii^e siècle), 16
 Albéric de Besançon (xii^e siècle), 15
 Alembert (d'), (1717-1783), 243
 Alexandre de Bernai (xii^e siècle), 15
 Amyot (1513-1593), 75
 Andrieux (1759-1833), 293
 Arnould (Antoine), (1612-1694), 144
 Aubigné (d'), (1552-1630), 62, 69
 Audefrois le Bâtard (xiii^e siècle), 40
 Augier (Émile), (1820-1889), 328
 Aumale (duc d'), (1822-), 344
 Autran (1813-1877), 325

B

Baïf (1532-1589), 60
 Balzac (J.-L. Guez de), (1597-1654), 91

Balzac (Honoré de), (1799-1850), 332
 Banville (Théodore de), (1823-1891), 326
 Barante (de), (1782-1866), 343
 Barbier (1805-1882), 325
 Barnave (1761-1793), 272
 Baron (1653-1729), 136
 Basselin (Olivier), (xv^e siècle), 63
 Barthélemy (1796-1867), 324
 Baudelaire (1821-1867), 326
 Bayle (1647-1706), 216
 Beaumarchais (1732-1799), 286
 Belleau (Remi), (1528-1577), 60, 83
 Benoît de Sainte-More (xii^e siècle), 15
 Benserade (1612-1691), 94
 Béranger (1780-1857), 315
 Bernard (Charles de), (1805-1850), 333
 Bernard (Saint), (xii^e siècle), 48
 Bernardin de Saint-Pierre (1734-1814), 270
 Berryer (1790-1868), 338
 Bertaut (1552-1611), 62
 Bertrand de Born (xii^e siècle), 16

- Beyle (Stendahl), (1783-1842), 329
 Bèze (Théodore de), (1519-1605), 65
 Blanc (Louis), (1811-1882), 344
 Blondel de Nesle (xiii^e siècle), 41
 Bodel (Jean), (xiii^e siècle), 42
 Bodin (Jean), (1530-1596), 66
 Boileau - Despréaux (1636-1711), 152
 Boisrobert (1592-1662), 99
 Bonald (de), (1754-1820), 337
 Bornier (Henri de), 1825-), 329
 Boron (Robert de), (xii^e siècle), 14
 Bossuet (1627-1704), 164
 Bourdaloue (1632-1704), 178
 Bourget (Paul), (1852-), 335
 Brantôme (1540-1614), 69
 Brizeux (1806-1858), 325
 Broglie (de), (1785-1870), 344
 Brueys (1640-1723), 284
 Brunetière (Ferdinand), (1849-), 337
 Budé (xvi^e siècle), 75
 Buffon (1707-1788), 241
 Bussy-Rabutin (1618-1683), 201
- C
- Calvin (1509-1564), 64
 Chapelain (1595-1674), 95
 Chartier (Alain), (1386-1449), 43
 Chateaubriand (1768-1848), 307
 Châtelain de Couci (xiii^e siècle), 41
 Chatriau (A.), (1826-1890), 334
 Chénedollé (1769-1833), 293
 Chénier (André), (1762-1794), 263
 Chénier (M.-J.), (1764-1811), 293
 Cherbuliez (Victor), (1832-), 334
- Chrestien (Florent), (1541-1596), 67
 Chrétien de Troyes (xii^e siècle), 14
 Christine de Pisan (xv^e siècle), 43
 Claretie (1840-), 334
 Coëffeteau (1574-1623), 99
 Colet (M^{me} Louise), (1810-1876), 325
 Collé (1709-1783), 285
 Collin d'Harleville (1735-1806), 291
 Comines (Philippe de), (1445-1511), 47
 Comte (Auguste), (1798-1857), 338
 Condillac (1715-1780), 243
 Condorcet (1743-1794), 243
 Conrart (1603-1675), 95
 Constant (Benjamin), (1767-1830), 296
 Coppée (François), (1843-), 326
 Corneille (Pierre), (1606-1684), 102
 Corneille (Thomas), (1625-1709), 122
 Courier (Paul-Louis), (1772-1825), 337
 Cousin (Victor), (1792-1867), 338
 Crébillon (1674-1762), 234
 Cretin (xvi^e siècle), 52
- D
- Dancourt (1661-1725), 284
 Daudet (Alphonse), (1840-), 335
 Delavigne (Casimir), (1793-1843), 314
 Dehille (1738-1813), 262
 Delpit (Albert), (1849-1892), 334
 Desbordes - Valmore (M^{me}), (1787-1859), 325
 Descartes (1596-1650), 141

- Deschamps (Eustache), (xv^e siècle), 43
 Deshoulières (M^{me}), (1633-1694), 120
 Despériers (Bonaventure), (xvi^e siècle), 71
 Desportes (1546-1606), 62
 Destouches (1680-1754), 278
 Diderot (1713-1784), 243, 284
 Dolet (Étienne), (1509-1546), 71
 Dorat (1508-1588), 60
 Du Bartas (1544-1590), 62
 Du Bellay (Joachim), (1525-1560), 59
 Ducis (1733-1816), 293
 Dufaure (1798-1881), 338
 Dufresny (1648-1724), 284
 Dumas (Alexandre), (1803-1870), 326
 Dumas (A. fils), (1824-), 328
 Duperron (Cardinal), (1556-1618), 65
 Dupleix (1569-1661), 99
 Duplessis-Mornay (1549-1623), 65
 Dupont (1821-1870), 326
 Durant (Gilles), (1550-1615), 67
- E
- Érasme (xvi^e siècle), 75
 Erckmann (Émile), (1822-), 334
 Estienne (Henri), (1532-1598), 76
 Étienne (1778-1845), 293
- F
- Fabre d'Églantine (1755-1794), 291
 Faguet (Émile), (1847-), 337
 Fauchet (Claude), (1530-1601), 76
 Favre (Jules), (1809-1880), 338
 Fénelon (1651-1715), 172
 Feuillet (Octave), (1822-1890), 329, 334
 Flaubert (Gustave), (1821-1880), 334
 Fléchier (1632-1710), 176
 Florian (1755-1794), 262
 Fontaine (1625-1709), 144
 Fontaines (M^{me} de), (xviii^e siècle), 265
 Fontenelle (1657-1757), 271
 Foy (Général), (1775-1825), 338
 François I^{er} (1494-1547), 51
 Frayssinous (abbé de), (1765-1842), 338
 Froissart (1337?-1410), 43, 46
 Furetière (1620-1688), 215
- G
- Gace-Brulé (xiii^e siècle), 41
 Gambetta (1838-1882), 338
 Garnier (Robert), (1545-1590), 82
 Gaufrei de Monmouth (xii^e siècle), 14
 Gautier (Léon), (1832-), 337
 Gautier (Théophile), (1811-1872), 325
 Gerson (Jean), (1363-1429), 48
 Gilbert (1751-1780), 262
 Gillot (Jean), (xvi^e siècle), 67
 Girardin (M^{me} de), 325
 Godeau (1605-1672), 99
 Gomberville (1600-1674), 97
 Goncourt (Edmond de), (1822-), 335
 Goncourt (Jules de), (1830-1870), 335
 Greban (Arnoul et Simon), (xv^e siècle), 21
 Gresset (1709-1777), 262, 283
 Gréville (M^{me} Henri), (1842-), 334
 Grévin (Jacques), (1538-1570), 82, 83
 Gringore (1475-1544), 21
 Guizot (1787-1874), 340

H

- Halévy (Ludovic), (1834-), 335
 Hamilton (1646-1720), 217
 Hardy (1560?-1630?), 101
 Helvétius (1715-1771), 243
 Henri IV (1553-1610), 69
 Heredia (de), 326
 Holbach (d'), (1723-1789), 243
 Hotman (1524-1590), 67
 Houdan (Raoul de), (xii^e siècle), 14
 Hugo (Victor), (1802-1885), 317

J

- Jamyn (Amadis), (xvi^e siècle), 61
 Janet (Paul), (1823-), 338
 Janin (Jules), (1804-1874), 336
 Jodelle (1532-1573), 60, 80
 Joinville (1224-1317), 46
 Joubert (1754-1824), 293
 Jouffroy (1796-1842), 338
 Julleville (Petit de), (1841-), 337

K

- Karr (Alphonse), (1808-1890), 333

L

- Labé (Louise), (1526-1566), 56
 Labiche (1815-1888), 328
 La Boétie (1530-1563), 66
 La Bruyère (1645-1696), 150
 La Calprenède (1609-1663), 97
 La Chaussée (1692-1754), 284
 Lacordaire (1802-1861), 338
 La Fayette (M^{me} de), (1634-1693), 179
 La Fontaine (1621-1695), 158
 Laharpe (1739-1803), 271
 Lamartine (1790-1869), 315
 Lambert le Tort (xii^e siècle), 15
 Lamennais (1782-1854), 338
 Lancelot (1615-1695), 144
 Lanfrey (1828-1877), 344

- La None (1531-1591), 67, 68
 La Péruse (1530?-1555), 61, 82
 Laprade (Victor de), (1812-1883), 325
 Larivey (xvi^e siècle), 85
 La Rochefoucauld (1613-1680), 147
 La Salle (Antoine de) (xv^e siècle), 48
 La Taille (Jacques de), (1542-1562), 61, 82
 La Taille (Jean de), (1540-1608), 61, 82
 Lavisce (), 344
 Lebrun (1729-1807), 262
 Leconte de Lisle (1818-), 326
 Legouvê (1764-1812), 293
 Legouvê (Ernest), (1807-), 329
 Le Houx (Jean), (xvi^e siècle), 63
 Lemaire de Belges (1473-1548?), 52
 Lemaître (Jules), (1853-), 337
 Lemercier (1771-1840), 293
 Lemierre (1733-1773), 262
 Le Roy (Pierre), (xvi^e siècle), 67
 Le Sage (1668-1747), 266, 280
 Lespinasse (M^{lle} de), (1731-1776), 226
 Littré (1801-1881), 338
 L'Hospital (1505-1573), 67
 Lorris (Guillaume de), (xiii^e siècle), 38
 Loti (Pierre), (1850-), 335

M

- Maintenon (M^{me} de), (1635-1719), 211
 Mairêt (1604-1686), 101
 Maistre (Joseph de), (1754-1821), 293
 Maistre (Xavier de), (1763-1852), 294

Malebranche (1638-1715), 151
 Malfilâtre (1732-1767), 262
 Malherbe (1555-1628), 90
 Marguerite de Navarre (1492-1549), 21, 55
 Marguerite de Valois (1552-1615), 69
 Marie de France (xii^e siècle), 14, 33
 Marivaux (1688-1763), 268, 276
 Marmontel (1723-1799), 271
 Marot (Clément), (1495-1544), 24, 53
 Marot (Jean), (1463-1523), 53
 Martin (Henri), (1810-1884), 343
 Mascaron (1634-1703), 178
 Massillon (1663-1742), 178
 Maupassant (Guy de), (1850-1893), 335
 Maury (1746-1817), 272
 Meilhac (1832-), 329
 Ménage (1613-1692), 180
 Mérimée (1803-1870), 330
 Méry (1798-1866), 324
 Meschinot (xv^e siècle), 52
 Meun (Jean de), (xiii^e siècle), 38
 Meyer (Paul), 337
 Mézerai (1610-1683), 216
 Michaud (1767-1839), 343
 Michel (Jean), (xv^e siècle), 21
 Michelet (1798-1874), 343
 Mignet (1796-1884), 342
 Millevoye (1782-1816), 293
 Mirabeau (1749-1791), 272
 Molière (1622-1673), 123
 Molinet (xvi^e siècle), 52
 Montaigne (1533-1592), 76
 Montalembert (1810-1877), 338
 Montchrestien (1575-1621), 82
 Montesquieu (1689-1755), 239
 Montfleury (1640-1685), 136
 Monthluc (1502-1577), 68
 Montpensier (M^{lle} de), (1627-1693), 94

Moreau (Hégésippe), (1810-1838), 325
 Motteville (M^{me} de), (1621-1689), 217
 Murger (Henri), (1822-1861), 333
 Muset (Colin), (xiii^e siècle), 41
 Musset (Alfred de), (1810-1857), 322

N

Napoléon (1769-1821), 294
 Nicole (1625-1695), 144
 Nisard (1806-1888), 336
 Nodier (Charles), (1780-1844), 329

O

Orléans (Charles d'), (1391-1467), 43

P

Pailleron (1834-), 329
 Palaprat (1650-1721), 284
 Paré (Ambroise), (1510-1590), 76
 Paris (Gaston), (1839-), 337
 Paris (Paulin), (1800-1881), 337
 Palissy (Bernard), (xvi^e siècle), 76
 Pascal (1623-1662), 142
 Pasquier (Étienne), (1529-1615), 76
 Passerat (1534-1602), 67
 Perrault (1628-1703), 215
 Pibrac (1529-1584), 63
 Picard (1769-1828), 293
 Piron (1689-1773), 262, 281
 Pithou (Pierre), (1539-1596), 67
 Planche (Gustave), (1808-1857), 336
 Pompignan (Le Franc de), (1709-1784), 261
 Ponsard (1814-1867), 328
 Pontalais (Jehan de), (xvi^e siècle), 53
 Pontmartin (1811-), 336
 Pradon (1632-1698), 120

Prévost (abbé), (1697-1763),
269

Q

Quesne de Béthune (XIII^e siècle), 41
Quinault (1635-1688), 123
Quinet (Edgar), (1803-1875),
325, 344

R

Rabelais (1495?-1553), 70
Racau (1589-1670), 95
Racine (Jean), (1639-1699), 112
Racine (Louis), (1692-1763),
262
Ravignan (de), (1795-1858),
338
Raynouard (1761-1836), 293
Reboul (1796-1864), 325
Regnard (1655-1709), 272
Régnier (1573-1613), 63
Renan (Ernest), (1823-1892),
338
Retz (Cardinal de), (1614-
1679), 217
Richelieu (Cardinal de), (1585-
1642), 104
Richepin (Jean), (1849-),
326
Rollin (1661-1741), 271
Ronsard (1524-1585), 57
Rotron (1609-1650), 122
Roucher (1745-1794), 262
Rouget de l'Isle (1760-1836),
263
Rousseau (J. B.), (1670-1741),
261
Rousseau (J.-J.), (1712-1778),
244
Royer-Collard (1763-1845), 338
Rustebenf (XIII^e siècle), 18, 42

S

Saint-Cyran (1580-1642), 144
Sainte-Beuve (1804-1869), 336
Saint-Évremond (1613-1703),
215

Saint-Gelais (Melin de), (1487
1558), 56
Saint-Gelais (Octavien de),
(1466-1502), 53
Saintine (Xavier Boniface),
(1798-1865), 333
Saint-Lambert (1719-1803), 262
Saint-Marc Girardin (1801-
1873), 336
Saint-Simon (1675-1755), 217
Sales (Saint François de),
(1567-1622), 65
Sand (George), (1804-1876),
331
Sandeau (Jules), (1811-1883),
333
Sarcey (Francisque), (1828-
, 337
Sardou (Victorien), (1831-
, 329
Sarrazin (Jean), (XIII^e siècle),
45
Scarron (1610-1660), 213
Schélandre (Jean de), (1585-
1635), 101
Scribe (1791-1861), 327
Sudéry (Georges de), (1601-
1667), 98
Sudéry (M^{lle} de), (1607-1701),
97
Sedaine (1719-1797), 285
Segrais (1624-1701), 189
Serres (Olivier de), (1539-
1619), 76
Sévigné (M^{me} de), (1626-1696),
195
Sibilet (1512-1589), 62
Simon (Jules), (1814-). 338
Singlin (1607-1664), 144
Sorel (1597-1674), 215
Soulié (Frédéric), (1800-1847),
328
Soumet (1788-1845), 328
Souvestre (Émile), (1806-1854),
333
Staël (M^{me} de), (1766-1817),
294

Sue (Eugène), (1804-1857), 333
 Sully (1560-1641), 69
 Sully-Prudhomme (1839-), 326

T

Tahureau (1527-1555), 61
 Taine (1828-1893), 344
 Tallemant des Réaux (1619-1692), 98
 Tastu (M^{me}), (1798-1885), 325
 Tencin (M^{me} de), (1681-1749), 265
 Théophile de Viau (1590-1626), 101
 Theuriet (André), (1833-), 326, 334
 Thibaut de Champagne (xiii^e siècle), 41
 Thierry (Amédée), (1797-1873), 339
 Thierry (Augustin), (1795-1856), 339
 Thiers (Adolphe), (1797-1877), 341
 Thou (de), (1553-1617), 70
 Thyard (Pontus de), (1521-1603), 60

Tocqueville (de), (1805-1859), 343
 Turgot (1727-1781), 243

U

Urfé (d'), (1568-1625), 92

V

Vair (du), (1556-1621), 67
 Vaugelas (1585-1650), 100
 Vauquelin de la Fresnay (1536-1606), 62
 Vauvenargues (1715-1747), 243
 Vergniaud (1753-1793), 272
 Vigny (Alfred de), (1797-1863), 322
 Villehardouin (1150-1213), 45
 Villemain (1790-1867), 336
 Villon (1431-1484), 44
 Vivès (xvi^e siècle), 75
 Voiture (1598-1648), 94
 Voltaire (1694-1778), 226, 275

W

Wace (xii^e siècle), 14

Z

Zola (Émile), (1840-), 334

CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY
University of California, San Diego

DATE DUE

JAN 07 1981

DEC 22 1980

CI 39

UCSD Libr.



AA 001 048 074 7



